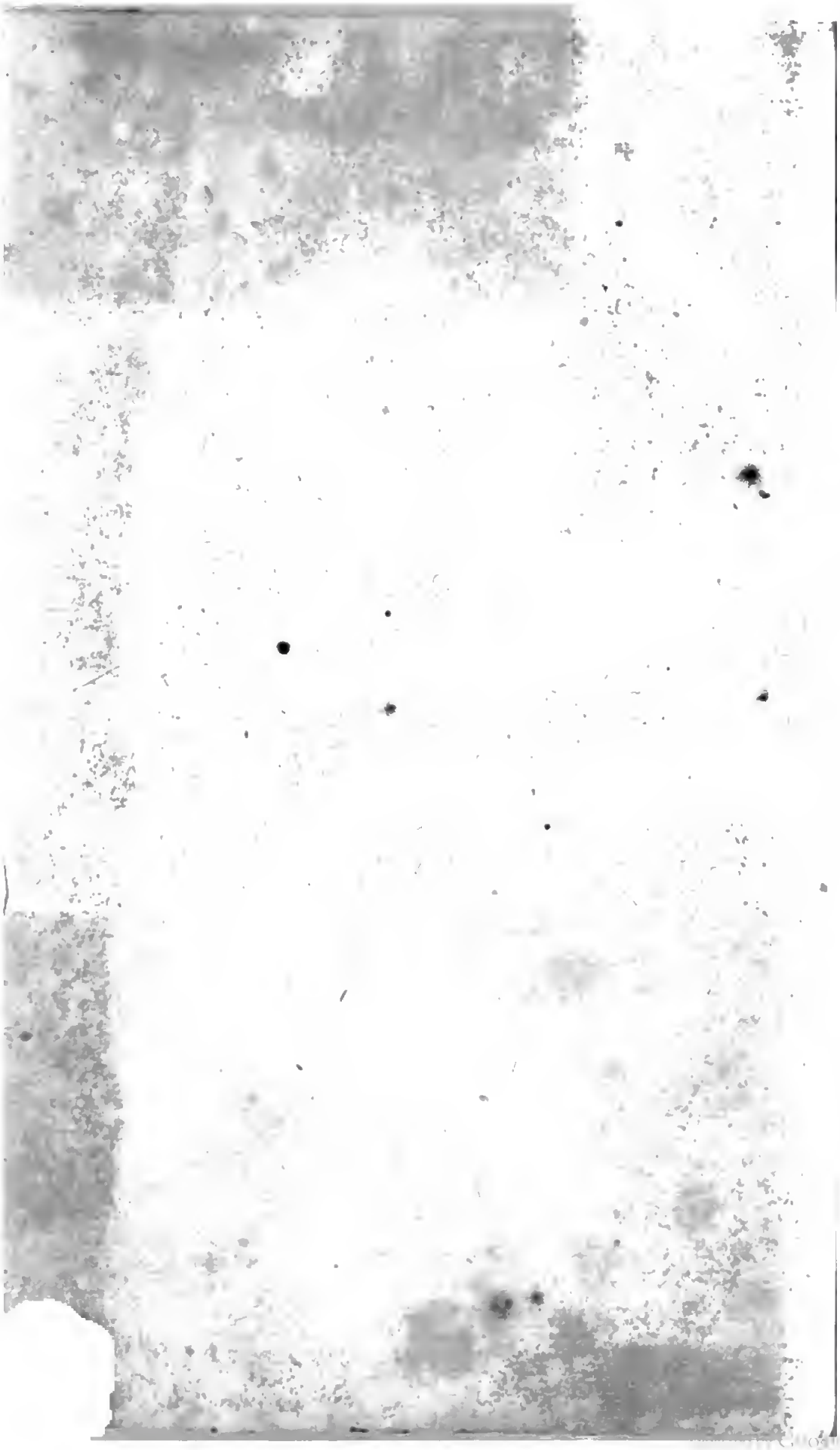
CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
339
NAPOLI

Swift Pam. B 389



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME DIXIEME.

Ce volume contient un Diſcours ſur L'ORIGINE DES ROMANS.

Le dernier extrait, de ROMANS DE CHEVALERIE.

ZÉLIE, ou L'INGÉNUE.

655626

CORPS D'EXTRAITS

DE ROMANS

DE

CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

TOME DIXIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, Hôtel de Château-Vieux.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

RECHERCHES

Sur l'Origine des Romans inventés avant l'Ere-Chrétienne & avant que l'Europe fût policée.

DANS le début de ce Recueil, j'ai eſſayé de donner une idée de l'eſprit de la Chevalerie, des Romans & des Poëmes qui nous ont tranſmis les loix, mœurs & coutumes des premiers Chevaliers Européens: mais n'ayant parlé que ſuperficiellement de leur origine, je dois aux Lecteurs de ce Recueil, de ne me pas borner à de ſimples conjectures, & de mettre ſous leurs yeux des faits aſſez frappans pour qu'ils puiſſent aſſeoir leur jugement.

L'Europe, dans les derniers ſiècles qui ont précédé la fondation de Rome, étoit plongée dans la plus affreuſe barbarie; il n'y avoit que les provinces méridionales qui fuſſent peuplées; celles du nord n'étoient encore habitées que par quelques

peuples ſauvages peu nombreux : des forêts immenſes occupoient les pays élevés, des marais & des rivières ſans digues inondoient les plaines ; nul culte extérieur de religion ne les réuniſſoit ; la loi du plus fort étoit la ſeule qu'ils connuſſent. On pourroit dire que dans ces pays barbares & malheureux, l'homme attendoit l'homme pour l'inſtruire, & que la terre l'attendoit auſſi pour la rendre féconde.

Les Européens méridionaux n'étoient point aſſez nombreux pour refluer vers le nord ; nul attrait d'ailleurs ne pouvoit les y porter, & le cinquante-cinquième degré de latitude leur paroiſſoit être la borne des pays habitables.

L'Aſie plus heureuſe, plus anciennement habitée, nourriſſoit des peuples immenſes dans ſon ſein : non-ſeulement c'eſt de l'Aſie que ſont ſortis les grands légiſlateurs & les premiers conquérans ; mais cette belle & fertile partie du monde, de même qu'une ruche immenſe, envoya des eſſaims de tous les côtés, dont pluſieurs

allèrent s'établir juſqu'au ſoixantième degré nord. C'eſt-là que, s'emparant des pays les plus voiſins de la mer, ils fondèrent un empire aſſez conſidérable pour qu'il portât de nouvelles colonies juſques dans la Grèce. Maîtres de la Scandinavie, & des pays connus aujourd'hui ſous le nom de Danemarck, Gothie, Jutland, Norwège & pays adjacens, ces nouveaux peuples, ſous le nom de Cimbres, devinrent aſſez puiſſans pour ſubjuguer la Saxe, la grande Weſtphalie, les Gaules, pénétrer juſqu'en Italie, & faire trembler la République Romaine, dont les armes avoient déja ſubjugué de vaſtes empires. Ce fut par l'alliance que les Cimbres firent avec des peuples qu'ils n'auroient pu vaincre, & qui les égaloient en force comme en valeur, ce fut ſuivis des anciens Helvétiens connus alors ſous le nom d'Ambrons, des Saxons & des peuples des bords de la Viſtule, ſous le nom de Teutons, qu'ils pénétrèrent de l'Elbe juſqu'aux provinces méridionales des Gaules;

qu'ils vainquirent les légions Romaines ; que le ſeul corps des Ambrons battit le conſul Caſſius-Longinus vers l'embouchure du Rhône ; & que, réunis avec les Cimbres, ils taillèrent en pièces l'armée Romaine commandée par Scaurus, & détruiſirent les deux corps que Manlius & Cépion amenoient à ſon ſecours.

La République Romaine ne s'étoit point vue juſqu'alors dans un ſi grand danger : les Cimbres, les Teutons & les Ambrons commençoient à traverſer les Alpes, & à deſcendre en Italie en-deçà du Pô, lorſque des diſſentions s'élevoient déja dans le ſein de la République, entre Marius & Sylla. L'intérêt commun, l'amour de la patrie réunirent pour quelque tems ces deux fiers ennemis ; & tous les deux, ſuivis du jeune Marcellus, qui commençoit à mériter la grande renommée où le vainqueur de Syracuſe devoit parvenir, marchèrent pour défendre la République en danger. Une cinquième armée Romaine, ſous les ordres de ces généraux,

s'avança pour s'oppoſer à l'inondation des peuples redoutables du nord, réunis au nombre de trois cens cinquante mille combattans, & ſuivis de leurs familles qu'ils avoient amenées, en croyant marcher à des conquêtes certaines.

Le courage & l'habileté de Marius arrêtèrent leurs efforts; il ſut, en temporiſant, accoutumer les Romains à voir de près ces peuples plus grands, plus forts qu'eux, & dont l'aſpect étoit hideux & terrible; il les vainquit en trois grandes batailles, dont la derniere ſe donna dans la plaine de Verceil, qui peut être regardée comme le tombeau des premiers Cimbres, Teutons & Helvétiens réunis. Leurs bataillons cédant à la tactique & au courage des Romains, furent entr'ouverts, taillés en pièces; ceux qui crurent s'échapper par la fuite, furent maſſacrés par leurs femmes, qui les attendoient la hache levée ſur leurs charriots, qui poignardèrent leurs enfans à leurs yeux, & qui, ſe jettant avec fureur au milieu des Ro-

mains, ne voulurent pas ſurvivre à la défaite de leurs époux. Cette deſtruction entière de l'armée des Cimbres laiſſa leur pays ſans défenſe. Les vieillards & les enfans étoient les ſeuls qui n'euſſent pas marché dans cette expédition, & la conſternation ſe repandit dans ces provinces du nord, qui reſtèrent pluſieurs années hors d'état de prendre les armes. Ce fut environ quarante ans après la deſtruction des Cimbres, que les armées Romaines pénétrèrent juſque dans la Scythie, en pourſuivant Mithridate. Ce prince, l'un des plus grands hommes qui ſoient nés pour étonner la terre & pour ſubjuguer les eſprits, forma l'entrepriſe la plus digne d'un génie ſupérieur & propre à commander aux autres hommes.

Entre l'embouchure du Tanaïs, qui porte ſes eaux dans les Palus Méotides & la mer Caſpienne, il exiſtoit pluſieurs peuples belliqueux & jaloux de leur liberté : les chroniques Iſlandoiſes, au rapport de M. Mallet (1), nomment deux

(1) Je ne peux trop exhorter les lecteurs à recourir à

peuples principaux qui ſe réunirent ſous les ordres d'un Scythe, chef de la religion régnante dans le cœur de l'Aſie. Les Aſes, habitans de riches pays au pied du mont Taurus, étoient voiſins d'autres Aſiatiques connus déja ſous le nom de Turcs : tous les deux ſuivoient le même culte, & ce culte s'éloignoit peu de celui des patriarches (1). Les Aſes s'honoroient du titre d'enfans du Dieu qu'ils adoroient ſous le nom d'Odin : leur principale ville étoit Aſgard (2), c'eſt-à-dire, la ville du

l'Introduction à l'Hiſtoire du Nord, par M. Mallet ; cet ouvrage doit être regardé comme un des plus inſtructifs & des meilleurs du dix-huitième ſiècle.

(1) Il eſt à remarquer que toutes les religions qui ſe ſont étendues, ſont ſorties de l'Aſie ; que toutes ont eu la même ſimplicité dans leur origine ; que toutes ont eu pour baſe la religion revélée aux Patriarches ; que Fo-Hy, Hermès, Confucius, Moyſe, Zoroaſtre, Odin, Mahomet, ont adoré un Dieu créateur, immuable, éternel ; & que, quoique l'intérêt perſonnel des Légiſlateurs ait varié, défiguré, ſurchargé le culte ſimple du Dieu ſuprême, ils l'ont toujours adoré comme le principe créateur & moteur de tout ce qui exiſte dans la nature.

On croit que la ville d'Aſoph eſt la même que celle qui portoit le nom d'Aſgard.

Dieu ſuprême. Sigge étoit le grand-prêtre du culte ſimple que ces peuples lui rendoient: douze Drottars, choiſis parmi les gens les plus éclairés & dans les familles les plus illuſtres, offroient avec lui les vœux de la nation au Dieu ſuprême, & rendoient la juſtice.

Sigge eut le courage d'eſſayer de dérober ſes compatriotes au joug dont les armées victorieuſes de Pompée les menaçoit; il leur fit croire qu'il étoit animé par l'eſprit de la divinité; il fit plus, il oſa prendre le nom d'Odin. Sa femme Friga, ſpirituelle, audacieuſe comme lui, ſut leur perſuader de même qu'elle étoit inſpirée: elle devint pour ſon époux ce que la nymphe Egérie avoit été pour Numa; & les deux peuples réunis, crurent que la divinité même parloit par leur voix, & jurèrent de les ſuivre juſqu'aux extrémités de la terre.

Odin ayant paſſé le Tanaïs à la tête des Aſes & des Turcs confondus enſemble, & ne formant qu'un même peuple qui

croyoit fermement qu'il étoit conduit par la divinité même, Odin remonta vers le nord ; quelquefois il combattit, & ſes armes furent toujours victorieuſes ; plus ſouvent encore il parla : ſon éloquence & celle de ſon épouſe égaloient leur courage, & l'un & l'autre avoient preſque également le don de s'exprimer en vers avec facilité.

C'eſt de tous les temps que la poéſie eſt nommée le langage des dieux ; ſon harmonie ſemble être une ſuite de celle qu'on admire dans l'univers : ils enchantèrent & perſuadèrent preſque tous les peuples des pays qu'ils traversèrent ; ils s'en firent des ſectateurs zélés & ſoumis. L'armée d'Odin groſſiſſoit de jour en jour : elle traverſa preſque ſans réſiſtance, la grande Weſtphalie, la Saxe ; mais, déja trop nombreuſe pour s'établir dans ces vaſtes contrées, habitées par des peuples également nombreux & belliqueux, Odin eut la ſageſſe de ne leur impoſer d'autre joug que celui de la religion ; & remon-

tant toujours vers le nord, il s'empara facilement des grandes îles & des bords de la mer Baltique, devenus preſque déſerts par la deſtruction totale de la formidable armée des Cimbres, tombée ſous l'épée de Marius. C'eſt dans la Jutlande, la Zélande, la Fionie, la Scanie, qu'Odin fonda ſon empire : bientôt il fut aſſez puiſſant pour s'étendre dans la Norwège, & dans tous les vaſtes pays qui bordent le grand golfe de Botnie. C'eſt-là que, maître abſolu, regardé comme un dieu par ſes innombrables ſujets, il altéra le culte de ſes pères; il crut même devoir adopter une partie des fables, chères encore à ces ſauvages habitans du nord ; il ſentit que, pour ſe proportionner à leur foibleſſe & les retenir pour toujours, il avoit beſoin d'une mythologie. Avec le ſecours de Friga, Odin compoſa celle dont les chroniques Iſlandoiſes nous ont conſervé la plus grande partie dans l'écrit nommé l'*Edda*, & dans le poëme nommé la *Voluſpa*. Lorſqu'il compoſoit ces deux ou-

vrages, & lorſqu'il annonçoit de nouvelles loix, on lui voyoit toujours à la main la tête de Mimmer, renommé par ſa ſageſſe; il l'avoit conſervée ; il avoit l'air de la conſulter, d'en recevoir des réponſes, & de ne répéter que les oracles & les avis qu'il en recevoit. C'eſt dans ces deux monumens de la religion d'Odin, qu'on reconnoît une partie des anciennes fables nationales qu'il avoit adoptées par politique, & celles qu'il avoit crues néceſſaires pour captiver l'eſprit de ſes anciens comme de ſes nouveaux ſujets : on voit qu'Odin a l'adreſſe d'y rappeler ſans ceſſe aux Aſiatiques qui l'avoient ſuivi, les charmes de leur ancienne patrie ; qu'il leur peint la ville d'Aſgard comme un ſéjour céleſte, où les ames de ſes diſciples, & ſur-tout de ceux qui ſeront morts les armes à la main, ſeront reçues dans un palais ſuperbe, nommé le *Vaxhalla*. C'eſt dans l'Edda & la Voluſpa même, traduits par M. Mallet, qu'il faut lire quelle eſt l'eſpèce de félicité qu'il promet à ce peuple

féroce, qui ne connoiſſoit preſque que deux eſpèces de plaiſirs, celui de ſe baigner dans le ſang, ou de s'enivrer à longs traits à table avec une bière forte bue dans le crâne de ſes ennemis.

Odin, après avoir bien affermi l'eſprit de ſes ſujets dans la foi de cette religion ſanguinaire, crut devoir leur donner quelques principes de morale. Il compoſa en cent vingt ſtrophes le *Havamaal*, ce qui veut dire, diſcours ſublime. Pluſieurs ſtrophes en effet renferment des préceptes dignes de ce titre; mais les François, quoiqu'ils deſcendent de ceux qui ſe ſoumirent aveuglément à la religion d'Odin, n'admettront jamais pluſieurs ſtrophes où ce Légiſlateur, ainſi que Mahomet (ſorti de la même contrée de l'Aſie) a l'injuſtice d'inſpirer un peu trop de défiance contre un ſexe enchanteur, dont la fidélité, la candeur égalent preſque toujours les charmes. Odin finit ſon diſcours ſublime, par répandre de nouveaux preſtiges dans l'eſprit de ſes ſectateurs. Il n'y

parle plus au nom de la divinité, il en uſurpe tous les attributs ; c'eſt en ſon propre nom qu'il leur promet des peines & des récompenſes après leur mort. Il parle des lettres Runiques (1) qu'il a ſu

(1) Les lettres Runiques, dont il reſte encore quelques figures dans le Nord, où MM. de Maupertuis, Clairaut & le Monier les ont vues gravées ſur des roches, ne ſont point celles d'un alphabet ordinaire, & ne ſont que des eſpèces de hiéroglyphes. Elles reſſemblent aux Kova de Fo-Hy, dont les Chinois avoient perdu l'intelligence. Ces Kova, monument ſi célèbre pour les Lettrés Chinois, leur fut expliqué par le Père Bouvet, d'après un Mémoire que Leibnitz avoit fait en 1703 ſur l'Arithmétique binaire, & que ce ſavant envoya au Miſſionnaire : ces Kova n'étant que les ſignes de cette même Arithmétique binaire, inventée par Fo-Hy, ce que le mémoire de Leibnitz démontroit. Les lettres Runiques reſſemblent beaucoup à ces Kova. Il eſt bien ſimple qu'Odin étant grand-prêtre dans la ville d'Aſgard, ait eu connoiſſance de cet ouvrage de Fo-Hy, & qu'il s'en ſoit ſervi comme d'un nouveau moyen d'en impoſer au peuple le plus ignorant. Les ſignes de l'algèbre euſſent peut-être fait le même effet ſur les inſulaires de d'Otahiti, ſi Cook, où M. de Bougainville, euſſent voulu les leur préſenter comme des figures magiques. La ſcience des nombres a en elle quelque choſe de divin, comme la muſique, la poéſie, pour des peuples ſauvages, lorſqu'ils en reçoivent la première notion.

former pour ſe ſoumettre les élémens, pour vaincre les démons, les mauvais génies, & les empêcher de traverſer les airs, pour transformer ſes ennemis, pour applanir les montagnes. Il oſe dire plus encore du pouvoir de ſes lettres Runiques, en aſſurant qu'il ne perdra jamais un ſecret qu'il poſsède ſeul, celui de ſe faire aimer conſtamment de ſa maîtreſſe. Il annonce qu'il en connoît un autre, mais que ce dernier eſt d'un ſi grand prix, qu'il ne le dépoſera jamais que dans le ſein de ſa ſœur, ou dans les bras de celle qu'il aime. Dans la dernière ſtrophe du Havamaal, le prévoyant Odin parle à ſes ſujets, comme s'ils les avoit déja quittés pour retourner dans la céleſte ville d'Aſgard. J'ai chanté (dit-il) mes ſublimes vers dans mon auguſte demeure. Béni ſoit celui qui chante, béni ſoit celui qui me comprend, bénis ſoient ceux qui ont prêté l'oreille à ma voix !

Odin, après avoir aſſuré ſon empire par les deux pouvoirs qui ſoumettent

l'univers, la religion & les armes, après avoir fondé dans l'île de Fionie la ſuperbe ville d'Odenſée, après avoir fait le partage de ſes vaſtes états, entre les fils nombreux qu'il avoit eus de Friga; Odin, ſe ſentant près de la fin de ſa carrière, ne voulut point finir par une mort ordinaire, & voulut rendre la ſienne digne d'un dieu. Il ſe retira en Suède; il raſſembla près de lui les douze Trottars, ſes enfans, ſes amis; il ſaiſit le fer de ſa lance, & s'en fit neuf bleſſures en rond ſur la poitrine; il ſe fit pluſieurs autres bleſſures avec la pointe de ſon épée, & dit à ceux qui l'entouroient, qu'il retournoit en Scythie, & qu'il alloit préparer dans ſa ville d'Aſgard le palais & le feſtin où il les attendroit pour les recevoir.

Odin, avant ſa mort, avoit partagé ſes conquêtes immenſes entre ſes fils. Sciold eut le Danemarck, Baldeg eut la Weſtphalie, Segdeg eut la Saxe orientale; & c'eſt de lui que deſcendoit le célèbre Hengiſt, prince des Saxons & des Angles,

qui fit la conquête de preſque toute la Grande-Bretagne dans le cinquième ſiècle. La Franconie fut le partage d'un fils d'Odin, qui lui fut aſſez cher pour qu'il lui donnât le même nom de Sigge qu'il avoit toujours porté pendant qu'il habitoit encore la Scythie; & c'eſt de ce Sigge que deſcendirent les princes qui régnèrent dans la Franconie pendant les premiers ſiècles de l'ère chrétienne. On peut donc préſumer que nos rois de la première race en deſcendoient, ou par le côté paternel, ou par le maternel. A l'égard des Francs qui firent la conquête des Gaules, il n'eſt pas douteux qu'ils ne ſoient iſſus des anciens ſujets de Sigge, & de ſon père Odin.

On prétend avec bien de la vraiſemblance, que ſi la crainte de tomber ſous le joug des Romains fut aſſez forte pour lui faire abandonner le climat heureux de l'Aſie, & s'enfoncer dans les glaces & dans les longues nuits du Nord, il en conſerva contre les Romains un reſſentiment

timent égal aux regrets qu'il donnoit à ſa patrie. Ce fut, dit-on, ſa haine implacable contre une république aſſez injuſte pour vouloir que nul autre peuple que le ſien ne jouît de la liberté, qui lui fit enſeigner une doctrine meurtrière, & qui lui fit préparer l'eſprit & les forces de ſes ſujets à porter avec ſuccès le fer & la flamme dans tous les pays ſoumis à l'Aigle Romaine.

Peu de temps après la mort d'Odin, on vit en effet un déluge de peuples du Nord inonder de tous côtés les poſſeſſions d'une république qui n'en avoit plus que le nom, & qui, s'étant détruite elle-même par ſes guerres civiles, avoit été forcée d'obéir au pouvoir d'un ſeul.

La grande bataille de Tolbiac ayant enfin affermi l'empire des Francs dans la Gaule, & ce vaſte & fertile pays ayant perdu ſon ancien nom pour prendre celui de ſes vainqueurs, les Francs y portèrent leurs loix, leurs mœurs & leurs coutumes. Mais un climat plus doux, cet air qu'on

reſpire ſur les bords de la Seine, de la Marne & de la Loire, adoucit un peu la férocité de leur caractère. Ils ceſsèrent bientôt de boire l'hydromel & la bière dans le crâne de leurs ennemis. Une coupe pleine de vin d'Aï ou de Pomard, préſentée par une jeune & jolie Gauloiſe, fit tomber la hache de leur main ; & les délices de la France, ainſi qu'une religion nouvelle qui leur preſcrivoit l'humanité, changèrent dans leurs mœurs ce qu'elles avoient de trop barbare. Mais rien ne put détruire le fond des principes qu'ils avoient apportés de leur pays, & le caractère altier qui leur conſerva leur ſupériorité dans les armes. Ils reſtèrent toujours implacables contre les ennemis qui les avoient offenſés ; leurs différends continuèrent à ſe terminer dans Paris, comme dans Odenſée, par le ſort des armes. Ils firent plier à cette coutume chérie, juſqu'à la religion qu'ils avoient embraſſée. Les combats ſeul à ſeul continuèrent à s'appeler le jugement de Dieu, & les juges du camp s'y confor-

moient aux anciennes loix que Frothon avoit établies dans le Nord. Les grandes égliſes, les grands monaſtères furent même forcés, pour les ſeigneuries qu'ils poſſédoient, à tenir des lices ouvertes à ces eſpèces de combats. La loi cruelle & illuſoire des épreuves ſubſiſta toujours: l'honneur, ce ſentiment ſi pur, ſi ſacré, ce mot qui retentit ſans ceſſe dans le cœur d'un vrai François, fut ſouvent profané par les fauſſes interprétations qu'on lui donna; l'eſprit d'Odin ſembla long-temps planer ſur les deſcendans de ſes diſciples, & paroît même y planer encore quelquefois.

L'émigration de la Scythie du temps d'Odin, la néceſſité de n'avoir pour ſujets que des combattans, qui regardoient la mort comme un premier moment de félicité; des chefs qui, frappés à mort, rioient en rendant le dernier ſoupir; les preſtiges, l'ignorance, les idées extravagantes que les peuples du Nord s'étoient faites des dieux & des démons, & qui bientôt ſe communiquèrent aux Scythes,

le merveilleux étant toujours reçu par une multitude avide de tout ce qui lui paroît ſurnaturel ; la mythologie de l'Edda & de la Voluſpa, qui faiſoit plus d'impreſſion que la morale du diſcours le plus ſublime ; les lettres Runiques, dont l'habile Odin fut obligé d'exagérer le pouvoir pour ſe prêter à la folle croyance des habitans du Nord, & leur faire craindre la ſupériorité que ces lettres magiques lui donnoient ſur leurs enchantemens : voilà quelle eſt en grande partie l'origine des premiers Romans Européens ; les émigrations des Scythes juſqu'aux extrémités de l'Aſie, ont été bien vraiſemblablement auſſi l'origine des contes & des fables orientales. Mais tout ce que je viens de dire ne ſuffiroit pas pour donner une idée juſte de l'origine des Romans, dont l'amour eſt preſque toujours le mobile, & qui ſeul peut y porter les charmes & l'intérêt qui nous attache & nous les fait aimer, ſi je ne peignois auſſi le fond des mœurs des Scythes dans le Nord, & ſi je ne parlois

pas de la façon dont ils vivoient avec un ſexe qui, ſans égaler ſa force, partageoit ſon caractère altier & ſon courage. Le plus grand reſpect, l'amour le plus fidèle & le plus ſoumis, enchaînoient le Scythe du Nord aux pieds de l'objet aimé. Les poéſies Danoiſes, les poéſies Iſlandoiſes, celles des Scaldes, reſpirent le pur amour: mais ce n'étoit point un amour efféminé ni coupable; la fière habitante du Nord en eût été révoltée, & l'eût mépriſé: l'amant qui déſiroit plaire, devoit être le plus courageux & le plus irréprochable des guerriers.

Le ſeul préſent qui fût digne de paroître aux pieds d'une maîtreſſe adorée, c'étoit les dépouilles ſanglantes d'un monſtre des forêts, ou d'un ennemi terraſſé. Si dans leurs chanſons ces héros du Nord ſe plaignoient de la cruauté de leur maîtreſſe, s'ils eſſayoient de la rendre plus ſenſible, ce n'étoit point ſes charmes qu'ils célébroient; ce n'étoit point de leur amour, de leurs deſirs qu'ils oſoient parler; ils n'éle-

voient leurs voix que pour rapporter les actions qu'ils avoient faites ; dans l'eſpérance de ſe rendre dignes d'elle. « Je ſais » faire huit exercices, (chantoit Harald » le Vaillant) je combats avec courage ; » nul cheval ne peut m'ébranler ; je ſais » fendre les flots de mes bras nerveux ; je » vole en patins ſur la glace ; je puis & » je ſais ramer avec vigueur ; je lance au » loin d'une main ſûre un javelot ; & » cependant, hélas ! une fille de Ruſſie me » mépriſe. »

La nobleſſe, la candeur, la ſimplicité régnoient dans l'amour, l'hymen & la vie privée de ces Norvégiens ; & l'enfant recevoit de ſa mère des leçons auſſi fortes, auſſi rigides que de la bouche du père. Prête à répandre ſon ſang avec ſon époux, la femme demandoit, obtenoit comme la plus grande grace, de ſuivre ſon mari dans les combats ou dans les navigations périlleuſes qu'ils faiſoient ſans ceſſe. Un des premiers talens que la jeune fille deſtinée au mariage devoit acquérir, c'étoit

la connoiſſance des ſimples & l'art de guérir les bleſſures ; c'étoit toujours par une main aimée que le père, l'époux, le fils & le frère étoient ſecourus ; & lorſqu'une famille nombreuſe & dans l'enfance n'exigeoit pas de la jeune épouſe de ſe livrer à ce ſoin, rien ne pouvoit l'empêcher de ſuivre ſon mari ſur ſes vaiſſeaux.

Telles furent les mœurs que les deſcendans d'Odin portèrent dans la Grande-Bretagne, dans la Gaule, dans la Lombardie, dans l'Exarchat & dans l'Eſpagne.

Ceux qui connoiſſent les anciens Romans, & qui peuvent avoir lu les extraits trop abréges que j'ai faits d'une très-petite partie de ceux qui nous ſont reſtés des nations que je viens de citer, reconnoîtront ſans peine que le fond de ces Romans & l'eſprit de l'ancienne Chevalerie eſt dû preſque en entier aux coutumes, aux mœurs, au caractère des habitans du Nord. En paſſant dans les provinces méridionales de l'Europe, ils ont fait ce

qu'ont fait depuis les Tartares en Aſie. Ces autres Scythes, en conquérant la Chine, ſe ſont confondus avec les habitans indigènes : après avoir ou chaſſé ou réduit à l'eſclavage ceux qui leur ont réſiſté, ils ont peu à peu fraterniſé avec les autres ; &, ſi l'on oſe ſe ſervir de cette expreſſion, les mœurs nationales des vainqueurs & des vaincus ſe ſont *amalgamées* les unes avec les autres, en conſervant toujours quelque principe fondamental des mœurs de la nation conquérante. L'origine des douze Jurés qui s'aſſemblent pour juger criminellement leur égal en Angleterre, n'eſt-elle pas venue des douze Drottars qui rendoient la juſtice dans le Nord ? nos douze Pairs François qui repréſentent au ſacre de nos Rois, n'en ſont-ils pas une image ? Le champion qui paroît au couronnement des rois d'Angleterre, les Vidames, le parquet ouvert à deux célèbres Avocats, tout ne reſſemble-t-il pas à la lice ouverte aux champions qui combattoient pour de

grands différends ? Et ce point d'honneur, cet ancien préjugé, ce reſte de barbarie qu'un ſentiment intérieur nous force à tolérer, & dont un gentilhomme ni un militaire n'oſe approuver ni blâmer les abus, tout ne nous rappelle-t-il pas notre ancienne origine ; tout ne nous prouve-t-il pas que notre imagination eſt toujours vivement excitée par tout ce qui fut cher à nos pères, & que les mêmes paſſions qui les agitoient ſont encore prêtes à germer & à s'exalter dans notre ame ? Que de traits de reſſemblance ne trouverions-nous pas avec les ſujets d'Odin ? notre amour pour la table, la pêche, la chaſſe, la guerre, l'indépendance. Mais ces réflexions me mèneroient trop loin ; c'eſt aux philoſophes moraliſtes à les approfondir. Je dois m'en tenir à la manière d'aimer & de combattre de ces peuples belliqueux : mon but eſt de prouver que c'eſt à ces derniers que nous devons l'eſprit & les premières loix de la Chevalerie ; & c'eſt dans une de leurs plus

anciennes hiſtoires que j'eſpère faire remarquer pluſieurs traits de reſſemblance entre la Chevalerie du Nord & celle de la Table-Ronde, dont les loix & les uſages ont été ſuivis preſque juſqu'à la fin du quatorzième ſiècle.

CORPS D'EXTRAITS
DE ROMANS
DE
CHEVALERIE.

HISTOIRE

De RIGDA *&* *de* REGNER LODBROG*, Roi de Danemarck, contemporain de* CHARLES-MARTEL *&* *de* PEPIN.

IL ne faut pas confondre l'hiſtoire de ce Régner Lodbrog, avec celle du héros d'un Roman Iſlandois, intitulé *Ragnars Saga Lodbrokar*, dont le manuſcrit exiſte à la bibliothèque du roi; celui dont j'entreprends de rajeunir l'hiſtoire, étoit fils de Sigurd Ring, & deſcendoit de Sciold, fils d'Odin.

LE redoutable Sigurd Ring, maître paiſible de la Suède & du Danemarck, avoit porté ſes armes dans la Norvège ; & depuis deux ans il combattoit pour achever de ſe la ſoumettre. Les Norvègiens, jaloux de leur liberté, ſe défendoient de montagnes en montagnes : chaque groupe de rochers étoit diſputé, & le théâtre de quelque action ſanglante. Sigurd parvint enfin juſqu'aux extrémités de ces pays ſauvages : une ſeule montagne preſque inacceſſible par les précipices qui l'entouroient, étoit le dernier aſyle du vieux guerrier Rigding, auquel les Norvégiens obéiſſoient. Ce prince, que ſa force & ſa valeur avoient rendu redoutable pendant ſes belles années, étoit alors accablé par la vieilleſſe, & touchoit à ſa dernière heure ; mais ſon fils, qui venoit de recevoir la hache d'armes, le poignard & le bouclier blanc, avoit juré que ſon père ſeroit libre tant qu'il lui reſteroit une goutte de ſang dans les veines. Il envoya défier Sigurd au combat ſingulier. Tu ne peux gravir ſur cette montagne que par de longs travaux, diſoit-il dans ſon cartel ; mais ſi tu veux te battre avec moi, je vais deſcendre ſeul, & le ſort des armes décidera ſi tu dois entrer en maître

dans ce château, ou si tu feras retirer ton armée. Jamais prince Danois n'avoit balancé dans une pareille occasion. Sigurd accepta le défi; & le jeune Norvégien retournant vers son père: Tu mourras libre, lui dit-il: fais toi porter sur cette roche avancée, d'où tu pourras voir notre combat. Si je succombe, le précipice profond sur lequel cette roche domine, sera ton asyle contre l'esclavage. Le vieillard à ces mots embrasse son fils, lui donne son épée: Tu me parois digne de la porter, lui dit-il; aide-moi, je te suis. O mon frère! s'écria la sœur du jeune Norvégien, me crois-tu donc indigne de mourir avec toi? Elle se saisit de son arc & d'un javelot; elle aide à son frère à conduire son père vers la roche, dans le centre de laquelle on avoit pratiqué un escalier, par lequel on descendoit dans la plaine. Le jeune Rigding descend sur un plateau dont l'accès étoit facile; il appelle Sigurd, qui ne tarde pas à le joindre.

Le combat commence avec une égale fureur; & quoique les armes des deux combattans soient bientôt couvertes de leur sang, il se soutient pendant une heure avec assez d'égalité. Sigurd enfin a l'avantage sur Rigding, dont le casque brisé laisse sa tête à découvert. Sigurd est frappé de la jeunesse & de la beauté de son ennemi. Ce prince étoit né généreux; il recule deux

pas, & baisse la pointe de son épée. Avance & frappe, lui cria Rigding ; crois-tu que je baisse les yeux en recevant le coup mortel ? A ces mots, il s'avance l'épée haute sur Sigurd, qui pare le coup qu'il lui porte, & qui lui crie ; Arrête : je ne t'offre pas la vie, tu me parois trop généreux pour l'accepter ; mais je t'offre mon amitié. A quelle condition, lui demanda Rigding ? En peux-tu douter, lui répondit Sigurd ? celle de te laisser libre, & d'acquérir en toi le frère d'armes que j'ai long-temps cherché, & que tu m'as fait connoître. A l'instant que Sigurd prononçoit ces mots, la jeune sœur de Rigding paroît sur le plateau : son arc est tendu ; une flèche meurtrière est prête à voler. Elle s'arrête en voyant son frère & Sigurd qui s'embrassent ; & Sigurd, qui croit voir en elle une intelligence céleste, jette un cri de surprise & d'admiration, & va porter son épée à ses pieds. Le vieux Rigding, qui s'étoit avancé sur le bord de la roche pour se précipiter en voyant son fils prêt à recevoir le coup mortel, lève les bras au ciel, & regarde quelle sera la fin de cet événement. La belle Rigda rougit en recevant l'hommage de Sigurd : Puisque tu deviens, lui dit-elle, le frère de mon frère, viens avec lui consoler la vieillesse du héros à qui nous devons le jour. A ces mots, elle passe la première ; & tous les trois remontent

par l'eſcalier ſecret, & vont rejoindre le vieux Rigding, qui les reçoit dans ſes bras. Me reçois-tu pour ton fils, lui dit Sigurd ? Oui, lui répondit le vieillard, tu m'en parois digne ; tu n'as point fait rougir mon front par la honte ; tu fais treſſaillir mon cœur par ta généroſité. Que veux-tu ? que puis-je faire pour toi ? M'attacher encore par un nouveau lien, lui répondit Sigurd : ta fille me fait ſentir pour la première fois, qu'il eſt encore un bonheur plus doux que celui de verſer le ſang de ſes ennemis. Donne-moi ſa main, & reçois l'offre que je te fais de celle de ma ſœur pour ton fils. Le vieux Rigding ne balança pas : Je te la donne, lui dit-il. Les dieux t'ont ouvert juſqu'au fond de la Norvège des barrières que je penſois être impénétrables : je crois obéir à leur voix, en acceptant tes offres ; mais que puis-je t'offrir pour dot ? Le ſeul anneau que je vois à ton doigt, répondit Sigurd ; il a toujours été porté par une main victorieuſe. Cette dot eſt aſſez riche, aſſez honorable pour que je la conſacre & la rende chère à mes deſcendans. A ces mots, il déclara qu'il joignoit le nom de Ring (1) à celui de Sigurd ; & ce prince eſt reſté connu dans l'hiſtoire ſous le nom de Sigurd-

(1) Anneau en langue celtique ; les Anglois l'ont conſervé.

Ring, c'eſt-à-dire, qui porte un anneau. Sigurd étoit aimable, & ſa haute renommée devoit ſatisfaire l'orgueil d'une fille du Nord. Rigda ne fut point rebelle aux volontés de ſon père; Sigurd reçut ſa main, & devint le plus heureux des époux.

Il jouiſſoit à peine de ſon bonheur, lorſque quelques vaiſſeaux en deſordre & battus par la tempête, furent pouſſés vers les côtes de Norvège, & forcès d'y chercher un aſyle : c'étoit des vaiſſeaux Danois; ils s'étoient échappés avec peine d'un combat ſanglant, où des vaiſſeaux Bretons, très-ſupérieurs en nombre, avoient attaqué leur flotte, avoient pillé pluſieurs de leurs bâtimens, avoient mutilé ceux qui les montoient, & les avoient fait eſclaves. Sigurd, également furieux & touché du traitement qu'on avoit fait à ſes ſujets, jura d'en tirer vengeance; & la courageuſe Rigda, loin de le détourner de cette réſolution, fut la première à l'animer contre les Bretons, & lui offrit de le ſuivre dans l'expédition qu'il étoit de ſon honneur de faire contre eux. Sigurd ne put permettre qu'une épouſe ſi chere s'expoſât aux périls de la mer & de la guerre; il avoit la douce eſpérance d'être père; il la força de reſter auprès du vieux Rigding, & remit toute ſon autorité au frère de Rigda, pour commander dans ſes vaſtes états en ſon abſence.

Sigurd

Sigurd ayant raſſemblé peu de temps après une flotte formidable, fit voile vers la Grande-Bretagne, battit une flotte Bretonne, entra dans la Tamiſe, & pénétra juſques dans le Northumberland, dont il fit la conquête. Il porta le fer & la flamme dans la Grande-Bretagne; & volant de victoires en victoires, il ne fut arrêté que par les Gallois, peuples auſſi féroces & auſſi redoutables que les habitans du Nord. Quoique ſon cœur le rappellât près de Rigda, quoiqu'un bâtiment léger lui portât la nouvelle qu'elle venoit de lui donner un fils, Sigurd ne put ſe réſoudre à laiſſer ſa conquête imparfaite; & après deux ans de combats contre les Gallois, auxquels les Hibernois & les Orcadiens envoyoient ſans ceſſe de nouveaux renforts, le brave Sigurd perdit la vie d'un coup de flèche, a l'attaque d'une des gorges qui pénétroient dans les montagnes. Il eut le temps avant d'expirer d'écrire à Rigda, de lui recommander le gage de leur amour, & lui renvoya l'anneau qu'il avoit reçu: Remets-le à mon fils, lui diſoit-il, quand il s'en ſera rendu digne par quelque action éclatante. Adieu, chère Rigda: Hella (1) n'eſt hideuſe que pour le lâche; ſi je ne te regrettois, je ſourirois à ſon aſpect.

(1) *Hella* eſt la mort en langage celtique.

La mort de Sigurd-Ring découragea ſon armée ; ſes lieutenans tentèrent vainement de nouveaux aſſauts, les Gallois les repouſſèrent toujours des gorges de leurs montagnes, & l'armée Danoiſe fut obligée de ſe retirer dans le Northumberland. Un vaiſſeau dont les voiles étoient noires, porta le corps de Sigurd-Ring en Norvège, & la conſternation dans le pays. Le vieux Rigding expira de douleur, en embraſſant le corps ſanglant de Sigurd. Sa fille, tenant ſon fils entre ſes bras, s'approcha du corps de ſon époux ſans verſer une larme. Elle baiſa ſon front & ſa main, dont elle tira l'Anneau d'or. Sigurd, s'écria-t-elle, il m'eſt bien dur de ne pouvoir mourir avec toi ; mais je dois t'obéir & t'élever un vengeur.

Les obſèques des deux ſouverains ſe firent ſelon l'ancienne coutume du Nord. Deux cercueils de granit reçurent leurs corps couverts de leurs armes ; & leurs ſujets, accumulant des gaſons & des quartiers de roches, élevèrent des monticules (1) ſur les deux tombeaux. La veuve

(1) Il étoit en uſage dans le Nord d'élever ces monticules ſur les tombeaux des princes & des guerriers. La Weſtphalie, la Suède, le Danemarck, la Saxe & pluſieurs provinces de France, ſont pleines de ces monumens qui ſubſiſtent encore. J'ai vu les débris d'une de ces tombes, qu'on avoit ouverte près de Saint-Quentin, & dans laquelle on avoit trouvé quelques os des ſquelettes d'un

de Sigurd & le prince Rigding firent reconnoître ſans peine le jeune Regner Lodbrog pour ſouverain de la province. Sa mère, qui l'avoit nourri, s'enferma dans un château avec un très petit nombre de domeſtiques, pour l'élever juſqu'au temps où elle ſe propoſoit de l'aller faire reconnoître pour ſouverain en Suède & en Danemarck. Rigding partit pour aller prendre la régence de ces deux royaumes. Mais dans ce même temps la Suède & le Danemarck éprouvoient une grande révolution.

A peine les Scandinaves eurent-ils appris la funeſte perte qu'ils venoient de faire de Sigurd, qu'ils s'aſſemblèrent tumultueuſement; & les Suédois & les Danois réuniſſant tous les vaiſſeaux qu'ils purent ſe procurer, s'embarquèrent pour fondre ſur l'Angleterre, plus nombreux encore que les Cimbres lorſqu'ils avoient été défaits par Marius. Cette flotte immenſe fut à peine débouchée de la Baltique, qu'un vent du Nord ſoufflant avec violence pendant près de deux mois, les empêcha non-ſeulement d'aborder en Angleterre, mais de prendre terre ſur les côtes de la Gaule. Le même vent les porta ſur les côtes de l'Ibérie. Les peuples de la Gothie,

homme & d'un cheval, les reſtes d'une hache-d'armes, une courte & large épée, un bouclier & un gros anneau d'or.

dont les proviſions étoient épuiſées ; deſcendirent ſur les côtes de ce royaume dont ils firent la conquête ; & c'eſt ainſi que commença le règne des Goths dans les belles provinces qui compoſent l'Eſpagne. Les Jutlandois & les Fioniens furent portés juſqu'à la hauteur du détroit, qu'un nouveau vent les força de traverſer ; c'eſt alors que, renonçant au projet de ſoumettre l'Angleterre, & déſeſpérant de pouvoir retourner dans leur patrie, ils abordèrent dans la Ligurie, d'où, s'étendant en Italie, ils y fondèrent le royaume des Lombards, auquel leurs armes victorieuſes joignit bientôt l'Exarchat de Ravenne.

Deux deſcendans de Baldeg & de Segded, fils d'Odin, dont l'un régnoit dans la Saxe occidentale, connue depuis ſous le nom de Weſtphalie, & l'autre dans la Saxe orientale qui en conſerve encore le nom, apprenant la grande émigration de la Suède & du Danemarck, entrèrent à main armée dans ces deux royaumes, dénués de combattans. Rigding voulut vainement s'oppoſer à leurs efforts ; les Norvégiens qui l'avoient ſuivi, étoient en trop petit nombre pour réſiſter. Ils furent taillés en pièces ; & Rigding percé de coups & priſonnier, reprocha vainement, en expirant, à ces deux princes l'injuſtice qu'ils avoient de dépouiller le jeune Regner

Lodbrog de ſes états. Ce fut un nouveau coup pour Rigda, lorſqu'elle apprit la mort de ſon frère & l'invaſion des Saxons. Les Norvégiens affoiblis pas la longue guerre qu'ils avoient ſoutenue contre Sigurd Ring, & n'ayant point de chef, furent aiſément ſoumis par les détachemens que les princes Saxons envoyèrent dans leur pays pour le mettre à contribution, & ſurtout pour s'emparer du jeune Regner & de ſa mère.

La courageuſe Rigda eût prévenu les malheurs qui la menaçoient par une prompte mort, ſi ſon fils ne l'en eût empêchée: elle le regarda comme un dépôt ſacré que Sigurd avoit remis à ſes ſoins; & l'eſpérance ne s'éteignant jamais dans les ames courageuſes, elle raſſembla promptement quelques familles de Norvégiens dont elle connoiſſoit la fidélité: Voilà votre légitime roi, leur dit-elle, en leur préſentant ſon fils; jurez de mourir pour lui, & de ne le faire connoître que lorſqu'il pourra porter ſon nom avec gloire. Elle ſubſtitua celui de Lodbrog au titre de Regner que devoit porter l'héritier de trois royaumes; & chargeant une vingtaine de barques de vivres, de tentes, d'inſtrumens d'agriculture, & de ce qu'elle avoit de plus précieux, cette petite colonie traverſa le canal de mer qui ſépare la Norvège de l'Iſlande.

Cette île, ſouvent entourée d'une brume épaiſſe, eſt la plus grande qui ſoit dans l'Océan boréal, après celle de la Grande-Bretagne. Quatre chaînes de montagnes qui la traverſent, y forment quatre provinces ſéparées par des pics & des précipices; le milieu de l'île eſt occupé preſque en entier par un volcan qu'Héſiode eût préféré à l'Ætna pour en faire la priſon d'Encelade, ſi cet Auteur de la mythologie Grecque l'eût connu. La côte de cette partie étant la plus abordable & la moins habitée, ce fut celle où la petite colonie Norvégienne deſcendit. Un peuple iſolé, peu nombreux & qui n'a rien à perdre, craint rarement ſon ſemblable; & cette contrée ne s'étoit peuplée juſqu'à ce temps, que par quelques familles Norvégiennes que les vents avoient jetées ſur cette île dans le temps de la grande pêche des phocas & de la baleine. Les Iſlandois exerçoient l'hoſpitalité vis-à-vis ceux qui paroiſſoient vouloir devenir leurs compatriotes: ils leur firent connoître eux-mêmes quelques terreins propres à la culture, & leur apprirent à ſe creuſer des retraites pour l'hiver dans les bans ſolides de pierre qui ſembloient ſervir de bornes aux éruptions fréquentes & terribles de l'Ecla.

Ce fut dans une de ces grottes que les compagnons d'infortune de Rigda s'empreſſèrent à creuſer pour y former une caverne ſpacieuſe, qu'elle

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Tom 10 pag 39

O ma Mère! tu me feras baiser aujourd'hui l'anneau, tu me serreras dans tes bras!.

s'établit avec ſon fils & quelques ſerviteurs fidèles. C'eſt-là que les careſſes d'un fils ſi cher adouciſſoient quelquefois ſes peines. Le jeune Lodbrog annonçoit déjà le caractère le plus altier; on ne lui vit jamais verſer une larme. A peine eut-il atteint l'âge de ſix ans, que ſes yeux & ſes actions annonçoient de l'intrépidité. Rigda reconnoiſſoit dans ſes traits charmans ceux de Sigurd; elle s'occupoit à former ſon corps à la fatigue, à lui faire exercer ſes forces naiſſantes, & lui faiſoit baiſer l'anneau d'or de ſon père comme une récompenſe de ſes ſuccès.

C'eſt dans cette retraite que Lodbrog parvint à l'adoleſcence: bien au-deſſus des enfans de ſon âge par ſa force, ſon courage & ſon intelligence, ce fut au retour d'une chaſſe dangereuſe à l'ours blanc, qu'il apporta la dépouille ſanglante d'un de ces furieux animaux aux pieds de ſa mère. Son ſang couloit de pluſieurs bleſſures, ſans qu'il eût l'air de s'en appercevoir. O ma mère! lui dit-il, tu me feras baiſer aujourd'hui l'anneau, tu me ſerreras dans tes bras: mais ne crois pas que je m'applaudiſſe d'avoir terraſſé ce monſtre; en eſt il que ton fils ne doive vaincre? Va, j'ai déjà reçu la moitié du prix de cette victoire, en ſauvant la vie à la vieilleſſe impuiſſante, & à la beauté. A peine achevoit-il ces mots, qu'un Iſlandois d'un certain âge entra dans la caverne,

appuyé ſur le bras d'une jeune fille un peu moins âgée que Lodbrog, & dont la blancheur, les cheveux noirs & les traits charmans lui donnoient l'air d'une divinité. Les habits du père & de la fille étoient déchirés; ils portoient le reſte de leurs javelots briſés. Bonne étrangère, lui dit le vieillard, nous devons la vie à ton brave fils, & nous venons t'en faire hommage: nous l'avons ſuivi à la trace de ſon ſang; il eſt bleſſé, & nous accourons pour le ſecourir. Lodbrog en ce moment pâliſſoit entre les bras de ſa mère. La jeune fille pâlit à ſon tour; &, courant à Lodbrog, elle découvrit ſa poitrine plus blanche que la neige Voyant avec effroi la bleſſure aſſez profonde qu'une des griffes tranchantes de l'ours blanc avoit faite, elle en arrêta ſur le champ le ſang, avec une mouſſe qu'elle tira de ſa panetière. Une ſeconde bleſſure moins profonde, paroiſſoit enflée par un ſang noir extravaſé: la jeune fille n'héſita pas; &, appliquant ſes lèvres de roſe ſur le ſein de ſon libérateur, elle attira promptement ce ſang meurtri. Quel ſpectacle pour la mère la plus tendre! Mais qui pourroit exprimer ce que le jeune Lodbrog ſentit en ce moment? La charmante bouche de l'Iſlandoiſe fit paſſer le feu le plus vif dans ſon ſein; ce feu qui brilloit dans les yeux & qui coloroit le teint de la fille du vieillard, porta le trouble dans ſon ame; & n'étant plus le

maître de ſes tranſports, ſes lèvres brûlantes ſe collèrent ſur les beaux cheveux de celle dont il ſerroit la tête ſur ſon ſein. Belle étrangère, dit le vieillard à Rigda, vois ces enfans. Odin & les vierges ſaintes les couvrent en ce moment de leurs aîles; ils uniſſent leur deſtinée: nous offenſerions nos dieux en nous oppoſant à leur volonté: ne nous occupons plus qu'à rendre nos enfans dignes de la deſtinée qu'ils leur préparent.

Tel étoit l'eſprit de la religion qu'Odin & Friga près de mourir avoient imprimée à leurs ſucceſſeurs, que la veuve de Sigurd Ring ne contredit point le vieillard, & l'écouta comme un homme inſpiré. Dans ce moment, la jeune Iſlandoiſe s'arrachant avec peine du ſein de Lodbrog, leva ſes beaux yeux, & ceux du prince ſe fixèrent ſur elle. Cet inſtant fut le premier d'un amour éternel: des ſentimens inconnus pour tous les deux ſembloient leur donner un nouvel être. Un ſilence bien expreſſif dura quelques inſtans, & l'un & l'autre l'interrompant en même temps, ils ſe prirent la main, en s'écriant enſemble: Je te dois la vie, & je te la conſacre à jamais. Le vieillard & Rigda levant les mains au ciel, n'oſèrent les interrompre. Tous les quatre étant un peu revenus de leurs premiers tranſports: Honnête vieillard, dit Rigda, dis-moi quel eſt ton ſort, & frémis d'indignation & de pitié, en

apprenant que la veuve & le fils du grand Sigurd Ring ſont devant tes yeux. O puiſſant Odin ! s'écria le vieillard, je vois donc en vous deux la belle-fille & le petit-fils du plus barbare & du plus dénaturé de tous les pères. Frémiſſez à votre tour, en apprenant que je ſuis Hydeltand, fils d'Harald, & frère de Sigurd Ring que vous regrettez. O reine que je frémis d'appeller ma ſœur ! Harald, auſſi féroce que volage en ſes amours, ne reſpecta jamais les lois de la nature, ni ne connut ſes ſentimens les plus doux.

Le cruel ! il portoit encore le nom d'Hydeltand ; il étoit dans la fougue de l'âge, lorſqu'à la tête de cent guerriers Norvégiens, il fit une deſcente dans cette île. Il y porta le fer & la flamme ; & nos braves Iſlandois n'ayant pas eu le temps de ſe raſſembler, il détruiſit l'une après l'autre les habitations de la contrée où ſon vaiſſeau venoit d'aborder. Une ſeule lui fit une forte réſiſtance ; l'un des plus renommés Scaldes de cette île venoit d'y raſſembler ſa famille & celle d'un jeune guerrier Iſlandois, auquel il donnoit ſa fille en mariage. La cabane du Scalde étoit tapiſſée de peaux d'ours blancs, & la porte étoit parée de têtes de cachalots & de phocas, préſents & trophées de ſon gendre futur. Le Scalde chantoit déjà l'hymne de Mars & de l'Hymenée : ſa fille, ſemblable à Gondula la plus

belle des Valkiries (1), tenoit une main de ſon amant, qui de l'autre élevoit une hache acérée, lorſque tout-à-coup le cri de combat & de mort ſe fit entendre à la porte de l'habitation. Hydeltand y fond avec ſa ſuite, l'épée & le javelot à la main : l'un de ſes favoris le devance pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Le jeune époux, ſans quitter la main de ſon épouſe, l'étend d'un coup de hache à ſes pieds. Hydeltand, furieux de la perte de ſon ami, perce le cœur de l'Iſlandois qui ſerre la main de ſon épouſe, la regarde, ſourit, & tombe mort. Vainement le reſte des guerriers Iſlandois portent des coups terribles : ils ſont maſſacrés. La cruelle Hella (2) vole de toutes parts dans cette habitation, qui bientôt eſt jonchée de ſes victimes. Vainement la fille du vieux Scalde a ramaſſé la hache de ſon amant, & veut défendre ſon père. Hydeltand, frappé légérement par elle, fait une bleſſure profonde au vieillard; il la renverſe, la déſarme, & le flambeau des furies, plutôt que celui de l'amour, l'embrâſe & lui fait voir qu'il tient dans ſes bras la plus belle fille du Nord !.....

(1) Nymphes du palais Vaxalla, promis par Odin à ſes élus.

(2) La mort, en celtique.

O crime! ô férocité que les ſiècles futurs auroient peine à croire! O cruel Harald Hydeltand! toi dont je devrois reſpecter la mémoire, ne puis-je, ne dois-je donc me la rappeller qu'avec horreur? Ah! reine infortunée, c'eſt à cet affreux moment que je dois le jour.... Couvert de ſang, effrayé de ſon affreux forfait, Hydeltand ſort de la cabane, éperdu, les yeux égarés, & court à ſon vaiſſeau pour ſe rembarquer; ſes barbares Norvégiens dépouillent l'habitation des préſens de noces, en chantant leur victoire, & élevant le nom d'Hydeltand juſqu'aux cieux. Celle qui devoit me donner le jour, ne revient d'un long évanouiſſement que lorſque les barbares ſont déjà loin du rivage. Son premier mouvement eſt de vouloir ſe donner la mort; mais elle apperçoit ſon père dont le ſang coule, qui lui tend les bras, & dont la voix mourante l'appelle à ſon ſecours. Un devoir ſi cher & ſi ſacré ſuſpend ſa rage & ſa douleur: elle ſe traîne près de ſon père, arrache ſon bandeau nuptial, arrête ſon ſang, & s'occupe à le rappeler à la vie. Hella s'élève, plane quelques momens ſur ces lieux enſanglantés, & les abandonne pour ſuivre Hydeltand & porter ſes ravages en d'autres contrées.

Le Scalde avoit perdu preſque tout ſon ſang, & fut près de trois mois entre la vie & la mort.

Sa fille, ſoutenue par l'amour paternel, ne put ſe réſoudre à le priver de ſes ſecours ; mais ſon déſeſpoir augmenta, lorſqu'elle s'apperçut de la ſuite funeſte de l'attentat d'Hydeltand. Donnerai-je le jour, s'écrioit-elle quelquefois, au fruit du plus affreux de tous les crimes ? Cette exclamation de douleur fut entendue de ſon malheureux père pendant une nuit ; il frémit d'horreur ; mais la religion d'Odin dont il étoit l'un des plus dignes interprètes, lui preſcrivoit de parler avec force à ſa fille ſur l'inhumanité de punir un malheureux enfant d'un crime qu'elle n'avoit pas partagé. Cet enfant, lui dit-il, quoique celui d'un monſtre, en a-t-il moins de droits à la vie & à ta tendreſſe ?... Qu'Hydeltand privé du Vaxalla & du banquet d'Odin, ſoit abymé dans les gouffres du pôle, mais laiſſe-moi la conſolation de voir cet enfant repoſer ſur le ſein de ma fille ſans tache ; conſerve toi pour lui donner ton lait, & pour me fermer les yeux.

Le vieillard continua ſon récit, en inſtruiſant Rigda de ſa naiſſance, qui fut ſuivie de près de la mort du vieux Scalde, dont les ſources de la vie étoient épuiſées par le ſang qu'il avoit perdu. Ma mère, ajouta-t-il, eût ſuccombé lorſqu'elle lui ferma les yeux, ſi mes careſſes ne l'euſſent attendrie ſur mon ſort. Elle m'éleva comme un enfant abandonné par ſes proches, me cacha ſoi-

gneuſement ma naiſſance ; & lorſque j'eus atteint l'âge de douze ans, elle me plaça dans le collège des Scaldes, pour élever mon ame aux grandes vérités qu'Odin avoit enſeignées, & mon eſprit à la poéſie dans laquelle ce dieu du Nord & ſon épouſe avoient excellé. Je reçus ſans peine la haute idée qu'ils me donnèrent d'un Dieu créateur & moteur de l'univers ; & les premiers vers que j'oſai compoſer, furent des hymnes d'amour & de reconnoiſſance pour cet être des êtres. Cependant j'avois peine à me plier aux leçons des Scaldes ; un penchant invincible m'entraînoit lorſque j'entendois chanter les grandes actions de Sciold, fils d'Odin ; de Frothon le Pacifique, & d'Havar à la main forte. Ce deſir d'acquérir de la gloire devint bien plus preſſant encore, lorſque des pêcheurs Norvégiens que la tempête avoit obligés de relâcher ſur nos côtes, nous apprirent que tout étoit en armes dans le continent boréal ; & que le grand Harald Hydelfand convoquoit tous les guerriers de ſes vaſtes états, pour s'embarquer & le ſuivre dans la Grande-Bretagne dont il vouloit achever la conquête. Mon cœur, ému par leur récit, ne me permit pas de balancer. Je m'échapai de la maiſon des Scaldes ; je volai vers l'habitation de ma mère, que je trouvai pleurant ſur le tombeau de ſon père. Donne-moi des

armes, mère adorée, m'écriai-je, en me jettant entre ſes bras. Quel uſage en veux-tu faire, me dit-elle en frémiſſant? Combattre, lui répondis-je; obéir à la voix d'Odin, qui crie en mon cœur que je ſuis né pour me ſignaler ſous les drapeaux de mon ſouverain. Eh! quel eſt donc celui que tu reconnois pour l'être, toi, né libre dans cette île qui n'a point encore reconnu de maître? Mère aimée, lui dis-je, c'eſt celui que tous les plus braves du Nord reconnoiſſent; c'eſt le grand Harald dont les armes victorieuſes ont fait contribuer la France, & l'ont déjà rendu maître d'une partie de la Grande-Bretagne. Si tu ne m'en crois pas, écoute des pêcheurs Norvégiens qui viennent d'arriver. Amène-les-moi, me dit-elle; c'eſt par leur récit que je verrai ſi je peux t'accorder une demande qui me perce le cœur. Je courus chercher le patron d'une de ces barques, homme aſſez inſtruit pour ſon état, & je le conduiſis à ma mère.

Quel eſt donc, lui dit-elle, ce conquérant qui fait redouter ſes armes ſur tant de rives étrangères? Eſt il auſſi digne, pendant la paix, de régner ſur tant de peuples vertueux, que de les mener aux combats & de les faire triompher par ſon courage? Je l'ignore, répondit le patron; mais tout tremble ſous ſon empire. Petit-fils, par ſa mère, d'*Yvarvidſamy*, il s'eſt em-

paré depuis douze ans de toutes les vaſtes poſſeſſions de notre dernier roi ; ſon mariage avec la princeſſe héritière de la Botnie, l'a rendu maître abſolu du grand golfe. Mais, quoique poſſeſſeur d'une des plus belles princeſſes de l'univers, quoique dès la première année de ſon mariage il en ait eu un fils, ſon humeur inquiète, guerrière, farouche même, ne lui permet pas d'habiter le ſein de ſes états ; & depuis douze ans, ſans ceſſe les armes à la main, il vole de victoire en victoire, ou ſur le continent, ou ſur des flottes formidables qui font redouter dans toutes les mers de l'Europe le nom d'Harald Hydeltand. A ce nom, ma mère fit un cri d'horreur & de ſurpriſe : Hydeltand étoit celui qu'elle m'avoit donné. Un tremblement univerſel la ſaiſit en faiſant de nouvelles queſtions au patron, dont les réponſes éclaircirent ſes doutes, & répondirent à ſon noir preſſentiment. Ma mère éperdue congédie le patron, ſe jette la face contre terre ; ſes ſanglots ſe confondent avec ſes cris. Eperdu, conſterné de ſon état funeſte, je l'embraſſe, je relève avec peine ſa tête qu'elle penche ſur ſon ſein. O ma mère ! lui criai-je, que dois-je redouter ? Qu'a donc de ſi terrible pour nous ce nom d'Hydeltand que tu m'as donné ? Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, que ce nom fatal & celui dont tu le tiens ne ſoient-ils effacés

cés de la mémoire des hommes ! Apprends, fils infortuné, apprends toutes les horreurs qui ont environné ta naiſſance & ton berceau ; frémis d'avoir eu la penſée de ſervir un monſtre, dont la main barbare arracha la vie à mon père, dont les deſirs affreux & le crime ont empoiſonné mes jours, & qui t'a fait naître dans un opprobre dont la plus grande ame peut à peine ſe relever. A ces mots, ſes yeux étincelèrent de fureur ; & ce ne fut qu'en m'attirant dans ſes bras, & m'en repouſſant tour-à-tour, que ſa voix entrecoupée par les ſanglots, me raconta l'hiſtoire affreuſe de nos malheurs. Je te connois trop, lui dis-je, dès que j'eus la force de parler, oui, je te connois trop, mère ſenſible & vertueuſe, pour ne pas comprendre que ce n'eſt qu'à ton amour pour moi que je dois la vie ; & bien plus encore, que je dois la tienne. Non, depuis long-temps tu ne reſpirerois plus ſi tu ne m'avois aimé : décide de mon ſort. O ma mère, ô ma ſeule amie ! je ſuis prêt à te faire les plus affreux ſacrifices. Non, je ne dois rien au moment de fureur qui poſſédoit Hydeltand. Hélas ! il n'eſt aucun fils qui ne béniſſe dans ſon père le ſentiment qui charme juſqu'au ſerpent pour ſa compagne. Ah, dieux ! faut-il donc que je ne doive mon exiſtence qu'au crime, à la mort, à la fureur ? Ordonne, ô mère outragée ! je ſuis

prêt à voler au milieu de l'armée d'Harald, pour enfoncer un poignard dans un ſein que je ne peux plus regarder comme le ſein paternel, & qui ne l'a jamais été pour ton malheureux fils.

Ma mère, émue, pénétrée de me voir agité par les mêmes ſentimens qui l'affectoient, me ſerre dans ſes bras: Arrête, mon fils, me dit-elle; non tu n'as point de père, & le ſein qui t'a nourri eſt le ſeul qui ſoit ouvert pour toi; mais laiſſe à la puiſſance céleſte la vengeance de la punition des crimes d'Harald: vivons l'un pour l'autre, & tenons-nous lieu du reſte de l'univers.

J'obéis à ma mère; & me proſternant à ſes pieds, je lui jurai l'amour & l'obéiſſance la plus fidelle. Les barques repartirent par un vent plus favorable; je reſtai dans l'habitation de ma mère, ne penſant plus qu'à faire ſon bonheur par mes ſoins les plus tendres: elle connut bientôt que l'activité de mon ame & de mon âge avoit beſoin d'un lien de plus, pour être captivée. Admiſe dans les temples conſacrés à Friga, plus d'une fois elle avoit admiré les charmes d'une jeune beauté, ſur le front de laquelle l'innocence & la candeur brilloient également; elle étoit de la race des plus anciens poſſeſſeurs de l'Iſlande; & l'origine la plus pure & la plus reſpectable de la nobleſſe, eſt celle de l'hommage rendu libre-

ment par des concitoyens que le ciel avoit fait naître nos égaux. Ma mère me la fit voir un jour que les jeunes filles de l'île s'exerçoient à la courſe ; ma mère, comme une des plus conſidérables habitantes, avoit été choiſie pour couronner celle qui remporteroit le prix : elle eut le plaiſir de le donner à celle avec laquelle une douce ſympathie l'avoit unie ; elle eut celui de voir que je joignois l'hommage de mon cœur à cette couronne. Elle fit la demande de Zermide, c'eſt ainſi que cette jeune inſulaire ſe nommoit ; elle me fut accordée, & je jouis long-temps, entre une mère & une épouſe adorée, d'un bonheur pur & paiſible, qui ne peut être connu que des ames honnêtes, ſimples & ſenſibles. Une ſeule fille fut le gage de notre amour ; c'eſt celle à qui votre fils vient de ſauver la vie. Hélas ! j'oublios le reſte de l'univers, pour ne m'occuper que d'un bonheur que rien n'altéroit. Je m'éveillois avec la certitude que mes regards alloient s'attacher ſur les perſonnes qui m'étoient les plus chères ; j'en recevois, je leur rendois des ſoins toujours égaux, toujours inſpirés par nos cœurs. Grand Dieu ! cette félicité que nous croyons durable, fut enfin détruite par le plus affreux des malheurs. Depuis long-temps les feux renfermés dans l'Ecla paroiſſoient éteints, ou pour toujours concentrés. L'être le plus ſuſcep-

tible d'une vaine terreur, l'eſt auſſi quelquefois de la confiance la plus téméraire. La fertilité des terreins ſitués ſur la vaſte baſe de l'Ecla, en avoient fait rapprocher peu-à-peu les habitans de l'île; des ſources chaudes & ſalutaires offroient de toutes parts des bains agréables; & leurs vapeurs graſſes & fécondes, s'épaiſſiſſant ſur la ſurface de ces terreins, augmentoient & accéléroient toute eſpèce de végétation. Ma mère, mon épouſe & moi, nous nous laiſsâmes entraîner au charme que nous offroient des plaines fertiles & toujours fleuries; nous élevâmes une nouvelle habitation ſur ce terrein dangereux, & deux ans s'étoient à peine écoulés, que nous voyions notre culture & nos troupeaux s'accroître & ſe multiplier. Une nuit, hélas! une nuit affreuſe, nous commencions à peine à goûter les douceurs du repos, lorſque des mugiſſemens affreux ſortirent du gouffre profond de l'Ecla: la terre tremblante ſous nos pieds, ne nous laiſſa qu'à peine échapper de notre habitation, que l'inſtant d'après nous vîmes renverſée. Des gerbes de feu, des rochers calcinés & d'un rouge noir, des torrens d'eau bouillante s'élancèrent de la bouche de l'Ecla, retombèrent en bondiſſant ſur ſes flancs entr'ouverts, ſe répandirent en torrens, & leur courant impétueux porta la mort & la deſtruction de toutes parts.

Sauve-toi, mon fils, s'écrioit ma mère! Ah! ſauve notre enfant, me crioit mon épouſe: dans ce moment, je les voyois toutes deux courir légérement ſur une langue de terre élevée, où les eaux bouillonnantes ne pouvoient atteindre. Je ne m'occupai donc que de ma fille qui commençoit à peine à marcher; je la pris dans mes bras; &, chargé d'un fardeau ſi cher, je volois pour rejoindre ma mère & mon épouſe. Ah, Dieu!..... comment vous peindre un moment d'horreur qui glace encore tout mon ſang dans mes veines, en me le rappellant? J'étois prêt à rejoindre celles qui m'étoient ſi chères, lorſque la terre trembla ſous mes pieds avec plus de violence qu'auparavant; un nuage affreux de cendres chaudes, un brouillard épais d'eau raréfiée par les flammes, obſcurcirent l'air, couvrirent la terre qui s'entr'ouvrit de tous côtés, & je ne vis plus qu'une gerbe affreuſe de feu qui s'élançoit d'un gouffre, où le terrein qui portoit ma mère & mon épouſe venoit d'être englouti. En proie au plus affreux déſeſpoir, je m'y ſerois précipité, ſi ma fille, en ce moment, ne m'eût ſerré dans ſes bras. Occupé de lui ſauver la vie, je franchis des ravins & des précipices pour éviter la mort qui m'environnoit & me menaçoit à chaque pas. C'eſt ainſi qu'éperdu, déſeſpéré, je parvins à la digue que la nature ſemble avoir oppoſée aux éruptions de

l'Ecla ; & faiſant un dernier effort, je courus juſqu'à mon ancienne habitation, où je dépoſai ma fille, pour retourner au ſecours de celles que j'ignorois encore d'avoir perdues pour toujours. Je remontai la digue avec courage ; mais je le perdis, en voyant une mer d'eau bouillante & de laves enflammées, qui, s'élançant rapidement de l'Ecla, couvroit déja la plaine, & ſe portoit avec fureur contre la digue qu'elle ne pouvoit renverſer. Mon ſort affreux ſe peignit alors à mon ame dans ſon aſpect le plus horrible ; je perdis toute eſpérance, & mes ſens, épuiſés par la laſſitude & le déſeſpoir, me laiſsèrent tomber ſans force & ſans connoiſſance. Je ſerois mort, ſans doute, dans cette affreuſe ſituation, ſans le ſecours de quelques voiſins de mon ancienne habitation, qui vinrent aux cris de ma fille. Sans pouvoir s'exprimer, elle leur montroit le chemin que j'avois pris en m'éloignant d'elle : ces bons inſulaires réuſſirent à me rappeler à la vie, & me rapportèrent à mon habitation, où le premier objet que mon état me permit de diſtinguer, ce fut ma fille qui me tendoit les bras. Je n'ai donc plus que toi, malheureuſe enfant, m'écriai-je ! ah Dieux ! ce n'eſt donc plus que par toi que je tiens encore à la vie.

Je ne fus point abandonné par mes charitables compatriotes ; ils me gardèrent à vue pendant

long-temps; & chaque fois que tournant les yeux vers le ſommet enflammé de l'Ecla, la douleur & le déſeſpoir me cauſoient des accès de rage, ils mettoient ma fille dans mes bras, & réuſſiſſoient à me calmer.

Me regardant comme un être iſolé dans la nature, j'enfermai dans mon cœur le ſecret affreux de ma naiſſance; j'élevai ma fille avec ſoin, mais comme ne devant jamais ſortir de ma ſauvage habitation. Combien de fois ne m'arracha-t-elle pas des larmes, en me faiſant voir tous les traits adorés de ſa mère? Elle apprit facilement à ſe ſervir d'un arc avec adreſſe, comme à lancer un javelot: auſſi légère à la courſe que ſa mère, le renard noir, le chamois & l'édredon ne pouvoient éviter ſes coups; ſon intrépidité naturelle me faiſoit frémir, & je l'ai vue ſouvent preſque ſuſpendue ſur des roches ſaillantes, pour enlever du nid de jeunes oiſeaux qu'elle ſe plaiſoit à m'apporter. Un vent de l'ourſe ayant pouſſé, pendant la dernière nuit, de vaſtes glaçons ſur le rivage le plus près de notre demeure, deux ours blancs, à moitié morts de faim, ſont deſcendus, & ſe ſont jetés ſur nos troupeaux; ma fille a volé la première à leur défenſe: je l'ai ſuivie de près, en criant à l'ours, cri reſpecté par tous les inſulaires, & qui leur fait prendre les armes pour ſe prêter des ſecours mutuels: l'un des deux, frappé par le

javelot de ma fille & le mien, eſt tombé ſe roulant ſur le ſable ; en ſe débattant, il a briſé le fût de nos armes, & nous nous trouvions expoſés, ſans défenſe, à la fureur du ſecond ours attiré par le rugiſſement affreux que pouſſoit ſon compagnon en expirant. C'eſt dans ce moment, veuve de Sigurd Ring! que ton brave fils eſt accouru ; & ſe mettant devant nous, nous l'avons vu attendre, combattre, & percer l'animal furieux prêt à nous dévorer. Malgré le coup d'eſtoc qui le perçoit de part en part, l'ours a conſervé quelque reſte de force, & s'eſt élancé ſur ton fils : nous les avons vus tomber l'un & l'autre & ſe débattre ; mais bientôt l'ours eſt reſté ſans vie, percé d'un coup de poignard que ton fils a plongé dans ſon flanc. Telle eſt l'aventure qui me joint à toi ; tels ſont les malheurs par leſquels le ſort ſemble avoir voulu nous éprouver pour nous unir à jamais.

L'ame élevée de Rigda avoit ſouvent été vivement émue en écoutant Hydeltand, & celle du jeune Lodbrog l'étoit encore plus en regardant la belle Yvarde ; c'étoit le nom de la malheureuſe & charmante fille du vieillard. Lorſqu'ils eurent pris quelque repos, & qu'une bière aromatique eut réparé les forces épuiſées des vainqueurs des ours blancs, Rigda conta ſon hiſtoire au malheureux Hydeltand. Ce fut par elle qu'il apprit la mort du criminel Harald, qui, pluſieurs années

auparavant, avoit perdu la vie dans une bataille contre les Suédois : elle lui rapporta même les dernières paroles de ce roi coupable, que les Scaldes avoient conſacrées à la poſtérité, pour l'effrayer par les remords qui déchirent le cœur des grands criminels près d'expirer.

Nous nous ſommes battus à coups d'épée, mais je touche à mon dernier moment; déja je ſens un ſerpent qui me ronge le cœur : Hella briſe ma tête avec ſes dents d'airain. Ah ! barbare Odin, les portes de ton Vaxalla ſe ferment pour moi; les Valkiries m'en repouſſent. Ah ! je ſerai donc privé du feſtin des braves ! Ah ! je ne boirai donc point de la bière forte dans le crâne de mes ennemis ! Mais le fer de mon fils ſera bientôt rougi par le ſang : il tient de ſa mère un cœur fier & vaillant ; ſa colère l'enflammera, je ſerai vengé par Hella, qui n'arrachera d'une ame forte que le dernier ſourire que je fais en expirant.

Nous avons déja dit que l'ame de la veuve Sigurd-Ring étoit auſſi ferme qu'élevée : cette reine altière ne s'étoit renfermée dans la caverne d'Iſlande que pour élever ſon fils, éprouver ſon courage, & faire paſſer dans ſon ſein le deſir de venger Sigurd, & de remonter ſur le trône de ſes pères. Approche, mon fils, lui dit-elle, je te trouve digne de porter l'anneau de ton père ; reprends le nom de Regner que tu reçus en naiſ-

ſant, & que celui de Lodbrog ne ſoit plus qu'un ſurnom que tu dois faire retentir dans toute l'Europe. Le jeune Regner, interdit, hors de lui-même, ſe jette à ſes genoux; elle le ſerre dans ſes bras, & Rigda fixant ſes regards enflammés ſur lui: Fils de Sigurd-Ring, lui dit-elle, baiſe encore une fois & reçois pour toujours cet anneau qui fut porté par deux héros; regarde-le ſans ceſſe, & que ton ame s'élève à remplir les grands devoirs qu'il t'impoſe. Hydeltand, ajouta-t-elle, le ſang du coupable Harald s'eſt épuré dans le ſein de ta vertueuſe mère; je te reconnois pour être de celui de nos rois, & je compte ſur tes conſeils & ſur ton courage, pour aider ton neveu Regner à ſubjuguer ſes ennemis. Ah! grande reine, s'écria la jeune Yvarde, puiſque tu reconnois mon père, reconnois donc de même ta nièce qui ſe rendra digne de toi; je ſais lever la hache & lancer le javelot; je ſais également combattre, aimer & mourir. En prononçant ces derniers mots, elle attacha ſes beaux yeux ſur ceux de Regner. Jeune Yvarde, lui répondit Rigda, je t'admire; je te deſtine un nom plus doux, & je vois l'ame & le feu de Friga briller dans tes yeux. Oui, j'atteſte le grand Tad (1) & les Dieux ſubalternes d'As-

(1) Le grand Tad étoit connu par les Celtes pour être le créateur de l'Univers, & le ſouverain des dieux. Tacit

gard, que tu ſeras l'épouſe de Regner Lodbrog. Mais ce n'eſt point dans une île preſque déſerte, & dans une caverne ſauvage, que les enfans d'Odin doivent allumer le flambeau nuptial; c'eſt ſur le trône ſanglant & renverſé de leurs ennemis. A ces mots, prenant la main de Regner & d'Yvarde, elle leur dit en les uniſſant: Voilà ta ſœur, voilà ton frère; jouiſſez dans toute ſa pureté du ſentiment que ce nom doit conſerver dans vos ames; combattez, triomphez enſemble, & n'oubliez jamais que c'eſt au ſeul bandeau royal à couronner votre tête & votre amour. Tous les deux aux pieds de Rigda, baiſsèrent leur front ſur ſes genoux, élevèrent leurs mains unies, & s'écrièrent enſemble: c'eſt ſur ton ſein maternel que nous jurons de t'obéir. Hydeltand, baigné des larmes délicieuſes de l'attendriſſement, les ſerra tous les trois dans ſes bras. Ah! s'écria-t-il, je le verſerai pour vous, tout ce ſang qui s'allume dans mes veines & que ce grand jour achève de purifier.

Tel fut l'événement qui réunit ces deux familles infortunées; & les nœuds que formèrent leurs

---

dans ſes recherches ſur les mœurs des Germains, le définit, ſelon l'idée que les Celtes en avoient, *Regnator omnium Deus, cætera ſubjecta atque parentia.* Ils lui donnoient encore douze autres noms, dont chacun exprime l'un de ſes attributs.

grandes ames furent pour eux auſſi durables, auſſi ſacrés que ceux du ſang.

Les bleſſures que Regner avoient reçues furent bientôt fermées ; & le moment où la main d'Yvarde les baignoit d'un baume ſalutaire, en étoit un de la plus pure félicité pour les deux jeunes amans. Pendant ce temps, Hydeltand, aidé de quelques Norvégiens qui, reſtés fidèles à Rigda, s'étoient établis dans quelques cabanes voiſines de ſa caverne, conſtruiſit deux grandes & fortes barques. Lorſqu'elles furent achevées, il raſſembla ceux qui pouvoient porter les armes ; il leur raconta les malheurs de ſa famille, avec cette force & cette véhémence qu'inſpirent les grandes paſſions. Celle de ſe venger & celle de la gloire dominèrent toujours dans le cœur des Celtes. Il ne fut aucun de ces braves & fidèles ſujets qui ne courût ſur le champ prendre ſes armes, & qui ne revînt aux pieds de Rigda jurer de braver Hella pour elle & pour ſon fils. Rigda leur fit part de ſes projets : Vos frères, leur dit-elle, qui paſsèrent avec Sigurd-Ring dans la Grande-Bretagne y ſont encore, & n'ont pu venger ſa mort. Suivez-moi ; venez conduire ſon fils à la tête des débris de ſon armée, qui s'eſt fortifiée & ſe ſoutient encore contre les efforts des Pictes & des Bretons, dans le Northumberland. Une acclamation générale s'éleva juſqu'aux nues ; le fer des

javelots & des épées brilloit au-deſſus de la tête des Norvégiens; & Rigda, détachant le voile noir qu'elle portoit depuis la mort de Sigurd, y fit paſſer le fer d'une lance: Que cet étendard, leur dit-elle, vous rappelle ſans ceſſe la mort de votre Roi; c'eſt en le baignant dans le ſang de ſes ennemis, que nous lui ferons perdre ſa couleur funèbre.

Rigda, Regner & Yvarde s'embarquèrent peu de jours après avec cent guerriers d'élite; le même nombre, ſous les ordres d'Hydeltand, entra dans l'autre barque: ces deux légers bâtimens ne portoient que quelques proviſions, & des combattans couverts de la dépouille des bêtes féroces tombées ſous leurs coups.

Un vent favorable, après quelques jours de navigation, les conduiſit à la portée de l'île de Schetland, la plus grande des Orcades, & la force d'un courant rapide les entraîna ſur une plage. Les matelots Norvégiens faiſoient d'inutiles efforts pour dépaſſer cette île, lorſque pluſieurs drapeaux blancs, élevés ſur la pointe d'un cap de cette île, leur firent connoître que les peuples qui l'habitoient ne ſe préparoient pas à les recevoir comme des ennemis. Rigda montant ſur le tillac répondit à ces ſignes; & bientôt des branches d'arbres, chargées de fruits, s'unirent aux drapeaux blancs des Orcadiens, & ſe penchèrent

vers les barques pour les inviter à deſcendre.

La courageuſe Rigda n'héſita pas ; & d'après le ſignal qu'elle fit, ſa barque & celle d'Hydeltand entrèrent dans une anſe, & les Norvégiens deſcendirent ſans oppoſition ſur le rivage. Bientôt ils virent une troupe nombreuſe, mais ſans armes, qui s'avançoit au-devant d'eux. Un vieillard d'une grande taille, marchoit à la tête de cette troupe avec un air fier & majeſtueux. Il portoit d'une main une gerbe de groſſe avoine, & de l'autre un rameau chargé de pommes vermeilles. Enfans d'Odin, dit-il, recevez ces dons en ſigne de paix ; partagez nos fruits, le lait de nos troupeaux, notre chaſſe & notre pêche : tous les habitans du nord ſont nos frères, & nous ne regardons comme ennemis que ceux dont la téméraire audace oſe attenter à notre liberté. Rigda, ſuivie de ſon fils & de la belle Yvarde, s'avança vers le vieillard ; tous les trois lui préſentèrent des peaux de renard noir, lui prirent la main tour-à-tour, & la posèrent ſur leur ſein.

Dans ce moment, un cri de joie s'éleva de la troupe des Orcadiens, & celle des Norvégiens y répondit par des acclamations. Des cruches de lait ou de bière, des fruits, des oiſeaux & des poiſſons grillés, furent préſentés par ces bons inſulaires, qui s'empreſsèrent à bien amarrer les deux barques ſur le rivage ; & les deux troupes

ſe confondant enſemble, chaque Orcadien ſe fit un honneur d'offrir ſon habitation à ceux qui venoient de débarquer. Rigda, Hydeltand & leurs enfans ſuivirent le vieillard dans la ſienne. Ils y furent conduits au ſon des clarinetes & des longues muſettes ; les inſulaires y mêloient le chant de quelques poéſies erſes à la louange de l'amitié.

Le vieillard, au-devant duquel une famille aimable & nombreuſe étoit accourue, fit repoſer ſes hôtes dans une grande ſalle tapiſſée de peaux d'oiſeaux ; & après leur avoir préſenté tout ce que la ſaiſon donnoit de fruits, & ce que le lait offre de plus varié dans l'emploi qu'on en peut faire, il s'aſſit près d'eux, & leur parla dans ces termes.

Nous avons long-temps, leur dit-il, vécu dans l'état de ſimple nature ; & dans ce temps, épars dans les forêts & dans les antres, nous étions peu nombreux, ſans loix & ſans ſociété. La rigueur de l'hiver, ſi cruelle dans ces climats, détruiſoit ſouvent nos enfans, ou les faiſoit périr par la faim ; c'eſt à l'un de vos premiers rois, c'eſt à Frothon le pacifique que nous devons de nous être réunis, de mériter le nom d'hommes, & de n'être plus malheureux. Ce prince, en cherchant à pénétrer dans la Grande-Bretagne, fut jeté comme vous ſur cette côte par les vents & la

violence des courans que vous avez éprouvés. Il nous eût bien facilement détruits ou ſubjugués ; mais l'ame de ce grand prince étoit trop belle & trop juſte pour ſe noircir par un pareil crime. Il nous attira par ſes bienfaits ; il nous apprit à cultiver la terre, à réunir nos forces pour nous former des habitations ; il fit encore bien plus pour nous, il nous apprit à nous aimer. Devenu le père commun de cette île, il y ſéjourna près d'un an, & ſe plut à nous aider à former une nation nouvelle. Aimez-vous, ſervez-vous mutuellement, nous dit-il à ſon départ ; adorez le grand Tad qui vous a créés, & vous n'aurez pas beſoin de loix. La victoire m'appelle chez vos barbares voiſins : ils en ont des loix ; mais leur façon de les exercer les leur rend nuiſibles. Ne vous éloignez point trop de vos anciennes mœurs ; mais, je vous le répète, aimez-vous, ſervez-vous, & vous ſerez aſſez policés ſi vous êtes juſtes.

Frothon partit, & fit pluſieurs campagnes heureuſes dans la Grande-Bretagne ; mais s'occupant toujours de cette île & de la nation nouvelle qu'il regardoit comme ſon ouvrage, il détermina pluſieurs de ſes ſoldats vétérans, & même quelques anciens capitaines de ſon armée, à venir s'établir & conſerver parmi nous les nouveaux uſages & les premiers arts qu'il avoit introduits pour nous rendre

rendre heureux : cette famille qui vous entoure, & moi, nous deſcendons de l'un de ces capitaines de Frothon, & ſon nom & ſa mémoire nous ſeront à jamais ſacrés.

Nous n'avons aucun commerce, ajouta le vieillard, avec les Bretons. Que pourrions-nous apprendre d'eux, qui ne corrompît des mœurs ſimples que notre intérêt commun nous fait craindre d'altérer ? Voraces & ſanguinaires dans leurs repas, le lait de leurs troupeaux ne peut leur ſuffire. La brebis qui leur a donné ſa toiſon, le bœuf qui vient de labourer leur champ, ſont maſſacrés ſans pitié pour aſſouvir leur faim. Féroces dans leurs amours, ils dédaignent le ſoin & le bonheur de plaire : l'or, l'artifice ou la force ſont employés tour-à-tour pour ſatisfaire une paſſion que le dédain & le dégoût ſuivent de près. Le grand art de la navigation qu'ils ont perfectionné, & qui dans ſa deſtination légitime devroit être un lien qui réunît les nations, cet art eſt devenu, dans leurs mains, l'arme funeſte de l'injuſtice & de la cruauté. Toujours agités dans leur intérieur, il ſemble que la haine & la diſcorde planent ſans ceſſe ſur leurs têtes dans leurs aſſemblées ; cependant, déteſtant tout pouvoir ſupérieur, leur orgueil les anime à l'acquérir ſur leurs compatriotes. Souvent les bourreaux, dans leurs

places publiques, paroiſſent préſider ſur des échafauds ſanglans.

Triſtes dans leurs feſtins, le froid raiſonnement, l'amère ironie & l'aigreur de la diſpute en banniſſent le plaiſir. La vile débauche les termine preſque toujours : tout, juſqu'à leurs ſpectacles, ſe reſſent de la férocité de leur caractère. Un mélange monſtrueux de ſublime, d'exagération, de baſſeſſe, de ſuperſtition & d'impiété, une invraiſemblance, une obſcénité rebutantes y conduiſent toujours à quelque cataſtrophe ſanglante qui révolte la nature ; & c'eſt parce qu'ils bravent ſans ceſſe les loix qu'elle impoſe à la raiſon, qu'ils ſe croient ſupérieurs aux autres hommes (1). Tels ſont ces Bretons que nous évitons ſans les craindre ; il eſt moins dangereux pour nous de les combattre, que de vivre avec eux. Quel eſt donc,

(1) Le vieillard Schetlandois ne pouvoit pas prévoir alors que les deux Bacons, Loke, Newton & beaucoup de grands hommes, illuſtreroient un jour la Grande-Bretagne ; il parloit en géneral des mœurs du peuple Breton, & ſouvent il ſeroit encore en droit d'en parler de même. Mais ce vieillard, plein de cette candeur que donnera toujours la pleine obſervation de la loi naturelle, ne confondroit pas aujourd'hui les mœurs d'un peuple féroce & groſſier, avec celles de pluſieurs de leurs compatriotes qui nous prouvent que les leurs ſont également épurées, nobles & généreuſes.

noble étrangère, l'intérêt qui t'attire dans cette île, où, tôt ou tard, l'Europe armée entrera pour la punir, changer ſes mœurs & réformer ſes loix ?

La franchiſe & l'honnêteté du vieillard Schetlandois avoit pénétré ſes hôtes de la plus haute eſtime pour lui. Rigda n'héſita point à lui raconter ſes malheurs. Reine du Nord, dit-il, ton récit a frappé douloureuſement mon ame; voyons ce que je peux faire pour toi : grace aux bienfaits de l'un de tes aïeux, cette grande île eſt aujourd'hui très-peuplée ; & l'ardeur guerrière des ſectateurs d'Odin, brûle dans le cœur de ſes habitans. Je vais les aſſembler, & leur dire que le premier & le meilleur uſage qu'ils puiſſent faire de leurs armes, c'eſt d'unir leurs haches & leurs boucliers à ceux des Norvégiens. Si j'en crois mon preſſentiment, tu réuſſiras dans tes deſſeins. Il ſemble que le grand Tad ait deſtiné les rois du Nord à punir les républiques corrompues, & la décadence de celle des Bretons ſuivra de près celle des Romains.

A ces mots, le vieillard ſortit, donna ſes ordres, & fit élever un drapeau rouge ſur le faîte de ſon habitation. Sur le champ de pareils drapeaux furent placés ſur la cîme de quelques montagnes voiſines ; & dans moins d'une heure, ces ſignaux furent répétés juſqu'aux extrémités de l'île.

Rigda rendit grace aux dieux d'Aſgard, du ſecours ineſpéré qu'elle recevoit des Schetlandois, & paſſa la ſoirée & la nuit ſuivante chez le vieillard, dont la famille s'empreſſoit à la ſervir.

L'aurore commençoit à peine à paroître, lorſqu'on entendit retentir de toutes parts le ſon des cornemuſes & des clarinettes. Les premiers rayons du ſoleil éclairèrent la marche de pluſieurs corps de guerriers qui s'étoient formés dans les gorges de la montagne, & qui deſcendoient en bon ordre dans la plaine. Peu de temps après on vit au nord & au ſud de l'île, de longues & fortes barques armées de proues d'airain, qui doubloient différens caps pour ſe réunir ſur la rade à la hauteur de l'habitation du vieillard. Rigda, Regner, Hydeltand & la jeune Yvarde, s'armèrent & ſuivirent le vieillard qui les conduiſit ſur un tertre élevé de quelques pieds ſur la plaine. Tous les différens pelotons armés formèrent un cercle autour du tertre, & leurs chefs s'avancèrent à portée d'entendre le vieillard. O mes frères, leur dit-il, Odin & la victoire vous appellent à combattre. Le temps eſt arrivé de vous faire un nom dans l'univers; ſecourez les enfans de notre bienfaiteur; apprenez à vaincre ſur les pas & ſous les ordres des héros du Nord. A ces mots, le vieillard leur raconta la mort de Sigurd-Ring, les

malheurs de ſa veuve & d'Hydeltand, & le beſoin que le jeune Regner Lodbrog avoit de leurs ſecours. Tous les Schetlandois levèrent leur main droite, en jurant d'obéir.

Le vieillard s'appercevant que pluſieurs de ces troupes avoient des arcs, des carquois & des javelots : Jetez loin de vous, s'écria-t-il, ces armes de jet qui ne ſont pas dignes d'être portées par de vrais guerriers ; gardez-les pour la chaſſe, & pour atteindre de loin des bêtes & des oiſeaux fugitifs ; n'imitez point les Bretons que vous allez combattre, & qui mettent leur confiance dans ces ſortes d'armes ; recevez ſur vos boucliers les coups qu'ils vous lanceront ; joignez-les, l'épée & la hache à la main : ils ont peine à ſoutenir l'aſpect du fer acéré qui les menace : frappez-les de près, frappez-les au viſage, & bientôt vous verrez leurs rangs entr'ouverts.

Rigda vit avec ſurpriſe une troupe marchant en bon ordre derrière celle du centre, qui portoit la bannière blanche, avec ces mots écrits en lettres runiques : *C'eſt à la victoire à me peindre.* Cette troupe, un peu moins élevée que les autres, portoit de plus longues tuniques, de grands boucliers, des épées larges & des lances : elle étoit ſuivie par ſix grands chariots couverts ; on voyoit ſur la bannière un ſquelette armé d'une faulx, terraſſé par une jeune & belle fille, avec ces mots

runiques: *Mes ſoins dompteront Hella.* Quelle eſt cette troupe qui me paroît ſi différente des autres? demanda-t-elle au vieillard. Reine, lui répondit-il, ce ſont les épouſes de pluſieurs de nos jeunes guerriers, & celles qui prétendent à l'honneur de ſe choiſir un époux parmi les autres. Nos loix permettent à nos habitantes qui ſe ſentent la force & le courage de nous ſuivre à la guerre, d'y marcher avec nous, lorſqu'elles n'ont point un père dans la caducité ou des enfans au berceau; mais ces mêmes loix preſcrivent qu'elles campent à part pendant toute la campagne, qu'elles forment un bataillon ſéparé, prêt à porter du ſecours où les événemens du combat le rendent plus néceſſaire. Les chariots ſont faits pour enlever les bleſſés, & ſont munis de tout ce qui peut leur être le plus utile; c'eſt un ſoin dont elles doivent s'acquitter avec zèle; & dès leur enfance, leurs mères leur ont appris l'art de guérir les bleſſures les plus dangereuſes. O mon père! permets-moi, s'écria la jeune Yvarde, de m'aller placer à la tête de ces jeunes & braves inſulaires. Quoique Rygda, Hydeltand & ſur-tout Regner la viſſent avec regret ſe ſéparer d'eux, ils ne purent s'oppoſer à ſes deſirs. Les deux amans ſe regardèrent, ſe tendirent la main; & ſur le champ Yvarde courut ſe joindre à cette troupe qui portoit le nom de ſacrée, & qui la reçut avec acclamation.

Le vieillard ordonna les préparatifs du départ de cette petite armée, & les fit exécuter avec célérité. Deux mille Schetlandois & cinq cents jeunes & braves insulaires s'embarquèrent trois jours après : leur flotte partit avec un vent favorable, & cingla vers le midi. Bientôt ils découvrirent le reste des Orcades & la pointe du pays des Pictes ; un petit nombre de barques légères précédoit la flotte ; & des drapeaux blancs flottans sur la proue de ces barques annonçoient qu'ils ne demandoient que la paix, & l'honneur de s'allier avec les habitans du pays.

Les Orcadiens & les Pictes ne regardoient comme ennemis que les Romains qui leur avoient fait la guerre, & les Bretons dont les efforts répétés avoient en vain essayé de les soumettre : ils reçurent les Schetlandois avec amitié, leur donnèrent des vivres ; & sachant que cette armée étoit destinée à pénétrer dans le Northumberland, une partie de la jeunesse guerrière de ces pays sauvages prit les armes & grossit l'armée Schetlandoise. Elle aborda dans le golfe de Forth ; de légers montagnards ayant annoncé l'arrivée du fils de Sigurd-Ring aux Norvégiens qui s'étoient retranchés dans le Northumberland, ils ranimèrent leur courage ; & ceux-ci, maîtres d'une gorge qui communiquoit avec l'Ecosse, marchèrent en colonne au-devant de la petite armée de Regner.

On imaginera ſans peine avec quels tranſports de joie ils reçurent la veuve de Sigurd-Ring & Regner. L'armée de ce jeune prince, aſſez forte pour attaquer les Bretons, le rendit bientôt maître du royaume de Veſſex, l'un des cinq qui reſtoient de l'Eptarchie, les deux autres ayant été déja conquis & diviſés par les ſouverains des cinq royaumes ſubſiſtans.

Pluſieurs batailles ſanglantes gagnées par Regner Lodbrog, & dans leſquelles ce jeune prince fit admirer ſa prudence & ſa valeur, agrandirent ſes nouveaux états. Ce fut dans la dernière, rendue déciſive par la défaite entière des Bretons, que Regner Lodbrog étant prêt à ſuccomber au milieu du centre de l'armée Bretonne, où trop témérairement il s'étoit engagé, Yvarde accourut à ſon ſecours à la tête du bataillon ſacré, & jouit du bonheur de ſauver la vie à ſon amant. Ce fut ſur la place ſanglante où l'épée d'Yvarde s'étoit plongée dans la gorge du capitaine Breton déja maître de l'épée de Regner, que Rigda fit élever un trophée d'armes, au pied duquel cette Reine & Hydeltand unirent pour toujours les mains & les armes d'Yvarde & de Regner.

Il ne pouvoit naître que des héros d'une pareille alliance, & Rigda jouit bientôt du bonheur de voir naître un petit-fils. La famille royale de Sigurd-Ring, maîtreſſe abſolue du royaume de

Veſſex, s'y fit adorer par la juſtice & par la douceur de ſes loix. Ceux des Schetlandois qui voulurent retourner dans leur île reçurent les plus magnifiques récompenſes, & portèrent tous les arts utiles dans cette île. Un grand nombre s'établit dans le Veſſex; & ce fut pour les guerriers, qui reçurent de Rigda de grandes poſſeſſions, qu'elle inſtitua l'ordre de Chevalerie dont elle forma la conſtitution & dicta les premières loix.

Le fils qu'Yvarde mit au jour, fut ce célèbre Ecbert dont les armes victorieuſes ayant achevé de ſubjuguer le reſte des quatre autres royaumes, acheva de réunir l'Eptarchie en une ſeule domination à laquelle il donna le nom d'Angleterre, en mémoire des Angles qui, ſous les ordres d'Hengiſt, furent les premiers conquérans du Nord, dont les armes victorieuſes avoient preſque achevé la conquête de la grande Bretagne dans le cinquième ſiècle. Les Pictes, qui prirent alors le nom d'Ecoſſois, s'allièrent avec Ecbert; & les Gallois, voyant que tôt ou tard ils ſeroient ſoumis, prirent le parti de devenir tributaires.

Ecbert étoit à peine âgé de trois ans, que Rigda, voyant qu'il n'avoit plus beſoin des ſecours de ſa mère, le laiſſa ſous la tutèle d'Hydeltand, pour voler à la vengeance de ſon frère; & ce fut ſans peine qu'elle détermina Regner & ſon épouſe à laiſſer ce jeune prince ſous la garde

& la conduite de ſon aïeul, pour aller punir les nations coupables & féroces qui s'étoient emparées de la Norvège & des autres états de Sigurd-Ring. Egale à Friga, cette reine magnanime réuſſit dans tous ſes grands projets. Une armée formidable ſortie de la grande Bretagne, & portée par une flotte mieux exercée & compoſée de vaiſſeaux d'une conſtruction bien ſupérieure à celle des barques fragiles des habitans du Nord, détruiſit leur puiſſance maritime, aborda en Norvège; & Rigda jouit, avant ſa mort, du plaiſir de voir ſon fils, Regner Lodbrog, maître abſolu des vaſtes pays conquis par Odin, & ſon petit-fils Ecbert paiſible ſouverain de toute l'Angleterre.

Fin des Extraits.

ZÉLIE
OU
L'INGENUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE;

A Madame la Comteſſe de GENLIS.

Nos grands Romans, pluſieurs contes ingénieux, tels qu'Aline & ceux de M. de Marmontel, ont donné le ſujet de quelques comédies agréables; & c'eſt une eſpèce d'hommage que le goût a rendu de nos jours au génie qui les avoit créés.

Il n'y a point d'exemple qu'une comédie ait fait naître l'idée d'en développer, d'en étendre le ſujet & d'en prolonger l'action pour en faire un Roman; & c'eſt ce que Zélie me fait entreprendre.

J'ai trop regretté de ne trouver qu'en récit les premières aventures de Dorival, pour ne pas eſſayer d'y ſuppléer dans cette eſpèce de petit Roman, dont la première partie ſe liera facilement avec le commencement de l'action de la comédie.

Dans la ſeconde, je ſuivrai le charmant & ſublime Auteur de Zélie, avec une

exactitude dont le public me ſaura gré, & dont le goût ne me permettroit pas de m'écarter : ſouvent même je me ſervirai de ſes expreſſions ; je ſens trop l'impuiſſance d'en imaginer de plus ſpirituelles & de plus agréables. Puiſſe l'hommage que j'aime à lui rendre, plaire un moment à ſes yeux ! Je ſuis ſûr que le public applaudira au ſentiment qui m'inſpire. Depuis long-temps l'admiration & la reconnoiſſance le lui fait partager.

ZÉLIE

OU

L'INGENUE.

Le jeune marquis de Sainville, âgé de douze ans, venoit de perdre ſon père, homme de haute naiſſance, d'une grande réputation à la guerre; & ce père, mourant de la ſuite des bleſſures qu'il avoit reçues pendant la dernière campagne, avoit remis ce fils unique dans les bras d'Ariſte ſon frère, en le conjurant de le regarder comme le ſien. Ariſte en effet étoit bien digne de la confiance que ſon frère avoit en lui. Une étude profonde, un eſprit ſupérieur en avoient fait un vrai ſage : une philoſophie qui n'étoit ſévère que pour lui ſeul, l'avoit éclairé de bonne heure ſur tous les preſtiges qui flattent l'ambition & les autres paſſions des hommes; elle lui faiſoit apprécier les motifs de leurs projets, le prix de leurs travaux,

le ſuccès de leurs eſpérances ; & cet examen le détermina dès ſes plus belles années à ne chercher le bonheur que dans ſon ame, à laquelle il réſolut de conſerver ſa liberté.

La naiſſance d'Ariſte l'avoit appelé, comme ſon frère, dans une cour brillante ; mais ſe ſentant né trop fier, trop ſenſible & trop vrai pour y réuſſir, il s'en écarta bientôt, ſous le prétexte de ſe livrer tout entier à l'étude de l'art militaire. Son zèle & la ſupériorité de ſes connoiſſances lui firent accorder un régiment ; & l'autorité qu'il commença d'exercer ſur d'autres hommes étant éclairée par les principes qu'il s'étoit faits, il ſe fit également aimer, reſpecter & obéir.

L'ame ſenſible & l'eſprit réfléchi d'Ariſte, une juſtice ſévère qui régnoit dans ſon cœur, lui firent connoître dès la première campagne à quel point la guerre, les abus & les excès qu'elle entraîne, ſont incompatibles avec la vraie philoſophie : mais Ariſte, né d'une famille illuſtrée par les armes, eût cru faire un déshonneur à ſon nom, s'il eût quitté le ſervice avant d'avoir prouvé que ſon courage & ſes ſentimens étoient dignes de ſes pères, & de la grace qu'on lui avoit faite en le mettant à la tête d'un régiment. Il ne pouvoit s'empêcher de dire quelquefois à quel point il déſiroit que quelque action générale décidât du ſort de cette guerre, & déterminât les puiſſances armées

armées à faire la paix. Ce que bien des jeunes militaires disent quelquefois par ostentation, ou par un excès de courage, Ariste ne le disoit que par philosophie, & dans l'espoir de suivre librement le projet qu'elle lui rendoit cher. Vers la fin de la campagne, cette bataille qu'il regardoit comme nécessaire pour la paix générale, & pour celle dont il s'étoit formé l'idée, fut présentée par l'ennemi même, qui n'espéroit rien que d'un nouvel effort & d'une action décisive. L'armée dans laquelle combattoit Ariste fut victorieuse; le régiment qu'il commandoit fit des prodiges de valeur. Ariste, à la tête de son premier escadron, renversa tous ceux qui osèrent s'exposer à sa valeur, & prit de sa main deux étendards. Les généraux de l'armée l'envoyèrent chercher avec empressement après le gain de la bataille; il fut les trouver, suivi de tous les officiers de son corps, qui célébroient son courage & la capacité qu'il avoit prouvée dans toutes les charges heureuses qu'il leur avoit commandées. Ariste reçut avec modestie les louanges qui lui furent prodiguées, & bientôt il excita la plus grande surprise parmi les généraux & l'état-major de l'armée, lorsqu'il leur dit avec la plus grande simplicité: Comme François, je me réjouis de voir les armes de mon maître victorieuses; comme homme, je gémis du sang que

je viens de voir répandre. Je me tiens honoré de l'approbation que vous donnez au peu que j'ai fait : je le devois au nom que je porte, à mon maître, à ceux que je commandois, à mon propre cœur. Il me ſuffit d'avoir prouvé que j'étois digne de l'honneur qu'on m'a fait en me mettant à la tête d'un régiment ; mais je me regarderois comme le plus pervers de tous les hommes, ſi je continuois plus long-temps, à ſuivre une profeſſion contre laquelle mon ame ſe révolte. J'eſpère que cette bataille va donner la paix à l'Europe ; mais, quel que ſoit l'évènement, je ne dois plus m'expoſer à combattre ſans ceſſe les principes qui ſont gravés dans mon cœur. Dès demain je pars pour la cour, & je vais y porter la démiſſion de mon régiment.

On voulut en vain combattre la réſolution d'Ariſte ; après avoir rempli tout ce qu'il penſoit être du devoir d'un militaire, il crut pouvoir ſe livrer à tout ce qu'exigeoit ſon ſentiment intérieur. Il partit avec les regrets de toute l'armée : il parut un moment à la cour qui ne put le retenir, & diſant adieu pour toujours à ce ſéjour brillant & dangereux, il jura de ne vivre plus que pour lui-même, de ſe livrer tout entier aux ſciences, aux lettres, aux beaux-arts, & de n'avoir pour ſociété que ceux qui, par-

tageant ſes mêmes goûts, pourroient lui faire ſupporter les malheurs de la vie, & embellir pour lui tout ce qui peut en faire les charmes.

On croira ſans peine, qu'avec l'idée qu'Ariſte s'étoit faite de la liberté, rien ne put l'engager à former un lien toujours dangereux pour un ſage. Une figure aimable, ſes richeſſes, ſa réputation, la douceur & les agrémens de ſon caractère, lui laiſſoient le choix des partis les plus avantageux; rien ne put ébranler ſon ſyſtême de conduite, & il ſentit encore plus de plaiſir que ſon frère, en lui voyant naître un fils: dès ce moment il adopta pour le ſien, dans ſon cœur, cet héritier de ſon nom & des grandes poſſeſſions de ſa maiſon.

Tel eſt l'oncle auquel le jeune marquis de Sainville fut confié par un père expirant; & le deſir de faire un homme eſtimable de ſon neveu devint non-ſeulement un devoir, mais une vraie paſſion pour lui.

Les grands biens dont jouiſſoit Ariſte, ceux que poſſédoit déjà ſon neveu, lui firent prodiguer tout ce qu'il crut être utile à ſon éducation: des maîtres de toute eſpèce perfectionnèrent facilement ce que la nature avoit préparé: un célèbre géomètre imprima dans ſon eſprit le charme ſecret qui l'attache aux vérités mathématiques; & cet eſprit fut de bonne heure

approfondir, diſcuter toute idée nouvelle, l'apprécier, la claſſer avec les idées relatives, & en tirer des réſultats lumineux. Pour la morale, Ariſte voulut ſe charger ſeul d'éclairer, ſur les devoirs reſpectifs de l'humanité, cette ame pure & ſenſible; & la juſteſſe que la géométrie avoit portée dans l'eſprit de Sainville, l'avoit préparé d'avance à regarder la juſtice comme le premier devoir de tous les êtres penſans. Un ſeul point ſur lequel l'oncle & le neveu n'étoient pas abſolument d'accord, & que ſouvent ils diſcutoient enſemble, c'étoit la guerre. Il eſt dans l'homme d'aimer à faire recevoir ſes principes aux autres, & ſouvent même en porte-t-on trop loin le deſir : mais le jeune Sainville ne put jamais ſe plier à croire qu'un homme de qualité dans la force de l'âge, pût renoncer à l'honneur & au devoir de ſervir ſon maître & ſa patrie. Parcourez cette galerie, diſoit-il quelquefois à ſon oncle; voyez ces ordres illuſtres, ces bâtons fleurdeliſés briller ſur les tableaux de nos ancêtres. Liſez dans nos archives les ſervices qu'ils ont rendus, les titres, les marques d'honneur, les grandes récompenſes qu'ils ont méritées. Ah! comment pourrois-je renoncer à marcher ſur leurs traces, & à ne pas ſoutenir la gloire de notre nom?

Ariſte vit bien qu'il s'oppoſeroit vainement à

la paſſion que ſon neveu montroit pour la gloire ; il ne s'occupa que du ſoin de la diriger, & de lui faire acquérir tout ce qui pouvoit le rendre ſupérieur dans l'état qu'il vouloit embraſſer. Ariſte regrettoit bien alors que la France n'eût pas imité les Grecs, en conſervant en honneur l'art gymnaſtique : il y ſuppléa par les plus habiles maîtres, & dès qu'il eut quatorze ans, il le conduiſit au manège pour apprendre à monter à cheval dans la meilleure académie de la capitale. Il eſt en uſage que lorſqu'un jeune homme de ce rang commence cet exercice, on lui donne un gouverneur ; mais le prévoyant Ariſte en craignoit le danger. Il en eſt, diſoit-il, qui ſont dignes de remplacer des pères & des oncles : mais pourquoi ces oncles & ces pères n'ont-ils pas acquis aſſez de connoiſſances, pourquoi n'ont-ils pas aſſez de tendreſſe pour remplir un devoir auſſi ſacré ? ne devroient-ils pas être jaloux que leurs enfans puſſent devoir à un étranger leurs vertus & leur ſavoir ? Un enfant, lorſqu'il devient un homme ſupérieur, ne doit-il pas réfléchir qu'il a plus d'obligation encore à celui qui forma ſon cœur & qui fut capable d'éclairer ſon eſprit, qu'à ceux dont il reçut le jour ? Ariſte, pénétré de ce ſentiment, ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même, & ſon neveu ne ſortit pas de ſous ſes yeux.

La principale attention de cet oncle prévoyant, ſe porta ſur les nouvelles liaiſons que ſon neveu devoit néceſſairement former avec les gens de ſon âge qui faiſoient leurs exercices avec lui. Sa belle ame s'attendrit ſouvent ſur la fauſſe ou la mauvaiſe éducation que ces jeunes gens avoient reçue, même dans des familles diſtinguées par leur rang : il vit avec plaiſir que ſon neveu ſe lioit par préférence avec Dorival, plus âgé que lui de quelques années, jeune homme dont les mœurs étoient pures, qui, malgré ſa grande vivacité, montroit des ſentimens élevés, de l'inſtruction & de la candeur. Il eſt aſſez d'uſage que les enfans de la haute magiſtrature reçoive dans leur jeuneſſe une partie des mêmes leçons que la jeuneſſe deſtinée aux armes, & qu'ils ne les reçoivent qu'après de longues études. Dorival, que ſa naiſſance décidoit à poſſéder une grande charge remplie alors par ſon père, apprenoit à monter à cheval ſous le même écuyer : cependant Ariſte ne put s'empêcher d'interroger Sainville ſur les motifs de ſa préférence pour Dorival. On peint toujours bien ce que l'on aime, & Sainville embellit avec feu toutes les bonnes qualités qu'il trouvoit dans celui que ſon cœur avoit préféré. Mais, diſoit Ariſte, quelle ſympathie vous attache à Dorival, qui m'a paru pendant long-temps recevoir aſſez

froidement vos avances ? & même aujourd'hui qu'il y répond avec plus de chaleur, pourquoi lui trouvé-je souvent un air d'embarras & de défiance avec vous ? Ah ! mon cher oncle, lui répondit Sainville, le fond du cœur de Dorival m'est connu ; l'espèce de petit défaut que vous lui reprochez, tient encore plus à son état qu'à son caractère. Vous connoissez le ton avantageux que les jeunes gens destinés à servir, prennent souvent avec ceux de l'état que doit embrasser Dorival. L'élévation de l'ame de mon ami ne pourroit supporter leurs dédains ; ce n'est qu'après avoir éprouvé la franchise de mon ame, ce n'est qu'après s'être assuré de la juste considération que j'ai pour la respectable profession qu'il doit embrasser, qu'il a cédé de bonne grace à l'attrait qu'il se sentoit aussi pour moi. Un peu trop soupçonneux peut-être avec les autres, défiant, craignant qu'on ne cherche à lui manquer, ou qu'on feigne avec lui des sentimens qu'on n'a pas, ce sentiment intérieur le rend réservé jusqu'à la froideur vis-à-vis des gens de son âge : trop vif & trop courageux pour rien souffrir, il se tient en garde contre tout ce qui pourroit lui causer un dégoût ; se pliant, malgré sa façon de penser, à suivre la même profession que ses pères, il craint également de se faire tort par une querelle qu'il soutiendroit avec valeur,

ou de ſe voir avilir par le ridicule & le perſifflage de ceux dont la fatuité l'offenſeroit.

Ariſte ſe rendit au portrait que Sainville lui faiſoit d'un ami pour lequel il ſe prit lui-même d'eſtime. On croira ſans peine qu'il fut bien ſenſible au plaiſir de voir avec quelle ſagacité Sainville avoit démêlé le caractère de Dorival. Il eſt bien naturel d'applaudir de toute ſon ame au ſuccès des leçons qu'on a données ; & cet attrait devint ſi favorable à Dorival, que de ce moment il ſe lia plus intimement que jamais, & de l'aveu de ſon oncle, avec l'aimable Sainville.

Celui-ci fit de ſon mieux cependant pour détruire dans ſon ami cette défiance exceſſive qu'il portoit dans la ſociété ; il ne put y réuſſir : l'ame de Dorival lui fut entièrement ouverte ; mais elle reſta toujours fermée, hors pour Ariſte & pour lui.

Le temps des exercices, dont les deux amis avoient également bien profité, finit. Une première charge de magiſtrature mit Dorival à portée d'obtenir, quelques années après, celle que ſon père vouloit lui céder. Ce père, dont les affaires alors ſe trouvoient très-embarraſſés par la perte d'un grand procès, crut pouvoir en réparer le déſordre en mariant ſon fils à l'unique héritière d'un homme de finance, dont la magni-

ficence & la richeſſe apparente éblouiſſoient les yeux. Dorival, malgré ſa défiance naturelle, n'eut point d'objection à faire à ſon père, & n'imagina pas de le preſſer pour prendre des meſures qui puſſent aſſurer ſa fortune. Il avoit déja vu celle qu'on lui deſtinoit : l'abbeſſe du couvent où elle avoit été élevée, avoit fait une peinture de l'ame & du caractère de cette jeune perſonne, qui s'étoit gravée dans un cœur où ſes charmes l'étoient déjà. Le mariage s'accomplit, Dorival fut heureux ; & pendant la première année de ſon mariage, rien ne put troubler ſon bonheur, que de n'en avoir pas Sainville pour témoin.

La guerre qui venoit de ſe rallumer, l'avoit arraché des bras de ſon oncle & de ſon ami. Le régiment de cavalerie où Sainville avoit une compagnie étoit de l'armée d'Italie, & nul officier n'obtint la permiſſion de revenir paſſer l'hiver en France. Sainville n'eut garde d'employer le crédit de ſa famille pour obtenir un congé ; le général de l'armée Françoiſe, ancien ami de ſes proches, ayant appris qu'il s'étoit diſtingué dans pluſieurs détachemens, & ſachant des ingénieurs & des commandans de l'artillerie, que Sainville, pendant les jours qu'il n'étoit pas de ſervice, ſuivoit leurs travaux avec application, & leur avoit prouvé qu'il poſſédoit la théorie la

plus éclairée de leur ſervice, ce général ſe fit un plaiſir de ſe l'attacher, en le nommant aide-major-général de ſon armée. Ce fut dans ce nouvel emploi que Sainville déploya ſes connoiſſances & les grands talens qu'il avoit pour la guerre; & ſur le compte que la cour reçut de la capacité dont il avoit donné des preuves pendant l'hiver où l'armée Françoiſe avoit eu preſque toujours les armes à la main, Sainville, au commencement de la campagne ſuivante, fut nommé colonel d'un régiment d'infanterie qui venoit de perdre le ſien. Cette grace obtenue dès ſa ſeconde campagne, & avec tant de diſtinction, l'attacha tellement à ſon ſervice, que refuſant les congés qui lui furent offerts, & réſiſtant aux lettres de ſon oncle qui l'appelloit, il donna le bon exemple de ne point quitter ſon corps pendant toute la guerre.

Quatre campagnes d'hiver & d'été qu'il fit en Italie, lui donnant les occaſions de joindre la pratique à la profonde théorie qu'il avoit acquiſe avant la guerre, le général, à ſon retour, ſe fit un honneur de le préſenter lui-même au roi, comme le colonel de ſon armée qui s'étoit le plus diſtingué par ſa valeur, & celui dont les talens décidés devoient devenir un jour les plus utiles à ſon ſervice. Le meilleur des maîtres crut devoir à l'exemple que Sainville avoit donné,

comme au ſang de ſon père répandu pour ſon ſervice, de l'élever au grade de brigadier ; & ſes égaux renfermant leur jalouſie dans leur cœur, n'oſèrent en murmurer.

Ce fut avec les tranſports de la joie la plus vive, qu'Ariſte & Dorival reçurent Sainville dans leurs bras. Mais quelle fut la douleur de Sainville, lorſqu'il apprit tous les malheurs qui venoient de frapper à-la-fois un ami qu'il regardoit comme ſon frère !

Le beau-père de Dorival révoltoit le public, depuis pluſieurs années, par le luxe & le faſte qu'il portoit à l'extrême : pluſieurs aventures ſcandaleuſes, quelques traits d'inſolence qui venoient d'offenſer pluſieurs grands de l'Etat, avoient déterminé le gouvernement à le ſuſpendre de ſes fonctions, & à lui faire rendre compte de de ſa geſtion. Des commiſſaires furent nommés pour examiner & ſes papiers qui ſe trouvèrent en déſordre, & l'état de ſes caiſſes preſque totalement épuiſées. L'ordre étoit déjà donné de le faire arrêter ; mais, le jour même qu'on envoya pour l'exécuter, on le trouva mort dans ſon lit ; & le rapport que l'on fit de l'état dans lequel on l'avoit trouvé, donna les plus forts indices que l'opium avoit terminé ſes jours. Tous ſes biens furent ſaiſis, & les ſommes immenſes dont il ſe trouvoit redevable au roi, les abſorbèrent en entier.

Le père de Dorival avoit eu l'imprudence de laiſſer la dot de ſa belle-fille entre les mains de ſon père ; elle fut perdue ſans reſſource ; & n'en trouvant aucune lui-même pour liquider des dettes immenſes, dont la plus grande partie étoient hypothéquées ſur ſa charge, il fut obligé de la vendre ; & ſon malheureux fils, généralement eſtimé & plaint dans ſon corps, perdit toute eſpérance dans un état qu'il avoit embraſſé malgré lui.

Le coup dont le père de Dorival fut frappé lui coûta la vie ; le déſeſpoir d'avoir détruit la fortune de ſon fils par ſon imprudence, glaça ſon ſang dans ſes veines ; une attaque d'apoplexie mit fin à ſes malheurs.

L'ame forte de Dorival ſupporta des coups ſi terribles ſans en être ébranlée : un ſeul ſentiment l'occupoit alors toute entière ; il adoroit ſa femme, elle le méritoit. Une fille étoit déja le gage de leur amour : ſes ſoins les plus tendres redoublèrent pour cette épouſe aimée : nulle plainte ſur la conduite de ſon père ne ſortit de ſa bouche. Ne nous reſte-t-il pas, lui dit-il, le plus grand de tous les biens, puiſque nous nous aimons ? Je ne deſirois une grande charge & des richeſſes que pour vous donner un rang digne de vous, & vous rendre heureuſe ; je ne vous demande que d'oublier le ſort qui vous

étoit deſtiné, de vous accoutumer à la médiocrité de notre fortune, & de partager toujours les ſentimens qui m'attachent à vous. Conſolez-vous, chère épouſe : vous voyez que je ne peux plus reſter dans le ſecond rang d'un corps où je devois occuper le premier : il me reſte une petite terre que je peux liquider par la vente de ma charge : nous irons l'habiter ; nous fuirons les premiers un monde qui nous fuiroit certainement dans notre diſgrace. Occupés délicieuſement d'élever cette enfant, de nous aider mutuellement & de nous aimer, croyez que le vrai bonheur habitera plus conſtamment ſous l'humble toit de notre petite retraite, que dans ces hôtels où l'or & la pourpre attirent à peine les regards de leurs poſſeſſeurs. L'épouſe de Dorival ne put répondre que par ſes larmes, à tout ce que la généroſité, le courage & l'amour venoient de lui dicter.

C'eſt dans le temps où Dorival venoit de vendre ſa charge, & qu'il étoit prêt à ſe retirer dans ſa terre, que Sainville étoit arrivé de l'armée. Ce ne fut point par la bouche de ſon ami qu'il ſut tous les malheurs dont il devoit être accablé ; il ne trouva dans ſes yeux & dans ſon cœur que la joie de le revoir après une ſi longue abſence. Ce fut par le public que Sainville apprit en frémiſſant, quel étoit l'état préſent de Dorival : s'il l'eût ſu plutôt, il eût ſacrifié ſans

regret toute ſa fortune pour réparer ſes pertes, & lui conſerver la charge à laquelle il pouvoit prétendre : mais il n'étoit plus temps ; & connoiſſant ſa fermeté d'ame, & les réſolutions inébranlables qu'elle lui faiſoit prendre, il ne s'occupa que d'adoucir l'amertume de ſon ſort. Il rendit à ſa vertueuſe épouſe les reſpects & les ſoins les plus tendres. Chère enfant, dit-il en prenant dans ſes bras ſa fille qu'elle avoit nourrie elle-même, c'eſt un ſecond père qui te jure de t'aimer & de te ſervir toujours. Sainville trouva facilement les moyens d'arrêter encore Dorival pendant quelques mois à Paris ; c'eſt avec la plus vive douleur qu'il voyoit l'impoſſibilité de rétablir ſa fortune : il le connoiſſoit trop fier pour oſer lui rien offrir ; mais, profitant du délai qu'avec adreſſe il avoit ſu mettre à ſon départ, il envoya ſecrettement un homme ſûr au château que Dorival avoit pris le parti d'habiter ; & cet homme exécutant avec autant d'induſtrie que de zèle les ordres de ſon maître, il fit réparer, approprier l'habitation de Dorival : il y fit bâtir en diligence une petite aile. Tout fut meublé dans la plus grande ſimplicité ; mais rien ne fut négligé dans tout ce qui pouvoit la rendre propre & commode. Le vieux concierge jura de ſuivre les inſtructions qu'on lui donnoit, & de dire que le père de Dorival l'ayant laiſſé le maître depuis

quelques années d'employer les revenus de cette terre à rendre la maiſon habitable, il s'étoit occupé fidèlement à la mettre en état de recevoir ſes maîtres.

Lorſque l'homme que Sainville avoit chargé de ſes ordres fut de retour, celui-ci ne combattit plus le projet que Dorival avoit fait de quitter la capitale. Hélas! cet ami trop infortuné n'avoit pas encore éprouvé tous les malheurs qui le menaçoient, & les plus grands de tous étoient prêts à le frapper.

L'épouſe de Dorival cachoit envain au mari le plus tendre, le déſeſpoir ſecret qu'elle ne pouvoit combattre, & qui, depuis la mort de ſon père, altéroit les ſources de ſa vie. Les roſes de ſon teint commençoient à diſparoître: ſes yeux, ſans ceſſe obſcurcis par les larmes, perdoient de leur éclat; mais ſon époux ne s'en apperce voit pas. Il trouvoit toujours dans ſes regards la même expreſſion, la même tendreſſe, & le plus grand bonheur qui pût lui faire oublier ſon infortune. Cependant une toux sèche que ſon épouſe ne pouvoit pas toujours lui cacher, porta les premières allarmes dans ſon ame: il crut que l'air de la campagne lui feroit du bien, & dit à Sainville, qu'il croyoit ne devoir plus différer ſon départ. Celui-ci vit à regret ſon ami prendre un parti qu'il regardoit comme dange-

reux : alarmé de l'état dans lequel il voyoit de jour en jour dépérir l'épouſe de Dorival, il avoit amené chez elle en ſecret le plus habile médecin de la capitale, qui, ſur des indices frappans, avoit décidé qu'elle étoit en danger de tomber dans une phthiſie mortelle, & que le lait qu'elle avoit voulu donner à ſon enfant dans un temps ſi douloureux pour elle, avoit altéré ſa poitrine. Cependant, avoit ajouté le médecin, l'air pur & ſalutaire de la campagne, un régime doux pourront la rétablir. Sainville ne put ſe réſoudre à porter un coup mortel dans le cœur de ſon ami : Partez, lui dit-il, mais permettez-moi de vous ſuivre : c'eſt à l'amitié à conſacrer les premiers temps de votre retraite, & je ne ſerai tranquille que lorſque je vous verrai en état de la ſupporter.

Ils partirent ; & ce fut Sainville qui choiſit pour gouvernante à l'enfant une veuve vertueuſe & très-inſtruite qu'il connoiſſoit depuis long temps, & dont il ſoulageoit l'indigence par ſes libéralités. Dorival fut bien ſurpris en arrivant dans ſa nouvelle demeure qu'il n'avoit jamais vue, & dont il s'étoit fait une idée relative au peu de ſoin que ſon père avoit toujours eu de ſes biens. Il eut peine à croire, en la trouvant auſſi commode, auſſi bien tenue, que ce fût celle qui lui reſtoit pour tout bien. Le vieux

concierge

concierge détruisit ses premiers soupçons, car Dorival avoit toujours le foible d'en former trop facilement. Il lui dit, avec l'air de la plus grande naïveté, ce qu'on avoit prescrit de lui faire dire; & le premier mouvement de Dorival fut de le louer, de le remercier, & de lui donner toute sa confiance : c'est ce que Sainville desiroit. Ce concierge, admirant sa tendresse & sa générosité pour son ami, suivoit en secret tous ses ordres. Le cellier se trouva plein d'un vin excellent, qui passa pour être le vin du crû. Le grenier, l'office étoient remplis de même par une bonne récolte : de belles vaches de Suisse passèrent pour avoir été élevées par ses soins dans la maison; & lorsque Dorival lui demanda l'état des biens qu'il faisoit cultiver, le bon & honnête concierge ne se fit point un scrupule de porter au double les revenus qu'il en tiroit.

Lorsqu'après de grands maux, ou moraux, ou physiques, nous éprouvons un adoucissement inespéré, l'ame qui cherche sans cesse le bonheur, jouit avec bien plus de sensibilité. Ce premier bienfait de la fortune ou de la nature, semble en annoncer de nouveaux. L'idée des malheurs & des souffrances passées pèse moins sur elle, & l'ouvre à l'espérance. Les réflexions accablantes cessèrent d'affliger Dori-

val ; il ne vit plus que la tranquille félicité dont il alloit jouir, & ne fit aucun effort de courage pour ſe ſoumettre à la médiocrité de ſa fortune. Il vit qu'une honnête aiſance lui reſtoit. Il aimoit, il étoit aimé par une épouſe adorée & par un véritable ami. Mes jours vont couler dans la paix, lui diſoit-il ; ne me plaignez point d'avoir perdu tout ce qui peut enfanter les preſtiges qui ſont ſi chers au plus grand nombre des hommes. C'eſt ici que je me trouve vraiment maître de moi-même ; c'eſt ici que cette enfant qui m'eſt ſi chère, recevra les ſoins & les leçons d'une mère vertueuſe, & d'un père dont l'attention journalière ſera d'écarter loin de ſes yeux, de ſon eſprit & de ſon cœur, tout ce qui pourroit le ſéduire & lui donner de fauſſes idées de la félicité. Je ne détruirai point la ſenſibilité dans ſon cœur, mais je ſaurai la porter ſur des objets qui ne pourront lui nuire, & le nom d'amour & d'amant lui ſeront inconnus. Je ſerois bien fâché de l'élever dans une ignorance humiliante ; mais elle ne lira jamais aucun livre qui puiſſe déranger le ſyſtême que je me ſuis formé pour éclairer ſon eſprit, ſans que rien puiſſe porter atteinte à la tranquillité de ſon ame. Elle ne ſera pas aſſez riche pour que je puiſſe eſpérer de former pour elle une alliance convenable : la ſeule reſſource que j'ai donc pour

la rendre heureuſe, c'eſt de la préſerver de tout ce qui pourroit troubler ſa tranquillité, juſqu'à l'âge où les paſſions ſe taiſent, & dans lequel l'ame jouit pleinement de la douce épreuve qu'elle a faite de ſon calme & de ſa raiſon.

Sainville ne put qu'applaudir au ſyſtême que ſon ami formoit pour l'éducation de ſa fille ; il en fut frappé.

Qu'il eſt heureux en effet, dit-il en ſoi-même, de pouvoir s'occuper ſans ceſſe d'un ſoin auſſi touchant, ſans courir riſque d'être contredit par un monde frivole ou corrompu ! L'aſſiduité de ce ſoin va remplir une grande partie des momens de ſa vie ; une femme aimable en embellira tous les autres. Pendant les deux premiers mois que Dorival & ſon épouſe paſſèrent dans leur nouvelle retraite, la ſanté de cette femme aimable parut ſe raffermir ; elle reprit une partie de ſa gaieté ; la beauté de la ſaiſon, les ſoins de ſon petit ménage champêtre, l'embelliſſement & la culture de ſon jardin, ſon amour maternel pour ſa charmante enfant, qui commençoit à marcher ſeule, & dont les lèvres vermeilles appeloient & baiſoient à tous momens ſa maman, tout contribuoit à diſſiper en partie les cruelles réflexions qui l'avoient accablée. Mais, hélas ! elles ne pouvoient entièrement ſe détruire : l'idée d'avoir été la cauſe innocente de la perte

de l'état de Dorival, la mort funeſte de ſon père, l'opprobre dans lequel la mémoire de ce père étoit reſtée, tout ſe retraçoit ſouvent à ſa penſée, & ce n'étoit jamais ſans que ſon cœur en fût cruellement oppreſſé. Sainville, après avoir donné deux mois aux ſoins les plus tendres de l'amitié, fut obligé de retourner à la cour, en ſe ſéparant des perſonnes qu'il aimoit le plus tendrement. Il ſe flatta que ſon ami s'étant fait une douce habitude de ſon état, il alloit le laiſſer plus tranquille : il étoit d'ailleurs preſque ſans alarmes ſur la ſanté de madame Dorival, & il avoit déja vu l'un & l'autre commencer l'éducation de leur enfant, ſelon le ſyſtême qu'ils s'étoient fait. Aucun tableau, nulle eſtampe où ces méchans enfans qui portent des traits & des ailes ſont repréſentés, ne pouvoit frapper les yeux de leur petite Zélie; c'eſt le nom qu'elle avoit reçu d'eux. Cette ſéparation cependant fut bien douloureuſe; malgré toute la fermeté de Dorival, ſes yeux ſe remplirent de larmes. Son épouſe, par un mouvement involontaire, élève Zélie dans ſes bras, la remet dans ceux de Sainville. Quelque évènement qui puiſſent arriver, cher Sainville, lui dit-elle avec véhémence, & les yeux pleins d'une eſpèce de feu qui ne les avoit jamais enflammés, ſouvenez-vous que cette enfant eſt votre fille, & que vous l'avez adoptée. Sainville, en

ce même moment, ſe ſentit le cou ſerré par les petits bras de cet enfant. Ah! s'écria-t-il, qu'il m'eſt cher, qu'il m'eſt facile d'atteſter le ciel que je renouvelle tous mes ſermens de lui ſervir de père! A ces mots, remettant Zélie entre les bras de ſa mère, & ne pouvant plus réſiſter à l'attendriſſement qui faiſoit couler ſes larmes, Sainville s'arracha du ſein de ſes amis, & courut éperdu ſe jeter dans ſa chaiſe de poſte, qui ſur le champ diſparut à leurs yeux. Dorival & ſon épouſe avoient trop préſumé de leur courage; l'abſence d'un ami qui l'avoit ſoutenu juſqu'alors, la ſolitude de la campagne, l'approche de l'hiver qui dépouille la nature de ſes ornemens, & qui ſemble la couvrir d'un voile obſcur & glacé, tout leur rapella leurs malheurs, & les fit ſouvent tomber dans de ſombres rêveries: la gaieté, les careſſes innocentes de Zélie, qu'ils voyoient embellir de jour en jour, pouvoient ſeules les en tirer. La ſanté robuſte & la philoſophie de Dorival eurent la force de réſiſter; mais ſon épouſe, plus délicate & moins courageuſe, retomba deux mois après dans les mêmes accidens dont Sainville avoit été ſi juſtement alarmé. Le ſoin qu'elle prenoit de les cacher à ſon époux, l'empêcha long-temps de s'en appercevoir; mais de quelle terreur ne fut-il pas ſaiſi, lorſqu'un matin, en entrant dans la chambre de ſa femme,

il vit cette mère ſi tendre repouſſer Zélie qui s'efforçoit en pleurant de coller ſes lèvres ſur les ſiennes! Une toux violente, qu'elle s'étoit efforcée de retenir, éclata malgré elle, & fut ſuivie d'un crachement de ſang que l'on fut long-temps à calmer. Quel ſpectacle pour un époux auſſi tendre, & qui prévit, dès ce cruel moment, le nouveau malheur qui le menaçoit! Il fit partir en poſte le ſeul domeſtique qui lui reſtoit, & le déſordre de la lettre qu'il écrivit à Sainville, n'annonça que trop à ſon ami, que madame Dorival couroit le plus grand péril. Le domeſtique que Dorival avoit dépêché trouva Sainville malade, & hors d'état d'aller lui-même au ſecours de madame Dorival; mais, malgré l'état dangereux dans lequel il étoit encore, il écrivit au même médecin qui l'avoit déja vue; & celui-ci, déterminé par les offres & par les prières que Sainville lui fit les larmes aux yeux, partit dans la chaiſe de poſte qu'il avoit fait préparer, & lui promit de lui donner tous les jours des nouvelles de l'état de cette amie ſi chère.

Le domeſtique de Dorival étoit, comme ils le ſont preſque tous, curieux & bavard. Pendant les deux jours qu'il avoit paſſés dans l'attente du départ du médecin, il avoit fait beaucoup de queſtions à l'un des domeſtiques de Sainville, avec lequel il s'étoit lié chez Dori-

val ; & ce domeſtique, du même caractère que lui, avoit appris à ſon camarade ce que ſon maître avoit expreſſément défendu de divulguer. Sainville étoit bleſſé d'un coup d'épée ; on cachoit ſoigneuſement ſon état, & l'on parloit diverſement du ſujet de la querelle qu'il avoit eue & de ſon combat, cette affaire ayant été promptement aſſoupie.

Malheureuſement ce domeſtique avoit été à portée d'en ſavoir quelques détails. Lui ſeul avoit ſuivi ſon maître le jour qu'il s'étoit battu, mais il n'avoit ſu que très-imparfaitement quel avoit été le commencement de cette querelle ; & quelques mots qu'il avoit entendus par haſard, avoient ſuffi pour lui faire imaginer toute une hiſtoire qu'il avoit ajuſtée à ſa fantaiſie, & à laquelle il joignit, en buvant avec ſon camarade, tout ce qu'il croyoit la rendre plus vraiſemblable ; preſque tous les valets croyant s'attirer la conſidération de leurs ſemblables, en paroiſſant bien informés du ſecret de leurs maîtres.

Le vrai de cette hiſtoire étoit que Sainville, au retour de la campagne de Dorival, avoit eſſuyé quelques tendres reproches de la part de ſon oncle Ariſte, ſur ſa longue abſence.

Quoique l'eſpèce de philoſophie de cet oncle l'eût fait renoncer pour toujours au mariage,

comme aux honneurs militaires, l'amour de ſon nom n'étoit point banni de ſon cœur ; & la ſeule paſſion de cette ame ſtoïque, dans laquelle toutes les autres étoient éteintes, c'étoit d'allier ſon neveu à quelque maiſon riche & puiſſante, qui pût l'aider à s'élever aux mêmes dignités dont le ſervice de ſes pères avoit été pluſieurs fois illuſtré.

Pendant l'abſence de Sainville, Ariſte avoit projeté d'obtenir pour ſon neveu la fille d'un homme en place & dans la plus haute faveur ; mais Ariſte menant une vie très retirée, & n'allant jamais à la cour, n'avoit preſque aucun moyen d'entamer cette affaire.

La philoſophie la plus ſolide ne peut ſouvent ſuffire à l'homme, & bien des momens lui font ſentir le beſoin qu'il a de quelque ſociété. Ariſte, peu défiant de ſon naturel, alloit aſſez ſouvent paſſer quelques heures chez une dame dont l'hôtel étoit près du ſien, & qui, menant une vie très-retirée, avoit tout l'extérieur de la prudence & de la vertu. Le même beſoin qu'Ariſte avoit d'un peu de ſociété, lui donnoit auſſi celui de répandre quelquefois ſon ame ; & ce fut à cette dame qu'il confia le deſir qu'il avoit de marier ſon neveu, ſes vues ſur l'établiſſement qu'il lui deſiroit, & ſes regrets de ne connoître perſonne qui pût l'aider à

les ſuivre. Pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt ouvert votre cœur, lui dit-elle ? J'approuve beaucoup votre projet ; il eſt digne de votre haute ſageſſe, & je crois avoir un moyen de le faire réuſſir. Vous voyez quelquefois chez moi l'un des plus proches parens de cette famille diſtinguée ; je ne doute pas qu'à ma prière il ne s'empreſſe à vous ſervir, d'autant plus qu'il étoit camarade de Sainville lorſqu'il montoit à cheval. Quoi ! s'écria le prudent Ariſte, vous voudriez que je confiaſſe une pareille affaire, & les premières propoſitions, à la plus mauvaiſe tête que je connoiſſe, à ce Valcourt, que je ſuis ſurpris que vous receviez chez vous ? Je m'en ſouviens ; il eût été l'un de ceux avec lequel j'aurois exigé de mon neveu de ne ſe point lier, ſi je n'euſſe promptement reconnu qu'il connoiſſoit auſſi bien que moi ſes mœurs & ſon caractère, & qu'il ſe ſentoit une eſpèce d'antipathie pour lui. Que vous importe ? répondit froidement cette femme ; les fous ne ſont-ils pas faits pour ſervir les ſages ? Permettez-moi de lui parler : je crois avoir pris de l'autorité ſur ſon eſprit par les ſervices que je lui rends ſans ceſſe. Son humeur gaie, ſon étourderie même amuſe aſſez le chef de cette famille puiſſante ; Valcourt peut, comme de lui-même, jeter en l'air quelques propos qui ne pourront vous compromettre ; &, ſelon la façon dont il

nous dira qu'ils auront été reçus, nous ſuivrons ou nous abandonnerons cette affaire.

Quelque prévenu que fût Ariſte contre Valcourt, ce que cette femme venoit de lui dire lui parut aſſez ſimple & aſſez ſenſé pour qu'il ne ſe refusât pas à le laiſſer agir.

Ariſte ignoroit l'eſpèce d'intérêt qui conduiſoit cette femme, & la liaiſon intime dans laquelle elle étoit avec un homme qui n'avoit ni mœurs ni principes. Valcourt la trompoit elle-même autant qu'elle méritoit de l'être. Il n'avoit montré de l'attachement pour elle, que ſur la réputation qu'elle avoit uſurpée d'une femme dont les principes étoient éclairés & ſévères, & qui ne recevoit chez elle que des gens dignes de l'eſtime publique. Valcourt avoit eu la fatuité de croire avoir ſéduit une femme d'une réputation intacte. Elle avoit eu la fauſſeté de paroître avec lui n'avoir été ſubjuguée que par ſon mérite ſupérieur. Valcourt, ſans l'aimer, croyoit qu'elle pouvoit lui devenir utile pour raccommoder un peu ſa réputation, par les intrigues ſecrettes qu'il la connoiſſoit capable de mener avec adreſſe. Ce fut à deux perſonnes de cette eſpèce qu'Ariſte, qui connoiſſoit peu le monde, ſe vit entraîné de proche en proche à confier ſes projets pour ſon neveu; rien ne pouvoit les faire échouer plus sûrement.

Valcourt avoit nourri dans ſon cœur la haine que le dédain marqué de Sainville avoit fait naître. Il n'avoit point encore oſé la faire éclater ; cependant les engagemens qu'il prit avec Ariſte & cette femme, dans l'eſpérance qu'ils le tireroient d'un embarras où ſon honneur étoit compromis, lui fit haſarder de parler de Sainville en préſence de la famille de ſa parente, comme d'un homme qui par ſa naiſſance, ſa réputation & ſes biens, pouvoit être un parti deſirable pour elle. Valcourt fut ſurpris de la chaleur avec laquelle toute ſa famille ſaiſit ce propos qu'il n'avoit cru que léger. Vraiment, dit le principal de ceux qui l'écoutoient, le plus grand ſervice qu'on pût me rendre, ſeroit de me procurer un gendre tel que Sainville ; il n'eſt aucun des gens de ſon âge qui ſoit plus fait pour parvenir aux premiers honneurs de ſon état ; je n'en connois point pour lequel je puſſe employer la faveur dont je jouis avec un plus facile ſuccès, & ce ſuccès auroit l'approbation publique. Je crois auſſi que Sainville a tout ce qu'il faut pour rendre ma fille heureuſe.

Valcourt, quoique étonné, conſerva la préſence d'eſprit que peut donner une haine profonde & réfléchie. Je le crois tout comme vous, répondit-il froidement à l'homme en place, ſurtout ſi l'on pouvoit rompre ſa liaiſon intime avec

un certain Dorival, jadis robin, maintenant ruiné ſans reſſource, & gendre d'un coquin de financier que le poiſon a ſauvé de la corde. On dit que Sainville, amoureux comme un fou, perd tout ſon temps avec ſa femme, ſe ruine avec elle; & que le commode mari dort à propos, parce qu'il ne pourroit ſubſiſter ſans le ſecours de Sainville qui vient de relever ſon château. Jeune homme, reprit l'homme en place avec feu, comment pouvez-vous être aſſez sûr de ce que vous venez de dire, pour oſer noircir & déshonorer la réputation de trois perſonnes à la fois ? — Eh ! qu'a donc de ſi terrible & de ſi ſingulier, dit Valcourt, ce que je ne rapporte que d'après des gens bien informés ! Eſt-il donc extraordinaire qu'un homme de robe ſe ruine en procès ; qu'un financier mérite d'être pendu, qu'une jolie femme ſans reſſource ſe faſſe entretenir, & qu'un jeune homme aimable & riche devienne le meilleur ami du mari & le ſoutien de la maiſon ? Les gens légers, préſens à cette converſation, ſe mirent à rire : la plus grande partie murmura de cette méchanceté ; l'homme en place fronça le ſourcil, impoſa durement ſilence à Valcourt, & ſe retira dans ſon cabinet.

Valcourt ſe garda bien de rendre compte en entier de la ſcène qui s'étoit paſſée ; il n'en rapporta que ce qui pouvoit ſeconder ſes vues, &

redoubler la confiance qu'Ariſte & cette femme avoient pour lui. Il ſe contenta de dire que le ſeul nom de Sainville avoit excité l'approbation générale de ſes parens ; & que le chef de la famille avoit dit hautement qu'il devroit de la reconnoiſſance à celui qui lui procureroit un pareil gendre.

Trois jours à peine s'étoient écoulés depuis cette double ſcène, lorſque Sainville, preſſé plus que jamais de hâter ſon retour par un courrier de ſon oncle, partit en poſte & arriva le même jour à Paris. Dès le matin, il courut embraſſer cet oncle qui n'eut pas le temps de lui parler ; Sainville, qui craignoit les explications qu'il pouvoit exiger ſur ſon long ſéjour à la campagne, les ayant remiſes à ſon retour, & l'aſſurant qu'il n'avoit pas un inſtant à perdre pour arriver au lever du roi. Sainville y parut en effet ; il fut honoré par un mot obligeant de ſon maître ; & la jeuneſſe brillante de la cour, dont Sainville étoit également aimé & eſtimé, lui fit un accueil dont il dut être flatté.

Lorſque le roi fut paſſé pour aller à la meſſe, l'un des officiers généraux que Sainville honoroit le plus, ayant été de ſa diviſion pendant la dernière campagne, & l'ayant reconnu pour être auſſi galant homme que valeureux, ce maréchal de camp, nommé le marquis de Villers, qui ſe

trouvoit être l'un des parens de l'homme en place, & préſent à la converſation qu'il avoit eue avec Valcourt, ne put s'empêcher de le tirer à part dans l'embraſure d'une fenêtre. Vous connoiſſez, mon cher Sainville, lui dit-il, le fond de mon cœur & ma ſincérité; permettez-moi de vous parler comme un homme qui vous eſtime, vous aime, & qui deſire vivement ſerrer de plus en plus les liens qui m'attachent à vous. A ces mots, il lui fit part des ſentimens que ſon parent avoit montrés pour lui, lorſque Valcourt avoit dit aſſez légérement dans la converſation, qu'il regardoit M. le marquis de Sainville comme un des partis les plus ſortables pour ſa fille. Sainville reçut avec la plus grande reconnoiſſance l'ouverture que le marquis de Villers lui faiſoit. Ah! dit celui-ci, puiſque vous aviez des vues ſur ma parente, pourquoi ne m'avez-vous pas choiſi pour m'ouvrir votre cœur, plutôt qu'un homme auquel ſa conduite & ſon peu de décence & de jugement ôtent toute eſpèce de conſidération? Sainville lui proteſta que Valcourt eût été le dernier homme qu'il eût employé pour parler de lui s'il avoit eu des projets; il lui jura de même que, s'il avoit oſé prétendre à recevoir la main de ſa couſine, c'eſt à lui qu'il ſe ſeroit adreſſé, comme à celui de la famille pour lequel il avoit le plus d'attachement, & qui pouvoit rendre le compte

le plus fidèle de ſa conduite pendant la dernière guerre qu'il avoit faite ſous ſes ordres. Je reſpecte vos ſecrets, lui répondit-il en le regardant fixement; je ne peux même vous rien dire qui vous faſſe croire que je ſoupçonne que vous en avez pour moi. Mais enfin, vous êtes encore bien jeune: on n'eſt pas toujours le maître de ſon cœur, vous êtes trop galant homme pour vouloir rendre une femme malheureuſe; & je ſuis trop de vos amis pour ne pas vous éloigner de former une pareille alliance, ſi votre cœur eſt lié par quelque attachement qu'il ne puiſſe rompre. L'étonnement de Sainville redoubla par ce propos: il conjura M. de Villers de lui parler naturellement ſur ce qui pouvoit lui faire naître de pareils doutes. Valcourt étoit ſi généralement mépriſé dans la haute ſociété, par les défauts eſſentiels qu'il y portoit, que le marquis de Villers, après s'être long-temps fait preſſer, ne put lui refuſer de lui répéter une partie des propos que Valcourt avoit tenus publiquement au milieu de ſa famille.

Quoiqu'il eût extrêmement adouci les expreſſions dont Valcourt s'étoit ſervi, Sainville ne reconnut pas moins la noirceur & l'atrocité de la calomnie qu'elles renfermoient. Ah! monſieur, s'écria-t-il, j'atteſte le ciel & mon honneur, que les intelligences celeſtes ne peuvent être plus pures que l'ame de madame Dorival, & l'amitié

qui m'unit avec elle & ſon malheureux époux. Il l'attendrit par le récit touchant qu'il lui fit de tous les coups qui venoient de frapper cette famille : il en vint juſqu'à l'offre de la lui faire connoître. M. de Villers connoiſſant tout l'honneur ; toute la candeur qui régnoient dans ſon ame, & ne doutant pas qu'il ne fût capable des actions les plus généreuſes, ne balança pas un moment à le croire : il ne regarda les calomnies de Valcourt, que comme un tiſſu d'horreurs tramé par la plus noire méchanceté. Je ſuis prêt, dit-il, de donner un démenti public à Valcourt, de diſſuader la famille ; & je me ferai le plus grand honneur de renouer la négociation que ce traître eſpéroit de faire échouer.

C'en eſt trop, Monſieur, lui répondit Sainville ; il me ſuffit de m'être juſtifié vis-à-vis de vous, & de vous avoir fait connoître quels ſont les gens vertueux que Valcourt oſe attaquer. Toute explication entraîne un éclat ; & la méchanceté publique ſe prête trop facilement aux plus noires calomnies, pour ne pas deſirer que les propos d'un homme vil, méchant, & reconnu pour tel, tombent d'eux-mêmes dans le mépris & dans l'oubli. Pour Valcourt, abandonnons-le à l'aviliſſement qu'il mérite ; nous lui ferions trop d'honneur, ſi nous nous ſervions du ſeul moyen que nous ayons de le punir. Quant au

mariage

mariage dont vous m'avez parlé, il m'honoreroit beaucoup : mais, outre le desir que j'ai de rester encore libre pendant quelques années, & de suivre mon métier, il me paroît qu'il seroit dangereux en ce moment de traiter d'une affaire qui réveilleroit les méchans propos que l'infâme Valcourt a tenus.

Quelles que puissent être vos raisons de différer votre établissement, dit le marquis de Villers, je vous connois trop bien pour ne pas croire qu'elles sont dictées par la sagesse ; & comme je ne doute pas qu'il ne me fût très-facile de déterminer le chef de notre famille à vous donner sa fille, je me garderai bien de lui rien dire qui puisse lui faire soupçonner que vous le desirez. Comptez sur ma discrétion, mon cher Sainville, & soyez sûr que je me rendrai toujours digne de votre confiance & de votre amitié.

Sainville passa deux ou trois jours à Versailles pour faire sa cour : son oncle l'attendoit avec la plus vive impatience, & courut chez lui lorsqu'il le sut de retour. Vous vous êtes dérobé longtemps, lui dit-il, aux empressemens d'un oncle qui vous adore, & de quelques amis qui pendant votre absence se sont bien vivement occupés de vous. Des amis, répondit Sainville avec surprise ! ne m'avez-vous pas souvent dit que c'étoit un nom qu'il ne falloit pas profaner ? Parmi le grand

nombre de connoiſſances que j'ai faites depuis que je ſuis dans le monde, j'avoue que j'en ai trouvé bien peu qui méritent d'être honorés de ce nom, qui doit être toujours ſacré pour l'homme qui connoît les devoirs qu'il preſcrit. Eh bien, répliqua ſon oncle, je veux vous laiſſer tout le plaiſir de la ſurpriſe; & dès que nous aurons dîné, je compte vous mener dans une maiſon où votre ame honnête & ſenſible ne pourra ſe refuſer aux procédés comme aux ſentimens qu'on vous prouvera qu'on a pour vous.

Je ſerai toujours prévenu, mon cher oncle, dit Sainville, en faveur de ceux que vous approuvez; car je ne doute pas qu'après le ſoin que vous avez pris de vous connoître aſſez vous-même pour être à l'abri de tous les foibles de l'humanité, vous n'ayez porté la même attention à bien connoître ceux avec qui vous avez à vivre. Je ne dirai pas un mot de plus, dit Ariſte, & vous jugerez vous-même ſi je porte un jugement trop favorable ſur ceux que je viens de vous annoncer.

Le dîner ſe paſſa ſans de plus longs éclairciſſemens. Ils ne parlèrent que des malheurs de Dorival, du courage avec lequel il avoit pris ſon parti, de la médiocrité des revenus qui lui reſtoient, & qui ne pouvoient ſuffire même à la dépenſe modique à laquelle ſon petit ménage étoit réduit. Eh! mon cher neveu, n'avez-vous

donc pas ſaiſi quelques moyens de tromper ſa délicateſſe extrême, & de lui procurer quelques ſecours dont il puiſſe ignorer la ſource ? Sainville fut obligé d'avouer à ſon oncle qu'il en avoit employé déja quelques-uns, & qu'il eſpéroit que le concierge de ſon château, qu'il avoit gagné, pourroit réuſſir à lui ſuggérer quelques nouveaux expédiens. Ah! dit le généreux Ariſte, c'eſt une action louable, indiſpenſable même, que je veux partager avec vous ; & ſous l'apparence d'une reſtitution, je vais lui faire paſſer 500 louis par un homme sûr, & aſſez adroit pour donner de la vraiſemblance à ce qu'il pourra lui dire. Sainville embraſſa ſon oncle avec un tranſport de reconnoiſſance bien plus vif que celui qu'il auroit eu, s'il eût reçu de ſa main un pareil don le jour de ſon départ pour une campagne. Il ſuivit ſon oncle l'après-dîné, le cœur pénétré de cette bonne action, & ſans inquiétude ſur ce que deux prétendus nouveaux amis alloient lui dire.

Il fut bien ſurpris, en entrant dans une maiſon qu'il ne connoiſſoit pas encore, de ſe trouver chez une femme dont à peine ſavoit-il le nom, mais de laquelle il ſe ſouvenoit d'avoir entendu raconter pluſieurs actions très-équivoques. Cette ſurpriſe & ſon horreur redoublèrent lorſque peu de momens après on annonça Valcourt. Il eut bien à prendre ſur lui-même pour l'empêcher de

la faire paroître ; & ſon reſſentiment fit bouillonner tout ſon ſang dans ſes veines. Le reſpect dont on ne doit jamais s'écarter pour une femme, & la préſence de ſon oncle, parvinrent enfin à le calmer. L'embarras & la perfidie qu'il démêla dans les regards de Valcourt, en l'abordant, n'excitèrent plus en lui qu'un froid mépris, & voulant connoître juſqu'à quel point Valcourt porteroit le menſonge & la noirceur, il l'écouta tranquillement lorſqu'il lui parla de la première démarche qu'il avoit faite auprès du miniſtre le plus puiſſant à la cour. Sainville réfléchit aſſez promptement qu'il ne pouvoit réuſſir à punir Valcourt comme il méritoit de l'être, ſans diſſimuler la juſte fureur qui l'animoit. Il ſe détermina donc à feindre & à le combattre avec ſes propres armes. Je ſens comme je le dois, Monſieur, lui dit-il, tout le prix de ce que vous avez fait pour moi ; & de toutes les alliances qui pourroient m'être propoſées, il n'en eſt aucune qui me fût plus honorable : mais je ne ſuis point encore aſſez connu du miniſtre pour ſavoir s'il n'auroit pas quelque prévention contre moi. Ah ! Monſieur, s'écria Valcourt, pouvez-vous le craindre ? & votre réputation ne vous met-elle pas au-deſſus de toute eſpèce de ſoupçon ? — Vous êtes trop prévenu pour moi, Monſieur : que ſais-je, d'ailleurs, ſi votre parente le ſeroit autant en me

voyant ? Je ſuis sûr qu'elle ne m'a jamais vu. En effet, reprit Valcourt, je crois que Clarice n'eſt ſortie de Chelles & ne commence à paroître dans le monde que depuis que nous vous avons perdu de vue. Ce n'eſt encore qu'un enfant, & même un enfant un peu gâté. Ses parens, en vérité, ſont fous de penſer ſitôt à la marier : vive, plaiſante, légère dans ſes propos, cela fera vingt étourderies par jour ; & coquette ſans le ſavoir, elle ſera long-temps plus occupée de plaire que capable d'aimer. Au reſte, elle eſt jolie comme un ange ; elle a de l'eſprit, & l'on démêle déja qu'elle a toute la fineſſe néceſſaire pour mener ſon père, en attendant qu'elle ait à mener un mari. Monſieur, Monſieur, interrompit Ariſte, croyez-vous donc faire ſon éloge par un ſemblable portrait ? Sans doute, Monſieur, & je n'y vois rien qui ne ſoit propre à la rendre une des plus jolies femmes de la cour. D'ailleurs, tout dépend des premiers mois de ſon mariage. M. de Sainville eſt aimable ; elle commencera par l'aimer à la folie ; & s'il ſent ſon cœur aſſez libre pour ſe captiver quelque temps auprès d'elle, il parviendra peut-être à l'élever au rang éminent de ces femmes ennuyeuſes & raiſonnables que les vieilles gens citent, dont les jeunes ſe moquent, & qui, reſtant ſans entours, ſans crédit, ne ſont propres tout au plus qu'à devenir

de bonnes mères de famille, & ne ſe rendent jamais utiles à l'avancement de leurs maris.

Ariſte leva les épaules & fronça le ſourcil en regardant la maîtreſſe de la maiſon, qui s'efforça vainement de pallier ce qu'elle croyoit n'être qu'une imprudence de la part de Valcourt, & qui cependant étoit une ſuite de ſa méchanceté. Le coup étoit porté; la candeur d'Ariſte ne lui permit pas de croire que Valcourt eût exagéré les défauts de ſa jeune parente; il ne penſa plus qu'à mettre fin à la converſation, & à rompre les préliminaires d'une négociation qu'il étoit bien éloigné de vouloir ſuivre. Sainville connoiſſoit trop le cœur pervers de Valcourt pour être la dupe de ſa nouvelle noirceur. Je vois, dit-il en lui-même, que ſon but eſt de pouvoir dire au miniſtre qu'il s'eſt avancé juſqu'à nous faire des propoſitions pour ſa fille, & que nous les avons rejettées. Continuant donc toujours à feindre, & loin de lui marquer le même éloignement qu'Ariſte, il eut l'air de ſeconder la dame de la maiſon, & de voir tout en beau dans le portrait qu'on venoit de faire de Clarice. Valcourt en fut la dupe, & voulant acquérir de nouvelles armes pour lui nuire: Je deſirerois, lui dit-il, que vous puſſiez la voir; ſi l'Albane eût voulu peindre la déeſſe de la jeuneſſe, il n'eût pu choiſir un plus charmant modèle. Je ſais qu'elle

doit aller aujourd'hui ſe promener dans une calèche découverte à Longchamps ; je regrette bien de n'avoir ici que mon cabriolet ; mais j'ai vu votre diligence neuve dans la cour ; ſi vous le voulez, je vais y monter avec vous, & nous irons enſemble l'attendre dans la grande avenue, où les gens d'un certain air ſe raſſemblent. Volontiers, lui répondit Sainville, qui n'eut point l'air d'appercevoir toutes les mines que lui faiſoit ſon oncle pour l'en empêcher, & qui voyoit que Valcourt venoit s'offrir de lui-même à ſa vengeance. Il prit congé de la dame de la maiſon avec un air d'empreſſement & de gaieté ; & deſcendant légèrement le premier, pendant que Valcourt & ſon amie ſe diſoient un mot tout bas dans l'antichambre, il eut le temps de donner ſes ordres à ſon cocher ; & lorſque Valcourt monta dans ſon carroſſe, il donna tout haut celui d'aller à Longchamps. Valcourt comptoit bien tirer parti de cette promenade. Je pourrai dire encore, penſoit-il en lui-même, que je l'ai conduit à voir Clarice avant qu'il ait achevé de la refuſer, & qu'il m'a paru dans ſes yeux & dans ſes propos qu'elle lui déplaiſoit ſouverainement, ce qui lui ſera ſûrement une ennemie irréconciliable de cette jeune perſonne que ſon père adore.

Tous les deux partirent donc ; l'un, avec la ſécurité de parvenir à faire impunément une mé-

chanceté bien complète ; l'autre, avec celle d'un brave homme indigné, qui ſe propoſe & qui ſe voit près d'attaquer & de punir un traître.

Le cocher de Valcourt, en entrant dans le bois de Boulogne, eut l'air de couper au court par des allées détournées, pour arriver plutôt à Longchamps ; & lorſqu'il fut dans un endroit du bois aſſez écarté, & devenu ſolitaire, l'affluence du monde s'étant portée vers la grande avenue, il accrocha légèrement un arbre, arrêta ſes chevaux, deſcendit ; & demandant pardon de ſa mal-adreſſe, il dit à ſon maître qu'un écrou de la roue s'étant caſſé, il lui falloit néceſſairement le temps d'en mettre un autre. Eh bien, dit Sainville en ſortant de la voiture, dépêchez-vous ; il eſt encore de bonne heure, nous nous promènerons en vous attendant. Valcourt le ſuivit ſans aucune défiance, & bientôt tous les deux furent hors de portée d'être vus & entendus par leurs gens.

C'eſt alors que Sainville s'arrêtant dans une clairière du bois, & regardant fixement Valcourt, M'avez-vous donc cru, Monſieur, lui dit-il, aſſez dupe pour ne vous pas pénétrer, ou aſſez lâche pour le ſouffrir ? Vous m'étonnez, Monſieur, répondit Valcourt d'un air déja très-interdit ; & dans le moment même où je vous donne une vraie marque d'amitié, je trouve bien étrange

que vous ayiez l'air de me chercher une mauvaiſe querelle. En ſeroit-ce une mauvaiſe, Monſieur, répartit Sainville, que de vous rappeller les propos affreux, & de la plus grande fauſſeté, que vous avez eu l'indignité de tenir contre des gens vertueux, en préſence de la famille la plus reſpectable? Valcourt pâlit. Les ames vicieuſes ſont toujours foibles; on ne peut ſe rendre coupable d'un crime, que par cette lâcheté de cœur qui fait qu'on ne ſe reſpecte plus. Que voulez-vous dire, mon cher Sainville? répliqua Valcourt un moment après. Quoi! quelques mauvaiſes plaiſanteries que j'ai faites chez le miniſtre vous ſeroient-elles revenues? Oui, Monſieur, dit Sainville, qui ſe contenoit à peine. Eh bien, dit Valcourt avec un peu plus d'aſſurance que lui rendoit l'air froid de Sainville, n'étoit-ce donc pas pour vous faire valoir, pour vous prouver à quel point vous êtes capable d'attachement, & des procédés les plus rares & les plus généreux? N'eſt-il pas tout ſimple qu'à votre âge, & fait comme vous l'êtes, vous ayiez des bonnes fortunes? & pouvois-je vous préparer un plus grand mérite auprès d'une jeune perſonne déja coquette & jalouſe de ſa beauté, que de vous mettre à portée de lui ſacrifier une femme de l'eſpèce de madame Dorival? Ce nom ſeul, ce nom de Dorival fit éclater le juſte courroux que Sainville avoit retenu juſqu'a-

lors. Plus d'explications, traître ! défends-toi, s'écria-t-il, en ſautant quatre pas en arrière & mettant l'épée à la main. Valcourt s'étoit reculé pareillement ; mais cherchant à gagner du temps, loin de ſe mettre en défenſe, il crut adoucir Sainville en lui diſant qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe battre contre ſon ami. Tu ne le fus jamais, malheureux ! lui dit Sainville ; & de toutes les injures, la plus inſupportable pour moi, c'eſt le nom dont un monſtre tel que toi m'oſe appeller. Défends-toi, te dis je, ou crains que je n'oublie le nom que tu portes, & que je ne te traite comme le plus vil des ſcélérats. L'air menaçant avec lequel Sainville s'avançoit l'épée haute, fit reculer Valcourt encore quelques pas ; mais, entendant le bruit d'un carroſſe qui s'avançoit près d'eux, il mit enfin l'épée à la main, dans l'eſpérance qu'ils alloient être ſéparés. Cependant ce fut en rompant toujours la meſure en arrière, dès que le bout de ſon épé touchoit celle de Sainville. Celui-ci, quoique furieux, mépriſa trop un ſi lâche ennemi pour en vouloir à ſa vie, & crut, en s'élançant ſur lui, pouvoir le déſarmer. Une racine d'arbre accrocha le bout de ſon pied, & le fit tomber ſur les mains ; ce fut au moment qu'il ſe relevoit, que le lâche Valcourt, le voyant ſans défenſe, lui donna dans la poitrine un coup d'épée, qui ne fut heureuſement porté que d'une

main mal aſſurée. S'élancer une ſeconde fois ſur Valcourt, le déſarmer, lui mettre la pointe de ſon épée ſur la gorge, ce fut pour Sainville l'action d'un inſtant. Je devrois, lui dit-il, purger la terre d'un monſtre tel que toi. Va, malheureux, meurs de honte! je t'abandonne à tes remords. A ces mots il jetta l'épée de Valcourt à ſes pieds, ſans que le lâche osât la ramaſſer avant que le carroſſe qu'ils avoient entendu fût arrivé près d'eux. Valcourt, voyant Sainville couvert de ſang, reprit enfin ſon épée, & dès qu'il put croire que ceux qui deſcendoient du carroſſe l'avoient reconnu, il s'enfonça dans l'épaiſſeur du bois, en criant: Ah! qu'ai-je fait? peut-être ai-je tué mon meilleur ami.

Ceux qui venoient de deſcendre de carroſſe coururent à Sainville, dont le ſang couloit à gros bouillons & qui commençoit à chanceler. C'étoient les deux jeunes fils du marquis de Villers & leur gouverneur, qui, ſe promenant au bois de Boulogne, étoient arrivés heureuſement à ſon ſecours. Ces jeunes gens aimoient beaucoup Sainville, que leur père leur propoſoit toujours pour modèle, & qu'ils voyoient ſouvent chez lui. Tandis que l'aîné court vers ſon carroſſe pour appeler ſes gens, & que le gouverneur le ſoutient & l'aſſied au pied d'un arbre, le chevalier de Villers, tout en larmes, déchire ſa che-

miſe, tient une main ſur ſa poitrine pour arrêter ſon ſang, & l'embraſſe de l'autre, en criant : Ah ! que mon papa n'eſt-il ici ! Ah ! quelle douleur pour lui, quand il ſaura ſon bon ami dans cet état !

Heureuſement un habile chirurgien paſſa dans ce moment ; &, voyant un homme bleſſé qui paroiſſoit être de diſtinction, il mit le premier appareil à la bleſſure, que par ſa poſition & ſa profondeur il regarda comme fort dangereuſe. Le gouverneur des jeunes Villers envoya chercher des matelas ; & pour ne point ébruiter cette affaire, il attendit l'entrée de la nuit pour faire tranſporter Sainville à ſon hôtel.

Dès que le bleſſé fut chez lui, le gouverneur fut chercher le marquis de Villers, Sainville ayant voulu ménager la ſenſibilité d'Ariſte, & l'empêcher de le voir dans ce premier moment. M. de Villers accourut, & fut bien attendri en trouvant Sainville entre les bras de ſes enfans, qui n'avoient point voulu quitter ſon ami. Ce ſont d'autres vous-mêmes, lui dit Sainville, à qui je dois les premiers ſecours que j'ai reçus. Ces aimables enfans déſormais me ſeront auſſi chers qu'à vous-même. Il les embraſſa tous les deux, & dit au chevalier : Je n'oublierai jamais la marque de tendreſſe que vous m'avez donnée.

Lorſque tout le monde fut retiré, il fit un libre

aveu dans le ſein de ſon ami du ſujet de ſa querelle, & de l'eſpèce de combat qu'il avoit livré. M. de Villers frémit également, & de la noirceur de Valcourt, & de ſa déteſtable lâcheté. Cependant, lui dit-il, cet homme vil tient à tant de gens en place, il m'appartient même de ſi près, que j'implore votre ſilence & vous conjure de ne pas le déshonorer. Tôt ou tard il ne peut manquer de l'être ; mais je ſerois fâché que vous euſſiez auprès du miniſtre le démérite d'avoir publié le premier ſon infamie. Sainville lui donna ſa parole d'honneur de garder le ſilence le plus profond, même pour ſon oncle Ariſte : cependant il ne fut pas long-temps maître d'un ſecret que ce faux amour-propre de Valcourt, & l'habitude qu'il avoit contractée de tromper, le porta lui-même à divulguer.

Le croiroit-on ? il fut le premier à répandre ſourdement qu'il venoit d'avoir une affaire avec Sainville ; qu'il avoit commencé par le bleſſer, & que voulant ménager ſa vie qu'il expoſoit en furieux après ſa bleſſure, il avoit mieux aimé ſe laiſſer déſarmer par lui, que de lui porter le coup de la mort. Ces ſortes de bruits, quand ils paſſent dans la bouche de la jeuneſſe, ſont bientôt répandus : chacun raiſonna, voulut deviner quels étoient les motifs qui les avoient portés à ſe battre. Valcourt ne perdit pas cette occaſion de

faire entrevoir que les reproches qu'il avoit faits à Sainville ſur ſon attachement pour madame Dorival, avoient occaſionné ce combat.

C'eſt par le progrès que ce bruit avoit fait au bout de vingt-quatre heures, qu'Ariſte en reçut la première nouvelle. Quoiqu'il ſe refusât d'abord à la croire, l'inquiétude le fit voler chez Sainville, qu'il trouva dans ſon lit entre la vie & la mort.

Le coupable Valcourt avoit eſpéré que ce bruit parviendroit juſqu'au miniſtre. Il s'attendoit qu'il le manderoit près de lui pour ſavoir la vérité de ſa bouche; & ſon récit étoit d'avance préparé. Il ſe propoſoit bien de lui dire, qu'ayant voulu faire quelques repréſentations à Sainville, ſur la vie ſcandaleuſe qu'il menoit avec madame Dorival, dans le temps même où il autoriſoit ſes amis à demander pour lui la main de Clarice, celui-ci, furieux de voir que ſa vie & ſon intrigue intérieures étoient découvertes, s'en étoit pris à lui, l'avoit inſulté, l'avoit, en un mot, preſque contraint à ſe battre. Le miniſtre, en effet, ne tarda pas long-temps à l'envoyer chercher; mais il fut bien ſurpris lorſque cet homme auſſi noble que juſte, ayant reçu des informations certaines par le marquis de Villers, lui ferma la bouche au premier mot qu'il voulut lui dire. Je ne vous écoute point, dit le miniſtre; je ſais trop que je

ne peux attendre la vérité de votre bouche; elle y perdroit tout ce qui la fait reſpecter. Je connois vos menées & votre conduite infâme; c'eſt à la ſeule conſidération de ceux à qui vous tenez, que je n'exerce pas une juſtice exemplaire ſur vous: mais apprenez que le roi vous exile dans votre château de Beauce; gémiſſez de l'opprobre éternel dont vous vous êtes couvert; diſparoiſſez pour un temps aux yeux des gens d'honneur que vous avez révoltés; partez, & que le ſoleil levant ne vous retrouve pas dans Paris, ou le donjon de Vincennes couvrira la honte & la douleur que vous répandez dans l'ame de tous ceux qui ont le malheur de vous appartenir. Obéiſſez, ſortez de ma préſence, ajouta le miniſtre furieux, en voyant que Valcourt ſe préparoit à lui répliquer: ſortez, ou ſur le champ je vais vous faire arrêter.

Cet ordre fut un coup de foudre pour Valcourt forcé d'obéir. Il ne ſe conſola que dans l'eſpérance cruelle que l'aimable & brave Sainville ne pouvoit réchapper de ſa bleſſure; il partit pour ſon château, qui n'étoit diſtant que de trois lieues de celui de Dorival.

Le domeſtique que Dorival avoit envoyé pour chercher un prompt ſecours, n'avoit appris de ſon camarade aucune particularité ſur cette affaire; il ſavoit ſeulement que Sainville s'étoit

battu contre Valcourt, & qu'on ſoupçonnoit que leur querelle étoit venue au ſujet d'une femme dont Sainville étoit depuis quelques années amoureux & bien traité. Ce fut le récit qu'il fit à ſon maître en arrivant; &, nous ſommes forcés de l'avouer, l'humeur défiante de Dorival excita dans ſon ame un premier mouvement bien coupable. Grands dieux! dit-il en lui-même, ſeroit-il poſſible que je fuſſe trahi par tout ce que j'ai de plus cher, & que, ſans le ſavoir, je fuſſe la fable de la ville & de la cour? Un premier ſoupçon ſouvent en fait naître mille autres. L'homme né défiant, le prend pour un trait de lumière qui vient tout-à-coup de l'éclairer; & c'eſt à ſa lueur trompeuſe qu'il voit toutes les circonſtances qui peuvent réaliſer & aggraver ſes ſoupçons. Heureuſement pour le couple infortuné, le médecin que Sainville avoit envoyé pour ſecourir madame Dorival, jouiſſoit d'une auſſi grande réputation de probité, que d'expérience & de ſavoir. Il étoit devenu l'ami de preſque toutes les familles conſidérables qui l'avoient appellé. Souvent ſa ſagacité naturelle leur rendoit ſes conſeils & ſes ſervices particuliers auſſi ſalutaires que ſes ordonnances.

Les noires réflexions que Dorival avoit faites depuis le rapport de ſon domeſtique, furent enfin ſuſpendues par le péril évident que couroit une épouſe

épouſe adorée. Dans les peines les plus violentes, notre ame ſe porte toujours vers les conſolations qui peuvent les adoucir. L'ancienne & tendre amitié qui l'uniſſoit avec Sainville, reprit ſes droits dans ſon cœur. Non, non, diſoit-il en lui-même, une ame auſſi parfaite que celle de Sainville ne peut être capable d'un crime. Mais, hélas! diſoit-il en même temps, en eſt-il d'aſſez atroces que l'amour ne puiſſe faire commettre? & le pouvoir de cette funeſte paſſion ne change-t-il pas quelquefois le caractère que l'on croyoit être le plus honnête? C'eſt ainſi que le tumulte des idées qui ſe détruiſoient l'une par l'autre, & qui varioient ſans ceſſe, agitoit ſon ame malheureuſe.

Les premiers remèdes que le médecin employa parurent réuſſir; quelques jours de calme donnèrent beaucoup d'eſpérance. Dorival, un peu plus tranquille ſur l'état de ſon épouſe, ne l'étoit point autant ſur les ſoupçons qu'il avoit eu la foibleſſe & le malheur de former: ſon épouſe, qui connoiſſoit juſqu'où Sainville portoit les ſoins de l'amitié pour eux, lui parloit ſouvent d'un ami ſi cher, & ſe plaignoit même de ce qu'il n'avoit pas accompagné le médecin, lorſqu'il avoit ſu ſa vie en danger. Dorival n'eut pas la dureté de vouloir s'aſſurer de l'impreſſion qu'elle éprouveroit en apprenant qu'il étoit dangereuſement bleſſé; mais, par un ſecret motif, qu'il eût voulu

détruire ou ſe cacher à lui-même, il fixa ſes yeux ſur ceux de ſon épouſe, en lui diſant : Il eſt arrêté, ſans doute, par les préliminaires d'un mariage que ſon oncle deſire pour lui. On dit même que l'affaire eſt très-avancée, que le père de la jeune & belle Clarice eſt prêt à l'unir avec elle. Ah ! que je le deſire, cher Dorival, s'écria ſon épouſe ! Mais on dit qu'elle n'a que quatorze ans : que de dangers n'a-t-on pas à courir encore long-temps à cet âge ? Aura-t-elle, hélas ! tout ce qu'il faut pour le rendre heureux ?

Si le premier mouvement de madame Dorival avoit raſſuré ſon époux, cette dernière exclamation, cet hélas, lui parut exprimer autant de regrets pour un amant, que de craintes pour ſon ami. Dorival eût peut-être haſardé d'éprouver plus fortement le cœur de ſon épouſe, ſi dans ce moment la petite Zélie ne fût entrée avec ſa gouvernante, qui portoit la triſteſſe & la terreur dans ſes yeux, ayant appris du domeſtique que Sainville étoit bleſſé, mais que ſon ordre étoit de le cacher à tout le monde. Il n'eſt rien qu'un homme défiant ne remarque & ne cherche à deviner. Il crut lire dans les yeux de madame Berrard, c'eſt ainſi que ſe nommoit la gouvernante de Zélie, tout le chagrin que lui cauſoit le mariage prochain de Sainville qui l'avoit placée chez lui. La charmante petite Zélie, après avoir couru dans les

bras de ſa maman & careſſé ſon père, cherchoit autour d'èlle d'un air inquiet. Et papa Sainville, dit-elle, où eſt-il donc ? Ce mot de papa qu'elle avoit prononcé cent fois en préſence de Dorival, & que lui-même s'étoit plu ſi ſouvent à lui faire répéter, ce mot le frappa pour la première fois; il ſortit, deſcendit dans ſon petit parc, & s'y livrant à la plus noire mélancolie, comme à tout le délire de ſon imagination, il raſſembla dans ſa tête mille choſes qui juſques-là ne l'avoient jamais frappé; il en fit un tiſſu qu'il crut avoir été tramé par la plus noire perfidie. L'amitié de ſa femme pour Sainville, les ſoins attentifs de celui-ci pour elle, ſon long ſéjour à la campagne lui parurent être de l'amour; la gouvernante de Zélie, une confidente qu'elle avoit reçue de ſa main; le faux rapport de ſon valet ſur le ſujet du combat contre Valcourt, une vérité; & juſqu'à ce nom de papa dans la bouche de Zélie, tout lui parut affreux, tout concourut à déchirer ſon cœur.

Dans l'agitation cruelle où cette fauſſe idée, la plus coupable que la jalouſie eût jamais formée, jetta Dorival, mille réſolutions violentes ſuffiſoient à peine pour répondre à ſa fureur. Il ſe promenoit à grands pas comme un homme tourmenté par les furies, lorſque, par le plus grand bonheur, il rencontra le médecin qui venoit de cueillir pluſieurs plantes ſalutaires. Mon-

ſieur, lui dit-il en lui ſerrant fortement la main; je connois votre probité & l'honneur qui règne en votre ame. Jurez-moi de me dire la vérité. Hélas ! Monſieur, lui répondit-il les larmes aux yeux, je frémis depuis deux jours que vous ne me forciez à vous la dire. Ah ! je ſuis donc trahi, déshonoré, s'écria Dorival furieux, en répondant à ſon idée. Eh ! Monſieur, lui répondit le médecin, vous éprouvez ſans doute les plus grands malheurs qui puiſſent frapper une ame ſenſible : mais la trahiſon, le déshonneur ! Ah ! Monſieur, que pouvez-vous craindre après le courage que vous avez montré dans vos malheurs, & les ſacrifices que vous avez faits ? La trahiſon ! Eh !... quel eſt l'homme plus honoré que vous dans ſon infortune, par l'amitié la plus fidèle, par l'amour de l'épouſe la plus vertueuſe, par le dévouement abſolu de tout ce qui vous entoure ?... Jouiſſez, Monſieur, jouiſſez de toutes les conſolations qui vous reſtent. Zélie, Sainville, que ces noms ſi chers retentiſſent ſans ceſſe dans votre cœur ; penſez qu'ils vous reſtent pour vous empêcher de vous livrer au déſeſpoir, pour occuper votre ame, pour lui promettre encore des jours de bonheur, & pour la ſoutenir contre le coup affreux, qui peut-être, hélas ! vous menace ?

La vérité, la candeur étoient peintes dans les yeux du Médecin ; un trait de cette lumière

céleſte que l'Etre ſuprême n'accorde qu'aux gens vertueux, fit tomber en un inſtant le voile funeſte qui couvroit ceux de Dorival, & diſſipa ſes noirs preſtiges. Ah! Monſieur, s'écria-t-il en gémiſſant & la tête plongée dans ſon ſein, que je ſuis malheureux, que je ſuis coupable, & que le ciel me punit juſtement! Achevez, Monſieur, de me déchirer le cœur; je vois déja par ce que vous venez de me dire, que vous n'eſpérez plus rien de madame Dorival. Ah dieux! je vais donc te perdre, femme adorée, ame pure & céleſte, à laquelle la mienne ne mérite plus d'être unie, puiſque j'ai pu te ſoupçonner! Mais cet ami, ce Sainville, mon père, mon frère, mon ſoutien; ce Sainville, le charme de tous les jours que j'ai paſſés, ah! me reſtera-t-il? reſtera-t-il à ma Zélie, s'il connoît à quel point je fus injuſte & criminel envers lui?.... Qu'il l'ignore à jamais, Monſieur, dit le médecin, qui pénétroit en frémiſſant la noire illuſion dont l'ame de Dorival avoit été aveuglée. Oui, ce fidèle ami partagera votre douleur, & l'adoucira par ſes tendres ſoins pour vous & pour votre enfant. Gardez-vous bien de lui faire l'affligeant aveu d'un moment de foibleſſe; épargnez-lui la douleur de rrouver un défaut dans l'homme qu'il aime le plus. Un torrent de larmes, une douleur pro-

fonde annonçoit à l'habile & excellent homme qui liſoit dans ſon cœur, que Dorival étoit en état de l'écouter; il ſaiſit ce moment de le préparer en peu de mots à la perte prochaine de ſon épouſe; & pour le diſtraire après de cette funeſte idée: Je vois, lui dit-il, que vous ignorez encore toutes les circonſtances du combat de Sainville, & les détails de ce qui l'a précédé; je les tiens de la bouche d'un homme véridique, & l'un de ſes meilleurs amis; & vous n'en douterez pas, lorſque vous ſaurez que c'eſt de M. le marquis de Villers, à qui ſeul Sainville les a confiés. A ces mots il lui fit un récit fidèle de tout ce qu'on a vu juſqu'ici. Dorival ne put s'empêcher de s'écrier pluſieurs fois, en apprenant les horreurs dont Valcourt s'étoit rendu coupable: Ah! ſcélérat, ſi tu parois jamais à mes yeux!....

Lorſque le médecin eut terminé ſon récit, Dorival, plus calmé, mais plus pénétré de douleur que jamais, le ſuivit chez madame Dorival qui venoit d'eſſuyer une criſe très-violente. Une toux convulſive avoit rouvert le vaiſſeau de la poitrine, qui ne s'étoit jamais bien conſolidé; ſes draps étoient couverts de ſang, une pâleur livide défiguroit ſes traits; ſes gens étoient conſternés; la petite Zélie, déja ſenſible, jetoit des cris douloureux. Le médecin voulut en

vain arracher Dorival à ce douloureux ſpectacle : hélas ! celui-ci ne doutoit déja preſque plus de ſon malheur ; il déſiroit d'y ſuccomber ; &, la bouche collée ſur la main de ſon épouſe, la voix & la reſpiration étouffées par les ſanglots, il n'oſoit fixer ſes regards ſur celle dont les yeux commençoient à ſe rouvrir à la lumière.

Le médecin étoit trop éclairé pour ne pas juger que cet accident ſe renouvelleroit juſqu'à ce qu'il lui donnât la mort. Cependant il employa tous les ſecours de ſon art pour prolonger ſa vie & calmer un peu ſa toux ; il tint parole à Sainville par cette lettre : « Je crains tout, » les accidens ſe répètent ; ſi votre état vous » permet de partir, il en eſt temps ; venez » pour ſauver du déſeſpoir votre malheureux » ami. »

Sainville commençoit à peine à ſe lever pendant quelques heures du jour ; ſa bleſſure, qu'un habile chirurgien avoit laiſſée long-temps ouverte, commençoit à peine à ſe refermer. Ariſte, qui ne le quittoit preſque pas, étoit auprès de lui, lorſqu'il reçut la lettre du médecin. Les prières, les larmes de ſon oncle, les remontrances du chirurgien ne purent l'arrêter ; l'amitié plus forte dans ſon cœur que l'amour de la vie, lui fit donner des ordres preſſés pour ſon départ. Les tranſports de dou-

leur, & d'impatience dont Sainville étoit agité, firent connoître à ſon oncle qu'on courroit encore plus de riſque en l'arrêtant malgré lui, qu'en le laiſſant partir. On lui fit préparer un lit dans une dormeuſe bien ſuſpendue, & dès le lendemain on y coucha Sainville. Le chirurgien monta dans une chaiſe de poſte, n'ayant garde de le quitter en cet état; & ce fut ainſi qu'il conduiſit aſſez heureuſement le bleſſé juſque dans la retraite de Dorival.

Madame Berrard promenoit ſur le ſoir la petite Zélie, dans une eſpèce d'avenue qui précédoit la cour du château. Cette femme fut très-étonnée de voir arriver un inconnu, & fit peu d'attention à l'autre voiture où Sainville couché ne pouvoit être apperçu. Le chirurgien fit arrêter le poſtillon. Comment va madame Dorival? lui cria-t-il d'abord. Hélas! Monſieur, lui répondit-elle, nous avons bien peu d'eſpérance; ſon mari ne la quitte pas d'un moment; & c'eſt avec peine que j'arrache quelquefois notre pauvre petite Zélie d'auprès d'elle, pour lui faire prendre l'air.

Sainville avoit d'abord reconnu la voix de madame Berrard; mais ce ne fut que lorſqu'elle parla de Zélie comme étant préſente, qu'il ſe ſouleva ſur ſes oreillers, & qu'il ouvrit le ſtore qui l'empêchoit de la voir. Ah! ma bonne, s'écria l'enfant, voilà mon petit papa Sainville. A ces

mots, elle court à la voiture & veut grimper ſur le marche-pied; ſa bonne la ſoulève & la met dans les bras de Sainville. Ah! papa, vous avez bobo, dit Zélie, en voyant Sainville enveloppé de linges & couché. Elle lui ſaute au cou en pleurant, & des larmes de tendreſſe coulent ſur les joues de Sainville qui la ſerre dans ſes bras.

Zélie ne voulut point deſcendre de la dormeuſe, & ce fut ainſi que le moment d'après ils arrivèrent dans la cour du château. Le peu de domeſtiques qui l'habitoient, accourent avec le concierge; le nom de Sainville retentit dans la maiſon. Ah! s'écria madame Dorival, que je ſuis heureuſe! il me fermera les yeux; ton ami te ſauvera peut être la vie. Dorival éperdu vole à la voiture de Sainville, reçoit Zélie de ſes mains, la remet à ſa bonne, &, le ſoulevant doucement, il l'enlève avec le chirurgien, & le porte dans la chambre de madame Dorival. Ames ſenſibles à l'amitié, à ce noble & premier beſoin de notre exiſtence, peignez-vous vous-même une entrevue ſi touchante; peignez-vous Dorival approchant lui-même Sainville des bras de ſon épouſe, celui-ci baignant les mains de cette digne femme de ſes larmes, & la petite Zélie, parvenue par ſes efforts juſqu'aux oreillers de ſa mère, leur ſerrant la tête tour-à-tour!

Le médecin & le chirurgien s'empreſſèrent à terminer une ſcène ſi touchante, & qui pouvoit devenir dangereuſe pour la malade & pour le bleſſé. Sainville fut porté dans un petit appartement voiſin de celui de madame Dorival: c'étoit celui qu'occupoit ordinairement ſon mari; mais, depuis le dernier accident de ſon épouſe, il paſſoit ſur un lit de repos toutes les nuits aux pieds de ſon lit. Le chirurgien ayant levé l'appareil, fut content de l'état de la plaie, & la fatigue du voyage n'avoit rien cauſé qui pût l'alarmer. Cet homme habile, ayant conféré ſur l'état de madame Dorival avec le médecin, jugea comme lui que le coup étoit porté ſans reſſource, & qu'elle ne pouvoit aller loin. Ils ſentirent que leurs ſecours ſeroient bientôt plus néceſſaires que jamais à Sainville, pendant la criſe violente qu'ils prévoyoient qu'il étoit près d'eſſuyer. Ils prirent le parti d'écrire à Paris, à ſon oncle, que leur ſejour ſeroit plus long qu'ils ne l'avoient cru. L'un & l'autre ne penſèrent plus qu'à préparer Dorival & Sainville à la perte qu'ils étoient près de faire. Cependant ils eurent encore quelques jours de calme, pendant leſquels la bleſſure de Sainville acheva de ſe refermer. Ce fut pendant ce temps qu'un eccléſiaſtique, ayant un matin demandé quelques momens d'audience à Dorival, pria celui-ci de deſcendre avec lui

dans ſon parc, où, dès qu'il ne put être apperçu, il embraſſa ſes genoux, & lui dit: Je ſuis chargé, Monſieur, d'implorer votre pardon pour un homme près du tombeau, qui reconnoît vous avoir fait un tort conſidérable dans les affaires qu'il avoit avec feu M. votre père. Voilà cinq cents louis qu'il m'a chargé de vous reſtituer. Si Dieu lui rend la ſanté, cet homme ſe propoſe de vérifier d'anciens comptes, & de vous remettre le ſurplus dont il ſe trouvera redevable; mais ſi Dieu diſpoſe de lui ſans qu'il ait le temps de faire cette vérification, il vous conjure d'en décharger ſa conſcience, en lui remettant en don ce qu'il peut encore vous redevoir.

Dorival, qui ſavoit que ſon père n'avoit jamais mis d'ordre dans ſes affaires, crut ſans peine que les cinq cents louis qu'Ariſte avoit remis à cet eccléſiaſtique étoient une vraie reſtitution; il la reçut; il aſſura l'eccléſiaſtique que, quand même l'honnête homme qui l'en avoit chargé lui ſeroit encore redevable, il ne vouloit plus en entendre parler, & qu'il lui faiſoit de tout ſon cœur un pur don du reſte. Il finit par offrir un préſent conſidérable à cet eccléſiaſtque, qui ne voulut point l'accepter, & qui ſur le champ ſe retira. Dorival courut auſſi-tôt près de ſon ami, lui fit part du ſecours qu'il croyoit, diſoit-il, recevoir de la providence. Hélas! lui

dit-il, peut-être le premier emploi de cet argent ſera-t-il pour un tombeau; mais du moins le reſte me ſervira pour l'éducation de Zélie. Sainville eût bien déſiré de pouvoir éloigner des idées ſi funeſtes de l'eſprit de ſon ami; mais elles l'obſédoient lui-même, & les plus noirs preſſentimens ne ceſſoient de porter la plus profonde triſteſſe dans ſon cœur. Ces preſſentimens n'étoient que trop fondés. Si depuis quelques jours la toux avoit paru plus calmée, le médecin avoit auſſi remarqué que la fièvre étoit devenue plus vive & plus continue. Le malheureux Dorival prenoit ce calme, & le feu dont les yeux de ſon épouſe étoient animés, pour un mieux marqué, & comme la ſuite du plaiſir qu'elle avoit de ſe voir entourée des perſonnes les plus chères pour elle. On aime toujours à s'aveugler ſur les maux que l'on craint, comme ſur les biens qu'on deſire. Un ſoir que Sainville s'étoit arrêté plus long-temps qu'à l'ordinaire près de la malade, & que madame Berrard avoit mené coucher Zélie, ils s'occupèrent de cette aimable enfant, & diſcutèrent avec le chirurgien & le médecin le projet d'éducation que Dorival avoit formé pour elle. Ce projet fut long-temps combattu par le médecin; ſon ſyſtême étoit qu'on ne doit laiſſer rien ignorer aux enfans, pour les préparer à ſe dé-

ſendre des ſéductions de la ſociété, & des premiers mouvemens de la nature. Ne vaut-il pas mieux, diſoit-il, ſi ſon cœur devient ſenſible, qu'elle ſache qu'elle aime, que de l'expoſer au danger d'aimer ſans le ſavoir, & ſans connoître les moyens de maîtriſer ſon cœur? Dorival perſiſtoit à dire qu'une heureuſe ignorance étoit préférable; qu'il étoit preſque impoſſible de définir & de faire connoître l'amour ſous des traits qui le fiſſent haïr; & que, dès qu'une jeune perſonne en avoit eu l'idée, elle la réaliſoit avec plus de facilité dans ſon ame. La complaiſance extrême de madame Dorival pour ſon mari l'empêchoit de rien examiner: ce qu'on aime a toujours raiſon pour une ame bien épriſe. Le médecin eſpéra trouver un appui pour ſon opinion dans la bouche de Sainville; mais, accoutumé dès ſa plus tendre jeuneſſe à penſer comme Dorival & comme Ariſte, dans l'incertitude, dit-il, où tout homme ſage doit être du ſuccès d'une éducation, & dans l'impoſſibilité de pouvoir diriger, rectifier les premières idées que celle de l'amour peut faire naître dans l'imagination d'une jeune perſonne, je crois comme Dorival qu'il eſt utile de retarder autant qu'il eſt poſſible le temps où cette idée pourra naître d'elle-même; & ſi j'avois un jour une fille que je duſſe élever, je me conformerois au ſyſtême

de mon ami. La diſcuſſion ne fut pas portée plus loin; elle ne dégénère ordinairement en diſpute qu'entre des gens qui ne s'aiment pas, ou qu'un ſecret orgueil anime à vouloir primer. Le chirurgien entra, repréſenta que l'heure de ſe retirer étoit paſſée, & la petite ſociété ſe ſépara pour aller ſe livrer au repos.

Le calme le plus profond régnoit depuis trois heures dans la maiſon, lorſque quelques cris étouffés, qui ne laiſſoient diſtinguer que les mots de ſecours, réveillèrent madame Berrard la première. Elle vola dans la chambre de madame Dorival; & ceux que madame Berrard fit en la voyant, réveillèrent auſſi bien douloureuſement Sainville & ſon chirurgien. Oubliant ſon état, Sainville s'élança de ſon lit ſans qu'on pût le retenir, & ſe précipita dans la chambre de ſes deux amis au moment où le médecin accouroit auſſi, s'écriant, hélas! je l'avois bien prévu.

Le calme trompeur que madame Dorival avoit eu, ne venoit que de la concentration du mal, dont le progrès s'étoit étendu dans l'intérieur des poumons: dans ce moment une artère ouverte donnoit des flots de ſang. Le premier objet qui frappa les yeux de l'ami le plus tendre, ce fut madame Dorival baignée dans ſon ſang, & portant déja ſur tous ſes traits la pâleur & les convulſions de la mort. Madame Berrard la ſoutenoit

pour l'aider à rejeter ce qui l'étouffoit ; ſon mari, la tête collée ſur ſes genoux, étoit immobile : quelques eſpèces de hurlemens ſourds étoient les ſeuls ſignes de vie qui lui reſtaſſent. Madame Dorival, malgré ſon état affreux, reconnut Sainville, leva ſes yeux mourans vers le ciel, tendit ſes bras vers ſon ami, lui montra Dorival abîmé dans la douleur : elle voulut faire un effort pour lui parler ; cet effort redoubla ſa criſe mortelle ; & , penchant la tête ſur celle de ſon époux, elle expira la ſerrant encore.

Sainville déſeſpéré ſe jeta ſur ſon malheureux ami ; & malgré ſa foibleſſe, il fit un effort aſſez violent pour l'arracher de deſſus les genoux de ſon épouſe, & l'entraîna dans la chambre de madame Berrard, où Zélie étoit couchée. Il force Dorival à s'aſſeoir ſur le lit de cette enfant qu'il éveille, & qu'il met dans ſes bras. Son ami, la tête égarée, ſemble ne plus les reconnoître ; il repouſſe les bras de la petite Zélie, il veut ſe dégager de ceux de ſon ami ; & ce n'eſt qu'en voyant couler ſon ſang qu'il reprend une connoiſſance très-interceptée : il croit alors l'avoir poignardé dans ſon délire..... Ah ! monſtre que je ſuis, s'écria-t-il ; quoi ! me baignerai-je donc ſans ceſſe dans le ſang qui m'eſt le plus cher ? Achevons donc, & répandons le mien. Il cherche quelque arme meurtrière. Le chirurgien & le

médecin lui saisissent les bras, Zélie se rejette à son cou en poussant des cris perçans; il se calme enfin, la reconnoît, la baigne de ses larmes.

L'horreur de ce moment cruel fut encore augmentée par l'état où Sainville se trouvoit; les efforts qu'il avoit faits pour enlever Dorival, avoient fait rouvrir sa blessure qui n'étoit plus que couverte légérement, sans que la plaie déja fermée fût assujettie. Le sang en couloit avec violence; & ce ne fut que lorsqu'il s'évanouit que le chirurgien parvint à l'arrêter. Ce spectacle terrible acheva de rendre à Dorival sa connoissance & sa raison: son ame se trouvant partagée par un double désespoir, reprit une espèce d'équilibre. La perte de son épouse étoit certaine, celle de son ami ne l'étoit point encore; & ce dernier rayon de l'espérance, ce dernier secours dans les grands malheurs, lui donna la force de les supporter. Il eut celle d'aider à son tour le chirurgien à reporter Sainville dans son lit; & le premier moment où Dorival crut qu'il pouvoit vivre, ce fut lorsque Sainville revint de sa foiblesse & lui tendit les bras. Calmez-vous tous les deux, leur dit le médecin d'un ton imposant, & leur prenant les mains qu'ils se serroient mutuellement: calmez-vous, & songez que vous vous devez également l'un à l'autre. Le bon médecin les embrassant tour-à-tour, leur ajouta tout ce

que

que la raiſon & la ſenſibilité peuvent inſpirer de plus pathétique & de plus conſolant.

Le calme s'établit enfin, mais il fut accompagné d'un douloureux ſilence. Les grandes douleurs reſſemblent à l'eau bouillonnante qui s'échappe du vaſe par la moindre agitation. Le médecin obſerva ce même ſilence; les portes des appartemens furent exactement fermées, nul bruit ſiniſtre ne put réveiller en eux l'idée de la perte qu'ils venoient de faire. Madame Berrard même n'oſa leur apporter Zélie, juſqu'à ce que ſes cris fuſſent appaiſés, & qu'on eût condamné la porte de la chambre où le ſpectacle le plus cruel s'étoit offert à leurs yeux.

La vie de Sainville fut pluſieurs jours en danger; il fallut toute l'habileté des deux ſavans hommes qui le ſecouroient, pour faire refermer une ſeconde fois cette dangereuſe bleſſure; & le chirurgien n'eut garde de cacher à Sainville que le moindre ébranlement pouvoit cauſer un pareil accident, contre lequel ſon art n'auroit plus aucunes reſſources.

La terreur que l'état préſent de Sainville imprimoit à ſon malheureux ami, contrebalançant dans ſon ame l'idée déſeſpérante de ſa perte, lui fut utile; elle le ramena par degré à cette douleur profonde, mais tranquille, ſi difficile à définir, puiſque l'ame qu'elle pénètre aime à s'en

occuper, paroît en jouir, & ne pouvoir ſe réſoudre à la perdre.

Le médecin, à la fin du premier mois, voyant que la bleſſure commençoit à ſe conſolider, & que ſes ſecours n'étoient plus néceſſaires, leur demanda la permiſſion de retourner à Paris. Ce ne fut qu'avec bien du regret qu'ils s'en ſéparèrent: le chirurgien lui jura de lui donner de deux en deux jours des nouvelles de l'état de Sainville, auquel le médecin promit auſſi de m nder toutes les nouvelles qui pourroient l'intéreſſer.

Lorſque Sainville eut repris quelques forces, Dorival qui ne le quittoit pas d'un moment, le chirurgien, homme inſtruit & d'une humeur agréable, & madame Berrard, formèrent dans ſa chambre une petite ſociété, à laquelle le bon & honnête concierge Cléante étoit ſouvent admis. Ils s'étoient promis mutuellement d'éloigner de leurs converſations tout ce qui pourroit leur rappeler l'objet de leurs regrets; mais ſouvent ils y donnoient encore bien des larmes. Si la petite Zélie (qui dès l'âge de trois ans annonçoit une intelligence étonnante) faiſoit leurs délices par ſes graces naïves, ſes jeux & ſes careſſes, ſouvent le nom de maman échappoit de ſa bouche; à ce mot, Dorival levoit les yeux au ciel, & tomboit dans une ſombre rêverie;

Sainville faiſoit un ſigne expreſſif à Zélie pour la faire taire ; elle couroit auſſi-tôt pour l'embraſſer, & ce n'étoit jamais ſans qu'ils pleuraſſent l'un & l'autre.

Quelques jours après l'arrivée du médecin à Paris, ils commencèrent à recevoir de ſa main les nouvelles courantes. L'hiſtoire du jour, qui n'attire qu'un moment d'attention à Paris, devient bien plus intéreſſante à la campagne : chacun ſe plaît à en raiſonner, ſelon ſon caractère & ſon humeur ; & toute variété d'opinions qui n'excite point de diſpute, porte toujours de la vivacité dans une ſociété bien unie. Un mois s'étoit preſque écoulé depuis ſon départ, lorſque Sainville reçut une lettre d'Ariſte, dans laquelle il lui mandoit que le miniſtre venoit d'accorder la jeune Clarice à l'un des plus vieux ſeigneurs de la cour, qui, laſſé de n'avoir plus de maiſon ouverte depuis la mort de ſa femme, l'avoit demandée comme une perſonne aimable & ſpirituelle qui pouvoit embellir ſes vieux jours, & faire les honneurs de chez lui. Sainville & le reſte de la petite ſociété témoignèrent leur ſurpriſe que la jeune & charmante Clarice, dont on connoiſſoit le pouvoir ſur ſon père, eût pu ſe réſoudre à recevoir la main de ce vieil époux. Ariſte cependant n'en paroiſſoit point étonnée dans ſa lettre. Seroit-il donc poſſible, dit Sainville, que cet indigne Val-

court eût dit une vérité dans ſa vie ? Je ſuis bien tenté de croire qu'il nous a fait un portrait aſſez fidèle du caractère & de l'humeur de ſa couſine. Il nous l'a peinte vive, ſpirituelle, coquette, & connoiſſant déja les moyens de ſéduire ſon père & ceux dont elle dépend. Que peut-elle donc faire de mieux pour reſter maîtreſſe de ſes volontés, & mener le genre de vie qui lui conviendra, que d'épouſer le bon homme Cléon, éprouvé déja par la ſoumiſſion entière qu'il avoit pour les fantaiſies aſſez nombreuſes de ſa première femme ? Ah ! monſieur, dit le chirurgien en riant, je vous y prends, & pour la première fois de votre vie vous vous êtes permis de médire. Ma foi, répondit Sainville en riant auſſi, je crois que ce n'eſt pas abſolument médire, que de ne faire que répéter les hiſtoires publiques. Il eſt dans la ſociété vingt femmes qui me remercieroient, ſi je parlois d'elles comme de celle de Cléon, & qui me ſauroient gré de leur accorder aſſez d'eſprit & de ſupériorité pour ſubjuguer leurs maris. Au reſte, je me réjouis de toute mon ame du mariage de Clarice : il me reſtoit toujours quelque inquiétude au ſujet des propos qui s'étoient tenus, & j'aime beaucoup mieux qu'elle ſoit la femme de Cléon que la mienne. D'ailleurs, ajouta-t-il, je prévois toutes ſortes de bonheur pour Clarice. Cléon eſt bien vieux ; tant qu'il vivra, Clarice

jouira d'une grande conſidération : elle aura la plus grande maiſon à la cour & à la ville ; elle y recevra la meilleure & la plus nombreuſe compagnie. Si Clarice, belle comme elle eſt, eſt en effet un peu coquette, eh bien, elle ſera ſans ceſſe entourée d'adorateurs ; & ſi quelqu'un d'entr'eux réuſſit à la toucher, il lui ſera bien facile, avec un peu d'adreſſe, de le confondre dans la foule, & de le dérober aux regards qui pourroient l'inquiéter. D'ailleurs, Cléon mort, Clarice reſtera jeune & charmante avec un bien immenſe ; & ſa liberté, la parfaite connoiſſance qu'elle viendra d'acquérir du monde, & du caractère de ceux qui l'auront aimée, l'éclairera ſur le choix d'un époux aimable ; ou ſi ſon ame ne veut pas ſe donner toute entière, ſon état ſera toujours brillant ; &, ſelon moi, ſon ſort n'en ſera que plus doux. Oui, mes amis, ajouta-t-il avec feu, je penſe qu'on doit toujours agir ſelon le ſyſtême de conduite qu'on s'eſt formé, & je trouve que Clarice a fait un grand acte de prudence & de raiſon, puiſque, ſi jeune encore, je parierois qu'elle s'eſt conduite d'après ce que je préſume de ſa façon de penſer.

Oh ! oh ! monſieur, dit madame Berrard, vous me paroiſſez être bien inſtruit, pour un philoſophe, du manège que peut employer une coquette d'un certain ton. N'en ſoyez point ſurpris,

répondit-il ; j'avoue que j'ai craint mon union avec Clarice : cela m'a fait approfondir ce que peut être le caractère d'une coquette. L'intérêt perſonnel nous rend clairvoyant, preſque autant que l'amour nous aveugle ; & je crois ne m'être pas trop écarté du vrai dans tout ce que je viens de dire.

On fut forcé d'avouer que Sainville avoit raiſon. Quelques jours après, il reçut une lettre du marquis de Villers, qui lui confirmoit la nouvelle du mariage de Clarice, & que le roi devoit ſigner ſon contrat la ſemaine ſuivante. Il le prioit auſſi dans la même lettre, de partir pour Paris, annonçant qu'un notaire, dépoſitaire de tous les papiers d'Ariſte, venoit de mourir ; que celui-ci n'entendant rien aux affaires, on avoit beſoin de ſa préſence ; ou que ſi ſa ſanté ne le lui permettoit pas, il envoyât un homme habile pour aſſiſter à la levée du ſcellé, & retirer les papiers de famille. Quoique plus de deux mois ſe fuſſent écoulés depuis que la bleſſure de Sainville s'étoit rouverte, & que le chirurgien lui permît déja de ſe promener dans le parc, & même en voiture, il n'étoit pas encore en état de haſarder ce voyage.

Il ſavoit que, quoique Dorival n'aimât pas la profeſſion qu'il avoit embraſſée, il avoit travaillé par honneur à prendre la plus grande

intelligence des affaires, & à ſe préparer à l'exercice de la charge à laquelle il étoit deſtiné. Il ſaiſit cette occaſion de le diſtraire un peu d'un chagrin ſombre qu'il ne pouvoit diſſiper, & de l'éloigner pendant quelque temps d'un lieu qui lui rappeloit à tout moment ſa perte. Il pria Dorival de ſe charger des affaires de ſon oncle, de retirer ſes papiers, de les mettre en ordre, & de vouloir bien accepter ſa procuration.

Dorival n'avoit rien à refuſer à ſon ancien ami; & ſachant qu'il laiſſoit Zélie en de bonnes mains, & la vie de Sainville en ſûreté, il n'héſita point à partir en poſte pour Paris. En peu de jours il eut terminé tout ce qu'Ariſte pouvoit eſpérer de ſes connoiſſances en affaires & de ſon amitié, ce qui le mit en liberté de ſuivre le mouvement de ſon cœur, & de reprendre le chemin de ſa terre.

Pendant ce temps, le contrat de mariage de Clarice avoit été ſigné; la famille aſſemblée avoit pris jour pour la célébration des noces, & le miniſtre, ſollicité par quelques parens, n'avoit pas voulu faire le tort à Valcourt de l'empêcher de ſe trouver aux noces de ſa couſine. Il venoit d'envoyer ſon rappel; & ſur le champ celui-ci s'étoit mis en route pour arriver à temps.

Nous ſavons déja que la terre que Valcourt

habitoit, étoit ſituée dans la même province que celle de Dorival. Les deux chemins qui conduiſoient à l'une & l'autre terre, ſe croiſoient & ſe joignoient dans un village à deux lieues de Paris. Le haſard fit que Valcourt, parti dans ſa chaiſe de poſte, arriva dans ce village vers la fin du jour, dans le même temps que Dorival arrivoit de Paris à la première poſte, à franc-étrier, comptant profiter du clair de lune pour arriver dans la nuit à ſon habitation. Les poſtillons étoient abſens, & le maître de poſte attendoit ſes chevaux que de loin on voyoit arriver ſur la chauſſée. Valcourt étoit deſcendu de ſa chaiſe; & Dorival ayant mis pied à terre ſe promenoit en bottes fortes vis-à-vis de l'écurie. Quelle nouvelle dit-on à Paris, mon ami? dit Valcourt d'un air avantageux à Dorival qu'il prenoit pour un homme du commun, (l'un & l'autre ne ſe connoiſſant pas.) Dorival, choqué de la queſtion, du ton & de l'air de Valcourt, on y dit toujours des balivernes, lui répondit-il & on y fait quelquefois d'auſſi ſottes queſtions que celle que je viens d'entendre. Savez-vous qui je ſuis, répondit Valcourt, en oſant me faire une pareille réponſe? Je ne vous connois ni n'ai envie de vous connoître, repartit vivement Dorival. Ah! monſieur, que faites-vous, lui dit la

maîtreſſe de poſte? ſavez-vous que vous jouez à vous perdre, & que vous parlez à l'un des premiers ſeigneurs de la cour, proche parent d'un miniſtre? Valcourt, qui s'apperçut que cette femme inſtruiſoit Dorival de ſon rang, & que ſes diſcours faiſoient peu d'impreſſion ſur lui, s'avança la tête haute, en lui diſant: Savez-vous bien, mon petit monſieur, qu'il me ſeroit facile de vous faire repentir de vos propos, & qu'on ne me manque pas impunément de reſpect?.... Nous ſavons que Dorival étoit né vif autant que courageux. Il regarda Valcourt avec un air de mépris. Eh! de grace apprenez-moi donc, dit-il, quel eſt le grand perſonnage à qui j'ai l'honneur de parler, avant que je lui rende tout ce que je ſens déja que je lui dois? En diſant ces mots, il agitoit aſſez vivement un fouet de poſte qu'il avoit à la main. Valcourt crut qu'il le feroit tomber à ſes genoux en ſe nommant, & en lui diſant qu'il alloit aux noces de ſa couſine Clarice..... Ce nom odieux fit frémir Dorival & porta ſon courroux à l'extrême; mais voulant s'aſſurer encore davantage ſi cet homme étoit le même que celui qu'il avoit tant de raiſons de déteſter: Quoi! ſeroit-ce vous, monſieur, qui vous ſeriez battu contre M. le marquis de Sainville, qu'on dit n'être pas encore entiérement guéri de ſa bleſ-

ſure? Qui, mon ami, c'eſt moi-même, lui dit Valcourt qui croyoit lui en avoir impoſé: le pauvre diable ne pourra, dit-on, jamais s'en remettre, & l'on débite dans nos cantons que ſon obſcure maîtreſſe en eſt morte de douleur. A ces mots, Dorival ne pouvant reſiſter à ſa fureur, lui donna de ſon fouet un coup au travers du viſage & tirant une eſpèce de petit couteau de chaſſe qu'il avoit à ſa ceinture, il courut ſur Valcourt, en lui criant: Apprends, malheureux, que je ſuis Dorival!... Valcourt, frappé d'un coup de fouet, furieux, & voyant qu'il n'étoit attaqué que par un homme de robe, en groſſes bottes & très-mal armé, ſe trouva tant d'avantage ſur lui, ayant une longue & bonne épée, qu'il crut ne rien riſquer à répondre à cette attaque. Alors, criant à ceux qui ſe trouvoient préſens, je vous prends tous à témoin que c'eſt Dorival qui m'inſulte & qui m'attaque, il lui porta de loin un coup de ſa longue épée; mais Dorival ſe précipitant ſur ſon fer & l'écartant de ſon bras gauche, lui plongea dans le ſein le petit couteau de chaſſe qu'il avoit à la main. Le coupable Valcourt tomba mort à ſes pieds; & ſur le champ Dorival courant à ſon cheval de poſte qui n'étoit pas encore deſſellé, s'élance deſſus & part à toute bride, avant qu'il ſe ſoit raſ-

ſemblé des gens qui puiſſent l'arrêter. Le cheval qu'il montoit étoit aſſez vigoureux pour qu'il pût brûler encore la poſte d'après celle où ſon aventure venoit d'arriver; &, ſuivant ſa route avec rapidité, minuit venoit à peine de ſonner lorſqu'il arriva bien en déſordre à ſon habitation.

Quelles cruelles réflexions n'avoit-il pas faites en chemin? Quel coup affreux ne ſentoit-il pas qu'il alloit porter à ſon ami? Quel parti lui reſtoit-il à prendre? Il connoiſſoit trop les loix pour eſpérer qu'il pût obtenir ſa grace: un homme de qualité mort d'une main qui n'avoit jamais porté les armes, un parent du miniſtre, un coup de fouet qui conſtatoit qu'il étoit l'agreſſeur, un grand nombre de témoins qui devoient dépoſer contre lui, ſon nom qu'il avoit eu l'imprudence de dire tout haut, la route enfin qu'il avoit priſe, & qu'il jugea bien que l'on ſuivroit de proche en proche; tout lui fit juger qu'il étoit perdu, tout lui fit connoître que la fuite ſeule pouvoit le ſauver de l'échafaud. Plein de cette idée déſeſpérante, il monte à l'appartement de madame Berrard qui ſe réveille. Elle eſt effrayée en voyant Dorival les cheveux en déſordre, les yeux égarés, ſa chemiſe tachée du ſang de Valcourt, qui avoit rejailli juſques ſur lui. Tout eſt perdu, madame Berrard, lui cria-t-il d'une voix rau-

que & paſſionnée; hélas! oui, je perds tout à la fois, honneurs, richeſſes, amis; & ce qui met le comble à mon déſeſpoir, il faut que je renonce à l'eſpérance d'élever ma chère Zélie.

Sainville ne dormoit pas alors; un bruit confus de chevaux avoit frappé ſon oreille; il ſe lève ſur ſon ſéant; il appelle ſon chirurgien. Tous deux reſtent interdits autant qu'effrayés, lorſque Dorival en tenant Zélie à moitié nue dans ſes bras. O mon ami, dit-il à Sainville, en la remettant dans les ſiens, prends ta fille, hélas! elle n'a plus d'autre père que toi!.... Vois-tu ce fer, dit-il en tirant ſon couteau de chaſſe enſanglanté, ce fer!.... il a vengé ton ſang & mon injure: le lâche, le parjure, l'infâme Valcourt ne reſpire plus; je viens de le ſacrifier aux mânes de celle qu'il voulut déshonorer. Ah! peut-être, dit-il en regardant avec une ſorte de fureur cette arme meurtrière, je te plongerois dans mon ſein, ſi tu n'étois ſouillée du ſang le plus vil. Sainville en larmes regardoit Dorival avec effroi: la petite Zélie jetoit des cris douloureux & lui tendoit les bras: le chirurgien éperdu n'oſoit interrompre & faire des queſtions à Dorival, dans l'état de déſeſpoir dont il donnoit les plus fortes marques. Le glaive de la juſtice eſt ſuſpendu ſur la tête de ton ami, pourſuivit il; ma ſeule reſſource eſt de la dérober

aux bourreaux: prends la moitié de cet argent pour Zélie, en lui préſentant la bourſe de cinq cents louis qu'il étoit allé prendre dans ſon cabinet; le reſte va me ſervir à chercher la mort au bout de l'univers. Sainville embraſſa ce père déſeſpéré, dont les forces étoient preſque épuiſées; ils parvinrent enfin à le faire aſſeoir, à le calmer un moment, & à tirer de lui les détails de ſa funeſte aventure. Toutes les circonſtances parurent tellement aggravantes, qu'il jugea qu'en effet le ſeul parti qu'il eût à prendre, c'étoit de quitter la France & ſon nom, & de paſſer dans les pays étrangers. Sainville courut chercher une caſſette pleine d'or: Garde le tien, ô mon ami, dit-il à Dorival; prends de celui-ci tout ce qu'il t'eſt poſſible d'en emporter. Ah! ſois tranquille ſur le ſort de notre Zélie; ne l'ai-je pas adoptée? ne connois-je pas tes intentions pour l'élever? crains-tu que je ne manque à la foi que je t'ai jurée? A ces mots, Sainville ordonne qu'on ſelle le plus vîte & le meilleur de ſes chevaux qu'il avoit fait venir depuis quelques jours: Fuis, mon ami, lui dit-il en le ſerrant entre ſes bras; fuis, hélas! loin de moi, loin de tout ce qui t'eſt cher; épargne-nous l'horreur de te voir arrêter, & de ne pouvoir te ſauver la vie en donnant la nôtre pour toi; profite du reſte

de la nuit pour t'éloigner; fuis la vengeance d'un miniſtre qui pourroit te pourſuivre dans toutes les cours de l'Europe; gagne les bords de la mer, & mets l'océan entre ceux qui vont te pourſuivre; & la tête du père de Zélie & de l'ami de Sainville. A ces mots, ne voulant s'en rapporter qu'à lui-même, Sainville conduit en gémiſſant ſon ami dans la cour du château, lui fait embraſſer une dernière fois ſa Zélie, lui ſerre la main, lui jure de l'aimer, de le ſervir toujours, & le force de s'éloigner.

Dorival, monté ſur un cheval barbe auſſi vigoureux qu'il étoit léger, fit une diligence incroyable pendant le reſte de la nuit; le jour il ſuivit des chemins détournés, & ne s'arrêtant qu'en des métairies écartées, il traverſa la Bretagne, & le ſixième jour il arriva vers le ſoir au port de l'Orient. Il s'informa des bâtimens prêts à partir pour les Indes orientales; on lui dit qu'un capitaine dont le nom le frappa, avoit déja ſon navire en rade; que ſa deſtination étoit pour la côte de Coromandel; que ce capitaine étoit encore à terre pour achever la cargaiſon de ſon vaiſſeau; que, dès qu'elle ſeroit finie, il s'embarqueroit & mettroit à la voile. Il ſe fit enſeigner ſa demeure, & fut le trouver.

Dorival fut bien agréablement ſurpris, en

abordant ce capitaine, de le reconnoître pour un galant homme dont il avoit été le rapporteur dans le temps où ſon père vivoit encore, & lui faiſoit exercer la charge de Conſeiller au Parlement. Ce capitaine avoit gagné, d'après ſes concluſions, un procès très-conſidérable; & touché de la plus vive reconnoiſſance, il avoit aſſuré Dorival qu'il conſerveroit un éternel attachement pour lui. Ce capitaine eut d'abord beaucoup de peine à le reconnoître ſous un pareil habillement; mais, après s'être remis ſes traits & le ſon de ſa voix: Ah! lui dit-il, diſpoſez de mon bien & de mon vaiſſeau; eſt-il rien que je ne vouluſſe faire pour vous? Dorival ſentit qu'il ne couroit aucun riſque à ſe confier à ce galant homme. Grands dieux! dit-il, quel péril ne courez-vous pas! Les miniſtres ſe communiquent preſque toujours, en pareille occaſion, les ordres qu'ils envoient; & d'un moment à l'autre on peut recevoir de celui de la marine votre ſignalement & l'ordre de vous arrêter. Vous n'avez été vu que le ſoir & d'un petit nombre de perſonnes, je vais vous envoyer dans ma chaloupe coucher ſur mon bord; établiſſez-vous dans ma chambre dont voici la clef, & je vais hâter mon départ pour vous rejoindre dans vingt-quatre heures. Dorival ſuivit ſon conſeil; & dès le ſoir du lendemain un vent favorable s'étant levé, le capitaine revint à

bord de ſon vaiſſeau, fit mettre à la voile & partit.

Pendant ce temps, tout ce que Dorival avoit prévu pour venger la mort de Valcourt, étoit arrivé; ſon corps avoit été porté par ſes gens à l'hôtel du miniſtre même; & les témoins de la querelle & du combat l'avoient ſuivi, pour dépoſer unanimement contre Dorival.

Peut-être le miniſtre en ſecret n'étoit-il pas trop fâché d'être défait d'un auſſi mauvais ſujet que Valcourt; mais il crut devoir à ſa famille comme aux loix du royaume, de laiſſer rendre plainte contre Dorival; &, quoique ſon nom & ſa perſonne fuſſent encore en conſidération dans le Parlement, les charges étoient ſi fortes qu'il fut décrété de priſe de corps; & l'on envoya pluſieurs brigades de maréchauſſée à ſa pourſuite.

Le lieutenant qui la commandoit, ſuivant de poſte en poſte le chemin que Dorival avoit tenu dans ſa fuite, arriva ſans peine dans ſon château, le lendemain du jour qu'il en étoit parti. Le bon homme Cléante, auquel ce lieutenant s'adreſſa d'abord, lui répondit naïvement qu'il ignoroit quelle eſpèce d'affaire étoit arrivée à ſon maître; qu'il l'avoit vu, trente-ſix heures auparavant, arriver en poſte, donner ordre qu'on ſellât un de ſes chevaux; qu'il étoit monté dans ſon cabinet pour prendre de l'argent, étoit reparti ſur ce

cheval

cheval frais, disant qu'il alloit passer le Rhin, & que depuis ce temps il n'en avoit pas entendu parler. Après avoir rendu ce compte, le bon concierge se mit à pleurer.

Le lieutenant, voulant remplir les devoirs de sa charge, avoit commencé par faire entourer le château, pour y faire faire les perquisitions usitées; mais, apprenant qu'un homme de grande qualité l'occupoit en ce moment, il eut pour Sainville tous les égards qu'il lui devoit: il avertit même celui-ci qu'il connoissoit & respectoit depuis long-temps, qu'ayant lu la plainte avec les charges & les informations, la condamnation de Dorival la suivroit de près; que ses biens confisqués seroient saisis sur le champ par la justice, & qu'il seroit prudent qu'il se retirât de ce château le plus promptement avec tout ce qui lui appartenoit, & les gens qu'il voudroit emmener.

Sainville remercia le lieutenant, & n'hésita pas à suivre son conseil. Il fit emballer les papiers de Dorival, ce qui lui restoit de plus précieux, & tout ce qui pouvoit être à l'usage de Zélie. Le chirurgien reçut un don considérable, l'ayant assuré qu'il n'avoit plus rien à craindre. Il repartit pour Paris, avec ordre de porter des nouvelles de Sainville à son oncle, & de l'assurer que dans quinze jours il seroit auprès de lui.

Sainville possédoit en Normandie une belle

terre bien bâtie, dont les jardins & le parc, entourés de murs élevés, avoient été plantés & embellis par le célèbre le Noſtre. Ce château n'étoit qu'à la diſtance de vingt lieues, de l'habitation de Dorival. Dès que le chirurgien, auquel il n'avoit pas voulu communiquer ſes projets, fut parti pour Paris, il ſe rendit dans ce beau ſéjour avec madame Berrard, la petite Zélie & le bon homme Cléante; il avoit reçu le ſerment de ces deux fidèles ſerviteurs, de garder le ſilence ſur la naiſſance de Zélie, & même de ne rappeler jamais le nom de ſon père à cette enfant.

Sainville s'occupa pendant les premiers jours, de tout ce qui pouvoit rendre cette habitation auſſi commode qu'elle étoit agréable; il ſe garda bien de rien changer aux jardins, il reſpecta l'ouvrage d'un grand homme, & ne défigura point par des colifichets l'enſemble noble & riant que le goût éclairé de le Noſtre leur avoit donné. La ſeule choſe qu'il ſe permit, ce fut d'élever bien plus haut une ancienne caſcade à moitié ruinée; les blocs bruts de granite qu'il fit apporter pour la conſtruire, les arbres étrangers qu'il planta ſur les bords, le ſaule paraſol dont les branches longues & pliantes ſe recourboient, & plongeoient leur feuillage juſques dans le canal formé des eaux

de cette caſcade, tout s'y réunit pour lui donner un air majeſtueux & pittoreſque. Il couronna le faîte de cette caſcade par un petit temple antique qu'il voulut, en mémoire de Dorival, conſacrer à l'amitié. Les entours de ce temple reſtèrent agreſtes; & ſon abord ombragé de toutes parts, ſembloit annoncer que le ſilence & la ſolitude ſont auſſi chers à l'amitié qu'à l'amour.

Sainville, après s'être bien tendrement occupé de tout ce qui pouvoit être utile à l'enfant de ſon ami, la laiſſa dans les bras d'une ſeconde mère, en la confiant à madame Berrard; & Cléante érigé par lui comme intendant & maître en ſon abſence, n'eut d'autre ordre que de ſe conformer à ceux que madame Berrard lui donneroit pour Zélie; il les embraſſa tous les trois bien tendrement, & partit pour Paris.

Son premier ſoin en arrivant fut d'aller voir ſon oncle & le marquis de Villers; ils furent pénétrés de joie, en s'aſſurant qu'il ne ſe reſſentoit plus de ſa bleſſure; mais ils frémirent en apprenant les détails du combat de Dorival, dont ils ne connoiſſoient encore que ceux d'après leſquels on alloit bientôt condamner cet ami malheureux à l'échafaud.

Ah! ne perdons pas un moment, s'écria Sainville, à faire un mémoire particulier pour

le préſenter au miniſtre, & le prier de faire ſuſpendre la procédure. Je doute fort, dit le marquis de Villers, que cette démarche puiſſe réuſſir; les dépoſitions ſont trop fortes, & le procès eſt déja trop avancé. N'importe, dit Sainville, ne dois-je donc pas employer toutes les reſſources poſſibles pour ſauver mon malheureux ami? Sainville écrivit lui-même avec la force & la chaleur qu'inſpire la paſſion de ſervir l'innocence & de ſauver un ami. Ariſte & le marquis furent aſſez frappés des faits & des motifs par leſquels Dorival avoit été entraîné dans cette malheureuſe affaire, pour concevoir quelque eſpérance de toucher le miniſtre. Mais vraiment, dit Ariſte, ſavez-vous que nous lui devons une viſite, ainſi qu'à Cléon? A ces mots, il lui remit entre les mains les billets par leſquels les deux familles lui faiſoient part du mariage de Cléon & de Clarice.

Les grandes maiſons du Royaume ont preſque toutes quelques alliances entr'elles; autrefois la part réciproque que dans pluſieurs occaſions elles ſe faiſoient mutuellement, en entretenoit l'union; aujourd'hui ce n'eſt preſque plus qu'un devoir de politeſſe, qu'on remplit ſans attacher aucun intérêt à ce procédé.

Le bon homme Cléon avoit cependant conſervé plus qu'un autre les coutumes & les mœurs

de ſes pères; un billet de ſa main, joint à la formule ordinaire, mettoit Ariſte & ſon neveu dans le cas de voir qu'il les diſtinguoit parmi ſes autres alliés; qu'étant couſins au troiſième degré, il ſe faiſoit honneur de le leur rappeler, & qu'il déſiroit ſe lier avec eux. Sainville ſaiſit vivement un nouveau moyen qu'il crut pouvoit être utile: il courut chez le vieux Cléon, qui le reçut à bras ouverts, & qui le préſenta lui-même à Clarice, comme un couſin dont le nom & la perſonne lui faiſoient honneur.

Clarice & Sainville rougirent un peu dans ce premier abord; l'un & l'autre n'ignoroient pas la démarche indiſcrette que Valcourt avoit faite; mais nulle impreſſion plus vive ne les ayant troublés, ils ſe trouvèrent mutuellement très-aimables, & conſervèrent aſſez de liberté pour ſe le faire connoître ſans être embarraſſés. Sainville même ſaiſit cette occaſion de dire à ſa nouvelle couſine Clarice, qu'il avoit une grace à lui demander, celle de ménager les bontés de ſon père en ſa faveur, & d'obtenir pour le marquis de Villers un moment d'audience le jour qu'il voudroit leur donner pour lui.

Il faut en convenir, le portrait que Valcourt avoit fait de Clarice étoit aſſez vrai pour qu'elle ſe ſentît un peu piquée de ce que Sainville ne paroiſſoit pas aſſez ébloui par ſes

charmes, & qu'il ne marquoit aucun regret. Vous auriez pu, Monſieur, lui dit-elle, apprendre un peu plutôt l'eſtime que mon père a pour vous, & le plaiſir qu'il ſe fait de vous voir: c'eſt un peu tard vous adreſſer à moi pour le prevénir de ce que vous avez à lui dire, & j'aurai peu de mérite auprès de vous en me chargeant d'une négociation auſſi facile.

Sainville, beaucoup plus occupé de ſervir Dorival que de répondre à cette petite agacerie, eut l'air de la reconnoiſſance la plus vive. Ses expreſſions furent aſſez animées pour que ceux qui l'écoutoient puſſent les prendre pour celles d'un homme paſſionné. Cela ſuffit à Clarice: elle ſe ſoucioit peu que ſon couſin le fût, mais elle étoit jalouſe qu'il parût l'être; elle lui promit de parler le même ſoir à ſon père. Elle lui tint parole; & dès le lendemain matin, Sainville reçut un courrier qui lui dit que le miniſtre l'attendoit: il alla prendre le marquis de Villers, & ſe rendit chez lui ſur le champ.

Le miniſtre les reçut avec la plus grande diſtinction, & dit beaucoup de choſes flatteuſes à Sainville ſur ſes talens pour la guerre, & ſur les campagnes brillantes qu'il avoit faites en Italie. Sainville liſant dans ſes yeux que ſes offres de ſervice étoient ſincères, lui préſenta le mémoire qu'il avoit fait en faveur de Do-

rival, en lui disant, que le marquis de Villers pouvoit attester l'exacte vérité des faits qu'il contenoit. Monsieur, lui dit le ministre, après avoir lu ce mémoire avec attendrissement, on ne peut être plus intimement persuadé que je le suis de tout ce que je viens de lire. J'aurois dû prévoir la juste punition du coupable Valcourt, & n'avoir pas la condescendance pour ses proches de le faire revenir de son exil. Je plains beaucoup M. Dorival, & suis fort aise qu'il ait dérobé sa tête à l'arrêt qui la menace; mais, mettez-vous à ma place, Monsieur, puis-je demander au roi la grace d'un homme qui se trouve maintenant sous le glaive de la justice, convaincu d'un meurtre & d'avoir été l'agresseur? Je ne peux arrêter à présent le cours de la procédure, ni retarder son arrêt; mais le roi peut dans la suite accorder sa grace, ce qu'il ne pourroit faire à présent que d'après des faits déshonorans pour la mémoire d'un homme qui tient à toute la France. Laissez-moi cet écrit, je vais l'apostiller de ma main; j'espere m'en servir avec succès dans un temps plus heureux, & rappeler un jour Dorival dans sa patrie.

Le marquis de Villers & Sainville furent obligés de convenir que le ministre avoit raison, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus

dans les circonſtances préſentes. Le miniſtre finit par combler Sainville de marques d'amitié, le pria de regarder ſa maiſon comme la ſienne, & réitéra la promeſſe de ſaiſir le moment d'obtenir la grace de ſon ami.

Sainville eut la douleur, peu de jours après, d'apprendre que l'arrêt qui condamnoit Dorival à perdre la tête, avoit été porté tout d'une voix. L'amitié qui les uniſſoit étoit trop connue pour qu'il ne prît pas le parti de ſe ſouſtraire pendant quelque temps aux yeux du public. Il partit pour aller paſſer quelques mois à ſon régiment, où le marquis de Villers plaça ſes deux enfans, ſachant qu'il ne pouvoit les mettre ſous les ordres de perſonne qui pût mieux que Sainville les former pour la guerre & pour la ſociété. En allant ſur la frontière joindre ſon régiment, Sainville ſe détourna pour aller voir la chère & malheureuſe enfant qu'il avoit adoptée; il s'attendrit en l'embraſſant, & ſentit qu'elle lui devenoit de jour en jour plus chère.

L'attachement que Sainville avoit pour le marquis de Villers, le rendit attentif à la conduite de ſes deux fils pendant le temps qu'ils paſſèrent au régiment. Il trouva dans tous les deux des ſentimens d'honneur, de l'eſprit & du zèle pour leur métier; mais il eût bien deſiré dans le

cadet, la même prudence que dans l'aîné. Le chevalier de Villers avoit une très-jolie figure dont il paroiſſoit trop occupé; il étoit léger dans ſes propos, recherché dans ſa parure, cherchant à plaire à toutes les femmes de ſa garniſon, les perſiflant toutes; & Sainville, qui d'ailleurs en étoit très-content, prévoyoit que ces petits défauts ne feroient qu'augmenter lorſqu'il ſeroit ſur un plus grand théâtre.

Les deux frères repartirent les premiers pour retourner auprès de leur père; & Sainville fut paſſer quinze jours dans ſon château, quoiqu'il n'y pût être attiré que par le plaiſir de voir Zélie. Il la trouva grande, très-embellie, & fut étonné des progrès de ſon intelligence. Quoiqu'elle eût la gaîté de ſon âge, elle n'en avoit pas la légéreté; il falloit que madame Berrard répondît à toutes ſes queſtions, qui ſouvent n'étoient point celles d'un enfant, & qui faiſoient connoître qu'elle commençoit à réfléchir. Sainville jugea que ſon eſprit étoit aſſez avancé pour commencer à ſuivre le ſyſtême d'éducation que Dorival avoit formé pour elle; & reſpectant la volonté d'un père, & la parole qu'il avoit donnée à ſon ami, il prit avec madame Berrard des meſures pour ſe conformer à ce ſyſtême.

Dès ce moment madame Berrard éloigna

d'elle le peu d'enfans de ſon âge qu'elle avoit vus juſqu'alors; on agrandit l'appartement qu'elle occupoit, de quelques pièces; il n'en fut aucune qui ne renfermât tout ce qui pouvoit lui faire acquérir quelques talens nouveaux, quelques connoiſſances utiles. Mais rien n'étoit préſenté ſous ſes yeux comme une occupation qu'on voulût lui propoſer; ce n'étoit encore qu'un objet de curioſité pour elle, ce n'étoit qu'un nouvel amuſement qu'on plaçoit ſous ſa main. On fit un petit retranchement dans le parc, pour former un jardin aſſez ſpacieux, que l'on entoura de murs très-élevés; il fut diſtribué part l'art, de façon que tout pût lui faire naître des idées nouvelles ſur la culture agréable ou utile; de belles fleurs furent entremélées avec des plantes ſalutaires; les arbuſtes fleuris le furent avec des arbres fruitiers; cette partie fut décorée par une petite caſcade qui tomboit d'un tertre, & par quelques gerbes jailliſſantes qui s'élevoient d'une touffe de roſeaux, une fontaine qui ſortoit d'une roche, couloit dans des goulotes qui portoient la nourriture & la fraîcheur dans les carreaux d'un petit potager.

Parmi les eſſais que Zélie s'amuſoit à faire de tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, rien ne la ſurprit autant que les premiers ſons

qu'elle tira d'un clavecin. Elle courut à Sainville, qu'elle appeloit tantôt ſon papa, d'autres fois ſon ami, pour lui faire part de cette grande découverte. Sainville, qui touchoit ſupérieurement cet inſtrument, l'étonna bien davantage lorſqu'il joua tous les airs qu'elle avoit appris de ſa bonne, & les lui fit paroître bien plus agréables par l'accompagnement qu'il y joignoit. Un autre jour qu'elle s'amuſoit à faire des lignes ſur un papier, avec un crayon, Sainville prit ce crayon, & fit le deſſin agréable d'une jeune enfant dans la même attitude où Zélie étoit alors: elle fut encore bien plus étonnée de ce nouveau prodige. Ce fut ainſi qu'il s'y prit pour lui donner de nouvelles idées, & que, ſans exciter ſon imagination, il attendit toujours ſes queſtions, pour agrandir & pour éclairer ſes premières notions. C'eſt d'après l'exemple que madame Berrard reçut de Sainville, qu'elle ſuivit ſa méthode avec autant d'intelligence que de zèle & de douceur, dans toutes les occaſions où Zélie frappée d'un objet nouveau lui montroit le deſir de le connoître. C'eſt ainſi que l'un & l'autre réuſſirent à profiter des premières ſenſations de Zélie, pour lui faire naître des idées claires & poſitives de tout ce qui la frappoit & qu'ils rendirent les progrès de ſon intelligence auſſi rapides que faciles.

Sainville fut ſi ſatisfait de voir la réuſſite des premiers moyens qu'il avoit employés, qu'il s'oublia plus d'un mois dans ſon château, toujours occupé des mêmes ſoins. Dès ce premier voyage il ſe ſentit le cœur ſerré lorſqu'il quitta la petite Zélie, & qu'il vit les larmes amères qu'elle répandoit à ſon départ. Il lui promit de n'être pas plus de ſix mois ſans la voir. J'eſpère, lui dit-il, ma chère enfant, que lorſque je reviendrai vous m'étonnerez par les accords que vous tirerez de ce claveſſin, & par votre adreſſe à tracer les contours de tous les objets que vous voudrez fixer ſur ce papier. Sainville, de retour dans la capitale, continua d'aller ſouvent à Verſailles, où le miniſtre, père de Clarice, lui procura tous les agrémens dont ſa naiſſance le rendoit ſuſceptible à ſon âge; & le plus grand de tous (pour un François) ce fut la bienveillance de ſon maître, auquel le miniſtre avoit parlé de lui comme d'un homme fait pour parvenir un jour aux premiers honneurs de ſon état.

Sainville ne retrouva point Clarice à Verſailles; elle n'y venoit plus paſſer que vingt-quatre heures, pour paroître à la toilette, & voir ſon père. La ſanté du vieux Cléon étoit devenue ſi chancelante, qu'il avoit été forcé de quitter la cour & de ſe retirer dans le ma-

gnifique hôtel qu'il avoit à Paris. Quoique Cléon y fut rarement en état de voir du monde, ſa maiſon n'en étoit pas moins brillante ; le plus gros jeu, la meilleur chère, des bals, des concerts, attiroient près de Clarice la ſociété la plus nombreuſe ; elle eût été peut-être auſſi la mieux choiſie, ſi les charmes de Clarice, & le plaiſir de plaire, qu'elle avoit peine à diſſimuler, n'euſſent pas rendu ſa maiſon le rendez-vous de la jeuneſſe la plus folle & la plus légère de la ville & de la cour. Sainville, comme parent de Clarice, & par toutes ſortes de raiſons, ne put ſe diſpenſer de l'aller voir ſouvent, & de ſe trouver dans cette ſociété trop tumultueuſe pour lui. Rien n'eſt plus embarraſſant pour un jeune homme auſſi ſenſé que l'étoit Sainville, que de ſe trouver confondu dans une foule de gens de ſon âge, qui n'avoient encore acquis ni ſon maintien ni ſes principes. Il ſentoit le ridicule d'affecter une trop grande réſerve, qu'ils euſſent taxée de pédantiſme. Il lui paroiſſoit abſurde de les imiter, & de ſe prêter à leur ton perſiffleur ou maniéré. L'aîné des Villers lui parut être un des plus ſenſés de tous, & conſerva pour lui la conſidération qu'un jeune capitaine doit à ſon colonel. Pour le chevalier, ſon début fut de lui ſauter au cou : Oh ! parbleu, mon

cher Sainville, lui dit-il, j'ai bien envie de te faire payer ici toutes les leçons dont m'aſſommoit à Metz mon grave colonel; je te reſpecterai toujours quand nous ſerons ſous les armes, mais ici nous ſommes tous égaux, & peut-être même aurois-je quelque avantage ſur toi. Ne crains rien cependant; je ne prétends pas en abuſer, car je t'aime malgré ton air de ſageſſe; & même, ſi j'ai quelque crédit ſur notre belle couſine, je veux qu'elle t'aime auſſi: tu ne ſeras point de trop dans nos parties; tu me ſeras même utile pour aller quelquefois amuſer le bon homme Cléon; car pour moi je t'avoue que je n'en ai pas le courage; & quoique je trouve ſa femme charmante & preſque auſſi folle que moi, je croirois acheter trop cher le plaiſir de lui plaire, par les ſoins qu'il me faudroit rendre à ſon vieux mari.

Ce langage eût paru bien étrange à tout homme du caractère de Sainville, qui n'eût pas vécu long-temps dans la haute ſociété; mais c'eſt dans ce tourbillon d'hommes très inégaux entr'eux, qu'un eſprit obſervateur & ſage apprend à connoître tous les tons, à ſupporter tous les ridicules qui ne peuvent lui nuire; & les travers du caractère des autres ne ſont pour lui qu'un ſpectacle qui l'intéreſſe peu, & qui ne ſervent qu'à perfectionner le ſien. Cependant

l'intérêt qu'il prenoit au fils d'un homme qu'il eſtimoit, & à la fille d'un miniſtre dont il étoit auſſi bien traité, lui donna la curioſité d'examiner comment le chevalier de Villers & Clarice étoient enſemble. Il ne fut pas long-temps à les pénétrer; il connut facilement que le chevalier étoit beaucoup plus occupé de lui-même & de ſon plaiſir, que d'un véritable amour; qu'il n'avoit que des déſirs, & qu'heureuſement il n'avoit encore que des eſpérances que ſon amour-propre lui faiſoit regarder comme certaines, mais qui ne le captivoient pas aſſez pour qu'il réſiſtât aux agaceries de la première coquette ou du premier oiſon qui chercheroit à lui plaire.

L'examen qu'il fit des ſentimens de Clarice fut plus long, & lui donna quelque inquiétude pour elle; il s'apperçut que les propos légers & l'air enjoué que Clarice affectoit, & ſur-tout en préſence du chevalier de Villers, étoient quelquefois ſuivis d'un inſtant de ſérieux & d'embarras; il ſurprit un jour ſes yeux attachés fixement ſur le chevalier, dans un moment où celui-ci paroiſſoit vivement occupé de vaincre la réſiſtance d'une jolie femme qui s'oppoſoit au deſſein qu'il avoit de rattacher ſon bouquet, mais dont la mine prouvoit qu'elle écoutoit avec complaiſance tous les propos galans qu'il joignit à des ſoins bien vifs & bien empreſſés.

Sainville crut même remarquer que les beaux yeux de ſa couſine avoient été pendant un inſtant rougis par les larmes; mais Clarice étoit trop adroite pour n'avoir pas caché ſur le champ cette impreſſion: elle ſe retira de ce moment d'embarras, en ramaſſant l'éventail de cette femme, qui venoit de tomber; elle le lui rendit en riant; & le chevalier, la voyant auſſi près de lui, ſe trouva forcé de renoncer à ſon entrepriſe, & de ſe partager entre elles.

L'examen que Sainville venoit de faire, avoit été plus favorable à Clarice qu'au chevalier de Villers. Elle eſt capable d'aimer, ſe diſoit-il; l'amour peut la guérir de ſa coquetterie; mais il ne corrige pas auſſi facilement l'amour-propre. Cependant je ſuis payé pour croire que le cœur du chevalier de Villers eſt ſenſible peut être, gâté par le mauvais exemple & le ton & la conduite que bien des femmes ont aujourd'hui, croit-il que le bon air eſt de ne paroître jamais s'attacher ſérieuſement. Non, il n'eſt pas poſſible, s'il a connu les ſentimens que j'ai démêlés dans ma couſine, qu'il ſe refuſe au bonheur d'être aimé par une des plus charmantes femmes que je connoiſſe; mais peut-être aura-t-elle rebuté quelqu'une de ces déclarations bannales que nos jeunes gens prodiguent, & Villers ſe croiroit déshonoré s'il étoit ſoupçonné de n'être

pas

pas heureux dès qu'il a déclaré ſon amour.

Sainville, ſans avoir été ému par les charmes de Clarice, s'étoit cependant ſenti pour elle une douce ſympathie. Il lui ſavoit très-bon gré de n'avoir point pris avec lui le même ton qu'elle avoit avec ceux dont elle s'amuſoit à faire la conquête. Une vraie coquette, penſoit-il, ſe gardera bien plus d'avoir un amant décidé dont elle redouteroit la tyrannie, qu'elle ne ſe défendra de former une liaiſon intime: on ſe laſſe à la longue de déguiſer ſans ceſſe ſes ſentimens; on peut ſentir le beſoin d'avoir un ami, de lui donner ſa confiance, & de faire jouir du moins ſon ame des plaiſirs purs de l'amitié: je ſens le deſir de mériter celle de Clarice.

Sainville ne s'abuſoit point en penſant ainſi de Clarice; elle ne cédoit qu'à regret au penchant qu'elle avoit pour Villers, dont elle connoiſſoit les faux airs & la légéreté. Que n'a-t-il l'ame & le caractère de Sainville, ſe diſoit-elle! Ah! qu'il eût été dangereux pour moi s'il eût eu ſa candeur? Pourquoi mon foible cœur ſent-il un charme invincible qui l'entraîne pour Villers, ou pourquoi la conduite de Villers me force-t-elle à le combattre ſans ceſſe?

Sainville & Clarice, ſe livrant ſans crainte aux ſentimens qu'ils ſe ſentoient l'un pour

l'autre, & ſe voyant preſque tous les jours, il s'établit bientôt entre eux cette douce familiarité, cette confiance réciproque qui forme des liens bien plus durables que ceux de l'amour. L'une ſentoit le plaiſir d'ouvrir ſon cœur; l'autre, s'intéreſſant vivement pour elle, voyoit qu'elle avoit beſoin de ſes conſeils, & qu'heureuſement il étoit encore temps de les lui donner.

Sainville cependant ne put ſe réſoudre à détruire le chevalier dans le cœur de Clarice; il étoit l'ami de ſon père; il ſe rappelloit le moment où Villers baigné de larmes arrêtoit ſon ſang; il lui connoiſſoit d'ailleurs mille bonnes qualités. Il a toutes les eſſentielles, ſe diſoit-il; l'âge & de meilleurs conſeils pourront en faire un homme plus ſolide. Cléon ſe meurt; Clarice va devenir maîtreſſe de ſon ſort & d'une fortune immenſe. Elle aime Villers: ah! n'ayons pas le zèle imprudent de travailler à ſéparer pour toujours deux perſonnes qui me ſont chères, & qui peuvent un jour faire mutuellement leur bonheur.

C'eſt d'après ces réflexions que Sainville ſe conduiſit avec Villers & ſa couſine, pendant les ſix mois qui précédèrent le temps de rejoindre ſon régiment. Il gagna peu ſur l'air & le ton léger de celui-ci; mais il lui fut bien facile de

détruire en ſa couſine un défaut qui ne tenoit point à ſon caractère; il eſt vrai qu'il y fut aidé par l'amour.

Clarice, pleine de confiance pour Sainville, n'avoit point éprouvé la douleur de lui voir combatre ſes ſentimens pour Villers. Les conſeils ſenſés de ſon ami ne s'étoient portés que ſur la conduite qu'elle devoit obſerver avec lui. Soyez plus réſervée avec Villers, lui diſoit-il; ayez moins l'air de vous occuper de ſes petites gentilleſſes, & de vous amuſer de ſes propos légers. Mais auſſi, mon aimable couſine, prenez le même ton avec tous ceux qui vous entourent: n'humiliez point Villers en paroiſſant les écouter avec plaiſir; accoutumez par degrés votre ſociété bruyante à prendre un ton plus ſérieux, & vous forcerez bientôt Villers à s'y conformer.

Clarice ſentit toute l'importance & la vérité du conſeil de Sainville. Nous recevons toujours bien celui qui ne combat pas la paſſion qui nous eſt chère, & qui peut lui devenir utile. Sa conduite y fut conforme; & les folles eſpérances de Villers furent preſque anéanties, ſans que ſon amour-propre pût en être bleſſé. Parbleu, ſe dit-il, voilà tous nos agréables bien déroutés: comment aurions-nous pu craindre que la nouvelle folie de Clarice fût de devenir une femme raiſonnable?

Quoique Zélie ne fût encore qu'une enfant, Sainville ſentoit un ſecret plaiſir à tenir la parole qu'il avoit donnée de l'aller voir. Il fut paſſer quinze jours avec elle en allant rejoindre ſon régiment; il la trouva plus jolie, plus aimable encore qu'il ne l'avoit quittée. Déja ſes crayons, ſon claveſſin ne ſuffiſoient plus à ſes occupations. Un globe qu'elle avoit d'abord ſéparé de ſes cercles pour en faire une boule, avoit été remis avec adreſſe dans ſa poſition par ſes mains: elle demanda l'uſage qu'on en pouvoit faire à Sainville, & ce fut une connoiſſance de plus qu'il eut le plaiſir de lui donner. Lorſqu'après avoir ſervi ſes quatre mois il retourna près d'elle, il la trouva très-occupée à chercher dans un grand livre de cartes les mêmes figures qu'elle voyoit en petit ſur un autre globe qu'elle avoit d'abord traité comme le premier, & Sainville vit avec ſurpriſe avec quelle facilité Zélie ſaiſiſſoit la relation que ces deux globes & les cartes avoient enſemble.

C'eſt ainſi que pendant deux ans encore, Sainville eut la ſatisfaction de voir ſa charmante élève acquérir une connoiſſance nouvelle ou quelque talent agréable, pendant les deux voyages qu'il faiſoit à ſon château deux fois l'an, & toujours avec un nouveau plaiſir. Il eut auſſi celui de trouver Clarice telle qu'il la

deſiroit, & la plus aimable & la meilleure des amies. Cléon dans la caducité touchoit à ſa fin, & recevoit de la belle & jeune Clarice toutes les conſolations dont il pouvoit encore ſentir les charmes. Une ſociété preſque toute nouvelle & bien choiſie, avoit remplacé la foule des gens oiſifs de la cour, & la jeuneſſe turbulente que Zélie avoit écartée de chez elle par le maintien & le ton qu'elle avoit pris. Elle jouiſſoit du bonheur ſecret de voir que Villers aimoit mieux s'y conformer que de ceſſer de la voir; & quoiqu'il fît ſouvent des abſences qu'elle n'avoit jamais l'air avec lui d'avoir remarquées, il revenoit toujours auprès d'elle avec un plaiſir, un reſpect & des ſentimens qu'elle liſoit dans ſes yeux, & qui faiſoient une bien douce impreſſion dans ſon ame.

Les voyages & les ſéjours de Sainville dans ſon château, qui devenoient d'année en année plus longs, & les plus heureux temps de ſa vie, furent interrompus par une nouvelle guerre. C'eſt peut-être un bien; il eſt même peut-être néceſſaire pour une nation belliqueuſe, telle que la Françoiſe, d'avoir quelquefois la guerre pour entretenir ſon eſprit militaire, & pour occuper une nobleſſe nombreuſe & brillante, qui n'a preſque qu'un unique moyen de ſe diſtinguer. Il ſemble que le ciel ait placé près d'elle, à ce

deſſein, les voiſins les plus braves, les plus éclairés, mais auſſi les plus avides, les plus injuſtes, & qui ſont trop orgueilleux pour ne pas révolter une nation noble & fière, qui ne craint que le blâme & le déshonneur. Sainville & le marquis de Villers reçurent des ordres pour ſe rendre promptement à leur deſtination. Cette guerre, que d'abord on crut n'être qu'un feu paſſager, parce qu'il étoit aiſé de voir qu'elle ne pouvoit embrâſer toute l'Europe, fut cependant d'une longue durée; & quoiqu'elle ſe fût portée principalement ſur mer, elle tint pendant tout ce temps ſous les armes les troupes de terre qui, poſtées ſur nos côtes, fourniſſoient de nombreux détachemens deſtinés à combattre ſur nos vaiſſeaux, & ſouvent même à faire des deſcentes ſur les côtes ennemies. Sainville fut aſſez heureux pour trouver encore à ſe diſtinguer ſous les ordres du marquis de Villers, qui l'avoit demandé dans ſa diviſion; ce général eut le bonheur de trouver dans les deux Villers des enfans dignes de lui.

Après quatre ans de guerre, la paix établit la liberté ſur la mer dans le ſein d'une nouvelle nation, & rendit un plein calme à l'Europe. Le marquis de Villers fut élevé au grade de lieutenant général, & Sainville à celui de maréchal de camp: les deux jeunes Villers furent auſſi traités comme

ils l'avoient mérité par leur valeur; l'aîné fut nommé colonel du régiment que commandoit Sainville, & le cadet colonel en ſecond du même corps.

Pendant ce temps, le vieux Cléon avoit fini ſa longue carrière; ſes dernières volontés avoient rendu Clarice la plus riche veuve qui fût à la cour. Les plus grands ſeigneurs & pluſieurs gens titrés formoient des intrigues pour obtenir ſa main. Quelques-uns de ſes anciens adorateurs étoient revenus reprendre ſes chaînes, avec la folle eſpérance de lui faire tourner la tête. Il n'étoit plus temps: Clarice avoit trop de juſteſſe dans l'eſprit, pour ne pas connoître tout le prix des conſeils de Sainville, & pour ne s'être pas reproché les travers paſſagers des deux premières années de ſon mariage; mais il faut convenir que ce qui la défendoit le mieux de ces nouvelles ſéductions, étoit ce ſentiment intérieur & profond qu'elle conſervoit toujours pour le chevalier de Villers. Si celui-ci cependant eût alors employé pour lui plaire les mêmes moyens dont il avoit éprouvé le ſuccès, Clarice peut-être en eût été bleſſée, & ne l'eût pas écouté; mais, plus formé par les campagnes qu'il venoit de faire, & commençant à jouir de l'approbation des gens ſenſés & éclairés, Villers, en revoyant Clarice, n'eut l'air

que d'un homme fidèle à ſes premiers ſentimens, & parut bien éloigné de celui que donne l'eſpérance d'être aimé.

Avec quelle fineſſe, quelle ſecrette ſatisfaction ne lit-on pas dans les yeux de ce qu'on aime, le ſentiment qu'on lui deſire ! Clarice fut ſi touchée de la modeſtie, du reſpect, de la timidité même avec laquelle Villers avoit reparu devant elle, que, bien qu'elle eût conſervé l'air de ſang-froid en lui parlant de la réputation qu'il venoit d'acquérir, elle fut vivement touchée, & ne put s'empêcher de l'avouer à Sainville dans la première converſation qu'ils eurent enſemble. Le chevalier de Villers, lui dit-il, eſt digne de vous par ſa naiſſance & par ſa conduite à la guerre; mais, quoique perſonne ne deſire plus que moi que vous faſſiez ſa fortune & ſon bonheur, je vous conſeille de profiter du temps de votre deuil pour éprouver encore ſi ſon cœur, que vous méritez ſi bien, peut-être entièrement à vous.

Celui de Sainville étoit alors bien occupé de ſa jeune élève. Pluſieurs lettres, où cette enfant exprimoit avec autant d'ingénuité que de graces la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, le vif empreſſement qu'elle lui marquoit de le revoir, ne lui permirent pas de veiller plus long-temps ſur l'amour de Clarice & du chevalier de Villers,

Un intérêt plus vif, une occupation plus douce l'appeloient auprès de Zélie; & ne donnant que trois ou quatre jours à la cour, à ſon oncle, & même à ſes affaires, il partit pour ſon château.

Une lettre que le marquis de Sainville avoit reçue de madame Berrard, le même jour qu'il étoit arrivé de l'armée, l'avoit jeté dans le plus grand embarras. Elle lui mandoit que pendant ſon abſence l'eſprit de Zélie s'étoit développé ſi rapidement, & que les cartes hiſtoriques qu'elle avoit lues lui donnoient une ſi haute idée de la lecture, & des connoiſſances qu'elle devoit faire acquérir, que Zélie lui demandoit avec ardeur de nouvelles cartes, & ſe plaignoit ſans ceſſe qu'on bornât ſon inſtruction à la géographie. Déja Sainville ſe faiſoit un ſcrupule de tromper Zélie; il ſentoit bien d'ailleurs qu'il étoit impoſſible de lui cacher plus long-temps qu'il exiſtoit des écrits dans leſquels les hommes avoient tranſmis les grands événemens & les loix de cette multitude de nations, dont quelques cartes lui donnoient les premières notions; il regardoit comme une injuſtice de priver Zélie des ſecours que ſon eſprit actif deſiroit avec ardeur. Mais, diſoit Sainville en lui même, le ſyſtême d'éducation que Dorival m'a fait adopter pour Zélie ne pourra ſe ſoutenir, ſi je mets des livres dans ſes mains: en exiſte-t-il

un ſeul qui ne puiſſe lui donner l'idée de cette paſſion dangereuſe, qui troubleroit peut-être une imagination vive, & qui combine déja ſi facilement les relations que pluſieurs idées différentes peuvent avoir enſemble? Sainville conclut de cette réflexion, qu'aucun livre, même de ceux qui ſont les plus reſpectables, ne pouvoit être lu, tel qu'il eſt écrit, par une jeune perſonne qu'on vouloit laiſſer dans une ignorance abſolue de tout ce qui peut avoir trait avec l'amour. Son zèle pour ſuivre les intentions de Dorival, & pour écarter toutes les idées qu'il craignoit que la lecture ne fît naître dans l'eſprit de ſon élève, lui fit prendre le parti de ne lui donner aucun des livres qu'on laiſſe ſans inquiétude entre les mains de celles de ſon âge; mais d'en faire des extraits aſſez étendus pour ſatisfaire ſa curioſité, l'inſtruire, & lui faire croire que les ſeuls grands reſſorts qui peuvent mouvoir le cœur humain, ſont l'eſpérance, l'intérêt & l'ambition. Il ne ſe cacha pas à quel point un pareil travail ſeroit long & pénible. Quel temps, quel ennui ne m'en coûtera-t-il pas, ſe diſoit-il, pour remplir ce que j'ai promis à Dorival?

Sainville avoit été quatre ans ſans voir Zélie; elle en avoit douze alors; il ignoroit encore tout ce qui devoit adoucir, embellir même le travail qu'il s'impoſoit lui-même.

Le plaiſir le plus pur remplit le cœur de Sainville, en découvrant ſon château du haut d'une colline. Je vais donc revoir, ſe diſoit-il, cette chère & malheureuſe élève, à qui je dois des ſoins encore plus attentifs & plus tendres qu'à l'enfant que la nature m'auroit donné, puiſque ce ſont l'eſtime, la confiance & l'amitié qui l'ont remiſe entre mes bras.

Le bon homme Cléante fut le premier qui courut au devant de lui. Ah! Monſieur, dit ce ſerviteur attaché, que je ſuis aiſe de vous revoir dans cette bonne ſanté! Dieu merci, les fatigues de la guerre ne prennent point ſur vous; vous avez, parbleu, plutôt l'air d'un jeune capitaine que d'un maréchal de camp. Comment ſe porte Zélie, mon cher Cléante, lui dit Sainville? A merveille, répondit-il, & madame Berrard auſſi; je vais vîte courir au tour pour leur annoncer votre arrivée, car l'appartement de Zélie eſt aſſez éloigné; nulle de ſes fenêtres ne donne ſur la cour; elles peuvent bien encore ignorer votre arrivée. Que voulez-vous dire, dit Sainville avec quelque ſurpriſe? qu'eſt-ce donc que ce tour où vous dites que vous allez courir? Ma foi, Monſieur, j'ignore moi-même quelle nouvelle fantaiſie à pris, il y a déja preſque quatre ans, à madame Berrard; mais pour empêcher, dit-elle, que

mademoiſelle Zélie ne ſoit interrompue dans ſes nombreuſes occupations, elle m'a fait établir un grand vilain tour, qui me déplaît beaucoup; car il me ſépare d'une chère enfant que j'ai vue naître, & même je n'entends plus ſa voix que lorſque madame Berrard nous donne ſes ordres, & qu'elle eſt sûre que je me préſente ſeul pour les recevoir. Vous me ſurprenez, mon cher Cléante, dit Sainville; mais je connois la prudence de madame Berrard; il faut qu'elle ait de bonnes raiſons, dont je ſerai bientôt inſtruit. Allez leur annoncer mon retour, & vous entrerez avec moi chez ma pupille; vous méritez bien cette diſtinction parmi les autres gens de la maiſon.

Peu de momens après, les portes de l'appartement de Zélie s'ouvrirent; elle accourut au devant de Sainville; & ſe jetant entre ſes bras, de groſſes larmes baignèrent ſes joues de roſe. Quel moment pour Sainville, & que ce moment fut déciſif!... Il reſte immobile; un frémiſſement intérieur agite tous ſes ſens; il ſe débarraſſe avec une eſpèce d'effort, des bras de Zélie. Que vous êtes grandie, lui dit-il à la fin! à peine pourrois-je vous reconnoître, ſi vos traits, & ce que je reſſens pour vous, ne m'aſſuroient que c'eſt ma chère Zélie que je revois. Zélie enchantée prend ſa main, l'entraîne au

fond de ſon appartement; elle lui fait parcourir tous ſes cabinets; elle lui montre avec vivacité ſes inſtrumens, ſes globes, ſes crayons, ſes métiers. Voyez, mon papa, mon cher ami, voyez combien je ſuis heureuſe, lui diſoit-elle, en lui montrant tout ce qu'elle appeloit ſes richeſſes; voyez tout ce que vous m'avez donné. Oui, car madame Berrard m'a bien dit que tout ce que j'ai me vient de votre main; auſſi tout cela m'eſt-il bien cher; auſſi j'aime bien à m'en occuper, & j'eſpère que vous voudrez bien voir l'uſage que j'en ſais faire. Sans doute, ma chère Zélie, lui dit Sainville. Appelez moi donc votre enfant, votre amie, mon cher papa, lui dit-elle. Ah! que ces noms me ſont chers, qu'ils me ſont doux, quand je les entends de votre bouche! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, mon ami? je vous trouve un air ſérieux; vos regards ſont toujours bien tendres..... Mais vous avez preſque les larmes aux yeux. Ah! ſeriez-vous mécontent de moi? ne reverriez-vous plus votre enfant avec le même plaiſir qu'autrefois? A ces mots, elle regardoit fixement Sainville; ſa main trembloit dans la ſienne. Sainville ne fit qu'un léger mouvement pour lui tendre ſon autre bras, & Zélie pour la ſeconde fois ſe précipita dans ſon ſein. Sainville eut encore plus de peine que dans le

premier moment à ſe dérober aux innocentes careſſes de Zélie, & pour les interrompre, il adreſſa la parole à madame Berrard. Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, & que les ſoins que vous avez pris de ma pupille, me paroiſſent avoir bien réuſſi!.... Ah! monſieur, dit l'honnête gouvernante, n'en ſuis-je donc pas trop payée? & notre enfant n'a t-elle pas ſurpaſſé toutes mes eſpérances? Vous devez être content de ſa bonne ſanté, de ſa figure, de ſon maintien; mais vraiment vous allez être bien ſurpris, lorſque vous verrez qu'il n'eſt aucun talent qu'on puiſſe acquérir avec tout ce qu'elle vous a montré dans ſes cabinets, qu'elle ne porte déja preſque juſqu'à la perfection.

Il eſt de la vraie candeur d'écouter toujours avec plaiſir une louange méritée. A ces derniers mots de madame Berrard, Zélie fit un ſaut de joie, & courut vers un petit cabinet qu'elle n'avoit point encore ouvert; & riant alors de ce ris charmant & gai qui rappelle celui de l'enfance, elle s'enferma bien vîte dans ce cabinet.

Le motif du grand ſecret que Zélie cachoit en ce moment à ſon ami, c'étoit le plaiſir de le ſurprendre par les ſons d'une harpe que Sainville n'avoit point envoyée, & que les ſoins

attentifs de madame Berrard avoient portée à faire venir pour elle.

Sainville reconnoiſſant les ſons de cette harpe, & s'appercevant que Zélie étoit occupée à l'accorder, ſaiſit ce moment pour demander avec une ſorte d'inquiétude à madame Berrard, ce qui l'avoit engagée à fermer l'appartement, & à établir le tour dont Cléante venoit de lui parler. Un rien, monſieur, un très-petit événement, qui n'a laiſſé nulle trace dans l'eſprit de Zélie, mais qui pouvoit déranger nos projets, s'il eût été répété. Vous ſavez que l'uſage de la campagne eſt que les vaſſaux de la terre viennent, le premier mai, planter un arbre à la porte de leur ſeigneur; les habitans de ce lieu vous adorent; ils étoient venus s'acquitter de ce devoir. Un tambour & des violons précédoient la jeuneſſe du village, parée de rubans de votre livrée. Zélie, âgée de ſept ans alors, étoit accourue ſur le balcon de la grande ſalle qui donne ſur la cour, & je crus ne devoir pas l'empêcher de prendre cet amuſement. Dès que les plus forts des villageois eurent planté le mai, & que le bailli ſe fût écrié par trois fois, » Vive le roi & notre bon ſeigneur qui le » ſert ſi bien! » les jeunes gens & les jeunes filles ſe prirent par la main, & danſèrent tous en rond autour du mai, chantant des couplets

dont les violons répétoient le refrein. J'obſervois les yeux de Zélie, que ce petit ſpectacle amuſoit, & qui n'eût pas été trop fachée de ſauter avec eux. La danſe étant finie, chaque villageois donna la main à ſa danſeuſe pour la reconduire près de ſa mère: l'un d'eux, plus entreprenant que les autres, eut la hardieſſe de ſaiſir dans ſes bras celle qu'il tenoit, & de lui donner un baiſer qu'il ne déroboit pas, car la fillette paroiſſoit le recevoir d'aſſez bon cœur. Ah! ma bonne, regardez donc comme on embraſſe cette jeune fille, s'écria Zélie; c'eſt ſûrement ſon bon ami, comme M. le marquis de Sainville eſt le mien; car il me paroît trop jeune pour être ſon papa. Non, ma mignonne, lui dis-je; je les connois tous les deux, c'eſt le frère de cette fille; & ſi vous en aviez un, il vous embraſſeroit de même. Ah! me dit-elle avec cet air ingénu que vous lui connoiſſez, je ne me ſoucie point du tout d'avoir un frère: mon papa l'aimeroit peut-être mieux que moi. Je veux, oui, je veux toute ſeule, toute ſeule jouir du plaiſir d'être embraſſée par lui.

La porte du cabinet qui s'ouvrit à l'inſtant, & Zélie ſe tenant bien droite & portant ſa harpe d'un air triomphant, ſauvèrent Sainville de l'embarras d'avoir à cacher le trouble que le récit de madame Berrard venoit d'exciter dans ſon

ſon ame. Zélie préluda d'une main légère, & paſſant par degrés à des accords plus doux & plus harmonieux, elle accompagna ſa voix charmante en chantant :

Si lagna la Tortorella
Nell' aſſenzza d'el fratel amato.

Il ſeroit bien difficile de définir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de Sainville ; il n'en auroit pu rendre compte lui-même. Il étoit enchanté des talens, des nouvelles graces & des ſentimens qu'il trouvoit dans Zélie. Peut-on être auſſi parfaite à douze ans, ſe diſoit-il ? que ſera-t-elle donc à quinze, lorſque ſon eſprit ſera plus éclairé ? Son imagination lui peignoit Zélie avec trois années de plus : un ſentiment auquel il n'oſoit s'arrêter, le troubloit aſſez pour lui faire deſirer & craindre également de la voir à cet âge. Ah ! Dorival, Dorival, s'écria-t-il promptement, que tu ſerois heureux, que tu ſerois content de ton ami, ſi tu voyois ta Zélie ! Nous ne pouvons point dire ſi Sainville avoit déja beſoin de ſe rappeller les devoirs ſacrés de l'amitié ; mais nous pouvons aſſurer qu'il les remplit tous, & que l'amour paternel ne peut inſpirer des ſoins & des ſentimens plus purs &

plus tendres que ceux dont il ſe ſentit pénétré pour Zélie.

Ce fut avec le même empreſſement que Zélie lui donna des preuves tour-à-tour de ce qu'elle avoit acquis dans ſon abſence; mais il eût été bien facile de diſtinguer que ce n'étoit point avec le petit amour-propre d'une enfant de ſon âge, mais avec le ſentiment & la ſimplicité d'une fille bien tendre qui rend compte de ſes occupations à ſon père, & qui deſire ardemment trouver dans ſon ame la douce récompenſe de ſes premiers ſuccès.

Sainville mérita bien pendant le ſéjour qu'il fit dans ſon château, la tendreſſe, la ſoumiſſion, l'entière confiance de Zélie, & la haute opinion que Dorival avoit eue de l'honneur & des ſentimens qui régnoient dans ſon ame. Il reçut, il approuva les tendres plaintes que lui fit Zélie, de n'avoir point encore acquis les connoiſſances que peut donner la lecture : il lui promit de réparer promptement ce qu'il avouoit être un oubli de ſa part. Il la prévint que ce ne ſeroient point des livres qu'elle recevroit de lui. Les Auteurs de ces livres, lui diſoit-il, ſont preſque toujours beaucoup plus occupés d'eux, que du fond de leur ouvrage. Le deſir de briller, l'eſprit de parti, l'amour de leur opinion particulière, altèrent ſouvent la vérité des faits, excuſent des actions

coupables & préſentent des préjugés comme des principes. J'eſpère, ma chère Zélie, me rendre digne de votre confiance par mon extrême attention à vous garantir de recevoir de fauſſes idées. Je ferai des extraits de tous les livres que je croirai propres à vous plaire comme à vous inſtruire; je tâcherai de m'éloigner également d'une ſéchereſſe qui vous rebuteroit, ou de ces détails minutieux qui ſurchargent la mémoire ſans éclairer l'eſprit. J'éviterai ſur-tout ces longues diſſertations ſouvent obſcures, qui ne prouvent que la prétention, ou les nuages que des Auteurs orgueilleux ou ſans énergie ſément dans le récit des faits qu'ils n'ont pas mis aſſez en ordre pour les écrire avec force & rapidité. Quoi! mon ami, lui dit Zélie, vous pouvez avoir la patience de vous occuper aſſez de votre pauvre enfant pour vous captiver à ce travail! Oui, ma chère Zélie; la portée de votre eſprit, mon amitié pour vous, ma propre utilité même, tout me rendra cette occupation agréable.

Si Sainville avoit été ſurpris de la ſcience que Zélie avoit acquiſe dans la muſique & de ſon talent pour tous les inſtrumens, il le fut encore plus de celui qu'elle avoit pour le deſſin. Son porte-feuille étoit déja rempli des différentes vues de ſon château, & de la copie

qu'elle avoit faite du peu de tableaux exposés sous ses yeux: tout étoit rendu fidèlement; mais jusqu'alors elle n'avoit pu se servir que de ses crayons & d'encre de la Chine: heureusement, Sainville avoit apporté de Paris une boîte pleine de crayons de pastel, dont il savoit se servir d'une main sûre, pour donner de la vie, des graces & de la ressemblance aux portraits qu'il s'amusoit à faire. Il essaya devant elle celui du vieux Cléante; & la tête chenue, le visage riant, déja sillonné par les rides du bon-homme, furent rendus avec la plus grande vérité. Zélie en fut frappée, & Sainville lut dans ses yeux avec quelle vivacité son élève saisissoit ce nouveau moyen de rendre la nature, & l'ardeur du desir qu'elle avoit de s'essayer à ce nouvel art. Sainville lui remit ses crayons: voyons, dit-il, si vous réussirez à copier ce portrait. Zélie le prit de sa main, fit le tour de la table, & se plaça vis-à-vis de lui. Bientôt elle traça quelques traits, en paroissant, autant qu'elle le pouvoit, occupée de son modèle, mais jetant souvent, à la dérobée, bien des coups d'œil sur Sainville. Après quelques minutes, elle s'arrêta, parut mécontente de ce qu'elle avoit fait, & tout-à-coup chiffonnant & déchirant son papier, elle courut avec un petit air de dépit le jeter dans le feu. Sainville & Madame Berrard qui

ſe trouvoit aſſiſe à côté de lui, rioient de l'impatience de Zélie: ſur le champ ils la virent ſe raſſeoir d'un air plus tranquille, prendre un autre papier & recommencer ſon ouvrage. La voyant fortement occupée & manier ſes différens crayons avec plus d'aſſurance, Madame Berrard voulut ſe lever pour s'approcher d'elle: Mon Dieu, ma bonne, cria-t-elle, ne me troublez point; aſſeyez-vous de grace, & laiſſez-moi finir ce que j'ai commencé. Une heure s'étoit à peine écoulée, lorſque Zélie ſe levant en riant, leur cria vivement: Eh bien! voulez-vous voir le bon-homme Cléante? Tenez, le voilà de ma façon.

Sainville fut auſſi confondu que Madame Berrard, lorſqu'en regardant le portrait que Zélie venoit de faire, ils virent que c'étoit celui de cette bonne gouvernante.

Seroit-on ſurpris d'apprendre que le premier eſſai que Zélie avoit fait de ſes crayons, étoit de peindre Sainville? mais ne trouvant pas que cet eſſai répondit aſſez à ſon idée, elle l'avoit déchiré ſur le champ, & n'ayant pas la même inquiétude pour celui qu'elle ſe propoſoit de faire de Madame Berrard, elle l'avoit peinte avec facilité. Sainville ne put refuſer des louanges au travail de Zélie: la reſſemblance étoit parfaite; mais elle l'avoit beaucoup embellie, &

le coloris du teint d'une bonne de l'âge de cinquante ans étoit celui d'une femme de trente. Sainville & Madame Berrard même le lui firent remarquer; Zélie diſputa, ſoutint la vérité de ſon portrait. Ne m'impatientez point, mon ami, dit-elle à Sainville; la phyſionomie de ma bonne eſt douce & riante : je l'aime de toute mon ame, & je l'ai peinte telle que je l'y ſens gravée. Charmante enfant! s'écrioit Sainville; tandis que Madame Berrard, les larmes aux yeux, ſerroit Zélie dans ſes bras.

Ce fut dans ces douces occupations que Sainville paſſa plus d'un mois dans ſon château; peut-être même s'y ſeroit-il oublié plus longtemps, ſans pluſieurs lettres qu'il reçut d'Ariſte & de Clarice qui le preſſoient de revenir. Il ſe ſépara de Zélie avec d'autant plus de regrets, qu'il prévoyoit les nouvelles inſtances que ſon oncle alloit lui faire pour un établiſſement, & qu'il auroit peut-être à raccommoder quelques tracaſſeries entre ſa couſine & le chevalier de Villers, dont il connoiſſoit l'imprudence & la légéreté.

Sainville ne s'étoit point trompé dans ſes conjectures; le ſeul article ſur lequel Ariſte n'écoutoit point les leçons de la philoſophie, c'étoit ſur le mariage de ſon neveu. Sainville, officier-général, très-jeune encore, ayant une

grande fortune, assuré de celle d'Ariste & jouissant de la réputation la plus honorable, étoit desiré par les plus grandes familles de la cour. Ariste pouvoit choisir ; mais il ne pouvoit déterminer son neveu à lui laisser faire aucune démarche qui pût le compromettre, & ne pouvoit démêler encore quel secret motif pouvoit le porter à se refuser à ses desirs.

« Hélas ! mon cousin, lui dit Clarice la première fois qu'ils se trouvèrent seuls ensemble, que vous pensiez juste ! que vous aviez raison de me conseiller d'éprouver le caractère du chevalier de Villers, avant de lui laisser connoître tout le pouvoir qu'il avoit sur mon cœur ! Le croirez-vous ? c'est dans le moment même que je croyois pouvoir le lui déclarer, que sa légéreté naturelle l'entraîne dans une intrigue nouvelle. Vous connoissez Dorimène ; c'est à cette femme inégale, indéfiniſſable même, qu'il est prêt à me sacrifier. Quoique j'aie déja vingt-trois ans, elle a dix bonnes années au moins plus que moi. Au premier coup d'œil elle a de l'éclat & l'air de la beauté ; mais le desir qu'elle a de faire jouer sa physionomie, la rend grimacière. Elle auroit eu de l'esprit, sans son affectation à paroître en avoir encore plus ; elle n'adopte aucune idée simple & naturelle, rien ne lui plaît que l'extraordinaire, & finissant

par n'en avoir aucune qui lui ſoit propre, ſon opinion eſt toujours d'après celle de quelques beaux-eſprits ſubalternes, qui ſe tiennent honorés de s'attacher à ſon char, & qui la vantent, dans leurs petites ſociétés, comme une dixième Muſe. Le chevalier a ce jargon brillant que vous lui connoiſſez, & qu'il préfère au ton noble, agréable qu'il lui ſeroit ſi facile de prendre avec le fond d'eſprit qu'il a. Dorimène a cru qu'il étoit du bon air de chercher à lui plaire; & le peu d'uſage qu'elle a d'un monde qu'elle ne connoîtra jamais, l'a laiſſée ſe compromettre à des avances qu'elle regarde ſûrement comme ſans conſéquence, mais auxquelles le maudit amour-propre du chevalier n'a pu réſiſter. Quoique Dorimène ne puiſſe m'inquiéter ſérieuſement, je vous avoue que je ne peux ſupporter que Villers ſe donne le ridicule de s'attacher à cette folle, & qu'elle ait l'air de croire qu'il me la préfère. Je vois, ma chère couſine, par ce portrait que je reconnois pour être reſſemblant, que la jalouſie peint quelquefois auſſi bien que l'amour; mais vous avez trop épargné Villers, pour ne me pas faire croire que vous l'aimez encore. Parlons vrai, ma couſine, vous n'êtes pas trop en droit de croire qu'il ſoit impoſſible à l'amour de détruire la coquetterie. Eh pourquoi, jeune, charmante & pleine

d'eſprit, déſeſpéreriez-vous de faire enfin dans le caractère de Villers le même changement qu'il a fait dans le vôtre ? A votre place, je me ferois un honneur de le ſoumettre, & de triompher d'une rivale auſſi peu dangereuſe.

Clarice ne put s'empêcher de rire, & n'eut rien à répliquer. Sainville avoit dit en peu de mots tout ce que de longues réflexions bien tumultueuſes & bien triſtes, l'avoient amené à conclure ſur ſa poſition embarraſſante. Ah! le méchant couſin que j'ai là, lui dit elle! pourquoi Villers ne me devine-t-il pas auſſi-bien ?

Sainville ne voulut ni la preſſer, ni l'embarraſſer plus long-temps; mais il ſe promit bien de la ſervir. Deux jours après, ſe trouvant dans une ſociété choiſie, à laquelle Dorimène & Villers s'étoient joints plutôt par air, que par un véritable attrait, Sainville attaqua Dorimène de converſation, avec l'air de la conſulter comme une perſonne qu'il regardoit comme étant très éclairée; & la perſiflant avec l'air le plus ſimple & du plus grand reſpect, il la fit tomber quatre fois en un quart d'heure en contradiction avec elle-même, & la rendit ſi ridicule aux yeux de Villers, que celui-ci, ne pouvant plus y tenir, ſortit le premier de la maiſon, & fut à pied ſe faire écrire chez

Clarice, plutôt que d'attendre Dorimène & de ſortir avec elle.

Dès le lendemain il fut à la toilette de Clarice, que Sainville avoit inſtruite déja de cette ſcène, mais qui feignit de l'ignorer; &, ſelon la même conduite qu'elle avoit toujours tenue avec lui, nulle eſpèce de reproche ni d'explication ne le mit à même de s'excuſer auprès d'elle.

Pendant près de trois mois que Sainville paſſa ſans s'en retourner dans ſes terres, il fut conſtamment occupé des extraits qu'il avoit promis à Zélie, & ce travail aſſidu lui laiſſoit peu de momens à donner à la ſociété. Le grade de maréchal de camp auquel il étoit parvenu, l'exemptoit du ſervice de quatre mois qu'il faiſoit auparavant à ſon régiment, & lui laiſſoit ſa liberté. Ses amis étoient étonnés de l'eſpèce de retraite dans laquelle il vivoit, & le lui reprochoient: Sainville fut obligé de leur laiſſer entendre qu'il étoit fortement occupé d'un traité de tactique & d'un autre ſur l'artillerie; ce fut même de ce dernier prétexte dont il ſe ſervit pour prévenir ſur le long ſéjour qu'il ſe propoſoit de faire dans ſon château, pluſieurs expériences qu'il vouloit y tenter, (diſoit-il) pouvant l'y retenir pendant toute la belle ſaiſon. Ariſte parut ſatisfait de cette excuſe: Clarice ſe

plaignit de ſon abſence, comme une amie bien tendre. Tous les deux lui promirent de lui donner ſouvent de leurs nouvelles & de celles de la cour.

Sainville partit pour ſon château, muni d'un ſi grand nombre d'extraits, tous de ſa main, que l'homme de lettres le plus laborieux eût eu peine à croire qu'il n'eût mis que trois mois à les écrire. Mais de quelle activité, de quel vif intérêt n'eſt-on pas capable, quand on eſt pénétré de cette eſpèce d'amitié dont Sainville éprouvoit ſi ſouvent la chaleur pour ſa jeune & charmante élève!

S'il avoit élagué ſoigneuſement des ouvrages qu'il avoit choiſis tout ce qui peut faire naître l'idée de l'amour, il en avoit de même élaguê cette métaphyſique obſcure, qui, loin d'agrandir l'eſprit, l'uſe en le renfermant dans un dédale tortueux, ou ces antithèſes brillantes, & cette affectation puérile qui retardent la marche rapide des idées, & prouvent plutôt le peu de goût & la ſtérilité d'un auteur, qu'elles n'annoncent la force de ſon eſprit & la vérité de ſon pinceau.

Sainville, il eſt vrai, s'étoit trouvé ſoutenu dans ce travail par de longues lettres qu'il recevoit tous les huit jours de Zélie. Il n'en étoit aucune qui ne renfermât quelques queſtions intéreſſantes auxquelles il répondoit avec cette

ſimplicité lumineuſe qui ſe trouve preſque toujours dans un eſprit nourri par de bonnes études, & qui connoît le véritable art de penſer. Sainville ſentit un doux frémiſſement en revoyant ſa chère Zélie ; il n'en pouvoit plus être ſéparé quelques mois ſans voir quelques graces nouvelles ſe développer en elle. Zélie, toujours la même pour lui, commençoit cependant à n'avoir plus tous ces petits empreſſemens & ces careſſes badines de l'enfance ; mais l'air & le ton un peu plus ſérieux qui les remplaçoient, conſervoient toujours quelque choſe de ſi naïf & de ſi tendre, que Sainville reconnut avec tranſport que l'amie la plus aimable & la plus ſenſible commençoit à remplacer pour lui la plus careſſante des enfans. Ah! que ce nouveau ſentiment lui fut chier ! qu'il y répondit bien par tous ceux qui rempliſſoient ſon ame !

Zélie lui rendit compte, & toujours avec le même deſir d'être approuvée, de tout ce qu'elle avoit appris de nouveau pendant ſon abſence. Elle n'avoit rien négligé !.... Je ne trouve les heures longues, lui diſoit-elle, que lorſque votre retour eſt encore éloigné ; mais je me dis bien vîte, apprenons cette ſonate de plus, parcourons ce cabinet d'hiſtoire-naturelle, brodons cette veſte pour ſon retour ; tâchons de perfectionner les leçons que mon ami m'a données, pour ren-

dre fidèlement la nature. A propos, ajouta-t-elle, ſi vous me promettiez bien de ne vous pas moquer de moi, je vous montrerois un eſſai que j'ai fait; mais j'ai trouvé bientôt que l'entrepriſe étoit au-deſſus de mes forces. Voyons, ma chère amie, lui dit Sainville..... Ce nouveau nom d'amie que Sainville donnoit à Zélie, la fit treſſaillir de joie. Ah! lui dit-elle, que ce nom d'amie eſt doux pour votre enfant! Mais, dites-moi donc, mon cher ami, n'eſt-ce point par diſtraction que vous me le donnez? Quoi! ſentez-vous bien là.... oui, là, répéta-t-elle en portant la main ſur ſon cœur.... que cet enfant qui vous aime ſi tendrement commence à devenir pour vous une amie? Ah! comme je me ſouviens bien de tout ce que vous m'avez dit ſur les devoirs de l'amitié! Mais, tenez, je crois que vous ne m'en avez pas encore aſſez parlé. Oh! non, non, vous ne m'avez pas tout dit: je veux m'occuper ſans ceſſe de la mienne pour vous, & vous verrez que je n'ai preſque plus beſoin d'inſtruction; car je crois que je devine tout ce qu'elle inſpire de plus vif & de plus agréable. Qui pourroit exprimer tout ce que Sainville ſentit en ce moment? Il n'auroit pu le définir lui-même, & la plus légère réflexion ſur le trouble qu'il ſentit alors, l'en eût empêché... Voyons, voyons, ma chère Zélie, lui dit-il avec vivacité, ce que vous appellez votre

grande entrepriſe ? Zélie courut dans le même cabinet où la première fois elle avoit caché ſa harpe ; elle en rapporta ſur le champ un aſſez grand tableau qu'elle avoit preſque peint en entier. Ce tableau repréſentoit ſon cabinet d'étude ; une grande table y paroiſſoit couverte d'inſtrumens groupés avec élégance ; des papiers de muſique, des globes, des crayons, des broderies, annonçoient la variété de ſes occupations. D'un côté de la table, madame Berrard étoit peinte filant à ſon rouet ; pour cette fois, elle l'étoit avec plus de fidélité que la première, & ſa bonne & douce phyſionomie portoit l'eſpèce de coloris & le commencement des attributs de ſon âge. Sainville étoit peint à côté d'elle : ah ! qu'il étoit reſſemblant ! que ſes yeux étoient tendres & plein d'expreſſion ! quoiqu'ils paruſſent fixés ſur une figure eſquiſſée qu'on ne pouvoit encore deviner, quelques traits légers de crayon donnant à peine l'idée d'une femme aſſiſe dans un fauteuil vis-à-vis de Sainville. Tenez, mon ami, lui dit Zélie, j'avois bien envie de me placer là ; mais j'ai réfléchi qu'on ne ſe peint jamais bien ſoi-même. D'ailleurs, je voulois avoir l'air de m'occuper d'un genre d'étude qui vous ſeroit agréable, & j'ai voulu vous en laiſſer le choix. Oh ! pour vous, je n'ai point du tout été embarraſſée : j'avois ſi bien tous vos traits dans la tête, je me

rappellois ſi facilement cet air, cette mine ſi douce que vous prenez en regardant votre enfant.... Oh ! oui, je parierois, ſur-tout à préſent, vous peindre au bout d'un an d'abſence, tel que je vous vois en ce moment.

Que les philoſophes les plus modeſtes, ou même les plus ſévères, ſe mettent à la place de Sainville: ne l'admireront-ils pas d'avoir pu réſiſter à cet attrait enchanteur ? Ames ſenſibles, lui pardonnerez-vous d'avoir pu cacher le trouble qui l'agitoit, & de n'avoir pas couru ſe jetter aux pieds de Zélie?.... Sainville, en effet, ſe leva ſur le champ avec vivacité ; mais ce ne fut que pour aller prendre les crayons de paſtel. C'eſt à moi, ma chère enfant, lui dit-il de l'air le plus riant & le plus libre qu'il put affecter, c'eſt à ma main à finir cet agréable ouvrage. A ces mots, il la fit aſſeoir vis-à-vis de lui dans un fauteuil pareil à celui qu'elle avoit déja peint ; & ſe ſervant de tous les traits qu'elle avoit ébauchés : Je vais, dit-il, vous peindre dans une occupation nouvelle, & je ne peux en choiſir une meilleure que celle que vous m'avez paru deſirer. Il mit alors dans ſes mains un cahier des extraits qu'il avoit faits pour elle ; c'étoit celui de l'Hiſtoire de France par l'abbé Velly.

Ne ſerions-nous pas en droit de ſoupçonner que Sainville ne vouloit alors fixer les yeux de

Zélie ſur ſon cahier, que dans la crainte d'être trop troublé dans ſon travail par ſes regards enchanteurs? Mais s'il craignoit qu'ils ne lui donnaſſent quelques diſtractions, il n'avoit pas aſſez prévu celles que pouvoit avoir Zélie dans ſa lecture. Elle en eut en effet; & quelquefois ſes yeux ſe levoient de deſſus ſon papier, pour chercher ceux de ce papa ſi cher. Sainville malgré lui quittoit alors ſon crayon, paroiſſoit en chercher un autre & ne pouvoit plus ſe ſervir du même. Zélie ſe remettoit promptement à ſa lecture. Liſez-vous bien mon écriture, ma chère enfant, lui dit Sainville? (par le ſeul beſoin qu'il ſe ſentoit de lui parler.) Cette queſtion, ce ſon de voix furent bien agréables pour Zélie; ſon jeune cœur & ſa bouche ſouffroient d'un ſi long ſilence: Ah! mon ami, lui dit-elle, je la lis mieux que la mienne; il n'eſt aucun trait de votre main qui puiſſe m'échapper. J'ai relu cent fois les lettres que vous m'écriviez dans vos abſences; je les ſais toutes par cœur: eſt-ce que je pourrois rien perdre d'un papa qui m'eſt ſi cher? Vous écririez mal exprès, que je vous devinerois encore. Comme Zélie regardoit alors ce papa, ſa réponſe fut un peu longue. Elle l'eût été bien plus, ſans que Sainville eût eu la force de l'interrompre?..... Quoiqu'il peignît avec facilité, quoiqu'il n'eût pas beſoin d'exciter le

feu

feu de ſon imagination, & d'embellir la charmante Zélie par des graces nouvelles, il faut l'avouer, ſon ouvrage fut un peu long. Zélie lui faiſoit ſouvent retoucher ce qu'elle avoit peint dans ce tableau : les ſéances ſe multiplièrent pour le finir ; mais elles n'ennuyèrent ni le peintre, ni ſon modèle. Le Corrège eût avoué le portrait de Zélie ; Dibutadis eût reconnu dans celui de Sainville tout ce qui l'animoit en peignant Polémon.

Sainville, en initiant Zélie dans la connoiſſance des âges, des nations, & des grands événemens, croyoit avec raiſon que la plus importante à bien acquérir, eſt celle de l'hiſtoire naturelle de ſon pays. Il avoit trop de lumière & de goût, pour vouloir que ſon élève ſurchargeât ſa mémoire par cette multitude de faits qui ſe reſſemblent tous, & qui ne donnent qu'une peſante & diffuſe érudition : il deſiroit ſeulement que Zélie, après avoir fixé dans ſa tête les principales époques, ſaisît avec ſagacité l'eſprit, les intérêts, les cauſes des révolutions qui les avoient ſucceſſivement amenés. Ce fut donc les mœurs nationales des différens peuples, & ſur-tout des François, qu'il ſe plut à mettre ſiècle par ſiècle ſous ſes yeux ; & le choix qu'il avoit fait pour ſon premier extrait de l'ouvrage de l'abbé Velly, auquel il fit ſuccéder celui du préſident Hénault, & des mœurs

des nations, réuſſit ſelon ſes deſirs, & plut aſſez à l'eſprit juſte, quoique très-vif de Zélie, pour qu'elle le priât de ſuivre toujours la même méthode dans ſes lectures.

Que de momens heureux pour Sainville & pour Zélie, pendant un tems qu'ils ne devoient déja plus appeller une étude! Ils y donnoient une longue partie du jour; &, ſans s'en appercevoir, ils la prolongeoient en ſe promenant enſemble lorſque Zélie avoit quitté ſes cahiers. Animé par le plus vif & le plus tendre intérêt, étonné ſans ceſſe par la facilité qu'elle avoit à ſaiſir des idées nouvelles, l'inſtruire n'étoit plus un travail pour lui; c'étoit la plus douce occupation qui pût embellir toutes les heures de ſa vie. Zélie, de ſon côté, trouvoit bien des charmes à voir Sainville ſi tendrement occupé d'elle; quoique bien jeune encore, elle étoit capable de la plus forte attention. Le ſon de la voix de ſon ami ſuffiſoit pour la captiver toute entière; ſes progrès furent égaux à celui d'un ſentiment qu'elle croyoit n'être que de l'émulation. Ah! qu'il me ſera cher, ſe diſoit-elle ſouvent, de mériter le nom d'amie qu'il m'a déja donné! Ne me ſera-t-il pas bien honorable & bien doux de pouvoir parler de tout avec lui comme ſon égale, & comme la compagne de ſa ſolitude.

Cette ſolitude ne ſe faiſoit ſentir à Zélie que par un charme ſi conſtant & ſi paiſible, qu'elle

auroit frémi de la voir finir ; & c'étoit de la meilleure foi qu'elle disoit à Sainville d'un ton ingénu : Que je vous plains, mon ami, d'être contraint à faire des voyages qui vous privent du calme & des plaisirs dont nous jouissons ici ! Zelie, sans pouvoir s'en douter, lisoit bien dans le cœur de Sainville, en exprimant ce que le sien lui dictoit. Déja Sainville n'imaginoit plus qu'il pût exister d'autre félicité pour lui, que d'être sans cesse avec son élève, de la voir, de l'écouter, & de jouir de la réussite des soins qu'il avoit pris pour elle. Le séjour qu'il fit cette fois à son château fut de plus de six mois ; & lorsque dans l'hiver il fut obligé de s'en séparer, sa seule consolation fut de se dire qu'il alloit travailler à de nouveaux cahiers pour elle, lui choisir les instrumens propres à lui donner une notion suffisante de la physique expérimentale ; & jamais les adieux de Sainville & de Zélie n'avoient encore été si douloureux qu'ils le furent cette fois. S'il est un père qui connoisse le bonheur d'élever une fille aimable & spirituelle à toutes les connoissances qui peuvent lui donner une vraie supériorité, qu'il apprécie la félicité pure dont Sainville venoit de jouir, & la douleur qu'il dut sentir en la perdant.

De retour à la cour & dans la capitale, Sainville essuya non-seulement les reproches d'Ariste

& de Clarice ſur ſa longue abſence, mais il éprouva de nouveaux embarras. Son oncle, toujours occupé du projet de le marier, avoit facilement engagé Clarice à lui faire les mêmes inſtances. Elle ſentoit tout le beſoin qu'elle avoit de cet eſtimable ami. La plus douce & la plus entière confiance s'étoit établie entre Sainville & Clarice : le ſeul regret qu'il portât près de Zélie, étoit celui d'être ſéparé d'une véritable amie ; & Clarice, trop ſouvent affligée par la conduite du chevalier de Villers, n'avoit d'autre conſolation que d'ouvrir ſon ame dans celle de l'ami le plus ſenſible & le plus vertueux. Elle avoit travaillé pendant ſon abſence à déterminer ſon père à lui faire donner une inſpection ; mais, quoiqu'une pareille diſtinction ſoit honorable, puiſqu'elle eſt ſouvent la récompenſe du mérite militaire, Ariſte eut la douleur de voir ſon neveu s'excuſer, par quelques raiſons plauſibles, de l'accepter. Captivé par un ſentiment intérieur qu'il n'oſoit encore approfondir, de peur de ſe trouver coupable, Sainville n'étoit déjà plus le maître de donner aux occupations, aux voyages d'un inſpecteur, un temps qu'il croyoit devoir à perfectionner l'éducation de la fille de ſon ami.

La ſageſſe & la raiſon en impoſeront toujours à la frivolité, lorſqu'elles paroîtront ſous

des traits aimables.... Le chevalier de Villers ne put revoir Sainville ſans l'éprouver : il devint plus attentif près de Clarice ; cela lui ſuffit pour le faire paroître encore plus aimable. Le temps du deuil de cette charmante veuve venoit de finir, & malgré quelques réflexions que l'amitié de Sainville pour elle, lui ſuggéroit encore, il ne put lui refuſer de ſeconder auprès de ſon père les premières démarches qu'elle ſe propoſoit de faire pour lui faire approuver qu'elle donnât ſa main à Villers. L'un & l'autre trouvèrent bien des oppoſitions de la part de ce miniſtre, déja prévenu contre la conduite ſouvent imprudente & le caractère léger du chevalier. A la fin, cédant à la tendreſſe qu'il avoit pour cette fille aimée, ſe rappelant combien elle s'étoit rendue eſtimable par ſes ſoins pour le vieux Cléon, & trouvant qu'il étoit juſte que l'amour la dédommageât de la perte de ſes premières années, il conſentit à lui laiſſer partager ſa fortune avec un homme de grande naiſſance, qui n'avoit contre lui que les petits défauts trop ordinaires aux gens de la cour de ſon âge. Mais il exigea de ſa fille d'attendre encore un an, d'être plus réſervée que jamais avec Villers, & même de ne le recevoir que rarement chez elle. Clarice le lui promit en ſoupirant : une promeſſe faite par une femme

eſtimable, au père le plus digne d'être aimé, fut pour elle un ſerment bien reſpecté.

Villers ſe plaignit bientôt à Sainville du changement de la conduite que Clarice obſervoit avec lui. N'en feriez-vous pas peut-être vous-même la cauſe, lui dit-il en riant? Vous êtes tous les deux bien aimables: vos ſentimens l'un pour l'autre paroiſſent ſi ſérieux & ſi tendres, qu'il eſt difficile à la ſeule amitié d'en faire naître de pareils. Ne feriez-vous pas un peu tentés de vous ſoumettre à préſent à la même chaîne qu'il ne tint qu'à vous deux de porter?

Sainville, dans la première ſupriſe que lui cauſoit le propos léger & déplacé de Villers, ne l'avoit pas interrompu: Ne vous laſſerez-vous donc jamais, mon cher Villers, lui dit-il avec une ſorte d'indignation, de juger le caractère des autres d'après la légéreté du vôtre? Sachez que ce que vous ne regardez que comme une plaiſanterie, m'offenſeroit vivement de tout autre que vous. Ah! n'ayez d'inquiétude que ſur vous-même; n'ayez d'autres ſoins que ceux de mériter un cœur vertueux, prêt à ſe donner à vous. Mais, quoique tout doive vous aſſurer que je ſuis véritablement votre ami, ſongez que je le ſuis de Clarice, & que je ceſſerai d'être le vôtre, ſi vous manquez aux égards

que vous lui devez, & ſi par votre faute vous faiſiez le malheur de ſa vie. L'air attendri qu'eut Sainville en prononçant ces derniers mots, ne put inſpirer à Villers que le ſentiment de la reconnoiſſance : il embraſſa tendrement Sainville: Ah! mon ami, lui dit-il, que je me hais quelquefois de n'avoir pas le courage & la raiſon de vous reſſembler! Je ſens toute la force, toute la vérité de ce que vous venez de me dire; & je ſens encore plus le tort que j'eus, en entrant dans le monde, de ne m'être pas aſſez rendu maître de mes premiers mouvemens, & d'avoir toujours cédé trop facilement à la première ſéduction. Vous êtes encore à temps de revenir de ce foible, lui dit Sainville; & l'amour le plus heureux ſera votre maître, ſi vous ſavez apprécier tout ce qu'il vous deſtine, & le bonheur d'être aimé par une femme telle que l'aimable & vertueuſe Clarice.

Villers, frappé de cette converſation, ſentit la vérité qui venoit de parler par la bouche de Sainville. Sa conduite, en effet, près de Clarice, fut pendant long-temps celle qu'elle pouvoit lui deſirer: elle l'eût peut-être été davantage, ſi Sainville, abſent depuis plus de ſix mois de Zélie, & ne pouvant plus réſiſter aux ſentimens qui l'entraînoient à ſon château, ne fût parti pour s'y rendre, bien muni de tout

ce qu'il put imaginer d'utile à l'inſtruction comme à l'amuſement de ſon élève.

Nous laiſſons aux lecteurs nés ſenſibles, le plaiſir d'imaginer quel fut le charme de l'entrevue de Sainville & de Zélie : leurs premiers embraſſemens, leurs innocentes careſſes furent celles d'un père & d'une fille bien tendres, bien enchantés de ſe revoir. Mais, quel eſt donc le pouvoir de la beauté!..... Quoique Zélie n'eût encore que quatorze ans, la ſienne étoit déja ſi parfaite ; ſa taille élevée & ſon air étoient ſi nobles, que bientôt Sainville devint plus timide auprès d'elle. Pour la jeune & charmante Zélie, s'abandonnant avec candeur à tout ce qu'elle croyoit devoir à Sainville ; ſon air fut toujours le même ; ſon ingénuité, ſon innocence ne lui permettoient pas de ſe refuſer au plaiſir de lui prodiguer bien des careſſes, qu'elle ne ſavoit pas même pouvoir être des faveurs. Sainville eût démenti ſon ſyſtême, s'il en eût fait connoître le prix, en ayant l'air de s'en défendre ; mais il ne les lui rendoit plus : l'eût-il oſé !..: vertueux autant qu'il l'étoit, lorſqu'il ne pouvoit plus ſe cacher tous les tranſports involontaires qu'animoient en lui les plus légères careſſes de Zélie ? Dirions-nous que cette ſituation devînt un ſupplice ? on nous répondroit : Ah! qu'il eſt doux de l'éprouver !..Non, nous dirons

ſeulement, que jamais on ne ſe trouva dans une ſituation plus embaraſſante ; & que jamais l'honneur & la probité la plus épurée n'ont combattu ſi vivement la plus douce des ſéductions, avec autant de vertu ; d'oubli de ſoi-même, & de ſuccès.

Madame Berrard s'apperçut facilement de la vive impreſſion que les charmes, les propos ingénus & les careſſes de Zélie faiſoient ſur Sainville. La ſimple reconnoiſſance, la plus vive amitié même, ſe diſoit-elle auſſi quelquefois en obſervant Zélie, pourroient-elles prendre ce caractère expreſſif que je remarque dans ſes regards & dans tous les momens où Sainville eſt avec elle ?

L'attention qu'il avoit à ne ſe trouver jamais avec Zélie qu'en ſa préſence, la joie qui brilloit dans les yeux de Zélie dès qu'elle ne faiſoit encore que l'entendre approcher de ſa chambre, tout confirmoit madame Berrard dans ſes ſoupçons : mais la prudente & vertueuſe Bonne eût craint d'offenſer mortellement l'un, en les faiſant paroître, & de trop éclairer l'autre, en lui apprenant à lire dans ſon cœur.

Le coup étoit enfin porté ; Sainville ne pouvoit plus ſe diſſimuler qu'il adoroit Zélie ; & ſa vertu ſevère en étoit ſi vivement alarmée, que ſon malheureux cœur éprouvoit tous ces combats cruels & toujours inutiles que la rai-

ſon livre aux grandes paſſions. Sa dernière reſſource étoit de ſe dire ſans ceſſe, qu'à l'âge de trente-cinq ans il ne pouvoit être aimé d'un enfant de quatorze, & que l'ingénuité de Zélie, qui n'avoit nulle idée de l'amour, qui n'attribuoit aucun prix au ton, à l'air qu'elle avoit avec lui, la portoit ſeule à s'abandonner aux ſentimens de la reconnoiſſance & de la ſimple amitié.

Cette défiance de lui-même, cette idée de ne pouvoir être aimé, lui donna quelque aſſurance contre tout ce qui ſouvent eût pu convaincre du contraire l'homme le plus modeſte; il crut pendant quelque temps encore avoir triomphé de lui-même; mais peut-être n'eut-il pas la force d'examiner ſi le charme ſecret qui l'enchaînoit auprès de Zélie n'étoit pas plutôt une paſſion invincible, que le deſir de perfectionner l'éducation de la fille de ſon ami.

Ce charme cependant ſe faiſoit ſentir avec tant d'empire, que Sainville n'eut pas la force d'y reſiſter & de s'éloigner de Zélie. Un ſeul de ſes regards, une ſeule de ſes queſtions ſuffiſoient pour lui faire oublier qu'Ariſte & ſes amis ſe plaignoient de ſon abſence; s'il ſe refuſoit de s'arrêter aux regards de Zélie, il ſentoit bien agréablement le devoir de répondre à ſes demandes. Ses réponſes étoient toujours

longues; on croit n'avoir jamais tout dit à ce qu'on aime.... Les détails dans leſquels il entroit faiſoient auſſi naître toujours de nouvelles queſtions; les ſoirées même les plus longues de l'hiver ne lui ſuffiſoient jamais pour qu'il crût s'être aſſez bien expliqué dans ſes réponſes. Minuit ſonnoit, il remettoit au lendemain à les finir; & le jour ſuivant, rempli par les occupations de Zélie, ſe terminoit toujours par des converſations qui leur faiſoient ſentir, ſans les contraindre, la néceſſité, le beſoin même qu'ils avoient de ſe revoir le lendemain.

C'eſt ainſi que Sainville paſſa, preſque ſans s'en appercevoir, deux années de ſuite dans ſon château. Pendant ce temps, Zélie avoit achevé de ſe perfectionner dans tous les talens, les arts & les connoiſſances. Une taille telle que celle de Galatée, les traits les plus touchans, les graces les plus naïves, ſeize ans, ces ſeize ans, que Sainville avoit craint, faiſoient de la fille de Dorival la beauté la plus parfaite. Que reſtoit-il donc à Sainville à faire encore pour elle? Un autre eût cru peut-être qu'il étoit temps de lui faire connoître le bonheur d'aimer; mais Sainville, bien perſuadé qu'il ne pouvoit l'être, ſe trouvoit heureux que Dorival, en partant, eût impoſé la loi de cacher à ſa fille juſqu'au nom de l'amour,

Cependant, depuis le départ de ce malheureux ami, Sainville n'en avoit point reçu de nouvelles : le bruit de ſa mort avoit même couru. Quelques marins de retour à l'Orient avoient ſemé le bruit de pluſieurs actions ſanglantes qui s'étoient paſſées dans les Indes, & dans leſquelles un grand nombre de François étoit péri. Dorival n'eſt plus, ſe dit-il, puiſqu'il n'a pas pû donner quelque marque de ſon ſouvenir aux deux perſonnes qui lui ſont les plus chères. Quel parti me reſte-t il donc à prendre pour celle qu'il m'a confiée, & que j'ai juré de traiter comme ma propre fille ? Ah ! je ne ſens que trop qu'il eſt temps que je me ſerve des droits de père, avec la fille du malheureux Dorival. Je me ſouviens que la ſeule raiſon qu'il nous donna pour élever Zélie dans l'ignorance abſolue de tout ce qui peut faire naître l'idée de l'amour, c'eſt la poſition où cet ami ſans biens, ſans reſſource, déſeſpéroit qu'elle pût faire un choix digne d'elle : je ſuis riche, je peux la doter, je le dois : il eſt temps de dévoiler ſes yeux, de la rendre à la ſociété, de lui laiſſer connoître.... oui, de lui laiſſer ſentir que ſon cœur eſt fait pour aimer comme elle eſt faite pour plaire. Sainville, Sainville ! ſe dit-il alors avec un ſentimenr douloureux, ſeroit-tu donc aſſez barbare pour laiſſer ignorer à Zé-

lie qu'il eſt une ſuprême félicité pour deux ames vertueuſes & tendrement unies? Frémis de le lui cacher plus long-temps par un retour criminel ſur toi-même! Et ſi vingt ans de plus que Zélie te privent de l'eſpoir d'en être aimé, n'ayes pas l'injuſtice & l'indignité de dérober plus long-temps à tous les yeux, dans ton château, cette charmante fille adoptée par ton ame & par tes ſermens? Qu'elle ouvre enfin ſes yeux au nouveau bonheur dont elle peut jouir, & qu'elle liſe dans les regards de ceux qui l'admireront, le même hommage que depuis long-temps tu rends en ſecret à ſes charmes.

Les réſolutions généreuſes ſont celles qu'une ame honnête ſaiſit & ſuit le plus promptement; elles portent leur récompenſe avec elles; en inſpirant un courage preſque ſurnaturel à ceux qu'elles ont déterminés à les remplir dans toute leur étendue. Dès ce moment Sainville s'élèvant au-deſſus de lui-même, prit le parti de retourner à Paris, de faire une confidence entière à ſon oncle du ſort de Zélie, de ſon éducation, de ſes projets pour elle, & même du foible qu'il ne pouvoit arracher de ſon cœur. Il ſavoit auſſi que le mariage de Clarice & du chevalier n'étoit point encore accompli; quoique depuis trois mois tout parut d'accord pour le terminer: il ſe ſentit aſſez sûr de l'a-

mitié de Clarice, qui, depuis plus de trois ans, étoit maîtreſſe libre de ſes actions, pour en obtenir qu'elle vînt paſſer quelque temps dans ſon château, lorſqu'elle ſauroit tout le beſoin qu'il avoit de ſon ſecours, pour donner à Zélie les premières notions de la ſociété générale.

Sainville ne ſe ſentoit pas le courage de les lui donner lui-même: uniquement occupé d'exécuter ſon projet, il ouvrit en partie ſon cœur à Madame Berrard, après s'être aſſuré de ſon ſecret: il la prévint ſur l'arrivée prochaine d'Ariſte & de Clarice, la chargea de tout préparer elle même dans l'intérieur du château, ſans que Zelie pût s'en appercevoir. Il donna les mêmes ordres au bon-homme Cléante, avec celui de faire tenir ſa chaiſe de poſte prête pour le lendemain; & dès le même ſoir, affectant un air riant avec Zélie, qui ſe mit à pleurer tendrement en lui tenant les mains pour le retenir, il lui dit qu'une affaire de famille l'appeloit à Paris, & qu'il lui juroit de revenir en peu de jours. Que ferai-je donc en votre abſence, dit-elle, en ſoupirant & tenant toujours ſa main? Eh quoi, ma chère Zélie, lui répondit-il, n'avez-vous donc pas mille moyens de vous amuſer, par la perfection & la variété de vos talens? Oh! mon

cher ami, lui dit-elle d'un ton auſſi doux qu'ingénu, ce n'eſt plus la même choſe que lorſque je m'occupois à les acquérir : je me diſois alors, ce ſera par mon application que je poſſéderai ce nouveau moyen de plaire à mon ami. Non, non, le même intérêt ne m'occupera plus : vous connoiſſez ſi bien tout ce que je ſais faire ! Tenez, mon ami, je ſens que les ſons de ma harpe & de mon clavecin que vous ne pourrez entendre, ne ſeront plus que du bruit pour moi ; vos cahiers me diſtrairont !..... Je ne m'occuperai que des traces de votre main. Ah ! mon ami, n'imaginez-vous donc pas à quel point je vais être triſte & m'ennuyer ? Croyez, ma chère enfant, lui répliqua-t-il, que vous trouverez bien des reſſources en vous-même. Ah oui ! dit Zélie, voilà bien ce qu'on peut dire à ſon enfant, mais ce n'eſt pas aſſez pour une amie. Et ne m'avez-vous donc pas dit que l'amitié nous occupe ſans ceſſe de l'objet aimé ? ne me le faites-vous pas aſſez éprouver ? & ſi ce ſentiment vous étoit auſſi cher qu'à votre Zélie, pourriez-vous vous réſoudre à la quitter ? Sainville frémiſſoit : les tendres plaintes de Zélie retentiſſoient dans ſon cœur. Ah ! que la reconnoiſſance, ſe diſoit-il, a de pouvoir ſur une belle ame ! que je crains pour Zélie le moment où ſon cœur s'animera par des ſentimens mille fois plus vifs & plus doux encore !

Sainville partit : les regrets de Zélie le ſuivirent ; & ſon appartement, pour la première fois de ſa vie, lui parut être une ſolitude. Sainville en arrivant à Paris courut chez Ariſte ; ſon cœur s'ouvrit à la plus vive tendreſſe en le revoyant : mais, quelque réſolution qu'il eût priſe auparavant, le ſecret le plus cher pour ce cœur ne put s'en échapper. Epargnez-moi vos reproches, ô le plus ſage & le meilleur des hommes, dit-il à ſon oncle : croyez qu'il n'en eſt aucun que je ne me ſois déja fait. Je ne peux vous rien dire de plus en ce moment, & j'ignore encore moi-même tout ce que j'aurai peut-être à vous dire. Le trouble de Sainville étoit trop marqué lorſqu'il fit cette priere à ſon oncle, pour ne lui pas faire juger que Sainville ſe ſentoit oppreſſé par un ſecret qu'il renfermoit dans ſon cœur. Il en eut pitié : la vraie philoſophie compâtit toujours à la foibleſſe des autres. Il ne preſſa point ſon neveu par des queſtions embarraſſantes, & lui promit d'attendre ſans impatience qu'il s'ouvrît plus entièrement à lui.

En ſortant de chez Ariſte, Sainville courut chez Clarice, qui ne s'occupa dans le premier moment que du plaiſir de le revoir, & dont la diſcrétion fut la même que celle d'Ariſte, dans les queſtions qu'elle auroit pu lui faire ſur le long ſéjour qu'il avoit fait dans ſon château. Dans les

termes

termes où Sainville ſavoit qu'elle étoit avec le chevalier de Villers, il fut ſurpris de ne le point trouver auprès d'elle, & ne put s'empêcher de lui demander s'il étoit à Paris. Clarice rêva quelques inſtans avant que de lui répondre; & ne put s'empêcher de ſoupirer en lui diſant: Il vint hier au ſoir prendre congé de moi, pour un mois: il m'a dit qu'une revue d'inſpecteur, à laquelle il ne s'attendoit pas, le forçoit à partir pour la Gaſcogne où ſon régiment eſt en garniſon. Je le crois, je dois le croire, & je trouverois au-deſſous de moi de faire épier ſes démarches, pour ſavoir le vrai motif de ce voyage.

Sainville dit mille choſes galantes à ſa couſine ſur toutes les raiſons qui devoient l'aſſurer de l'amour du chevalier; mais il ne put réuſſir à la tirer de la rêverie & de l'air ſérieux qu'elle avoit pris pour lui répondre.

Sainville eût été bien ſurpris & bien embarraſſé, lorſqu'il parloit à ſon oncle & dans ſon entretien avec Clarice, s'il eût pu croire que, quoiqu'ils ne fuſſent que très-imparfaitement ſon ſecret, quelques rapports qu'on leur avoit faits depuis quelques jours leur avoient donné bien des ſoupçons ſur la longue abſence qu'il venoit de faire.

On peut ſe ſouvenir de pluſieurs traits du caractère de Dorimène, qui feront croire ſans peine

qu'elle dut être très-piquée de s'être vue quittée ſi bruſquement par le chevalier de Villers. Dorimène avoit au ſuprême degré cette eſpèce de curioſité qui naît preſque toujours du vuide de l'eſprit, & du deſir d'intéreſſer la ſociété par un récit, ſouvent très-infidèle, des nouvelles courantes. Quelques propos de domeſtiques ſur la liaiſon intime de Sainville avec Clarice & le chevalier de Villers, lui firent ſoupçonner que le procédé de ce dernier pouvoit être une ſuite des conſeils de ſon ami. Sainville lui parut être le plus coupable vis-à-vis d'elle, & ce fut de lui qu'elle chercha l'occaſion de ſe venger. Elle ſçut qu'un valet intriguant, que ſon indiſcrete curioſité avoit fait renvoyer du château de Sainville par ordre de madame Berrard, cherchoit une nouvelle condition; elle ne balança pas à le prendre à ſon ſervice. Ce fut par ſon rapport qu'elle ſut que Sainville tenoit une jeune perſonne, belle comme un ange, renfermée dans ſon château. On eſt incertain, lui dit-il, ſi celle qu'il dérobe à tous les regards eſt ſa propre fille ou ſa maîtreſſe: je n'ai pu que l'entrevoir un ſeul jour que des maçons réparoient le chapiteau du grand mur du jardin: je montai ſur leur échelle pendant qu'ils étoient allé diner: j'apperçus une très-jeune & très-jolie fille, qui, pendant leur abſence, ſe promenoit avec une eſpèce de gou-

vernante. La jeune perſonne, occupée à cueillir des fleurs, ne put me voir ; mais celle qui l'accompagnoit m'apperçut, me reconnut ſans doute, &, dès le lendemain, le concierge me donna mon congé.

Ce rapport fut plus que ſuffiſant pour que Dorimène trouvât de quoi forger une hiſtoire ; & la ſurchargeant des embelliſſemens que le deſir de nuire à Sainville lui dicta, le chevalier de Villers fut un des premiers qu'elle choiſit pour la faire courir, connoiſſant ſon indiſcrétion & ſa légéreté. Cependant Villers ſe garda bien de la divulguer ; il aimoit trop Sainville pour contribuer a lui donner un travers ; mais, ſur le récit qu'il voulut entendre de la bouche du nouveau domeſtique de Dorimène, mille idées romaneſques s'emparèrent de ſa tête légère ; & connoiſſant la ſageſſe de Sainville, la première fut, que celui-ci cachoit dans ſon château le fruit de quelque mariage clandeſtin ; que le refus qu'il faiſoit de ſe marier, étoit pour aſſurer une grande fortune à cette enfant ; & que le temps qu'il paſſoit dans ſon château, renfermé près d'elle, étoit pour veiller lui-même à ſon éducation. C'eſt d'après la fable que Villers venoit de ſe forger, qu'il ne crut point faire une indiſcrétion, en n'en parlant qu'aux deux perſonnes qu'il ſavoit aimer Sainville le plus tendrement. Ariſte & Clarice furent

bientôt informés par lui, de la prétendue découverte qu'il venoit de faire. L'un & l'autre rejettèrent bien loin le rapport du domeſtique, qu'ils ne regardèrent que comme la plus noire calomnie; mais tel eſt ſon effet ordinaire, lorſqu'une nouvelle circonſtance ſemble lui donner quelque poids, que le plus ſage en eſt ébranlé. Cependant Ariſte ſe garda bien de le faire connoître à Sainville; mais il ſe propoſa dès ce moment, d'aller ſurprendre Sainville dans ſon château, dès qu'il y ſeroit de retour, pour ſe mettre à portée de vérifier par lui-même ce qui pouvoit avoir ſervi de fondement à cette hiſtoire.

Il en fut de même de Clarice; & celle-ci, dont la curioſité peut-être étoit encore plus vive, ſe rendit à la première demande que Sainville lui fit d'y venir paſſer quelques jours avec lui.

Quelque confiance qu'on ait pour un oncle, on en a quelquefois encore plus pour une amie, ſur-tout lorſque la confidence qu'elle a fait du ſecret de ſon cœur, donne l'aſſurance de lui dire le ſien.

Sainville crut avoir beſoin de la préſence de Zélie pour attendrir Ariſte ſur l'état de cette malheureuſe enfant, & pour lui faire approuver non-ſeulement ce qu'il avoit déja fait pour elle, mais la réſolution qu'il avoit priſe de la doter d'une

partie conſidérable de ſon bien, au moment de la faire paroître dans le monde, & de la rendre maîtreſſe de ſa deſtinée, en la mettant en état de faire un bon choix.

Il n'eut pas le même embarras avec Clarice; & dès qu'elle lui fit entrevoir qu'elle avoit quelque légère connoiſſance de celle qu'il élevoit dans ſon château, il ne balança plus à lui faire une confidence entière. Ce fut les larmes aux yeux qu'il commença par lui raconter tous les malheurs de Dorival; la mort de ſon épouſe, ſon combat contre Valcourt, & le moment terrible où, prêt à s'expatrier pour toujours, ſon malheureux ami, remettant ſa fille entre ſes bras, avoit exigé de lui de l'élever dans la plus obſcure retraite, & de la ſéparer de tout ce qui pourroit troubler la tranquillité de ſon cœur.

Eh! croyez vous donc être sûr d'avoir réuſſi, mon cher couſin, lui dit-elle en le regardant fixément? Zélie a ſeize ans; vous avez formé ſon cœur & ſon caractère; elle vous doit tout; elle n'a vu d'autre homme aimable que vous. Ah! ſeroit-il poſſible qu'elle fût inſenſible pour celui que le goût & la raiſon auroient dû lui faire préférer même au milieu du plus grand monde? Et vous-même, mon cher Sainville, avez-vous pu vous défendre d'être ſenſible aux dons qu'elle a reçus de la nature, & à toutes les perfections

qu'elle raſſemble & qui ſont votre ouvrage? Ne cherchez point à ſonder mon cœur, lui répondit Sainville en ſoupirant. Ah! ma chère couſine, aidez-moi plutôt à m'empêcher d'y lire moi-même. Vous connoiſſez mes principes, & je préférerois la mort au malheur de les démentir. Non! je n'ai point l'amour propre de me flatter qu'avec vingt ans de plus que Zélie, je puiſſe encore lui plaire; & je me regarderois comme le plus lâche de tous les hommes, ſi j'abuſois de ſa reconnoiſſance, & ſi je la trompois au point de ne la pas mettre à portée de faire un meilleur choix. C'eſt de vous, de votre prudence & de votre amitié, que j'attends le ſervice eſſentiel de commencer à faire connoître le monde à Zélie: C'eſt en vos mains que je deſire la remettre au moment qu'elle y paroîtra; & vous ſerez la première à qui Zélie dévoilera les ſentimens d'un cœur encore trop ingénu pour qu'elle puiſſe vous les diſſimuler. Je ne dois, en ce moment, me regarder que comme ſon père; & lorſque je l'aurai dotée, c'eſt à vous que je remettrai tous mes droits ſur le reſte de ſa deſtinée. Clarice fut très-touchée de la haute eſtime que Sainville avoit pour elle, & l'aſſura que, dès ce moment, elle vouoit à Zélie l'amitié d'une ſœur aînée, qui ſe rendroit digne de la confiance qu'elle auroit en elle.

Sainville eût balancé peut-être à lui demander

dans quels termes elle en étoit alors avec le chevalier de Villers, mais elle-même le prévint. Hélas! dit-elle, je crois ſouvent qu'il m'aime, & j'avoue que j'ai toujours la foibleſſe de le deſirer; mais que de raiſons ne me donneroit-il pas de rompre entièrement avec lui, ſi je ne ſavois que, ſouvent emporté par une imagination trop vive, ſa légéreté ne tient qu'à ſon caractère, & ne prend rien ſur ſes ſentimens! Vingt fois je l'ai vu pleurer à mes genoux, & déteſter tout ce qui pouvoit me déplaire; mais à la fin on ſe laſſe de pardonner. Il eſt temps qu'un mariage, depuis long-temps preſque annoncé dans le public, s'accompliſſe ou ſe rompe. Mon père me preſſe même aujourd'hui de ne pas porter plus loin l'épreuve qu'il m'avoit demandée; & je ſuis décidée, au retour du voyage que Villers fait en Gaſcogne, ou de lui donner ma main, ou de le bannir à jamais de ma préſence. Je ne peux m'empêcher de vous dire même que j'ai quelques noirs preſſentimens, & que ſon départ précipité pour ſon régiment me donne des ſoupçons que je chaſſe avec peine.

Sainville lui dit tout ce qui lui parut propre à la raſſurer, quoiqu'il ne fût pas lui-même ſans inquiétude, connoiſſant le goût que le chevalier avoit pour toutes les aventures nouvelles qui rioient à ſon imagination.

L'un & l'autre avoient des ſoupçons trop bien fondés ſur ce prétendu voyage de Gaſcogne. Villers, ému d'abord par la première peinture que le domeſtique, renvoyé du château de Sainville, avoit faite des charmes de Zélie, l'avoit été bien davantage lorſque Dorimène, qui connoiſſoit ſon caractère un peu romaneſque, avoit eu l'art d'embellir encore le premier récit que ce domeſtique avoit fait, & de perſuader que c'étoit une aventure digne de lui d'aller tirer cette jeune beauté d'un eſclavage où, ſans doute, elle languiſſoit.

Quelles raiſons peuvent engager Sainville, diſoit Dorimène, à la cacher avec tant de ſoin? Je deſirerois qu'elle fût ſa fille; car, en ce cas, ce ſeroit le meilleur parti qui fût en France. Elle pourroit faire la fortune d'un cadet de bonne maiſon. Si cette jeune fille eſt une maîtreſſe qu'il ait élevée pour lui ſeul, rien ne ſeroit ſi plaiſant que de l'enlever, malgré toutes les précautions qu'il a priſes pour ſe la conſerver, & de démaſquer ſa fauſſe philoſophie. Depuis long-temps il en impoſe au public par une ſageſſe affectée; il s'érige en cenſeur de tous les gens de ſa ſociété. Vous-même, ne l'avez-vous pas vu vingt fois vous aſſommer par ſes triſtes remontrances? La vengeance la plus juſte & la plus plaiſante que vous puiſſiez en tirer, ſeroit de lui prouver qu'il

eſt tout auſſi foible qu'un autre, & qu'il eſt beaucoup plus dupe & plus extravagant, en imaginant qu'il pourra conſerver pour lui ſeul une eſpèce d'eſclave, qui doit beaucoup s'ennuyer de ſon ſultan dans cette triſte priſon.

Un pareil propos étoit bien propre à ſéduire une auſſi mauvaiſe tête que celle du chevalier de Villers. Dorimène avoit bien ſaiſi ſon foible, & le goût qu'il avoit pour les aventures ſingulières. Dès qu'elle le vit ébranlé pour entreprendre ce qu'elle lui propoſoit, elle le détermina ſans peine, en lui facilitant les moyens d'y réuſſir. Nous pouvons, lui dit-elle, faire tout ce que nous voudrons, avec de l'argent, du domeſtique que la duègne de cette jeune fille a renvoyé par imprudence; je vous l'offre de tout mon cœur: il connoît les entours du château; c'eſt l'homme qu'il vous faut pour vous conduire, & lever les premiers obſtacles qui s'oppoſeroient à votre entrepriſe.

La tête du chevalier s'étoit montée par degré, en écoutant Dorimène: les derniers mots qu'elle venoit de lui dire lui firent paroître tout facile. Il eût cru ſe déshonorer en refuſant d'entreprendre une aventure qui devoit l'immortaliſer.

Le haſard fit qu'en ſortant de chez Dorimène, il paſſa chez un peintre qui, le même jour, devoit finir ſon portrait qu'il comptoit donner à Clarice.

Pendant que le peintre s'occupoit à donner les dernières touches, un homme, que le chevalier connoiſſoit pour appartenir à Sainville, vint lui demander tout haut, ſi la copie du tableau qu'il lui avoit remis étoit faite. Le peintre eut l'air embarraſſé, remit le domeſtique au lendemain matin, & lui dit qu'il attendoit l'ouvrier qui devoit ferrer & fermer la caiſſe. Il n'en fallut pas davantage pour exciter dans Villers la plus vive curioſité. Le peintre ſe laiſſa long-temps preſſer; mais, n'ayant rien à refuſer à l'homme de la cour qui lui faiſoit faire le plus de portraits dans une année, & qui l'avoit accrédité chez un grand nombre de jolies femmes, il lui fit prêter un ſerment qui lui coûtoit peu dans ſes fréquentes intrigues, & lui laiſſa voir un tableau dans lequel il reconnut bientôt Sainville aſſis près d'une table, vis-à-vis une jeune perſonne de l'âge & de la figure d'Hébé. Villers ne put admirer tant de charmes ſans en être vivement ému; mais du bruit que l'on fit à la porte obligea le peintre à renfermer ſur le champ le tableau, qu'il n'eut le temps de voir qu'un inſtant. L'idée charmante qu'il en conſerva ſe rapportant au rapport de Dorimène, il ne balança plus à ſe livrer à la ſuite du projet qu'ils avoient formé de concert.

Il feignit d'être forcé d'aller joindre ſon régiment; & bien inſtruit, par le laquais chaſſé de

chez Sainville, du jour que celui-ci devoit arriver à Paris, il partit, ſuivi d'un ancien domeſtique qui le ſervoit depuis long temps dans ſes intrigues, après avoir envoyé en avant celui ſur lequel il comptoit pour diriger ſa marche.

Sainville ſuivit Clarice dans un voyage qu'elle fit à Verſailles pour voir ſon père, avant celui qu'elle ſe propoſoit de faire à ſon château. Le miniſtre fit des reproches obligeans à Sainville ſur ſa longue abſence : Quelque mérite que l'on ait, lui dit il, il ne faut point ſe laiſſer oublier à la cour, où beaucoup de gens à prétentions cherchent à s'ancrer. Ces ſortes de gens ne craignant pas les dégoûts, n'ayant point de réputation faite, riſquent tout pour parvenir. Quelques-uns réuſſiſſent à percer, & ſouvent ils enlèvent à ceux de votre ordre les récompenſes qui ne devroient être accordées qu'au mérite généralement reconnu. Vous connoiſſez, monſieur, quels ſont mes ſentimens pour vous; j'eſpère n'être pas long-temps ſans vous en donner des preuves. Sainville fut très-touché de cet accueil; & le moment d'après, voyant que le miniſtre tiroit ſa fille à part, & lui parloit d'un air ſatisfait en jettant de temps en temps ſes regards ſur lui, ſon premier ſoupçon fut que le père de Clarice deſiroit lui faire obtenir un gouvernement qui vaquoit alors, & que ſes pères avoient long-temps

poſſédé ; mais qu'il croyoit ne devoir pas demander, n'étant encore que maréchal de camp.

Sainville ne ſe trompoit point, en préſumant que le père de ſon amie avoit penſé de lui même à lui faire accorder ce gouvernement ; mais il étoit bien éloigné d'imaginer tout ce qu'il avoit déja fait pour lui. Ce fut vainement qu'il preſſa Clarice de lui faire part de la converſation aſſez longue qu'elle venoit d'avoir avec ſon père : Je n'ai point de ſecret dans le cœur, lui dit-elle d'un air riant, dont vous ne ſoyez le dépoſitaire ; mais je dois reſpecter celui de mon père, & le ſerment que j'ai fait de le garder. Peut-être, ajouta-t-elle, en devinez-vous une partie, ſi vous croyez qu'il vous deſire le gouvernement qui vient de vaquer ; mais je dois me taire ſur le reſte, le ſuccès en étant encore aſſez incertain, pour que nous vous ſauvions les regrets de n'avoir peut-être conçu qu'une vaine eſpérance.

Nous croyons pouvoir être moins diſcrets que Clarice, & prévenir nos lecteurs ſur l'évènement le plus ineſpéré prêt à combler tous les vœux de Sainville.

Le miniſtre avoit conſervé précieuſement le mémoire que Sainville avoit écrit en faveur de Dorival, & dont il avoit promis de faire uſage s'il pouvoit en trouver l'occaſion & le moment favorable.

Nous ſavons que Dorival s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau d'un galant homme capable de reconnoiſſance, dont la deſtination étoit pour la côte de Coromandel. Un gros temps ayant obligé ce capitaine de relâcher à l'île de Bourbon, il y trouva tous les militaires & juſqu'aux habitans ſous les armes, & dans la crainte qu'une nation, toujours ennemie de notre commerce, toujours prête à violer les anciens traités pour établir la ſupériorité du ſien, ne vînt les attaquer avant qu'ils euſſent achevé des fortifications qu'ils commençoient d'élever pour mettre cette île fertile à l'abri de toute inſulte. Le gouverneur étoit averti que pluſieurs comptoirs François avoient été inſultés, & formoit à la hâte quelques corps de troupes pour ſe défendre. Le ſeul aſpect de leurs armes fit ſentir à Dorival qu'il étoit né pour les porter, enflamma ſon courage, & lui fit regarder une mort glorieuſe comme le terme le plus deſirable de ſes longs malheurs. Il fit facilement paſſer dans le cœur du capitaine & de ſon équipage, le même zèle dont il ſe ſentoit animé. Le capitaine & Dorival prévinrent le gouverneur en lui conduiſant ſoixante hommes d'élite bien armés, & demandèrent qu'il les plaçât dans le poſte où leur ſervice pourroit être le plus utile, ce qui ſur le champ leur fut accordé.

Deux jours s'étoient à peine écoulés lorſqu'ils

apperçurent au clair de la lune trois gros vaiſſeaux qui jettoient l'ancre à demi-portée de canon d'une anſe dont l'abord étoit facile, & qu'ils étoient chargés de défendre, n'ayant pu former encore qu'un léger retranchement de terre & de faſcines; bientôt ſix groſſes chaloupes pleines de ſoldats dont la lune faiſoit briller les armes, furent détachées de ces vaiſſeaux, & voguèrent vers l'anſe pour y deſcendre. Le capitaine & Dorival firent cacher leur petite troupe derrière leurs légers parapets, après avoir braqué deux pierriers chargés de mitrailles contre l'anſe ſur laquelle les ennemis devoient deſcendre; c'eſt après avoir fait ces diſpoſitions qu'on attendit les ennemis en obſervant le plus grand ſilence.

Lorſque les ſix chaloupes furent entrées dans l'anſe, & que deux cens hommes qu'elles portoient furent deſcendus en confuſion ſur le rivage du fond de l'anſe, le capitaine & Dorival firent partir en même-temps les deux pierriers; & les ſoixante hommes ſe levant en criant, tue! tue! vive le roi! la mort & la terreur portèrent un tel déſordre dans cette troupe, qu'abandonnant ſes armes, elle ne penſa plus qu'à ſe rejetter dans les chaloupes pour s'enfuir & regagner les vaiſſeaux. Mais deux nouvelles décharges des pierriers ayant fracaſſé trois de ces chaloupes, une autre ayant été ſubmergée par l'affluence de

ceux qui s'y jettoient, deux ſeules parvinrent à ſortir de l'anſe pour regagner leurs vaiſſeaux. Les cris affreux de ceux qui périſſoient à chaque inſtant, & la lueur du feu continuel que faiſoient les François, ayant dirigé celui des vaiſſeaux, ils tirèrent pluſieurs bordées de leur artillerie ſur la côte ; mais ce feu, qu'ils firent au haſard, ne fut funeſte que pour le capitaine, auquel Dorival eut la douleur de voir emporter la tête à côté de lui.

L'alarme avoit été promptement portée dans toute l'île ; des feux avoient été allumés de toutes parts ; & les ennemis ayant connu que leur entrepriſe étoit manquée, dès qu'ils eurent rembarqué le peu de ſoldats qui revinrent à bord, ils mirent à la voile, & diſparurent de la vue de l'île avant la pointe du jour. Dorival ayant fait une ſortie du retranchement au moment où les ennemis étoient en déſordre, avoit fait un grand nombre de priſonniers, avec leſquels il revint triomphant au fort principal, & fut reçu du gouverneur avec tous les éloges qu'il méritoit.

Le gouverneur fit partir ſur le champ une corvette légère, pour avertir le commandant général de l'Inde de l'attaque imprévue qu'il venoit d'eſſuyer ; & dans ſon récit, il fit le plus grand éloge de la prudence & de la valeur de Dorival, auquel il devoit, diſoit-il, de n'avoir pas été ſur-

pris. Il en écrivit dans les mêmes termes dans le rapport qu'il fit au miniſtre, & qu'il lui fit paſſer par un vaiſſeau qui retournoit en Europe. Ce même miniſtre étoit le père de Clarice; il fut très-ſurpris de trouver le nom de Dorival dans le rapport du gouverneur; mais il n'imagina point que ce pût être le même que celui pour lequel Sainville & le marquis de Villers s'intéreſſoient ſi vivement; cependant il eut l'attention de placer cette lettre dans le même carton où le mémoire qu'ils avoient fait en ſa faveur étoit conſervé.

Le gouverneur fit rendre tous les honneurs militaires au brave capitaine de vaiſſeau qui venoit de mourir en le défendant. Il récompenſa magnifiquement le détachement de ſon équipage; & préſentant une riche épée à Dorival: Je vous offre, lui dit-il, monſieur, le ſeul préſent que je trouve digne de vous; c'eſt au meilleur & au plus grand monarque de l'Europe à récompenſer la belle action que vous venez de faire.

Dorival, quoique pénétré de douleur, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit tenir les comptes de l'ami qu'il venoit de perdre, dans le meilleur état; & tout l'équipage du vaiſſeau s'étant aſſemblé, il fut élu tout d'une voix pour en prendre le commandement, & le conduire dans l'Inde.

Ce fut avec le plus grand regret que le gouverneur

neur de l'île de Bourbon vit partir Dorival, qui, ſelon les ordres qu'il avoit trouvés parmi les papiers du capitaine, devoit ſe rendre à la côte de Coromandel. En arrivant dans un des ports du royaume de Golconde, il dépêcha l'un des officiers de ſon vaiſſeau pour faire part de ſon arrivée au général François, prendre ſes ordres, & lui porter une lettre particulière dont le gouverneur de l'île de Bourbon l'avoit chargé.

Ce ſeroit ici le moment de rendre à ce général le juſte tribut des louanges qu'il mérite; mais nous ne ferions que répéter ce que l'hiſtoire conſacrera dans les faſtes de la nation, ce que la jalouſie de nos voiſins eſt forcée d'avouer, & ce que l'amour & la vénération des Indiens ſe plaiſent à répéter ſans ceſſe.

Lorſque M. de Buſſy reçut la lettre du gouverneur de l'île de Bourbon, qu'il avoit fait lui-même placer dans cette île, comme un brave officier dont il connoiſſoit l'intelligence & l'intégrité, cet habile général ſoutenoit alors, à la tête d'un corps d'Européens, les intérêts du puiſſant Nabab Salabet-Zingue contre les armées réunies de pluſieurs autres Nababs, ſes vaſſaux, que les Anglois avoient ſecrettement portés à ſe révolter contre lui.

Sur les plus amples détails qu'il reçut de l'action qui s'étoit paſſée dans l'île de Bourbon, il s'at-

tendit à voir bientôt une rupture ouverte entre deux nations qui ne pourront s'accorder jamais enſemble ſur le même continent, & qui le ſeront rarement ſur les mers des deux hémiſphères. La valeur du détachement que Dorival avoit commandé, l'intelligence dont celui-ci venoit de donner des preuves, firent deſirer vivement à M. de Buſſy d'attirer d'auſſi braves gens dans ſes troupes d'élite. Il écrivit à Dorival; & rien ne lui fut plus facile que de gagner un homme qui brûloit déja de ſervir ſous ſes ordres. Dorival, après avoir chargé le marchand le plus généralement eſtimé de tout ce qui regardoit le commerce de ſon vaiſſeau, détermina ſans peine le même détachement qu'il avoit déja commandé; ce fut à ſa tête que, peu de jours après, il joignit l'armée de Salabet-Zingue, ou plutôt celle qui regardoit M. de Buſſy comme ſon unique général. L'action brillante que Dorival avoit faite l'ayant annoncé comme un officier de la plus grande diſtinction, on le mit bientôt à même d'en donner de nouvelles preuves. Aucun des détachemens que le général lui fit commander ne rentra dans le camp ſans un ſuccès brillant, qu'il devoit autant à ſa prudence qu'à ſa haute valeur; & l'une & l'autre étoient bien néceſſaires à tout officier qui deſiroit de ſe diſtinguer dans une armée où pluſieurs chefs de la plus

grande réputation combattoient depuis pluſieurs campagnes. Celle-ci finit glorieuſement pour M. de Buſſy, comme celles qui l'avoient précédée. Salabet-Zingue ſoumit une grande partie de ſes vaſſaux rebelles, & remit à la campagne ſuivante la conquête de Viſigapatnam qu'il préméditoit.

Ce fut pendant cet intervalle, que les riches vaiſſeaux de la compagnie des Indes, qui partirent pour débarquer à l'Orient, apportèrent au miniſtre les journaux de la dernière campagne de monſieur de Buſſy, l'une des plus glorieuſes qu'il eût encore faite. Le miniſtre fut ſurpris de voir ſans ceſſe le nom de Dorival dans le récit des actions les plus heureuſes & les plus brillantes, & ne le trouva jamais ſans une apoſtille de la main du général, qui parloit de cet officier comme de l'un des plus utiles & des plus audacieux qu'il eût dans ſon armée.

La prudence du miniſtre ne lui permit pas encore de ſe déterminer à parler en faveur de ce Dorival, qu'il commençoit cependant à ſoupçonner d'être le même que ſon combat avec Valcourt avoit fait condamner à perdre la tête; il ſe contenta de dire hautement que, quel que pût être cet officier, il étoit digne des plus grandes récompenſes. Cependant il écrivit une lettre ſecrette à monſieur de Buſſy,

place; & détacha l'un de ſes premiers officiers pour en faire la demande.

Le Gémidar, ſe voyant trop foible pour défendre ſa place contre l'armée formidable de Salabet-Zingue, eût peut-être accordé le paſſage; mais il ſavoit que monſieur de Buſſy avoit ſon ennemi mortel Eder-Zingue pour Divan, (premier ſecrétaire). Il crut qu'Eder-Zingue étoit l'auteur du projet qu'avoit fait monſieur de Buſſy de paſſer par Bobili; & le connoiſſant pour être le plus cruel & le plus vindicatif de tous les hommes, il ne douta pas qu'il ne ſaisît cette occaſion de le détruire avec toute ſa famille qui ſe trouvoit raſſemblée dans la place.

Le Gémidar ne s'étoit point trompé dans ſes ſoupçons; depuis long-temps Eder-Zingue animoit contre lui le général François; & lorſque l'officier vint lui rendre compte que le Gémidar ne vouloit accorder le paſſage qu'à des conditions révoltantes pour l'honneur de ſes armes, Eder-Zingue ſut perſuader aux François que le Gémidar n'avoit fait ces propoſitions que pour accomplir plus facilement une trahiſon qu'il avoit projetée.

Le général n'héſita plus à faire ſommer le Gémidar d'ouvrir ſes portes, & de laiſſer un paſſage libre à l'armée qu'il commandoit. La

réponſe fut qu'il étoit prêt à ſe défendre, & qu'il s'enterreroit plutôt ſous les débris de la place, que d'obéir,

Il eût été trop long & trop dangereux pour M. de Buſſy qui vouloit accomplir ſon projet, & faire redouter ſon nom aux Nababs voiſins, de chercher un autre paſſage; & ſur la ſeconde ſommation qu'il fit faire, & qui n'eut pour réponſe qu'une ſalve à boulets qui partit des remparts, il inveſtit la place, & faiſant avancer ſa groſſe artillerie, il fit ouvrir la tranchée dès la nuit ſuivante.

Le ſiège fut long & très-meurtrier; ce ne fut qu'avec beaucoup de pertes & d'attaques qu'on parvint à ruiner les défenſes de la place, ſur leſquelles on ſe logea pour donner un aſſaut général. Ce fut alors que les Marates & les Cypahis de Bobili, voyant qu'ils ne pouvoient plus défendre la ville, prirent la réſolution cruelle & déſeſpérée de maſſacrer leurs femmes, leurs enfans & leurs vieillards, pour les empêcher de tomber dans les mains du vainqueur.

Le fils & le neveu de Gémidar s'étoient mariés l'année d'auparavant avec les deux filles d'un Nabab voiſin. Ils adoroient leurs jeunes épouſes, mais ce fut envain qu'ils voulurent les défendre. Le maſſacre avoit commencé par la maiſon du Gémidar même; & lorſque ſon

fils & ſon neveu accoururent de leurs poſtes pour défendre celles qui leur étoient ſi chères, ils les trouvèrent noyées dans leur ſang; & auſſitôt trempant la pointe de leurs catarys (1) dans leur ſang, ils ſe jurèrent l'un à l'autre de venger leur mort ſur Eder-Zingue. Auſſitôt ſe dérobant à ce ſpectacle affreux, ils coururent ſe renfermer dans le fort avec les cruels Marates qui, baignés du ſang de leurs proches, venoient de livrer la ville aux flammes.

Les François entrèrent ſans réſiſtance dans Bobili. Le ſpectacle qui les frappa de toutes parts, les ſaiſit d'horreur, enflamma leur courroux; & ſans attendre l'ordre du général, ils volèrent au fort pour s'en emparer, & punir les Marates de l'action féroce qu'ils venoient d'exécuter.

Dorival, à la tête de ſes ſoixante hommes, ſe joignit à M. le comte d'Arambure (2) & à M. Brandt (3); ils volèrent enſemble à la porte

(1) Poignards.

(2) M. d'Arambures, frère de celui du même nom, reçut un coup de fuſil au travers du corps à cet aſſaut, dont heureuſement il guérit.

(3) M. Brandt, gentilhomme Ecoſſois de très-bonne maiſon, élève & neveu de M. Maklaurin, & preſque auſſi ſavant que cet homme célèbre, étoit d'une famille attachée à la maiſon Stuart. Il s'étoit très-diſtingué dans la

du fort, que les Marates n'avoient pas eu le temps de terraſſer. Deux canons à la Suédoiſe que leurs ſoldats avoient traînés, ſuffirent pour fracaſſer une partie des ais de la porte; & tous les trois ſe jetant l'épée à la main par cette ouverture, firent reculer les Marates effrayés de leur audace, & donnèrent un libre accès aux braves grenadiers qui les ſuivoient.

Les Marates, en ſe retirant, firent une décharge générale de leurs armes; le comte d'Arambures tomba percé de part en part, & l'intrépide Brandt fit encore tomber ſous ſes coups un officier Marate qui venoit de le tirer & de le bleſſer à mort. Les François, furieux de voir leurs chefs expirans, ſuivirent Dorival qui n'avoit eu que ſes habits percés par les balles, ou par les zaguayes. Tout fut mis à

---

guerre que le prince Edouard avoit ſoutenue en Ecoſſe; après la bataille de Culloden, il fut obligé de ſe réfugier en France. Il me donna la préférence pour vivre chez moi, comme dans une ſeconde famille. Après ſix ans de la plus tendre union, je fis paſſer aux Indes mon eſtimable ami, comme chef d'une brigade qu'on envoyoit à M. de Buſſy. Prêt à recueillir les fruits de ſa valeur & de ſes talens ſupérieurs, il reçut trois coups à cet aſſaut, dont il mourut le lendemain; & c'eſt de M. de Buſſy même que j'ai reçu l'aigrette enrichie de pierreries que mon ami portoit à ſon bonnet militaire, & qu'il avoit prié M. de Buſſy de me remettre, en expirant dans ſes bras.

mort, & méritoit de l'être; le fils & le neveu du Gémidar, furent les ſeuls qui s'échappèrent par une poterne au maſſacre général de la garniſon. Ils s'enfuirent, par des routes qu'ils connoiſſoient, dans un bois voiſin, où tous les deux ſe cachèrent, & où la rage dans le cœur ils ſe rappellèrent leur ſerment de ſe venger d'Eder-Zingue, & ſe préparèrent à l'exécuter.

Les Parias & les Koulis ſont les dernières caſtes qui ſoient parmi les Indiens; il leur eſt défendu de porter des armes, & leur habillement même les diſtingue en annonçant l'aviliſſement auquel ils ſont réduits. Les deux beaux-frères s'étant déguiſés ſous ces habits, ſe gliſsèrent la nuit dans le camp François, où ne donnant aucun ombrage, il leur fut facile de pénétrer juſqu'à la tente ou couchoit Eder-Zingue, qu'ils trouvèrent écrivant quelques dépêches dont le général l'avoit chargé. Que viennent faire ces chiens dans ma tente, dit Eder-Zingue? Te punir, traître, lui répondirent-ils; reconnois le fils & le neveu du Gémidar de Bobili, & reçois la mort de leur main. A ces mots, tirant leurs catarys, ils les plongèrent à pluſieurs repriſes dans ſon ſein, ſe retirèrent ſans être reconnus, & marchant le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant, ils arrivèrent épuiſés par la douleur & par la fatigue chez

le Nabab dont ils avoient épouſé les filles.

Ce vieillard qui étoit plongé dans la douleur la plus amère ; il venoit d'apprendre le maſſacre affreux que les Marates avoient fait dans Bobili : à peine put-il dans le premier moment reconnoître ſes gendres ſous les vils habillemens qu'ils avoient pris. Quoi ! vous vivez encore, hommes inſenſibles, leur cria-t-il ! Où ſont vos épouſes ? que venez-vous faire ici ? Te raconter nos malheurs, lui dirent-ils, écoutes & frémis !... A ces mots, ils lui peignirent toute l'horreur du moment où volant au ſecours de ſes deux filles, ils les avoient trouvées maſſacrées près du corps ſanglant du Gémidar, auquel les Marates avoient fait le même traitement, ce vieillard ayant voulu les défendre. Ah ! s'écria le vieux Nabab, j'avois toujours bien prévu que le cruel & traître Eder-Zingue animeroit les François contre nous. Quoi ! ſerez-vous aſſez lâches pour vivre ſans le punir ? Crois-tu donc, lui répondirent-ils, que nous aimions aſſez la vie pour ſurvivre à nos épouſes ? mais devions-nous mourir ſans les venger ? Vois ces catarys. A ces mots, tous les deux les levèrent ; nous les avons trempés à pluſieurs repriſes dans le ſang du traître Eder-Zingue, & ce ſont eux qui vont nous délivrer du malheur de vivre !.... A ces mots, tous deux plongèrent ces poignards tranchans dans leur ſein, &

tombèrent morts aux pieds du vieux Nabab, qui ſe précipita ſur eux pour les embraſſer, en s'écriant : Ah ! je reconnois des fils dignes de moi. Le Nabab arrache alors les deux catarys de leur ſein, & les plonge à la fois dans le ſien.

Telle fut la ſcène cruelle dont la priſe de Bobili fut ſuivie. L'humanité de M. de Buſſy, lorſqu'il en fut informé, le rendit encore plus ſenſible à la mort funeſte de ces Princes Indiens & de toute leur famille qu'à la nouvelle gloire qu'il venoit d'acquérir en forçant un paſſage qu'il auroit facilement évité ſans les perfides conſeils d'Eder-Zingue.

Les nouveaux ſuccès des armes de Salabet-Zingue, ſoumirent à ce Prince preſque toute la grande preſqu'île de l'Inde ; & ce ſuccès qu'il devoit en entier à la valeur & à la conduite du Général François, porta ce ſouverain à l'élever au même rang, en lui donnant le titre & le pouvoir de Nabab dans ſes États.

Dorival avoit partagé ſa gloire, & le nouveau Nabab étoit trop généreux pour n'en pas faire mention dans le compte qu'il devoit rendre à la Cour de France, dès qu'il pourroit faire partir des vaiſſeaux pour l'Europe. Mais ayant beſoin du petit nombre de ceux qu'il avoit alors pour contenir les Anglois qu'il jugeoit n'attendre que le moment de l'attaquer, il ſe paſſa plus de deux

ans avant que la Cour de France pût être informée de ſes dernières victoires. Dorival continuant toujours à ſe diſtinguer par pluſieurs actions brillantes, avoit depuis trois campagnes mérité l'eſtime, la confiance & l'amitié du Nabab François. Ce fut après ce temps que celui-ci reçut la lettre ſecrette du miniſtre; & ſur le champ il s'enferma dans ſa tente avec Dorival, & la lui communiqua. Sa ſurpriſe fut extrême en voyant cet homme ſi ferme dans les plus grands périls, s'attendrir & verſer un torrent de larmes. Hélas! il les donnoit à la perte d'une épouſe adorée qu'il ne pouvoit oublier, & à la cruelle ſéparation à laquelle il s'étoit abandonné en s'expatriant, en abandonnant ſa fille & quittant ſon meilleur ami. S'étant à la fin un peu remis, il fit un libre aveu de ſon combat contre Valcourt, & des juſtes motifs qu'il avoit eus de punir ſes calomnies, & le dernier outrage qu'il en avoit eſſuyé. Le général n'oſa lui rien promettre; mais il s'attacha plus que jamais à calmer ſa douleur, & même à lui faire naître l'eſpérance de revoir un jour ſa patrie. On croira ſans peine que la réponſe qu'il fit au miniſtre fut ſi glorieuſe pour Dorival, & confirma ſi bien tout ce que Sainville avoit écrit en ſa faveur dans le mémoire qu'il avoit préſenté pour lui,

que M. de Buſſy ne douta preſque pas qu'il ne reçût des ordres bien favorables pour Dorival au retour des vaiſſeaux qu'il dépêchoit en France.

Vers la fin du long intervalle qui ſe paſſa ſans que M. de Buſſy reçût des nouvelles de la Cour, le général François donna des ordres ſecrets à Dorival pour aller à Pondichery, craignant quelque entrepriſe ſur cette place importante, & ne put lui donner pour le ſuivre, que quarante hommes qui reſtoient de ſoixante que Dorival avoit amenés avec lui.

Dorival s'embarqua dans un port du Golconde, ſur un vaiſſeau marchand qui deſcendoit dans le grand golfe pour retourner à Pondichery. Ce vaiſſeau, très-richement chargé, n'avoit que la moitié de ſon artillerie ordinaire ; & le propriétaire, qui le commandoit lui-même, croyoit, ſur la foi des traités qui n'étoient pas encore rompus, n'avoir rien à craindre. Cependant, lorſque le vaiſſeau fut à la hauteur de Saint-Thomé, le pilote, qui depuis long-temps naviguoit dans cette mer, marqua de l'inquiétude ſur une groſſe frégate de guerre qu'il voyoit louvoyer & courir des bordées qu'il jugeoit être inutile à ſa marche. Il en avertit le propriétaire du vaiſſeau, qui, ſans Dorival, eût négligé cet avis ; & ſur l'eſpèce de manœuvre que peu de temps après ils virent

faire à la frégate, ils firent tout préparer pour ſe mettre en état de défenſe au cas qu'elle les attaquât.

A peine étoient-ils à deux milles de la frégate, qu'ils la virent prendre le vent, & arriver ſur eux tous ſes canons dehors. Dorival ſautant ſur le tillac avec ſes quarante hommes, pria le capitaine de ſe charger de commander la manœuvre, tandis qu'il veilleroit à tout ce qui pouvoit contribuer à la plus vigoureuſe réſiſtance. La frégate, ſans arborer aucun pavillon, lâcha ſa bordée ſur le vaiſſeau Ftançois, qui lui répondit par la ſienne, & le combat s'engagea bientôt vergue à vergue entre les deux bâtimens. Quoique la frégate eût plus d'artillerie, celle du vaiſſeau François fut ſi bien ſervie & ſi bien dirigée, qu'elle parvint, après une heure de combat, à la déſemparer. Déja les corſaires cherchoient à s'éloigner, lorſqu'une bordée du vaiſſeau que montoient Dorival, lui fit à-la-fois tant de voies d'eau, que dix minutes après elle coula bas, ſans qu'il fût poſſible de ſauver que trois matelots de l'équipage, qui furent reconnus pour être Anglois.

L'équipage du vaiſſeau marchand avoit beaucoup ſouffert; le capitaine, bleſſé dangereuſement dans le commencement du combat, étoit tombé dans les bras de Dorival; mais celui-ci raſſurant ceux qui pouvoient encore combattre,

avoit repouſſé deux fois ou fait tomber ſous ſes coups les Anglois qui s'étoient élancés ſur ſon bord.

Le riche négociant dont la valeur de Dorival avoit ſauvé la moitié de la fortune, avoit une belle maiſon & de vaſtes magaſins dans Pondichery: âgé déja de plus de ſoixante ans, & comblé de richeſſes, il avoit promis à ſon épouſe, du même âge que lui, que le voyage qu'il entreprenoit encore ſeroit le dernier de ſa vie; il devoit l'être en effet. Dorival, en deſcendant triomphant du vaiſſeau, le fit porter dans ſa maiſon, & fut vivement touché lorſque le chirurgien-major de la place déclara que ſa bleſſure étoit mortelle: il le fut encore bien plus, lorſque ce galant homme, ayant fait ſortir tout le monde de ſa chambre, appella ſa vieille épouſe, & lui dit: Si quarante ans de la plus tendre union, ma chere amie, ont mérité qu'après ma mort tu ſuives mes dernières volontés, partage les richeſſes que je vais te laiſſer avec le brave homme qui me procure la conſolation de mourir dans tes bras, & ſans la valeur duquel les deux tiers de ce que nous poſſédons ſeroient la proie de nos ennemis. Son épouſe fondant en larmes, le lui jura, retint Dorival dans ſa maiſon, & le vieux négociant, deux jours après, expira dans leurs bras.

Quoique ce négociant n'eût point d'enfans ni

d'héritiers assez proches pour prétendre à sa succession qui restoit en entier à sa veuve, il ne voulut rien recevoir de tout ce qu'elle le conjura les larmes aux yeux d'accepter : importuné même des instances qu'elle lui faisoit sans cesse, il sortit de sa maison, & ne s'occupa plus que de remplir les ordres secrets dont le général l'avoit chargé ; & pendant six mois d'un travail assidu dont il ne s'écartoit pas un moment, il parvint à perfectionner de nouveaux retranchemens, à former plusieurs corps de milices du pays, & à mettre la place en état de soutenir un siège.

Sa mission étoit déja remplie : il étoit près d'écrire au général pour le presser de le rappeller auprès de lui, lorsque la veuve du négociant l'envoya prier de venir chez elle, pour une affaire très-importante. Vous serez bien surpris, Monsieur, lui dit-elle, de l'étrange proposition que vous me forcez à vous faire pour remplir le serment que vous m'avez entendu jurer à mon malheureux mari : vous l'avez empêché de faire un testament en votre faveur; il en avoit le droit comme François, & comme né d'un légitime mariage ; pour moi, je ne dois pas vous cacher que lorsque l'amour & l'hymen nous unirent, nous étions tous les deux sans bien, sans état, & je n'étois née que d'une esclave, livrée par un maître barbare aux nouveaux

veaux fers qu'il venoit de lui faire prendre lui même. Hélas ! peut-être ignoroit-il alors qu'elle me portoit déjà dans ſon ſein : j'aime à croire que mon père n'eût pas eu la cruauté d'abandonner ma mère dans cet état. Selon les lois du pays, monſieur, je ne peux teſter, & tout mon bien tombe au domaine, n'ayant point d'enfans pour héritiers. Un mal incurable a détruit les ſources de ma vie : la mort que je porte dans mon ſein m'eſt annoncée comme étant prochaine ; la ſeule reſſource qui me reſte pour vous rendre le maître de plus de trois millions que je poſſède, c'eſt de vous épouſer ; je vous conjure de me donner votre main avant votre départ. Oubliez le malheur de ma naiſſance ; ſoixante ans d'une vie ſans tache, la réputation dont je jouis dans cette colonie, mon eſtime, ma reconnoiſſance pour vous, mes motifs, monſieur, qui n'ont rien que de vertueux, peuvent me mériter d'être honorée de votre nom, pendant le peu de jours qui me reſtent à vivre.

L'étonnement de Dorival l'empêcha d'interrompre cette veuve, & de lui répondre dans le premier moment ; mais ne pouvant s'empêcher d'être attendri de l'eſtime, de l'amitié qu'elle lui marquoit, & des ſentimens qui la portoient à cet acte, il n'eut pas le courage de

la rebuter. Il la pria cependant de prendre encore huit jours pour faire ſes réflexions, & de les lui donner pour ſe décider : la ſenſibilité qu'il lui montra lorſqu'il ſe ſépara d'elle, en l'aſſurant qu'il ſe ſentoit pénétré de reſpect & de reconnoiſſance, parut la ſatisfaire.

Dorival ayant mûrement réfléchi ſur ce qu'il devoit faire, penſa qu'avant de prendre une dernière réſolution, il devoit commencer par conſulter un homme vertueux, aſſez inſtruit des lois du pays pour diſcuter avec lui ſi ce mariage ne pouvoit en rien bleſſer ſon honneur, ni ce qu'il devoit aux lois, un galant homme ne devant jamais ſe permettre de les éluder. Il fut raſſuré ſur cet article par le Préſident & les deux premiers du conſeil ſupérieur. Sa ſeconde réflexion fut que, depuis près de dix ans, n'ayant point reçu de nouvelles de la France, ſes amis l'avoient oublié, n'avoient pas mis aſſez d'activité pour obtenir ſa grace, & que n'ayant plus de patrie, plus d'amis & peut-être plus d'enfant, il ne devoit pas refuſer une fortune que la Providence faiſoit tomber entre ſes mains, & qu'il pouvoit employer à ſe rendre utile aux malheureux. Il reſtoit cependant encore très-indécis à la fin des huit jours de délai qu'il avoit exigé pour la veuve & pour lui, lorſque le préſident du conſeil ſupérieur vint

le prendre chez lui pour l'accompagner chez la veuve, & pour être témoin de ce qu'ils auroient à ſe dire l'un & l'autre.

Tous les deux furent introduits dans l'appartement de la veuve, qu'ils trouvèrent toute ſeule; & le préſident les voyant interdits, il leur dit : Je viens, madame, vous remercier du parti que vous avez pris en faveur d'un homme que ſon mérite ſupérieur nous rend auſſi cher que reſpectable; & vous, monſieur, je viens vous prier au nom de toute la colonie d'accepter la main de madame, & de devenir notre compatriote. Au même inſtant, ſans leur donner le temps de répondre à tous les deux, une grande porte s'ouvrit, & le premier objet qui frappa les yeux de Dorival, ce fut le conſeil ſupérieur & les premiers officiers de la ville raſſemblés dans cette ſalle, un autel dreſſé dans le fond, où le premier doyen de la ville les attendoit revêtu de ſes habits ſacerdotaux. Dorival frappé de ce ſpectacle, & vivement touché de tout ce qu'il voyoit qu'on faiſoit pour lui, ne réſiſta plus. Il donna de bonne grace la main à la veuve, la conduiſit à l'autel, reçut la bénédiction nuptiale, & toute l'artillerie de la place & des vaiſſeaux annonça cet évènement comme un des plus heureux qui pût arriver à la colonie.

Les ſentimens de la nouvelle épouſe de Do-

rival étoient trop purs, ſa vertu conſtante avoit été trop long-temps éprouvée, pour qu'on osât la ſoupçonner d'aucune foibleſſe en forman ce nouveau lien. Le cœur de Dorival étoit trop noble pour qu'il ne ſentît pas toute la reconnoiſſance & tout l'attachement qu'il lui devoit: la plus tendre amitié les conſola facilement tous deux des faveurs que l'hymen & l'amour leur refuſoient; & ce ne fut pas ſans la plus amère douleur, que deux mois après Dorival fut forcé de fermer les yeux de celle qui venoit de le rendre le plus riche particulier de la colonie.

Ce fut dans le temps même où Dorival, véritablement conſterné de la perte qu'il venoit de faire, rendoit les derniers devoirs à ſon épouſe, que le général François ſe rendit à Pondichery. Ayant reçu la nouvelle que la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre, le chevalier Law, plein de zèle, avoit tout riſqué pour lui donner avis qu'une forte eſcadre Françoiſe avoit mis à la voile pour Pondichery; & cet officier, qui ſavoit la langue des Marates, avoit paſſé par l'iſthme de Suès, & traverſé des pays immenſes avec le plus grand péril pour apporter cette nouvelle, & faire une des plus belles actions que le patriotiſme puiſſe inſpirer.

L'entrevue de Dorival avec le général François, fut celle de deux militaires pénétrés d'eſtime l'un pour l'autre. Ils agirent de concert, & conformément à l'avis qu'ils avoient reçu. Deux mois après, en effet, l'eſcadre Françoiſe que le chevalier Law avoit annoncée, parut & vint mouiller dans la rade. Le commandant qui vouloit tenir la mer vint dans ſa chaloupe, & remit les paquets de la cour au général de l'Inde.

La joie du général fut extrême, lorſqu'il trouva que l'un de ces paquets s'adreſſoit directement à M. Dorival. Il le lui remit en le ſerrant entre ſes bras, & ne doutant point que ce ne fût ſa grace que le miniſtre venoit de lui faire accorder, d'après le rapport qu'il avoit fait de ſes ſervices.

Dorival, malgré toute ſa fermeté, pâlit en ouvrant ce paquet, où la patente ſcellée du grand ſceau, par laquelle le roi lui donnoit ſa grace & le réhabilitoit dans tous ſes droits, fut le premier objet qui frappa ſa vue. Il ſe jeta dans les bras du général, ſans avoir la force de lire la lettre honorable & flatteuſe dans laquelle le miniſtre l'aſſuroit qu'à ſon retour en France il recevroit de nouvelles récompenſes de ſes ſervices. Ah! s'écria Dorival dans ſon premier tranſport, je n'y repaſſerai jamais, tant que je

pourrai me rendre utile au ſervice d'un auſſi bon maître.

Quoique le général offrît à Dorival de le faire repaſſer ſur le champ en Europe par un vaiſſeau qu'il alloit expédier, il ne voulut point quitter l'Inde, que lorſque le général, après avoir laiſſé la colonie dans l'état le plus brillant & le plus reſpectable pour ſes ennemis, repaſſa lui-même en France. On imaginera ſans peine à quel point l'ame de Dorival fut agitée pendant la longue traverſée qu'il fit avant de revoir cette patrie ſi chère, dont il étoit exilé depuis treize ans.

Ce fut dans le port de l'Orient que le vaiſſeau qui portoit les richeſſes de Dorival, aborda; mais, dès que celui qu'il montoit fut à vue de la terre, il prit en or & en diamans une ſomme conſidérable, avec un habit Indien couvert de pierreries, qu'il tenoit du luxe Aſiatique & de la main de Salabet-Zingue. Il deſcendit dans une petite baie avec deux domeſtiques Indiens qu'il s'étoit attachés, & dont aucun ne ſavoit la langue françoiſe; il n'eut à leur défendre que de ne jamais prononcer le nom de Dorival; & prenant celui d'Hyderzing, il ſe fit paſſer, en abordant en Bretagne, pour un négociant Indien qui venoit en Europe pour diſcuter les intérêts qu'il avoit avec notre Compagnie des Inde

C'eſt ſous ce nom que peu de jours après Dorival traverſa la Bretagne, & parvint juſques dans une petite ville voiſine de ſon ancienne habitation. Le peu de commerce qu'il avoit eu jadis avec ſes voiſins, & près de quatorze ans qu'il avoit paſſés dans l'Inde ou ſur mer, l'aſſuroient qu'il ne pouvoit être reconnu. S'arrêtant dans ce lieu ſous quelque prétexte, il prit adroitement toutes les informations qu'il imagina pouvoir l'éclaircir ſur la deſtinée de la fille qu'il avoit remiſe entre les bras de Sainville. Ce ne fut pas ſans peine qu'il parvint à ſavoir que ſa petite terre ayant été confiſquée, elle étoit ſous la régie du domaine, & que ceux qui l'habitoient autrefois s'étoient retirés en Normandie, dans une terre dont ils lui dirent le nom, & qu'il reconnut pour appartenir à Sainville.

Dorival, ſuivant toujours les mêmes précautions pour n'être point connu, partit pour ſe rendre dans le hameau le plus voiſin de la terre de Sainville; mais il prit auparavant celle de laiſſer ſes deux fidèles Indiens dans une petite ville à portée de ce hameau, avec ordre de l'attendre, & de ne ſe point faire connoître. Dorival ſe couvrit de l'habit délabré d'un vieux ſoldat mort depuis peu dans cette ville; & ſous ce déguiſement il ſe rendit à pied chez l'un des

Fermiers de Sainville, en y demandant l'hoſpitalité. Notre brave Seigneur, lui dit ce Fermier, nous a donné le précepte & l'exemple de ne la refuſer à perſonne, & de l'accorder ſur-tout aux anciens militaires. Dieu merci, leur dit Dorival, le Roi m'a mis en état de ne vous être point à charge : je ſuis penſionné comme Invalide; il me reſte même quelqu'argent que j'ai ménagé. J'eſpère, en le partageant avec vous, que vous me rendrez vos bons offices : tout ce que je deſire, c'eſt d'avoir quelqu'accès dans le château. J'ai ſervi dans la Compagnie Colonelle de M. le Marquis de Sainville ; j'eſpère qu'il ne ſera pas fâché de revoir un de ſes anciens Soldats. Oh ! vraiment, dit le fils du Fermier, ce que vous demandez eſt bien plus difficile que vous ne le penſez ; non-ſeulement M. le Marquis eſt à préſent à Paris, & la plus ſévère défenſe ne permet pas d'entrer dans l'intérieur de ſon château ; mais même quand il y ſeroit, vous ne pourriez le voir qu'un ſeul jour de la ſemaine, qu'il donne en partie à ſes vaſſaux pour leur faire du bien ou terminer leurs différends : le reſte du temps, il ſe tient renfermé ; & ſans des affaires bien preſſantes, nul de nous n'oſeroit le troubler dans ſa retraite.

Eh ! quelles raiſons dit-on qu'il ait, répondit Dorival, pour mener une vie auſſi retirée à ſon

âge ? Ma foi, Monſieur, dit le fils du Fermier, nous n'en ſavons rien ; les méchantes langues diſent qu'il élève une jolie petite fille à la brochette dans ſon château ; d'autres prétendent qu'elle eſt ſa propre fille ; les autres enfin, que c'eſt.... Oh ! non, Monſieur, ça n'eſt pas poſſible ; car ce brave Seigneur eſt ſi vertueux, ſi modeſte, & prêche ſi bien l'exemple ſur tous les devoirs d'un homme de bien, que tous ceux du village penſent comme moi : nous croyons qu'un beau matin elle deviendra la dame du château ; mais perſonne de nous ne l'a vue depuis ſa plus tendre enfance.

Dorival avoit à peine écouté les derniers mots du payſan : Ah ! ma fille exiſte, s'étoit-il dit dans le premier moment ; non, ce ne peut être une autre que ma Zélie qu'il cache à tous les yeux, & qu'il élève avec tant de ſoin. Cette idée avoit tellement tranſporté Dorival, qu'il fut quelques momens ſans faire de nouvelles queſtions au jeune payſan ; mais s'étant à la fin un peu remis, il apprit que tous les jours il alloit porter du beurre frais & de la crême au château. Un vieux Monſieur Cléante, ajouta-t-il, qui me paroît être maître abſolu dans la maiſon, nous a donné cette clef, & nous permet à mon père & à moi de traverſer le parc pour abréger notre chemin ; & c'eſt à lui que nous remettons cette petite proviſion journalière.

Dorival ne voulut pas pouſſer plus loin ſes queſtions dans ce moment ; il voulut auparavant gagner la confiance du vieux Fermier & de ſon fils ; &, ſous le prétexte d'attendre le retour de ſon ancien colonel, il s'établit dans un coin de leur maiſon, les amuſa par de vieux récits de ſièges & de batailles, leur donna de l'argent pour augmenter leur ordinaire, & ſut ſi bien ménager leur amitié, que l'un & l'autre lui promirent de lui ménager une audience particulière de leur Seigneur, lorſqu'il ſeroit de retour. Dès le lendemain, ſous prétexte de voir le parc, il ſuivit celui des deux qui portoit les proviſions ; mais il n'oſa s'avancer avec lui juſqu'à la porte qui donnoit dans la cour du château. Ce ne fut que de loin qu'il vit & qu'il reconnut en effet le vieux Cléante qui venoit recevoir du payſan le panier que celui-ci lui portoit tous les jours.

L'eſpérance de quelque haſard heureux qui lui feroit voir celle que l'on cachoit avec tant de ſoin, le fit retourner ſi ſouvent au même endroit, qu'il fut enfin remarqué par Cléante ; mais les habits déchirés, les cheveux en déſordre, l'air ſouffrant que Dorival affectoit, firent croire au bon Intendant que ce n'étoit qu'un malheureux de plus dont Sainville à ſon retour ſe plairoit à ſoulager la miſère ; & depuis ce temps il n'en prit plus d'ombrage.

On ſe rappellera ſans peine que le ſeul foible du caractère de Dorival étoit de ſe livrer trop facilement à ſes premiers ſoupçons. Quoiqu'il connût quelle étoit la vertu de Sainville, ce ne fut pas ſans une inquiétude ſecrete qu'il ſe rappella les premiers propos du jeune payſan. Il crut voir dans le ſoin que Sainville avoit de cacher la jeune perſonne à tous les yeux, les ſentimens d'un amant jaloux qui craignoit de la perdre. Le ſecret dépit de croire que Sainville l'avoit oublié pendant treize ans, & que pendant ce temps il ſe ſeroit peut-être gardé de rappeller à Zélie qu'elle pouvoit avoir encore un père, le tourmentoit malgré lui; ces réflexions lui firent prendre le parti de tout riſquer pour voir celle qu'il ne doutoit plus être Zélie, & pour éprouver par lui-même quels pouvoient être ſes ſentimens. Ce fut dans ce deſſein qu'ayant pris l'empreinte de la clef du parc, il en fit faire deux pareilles pour s'en ſervir lorſqu'il en trouveroit l'occaſion favorable.

Quelques jours après, un plus grand bruit dans le château lui fit croire que Sainville étoit arrivé; mais ce qui le ſurprit beaucoup, c'eſt qu'ayant ſuivi les deux payſans, qui ce jour-là venoient enſemble porter la proviſion, dans l'eſpérance de voir leur maître, ils trouvèrent que la porte du grand parc étoit ſeule fermée,

& que la ſeconde ouverte laiſſoit un libre accès dans l'intérieur du château.

Tels furent les événemens qui ramenèrent Dorival dans ſa patrie, dans le château de Sainville, & prêt à revoir l'objet le plus préſent dans ſon cœur, & qui ſeul pouvoit lui rendre chères & ſa brillante fortune & la vie. Mais il eſt temps de nous porter dans l'intérieur du château de Sainville, de ſavoir quel motif le décidoit à lever tous les obſtacles qui juſqu'alors avoient empêché qu'on n'y pénétrât, & de ſavoir quel fut le ſuccès du projet abſurde & téméraire que le chevalier de Villers avoit oſé former.

ZÉLIE OU L'INGENUE,

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu, dans la première partie, Ariſte troublé par les rapports indiſcrets du chevalier de Villers, inquiet du long ſéjour que Sainville faiſoit dans ſes terres, ſe déterminer à précéder ſon neveu d'un jour, lorſque celui-ci retourneroit à ſon château. Nous ſavons que Clarice devoit accompagner Sainville, & qu'il avoit marqué ce moment pour tirer Zélie de la ſolitude dans laquelle elle avoit vécu juſqu'alors; & nous avons été indignés de la folie & de la témérité du chevalier de Villers, dont le projet romaneſque offenſoit également l'amour & l'amitié.

Villers en effet étoit parti trois ſemaines avant Sainville & Clarice; & s'arrêtant dans un mauvais hameau qui n'étoit éloigné que d'une lieue du château, il avoit renvoyé ſon ancien domeſtique à Paris, avec ordre de venir le rejoindre la veille du jour que Sainville auroit choiſi pour partir. Dès que ce domeſtique, nommé Champagne, ſe fut mis en route, Villers, prenant un habit ſimple, fut joindre le valet qu'il avoit envoyé pour préparer la réuſſite de ſon projet.

Celui-ci le conduiſit dans une autre ferme dépendante du château, mais ſituée ſur un terrein éloigné de celle où Dorival avoit pris un aſyle. Il avoit déja gagné des payſans qui devoient lui fournir des échelles. Je m'y ſuis trouvé forcé, dit le valet payſan à Villers; car l'impoſſibilité de pénétrer dans ce maudit château, ne vous laiſſe l'eſpérance de voir cette jeune beauté que par les mêmes moyens dont je me ſuis ſervi. Je connois les murs du jardin qui tient au pavillon qu'elle occupe, ce ſont les plus élevés de tous; mais par bonheur ces murs ſe trouvent ſitués dans un terrein inculte, plein de buiſſons où l'on ne voit aucun ſentier, ce qui nous met à l'abri d'être découverts. Il ſeroit bien malheureux qu'avec des ſoins & de la patience vous ne puiſſiez réuſſir à trouver un moment favorable pour voir cette jeune & jolie recluſe, lui parler & la perſuader. Villers fut enchanté de l'eſprit & de la ruſe de ce domeſtique : eſcalader un mur étoit un acte qui répondoit à ſes idées romaneſques, & bientôt il l'exécuta; mais pendant plus de quinze jours ce fut inutilement, & ce ne fut que la veille de celui que Sainville devoit arriver, qu'il parvint enfin à voir celle qui lui coûtoit tant de ſoins & de peines.

Clarice n'ayant point fait un myſtère du voyage qu'elle alloit faire avec Sainville, il

fut auſſi facile à l'oncle de celui-là qu'à Champagne, valet du chevalier de Villers, de ſavoir le jour précis de ſon départ. Ariſte, bien averti, partit la veille, coucha dans une poſte à quatre lieues du château, s'arrangea pour y précéder ſon neveu de quelques heures, & fut reçu par le bon-homme Cléante, qui, le connoiſſant pour être l'oncle de ſon maître, s'empreſſa de lui faire les honneurs de la maiſon.

Champagne, parti douze heures avant Ariſte, avoit averti le chevalier de Villers à temps: celui-ci, retournant promptement dans le village où ſa chaiſe de poſte étoit reſtée, avoit repris ſes habits ordinaires, fait atteler ſa chaiſe, & partant avec Champagne, il étoit arrivé juſqu'à l'entrée de l'avenue, où le poſtillon, Champagne & lui travaillant de toutes leurs forces, parvinrent enfin à briſer l'une des roues de la chaiſe de poſte. Sur le champ l'adroit Champagne courut au château, raconta d'un air très-affligé l'accident que ſon maître éprouvoit; dit au bon-homme Cléante que le chevalier étoit ami de M. le marquis de Sainville, qu'heureuſement il ne s'étoit pas bleſſé, & qu'il venoit en ſe promenant juſqu'au château pour attendre que ſa chaiſe fût raccommodée. Le ton que Sainville avoit donné dans ſa maiſon, avoit rendu ſes gens trop prévenans & trop polis pour que le bon intendant ne fît pas toutes ſortes

cule, & qui pourra vous faire perdre tout à-la-fois une épouſe charmante, & le plus eſtimable des amis? Tiens, mon pauvre Champagne, dit Villers, tu ne raiſonnes que d'après tes petits ſentimens vulgaires; tu ne vois pas en grand comme moi cette aventure, & tu n'es pas amoureux comme je le ſuis. Eh, Clarice! monſieur, repartit vivement Champagne, cette jeune veuve de Cléon, riche de deux cens mille livres de rente, fille du miniſtre le plus puiſſant à la cour; Clarice belle comme un ange, généralement approuvée, & donnée pour modèle à toutes les femmes nouvellement préſentées! Tais-toi, maudit raiſonneur, dit Villers avec impatience: en vérité, cela va bien à M. Champagne, fidèle compagnon de toutes mes aventures, en ayant ſouvent même pour ſon compte, de venir me ſermoner! Tiens, il faut que je te l'avoue, Clarice m'enchantoit quand elle étoit coquette, folle & légère; la ſympathie, la convenance nous uniſſoient alors. Il faut que je ſois bien malheureux d'avoir changé le caractère de la plus jolie femme de Paris, & d'avoir fait naître en elle une triſte paſſion qui la rend réſervée, ſérieuſe & ſolitaire. « Ah! je ne » m'attendois pas à ce tour-là de votre part, dit » Champagne: comment diantre, d'une étourdie » vous avez fait une femme raiſonnable? Oh! » vraiment je vous plains bien! Mais quel eſt

» donc ce nouvel objet qui vous tourne la tête ? » N'as-tu pas entendu parler de cette jeune Zélie.... » dit Villers ? Quoi ! cette orpheline, dit vive- » ment Champagne ? quoi ! celle dont on débite » tant de fables, que le marquis de Sainville a fait » élever d'une manière si extraordinaire ? Eh bien, » dit Villers, je l'ai vue, je lui ai écrit, je lui ai » parlé. Le goût que tu me connois pour les aven- » tures singulières m'avoit conduit ici ; l'amour » m'y retient. » Villers, voyant qu'il avoit besoin de s'excuser d'un si fol amour, même vis-à-vis de Champagne qui n'avoit nullement l'air de l'ap- prouver, lui conta l'aventure du tableau qu'il avoit vu chez le peintre, & voulut l'attendrir en peignant tous les charmes de Zélie, & l'impres- sion que son portrait avoit faite sur son âme ; mais, ajouta-t-il, que cette impression est deve- nue durable, lorsque je l'ai vue mille fois encore plus charmante que le peintre n'avoit pu la ren- dre ! J'ai vingt fois escaladé les murs de sa prison, depuis que nous ne nous sommes vus. Hélas ! prêt à paroître sur le haut de la muraille, j'entendois toujours deux voix qui m'annonçoient qu'elle n'étoit pas seule, & je restois tapi derrière le cha- piteau, sans oser paroître : ce n'est que d'hier que j'ai joui du moment le plus fortuné de ma vie. N'entendant qu'une voix douce qui chantoit, & que mon cœur me disoit être celle de Zélie, je

me ſuis haſardé, mais avec précaution, à regarder dans le jardin; j'ai cru voir la plus divine des trois Graces. Elle étoit ſeule; je l'ai doucement appellée par ſon nom : quoique ſurpriſe, ſes beaux yeux ſe ſont élevés, ſe ſont attachés ſur moi. J'ai ſaiſi ce moment pour lui dire que je riſquois tout pour la voir, que je riſquerois encore plus pour la tirer de ſa captivité. Sa réponſe m'a ſurpris : elle n'étoit ni cruelle, ni tendre. Ses propos ingénus n'exprimoient que ſon étonnement; mais elle n'a point blâmé mon entrepriſe. Un léger bruit s'étant fait entendre en ce moment, j'ai craint d'être ſurpris : je lui ai jetté du haut du mur une lettre que je tenois toute prête; & lorſque j'ai vu qu'elle ſe baiſſoit pour la ramaſſer, je ſuis promptement deſcendu du mur, & j'ai fait cacher dans les buiſſons les machines avec leſquelles mes payſans m'aident à les eſcalader. Juſques ici, monſieur, lui dit Champagne, je vois que vous riſquez beaucoup, & que vous n'êtes sûr de rien : d'ailleurs, quand vous eſpéreriez de réuſſir, que feriez-vous d'une fille ſans bien & ſans nom, qui vous feroit perdre la main de Clarice? Ah! que tu t'abuſes, mon cher Champagne! Vas, ſi tu l'avoit vue comme moi, ſon air noble, tout en elle te convaincroit qu'il faut qu'elle ſoit d'une naiſſance illuſtre : non, les mœurs du grave Sainville ſont trop

connues pour qu'on puiſſe le ſoupçonner d'une intrigue ſecrette, & d'employer la ſéduction pour captiver cette jeune perſonne. Un intérêt plus vif encore que celui du plaiſir, l'engage lui-même à lui donner une pareille éducation: c'eſt ſa fille; oui, mon enfant, Zélie eſt sûrement ſa propre fille. Il aura voulu cacher ſon mariage au public, & ſur-tout à ſon oncle dont il attend la ſucceſſion, & dont il connoît le rigoriſme.

Nous verrons quelques jours paroître Zélie comme un des plus grands partis qui ſoient en France. Je ne vois plus rien que de facile & de brillant dans mon projet. Je ſuis le ſeul homme qu'elle ait vu, ſon père l'ayant toujours cachée à tous les yeux. Il m'eſt important d'avoir prévenu ce cœur qui n'a jamais rien aimé. Il faut que Sainville adore ſa fille, puiſque ſa tendreſſe pour elle le tient éloigné de la cour & même de ſes proches depuis trois ans. Il voudra faire ſon bonheur en me la donnant. Vas, mon amour m'éclaire ſur le plus heureux avenir!..... Je le deſire plus que je ne l'eſpère, dit froidement Champagne. Ils furent interrompus par la voix de deux perſonnes qui cauſoient enſemble en entrant dans le ſallon, & tous les deux ſe renfermèrent pour ſe concerter enſemble.

C'étoit Ariſte & Cléante qui les avoient interrompus. Vous avez tort, diſoit Ariſte à Cléante,

de me cacher ce que vous ſavez touchant cette jeune perſonne : « Vous connoiſſez la tendreſſe » que j'ai toujours eue pour mon neveu ; une » curioſité fondée ſur un intérêt ſi vif, n'eſt pas » faite pour inſpirer la réſerve & la défiance. En » vérité, monſieur, répondit Cléante, le ſort » de cette enfant eſt un myſtère impénétrable ; » elle occupe la partie du château oppoſée à » celle-ci. Toutes les vues de ſon appartement » donnent ſur le parc ; j'ai ſeul la clef d'une » porte qui communique à ſon appartement. Il » y a dans ce cabinet un tour immenſe, ſembla- » ble à ceux qu'on voit dans les couvens ; c'eſt » là que chaque jour je vais prendre ſes ordres » & lui porter toutes les choſes qu'elle deſire, » excepté des livres, quoiqu'il y en ait beaucoup » dans la bibliothèque du château, & ſur-tout » beaucoup d'hiſtoire & de morale. — Eh ! que » peut-elle donc faire dans une retraite ſi pro- » fonde, ſans le ſecours de la lecture ? — Ah ! » monſieur, interrompit Cléante, elle lit beau- » coup ; mais tout ce qu'elle lit eſt de la main » de M. le marquis. Avant-hier encore, j'ai porté » au tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés. — » On vous parle donc au travers de ce tour, dit » Ariſte ? — Non, je trouve un papier ſur lequel » Zélie ou ſa bonne ont tracé les ordres qu'elles » me preſcrivent ; tous les matins je vais les

» prendre. Seriez-vous curieux de voir celui » d'aujourd'hui ? il eſt écrit de la main de Zélie ? »

On croira facilement qu'Ariſte en montra la plus vive impatience ; mais, lui dit-il, comment connoiſſez-vous l'écriture de Zélie ? Par la quantité de lettres qu'elle me charge de faire paſſer. J'en ai même trouvé une ce matin à côté de ce papier, que j'ai fait ſur le champ partir par un exprès. Ariſte déploya promptement ce papier, lut ce qui ſuit : « Il faut envoyer ſur le champ, » par un homme à cheval, cette lettre à M. de » Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant » que d'arriver. » Ceci n'eſt-il pas inquiétant, dit Ariſte ? Mon neveu revient ce ſoir ; il faut qu'il leur ſoit arrivé quelque choſe de bien extraordinaire. Oh ! monſieur, point du tout, dit bonnement Cléante ; & toutes les fois que mon maître revient, c'eſt la même choſe : c'eſt apparemment une attention pour qu'il reçoive de ſes nouvelles en chemin. Bon ! dit Ariſte en lui-même, cette attention eſt bien tendre, & reſſemble bien à la paſſion. En continuant à lire ce papier, il vit que Zélie demandoit qu'il portât au tour des plumes, des crayons, de l'encre, du papier ; qu'elle demandoit ſon dîner & ſon ſouper aux heures ordinaires, & des glaces à cinq heures. Mais, dit Ariſte, elle ſait donc deſſiner ?... Oh ! vraiment je le crois, répondit Cléante ; elle eſt même bonne

muſicienne, car elle me demande très-ſouvent de la muſique & des cordes d'inſtrumens, & je ne doute pas qu'elle ne ſache très-bien employer ſon temps. Mon étonnement redouble à chaque mot, dit Ariſte à Cléante! Je vous plains, car j'imagine que vous êtes ſans ceſſe occupé d'aller & de revenir à ce tour. On vint les avertir alors que le marquis de Sainville arrivoit, & qu'il y avoit des dames dans la voiture, ce qui parut bien extraordinaire au bon homme Cléante qui, depuis pluſieurs années, n'en voyoit entrer aucune dans la maiſon.

Ariſte, reſté ſeul tandis qu'on alloit recevoir Sainville, ſe livroit à bien des réflexions. » Eſt-» ce ſa fille? ſe diſoit-il, eſt-ce l'objet d'un ſen-» timent plus vif encore?... L'un & l'autre ne » s'accordent point avec la haute opinion que » j'ai de la ſageſſe de Sainville. Il faut abſolument » que je pénètre ce myſtère. Sainville me doit » trop & connoît trop bien mon cœur, pour ne » pas me laiſſer lire dans le ſien. »

Juſqu'ici je me ſuis cru permis de ſuivre mes idées en écrivant l'hiſtoire de Dorival, & le commencement des amours de Sainville & de Zélie; mais le public perdroit trop, ſi je ne m'aſſujettiſſois à préſent à ſuivre preſque en entier le texte de la comédie de Zélie. *Eh! que pourrois-je dire d'auſſi précis, &*

qui puiſſe plaire autant aux lecteurs ? L'art de la comédie eſt ſupérieur à celui du Roman, & l'auteur de Zélie me l'eſt bien plus encore. J'interromprai donc ſouvent mon récit pour rapporter des ſcènes entières.

Sainville & Clarice ayant eu quelque peine à ſe débarraſſer de l'énorme quantité de paquets dont mademoiſelle Victoire, femme-de-chambre de Clarice, avoit inondé la voiture, arrivoient enſemble. Le haſard fit que le domeſtique du chevalier de Villers étant ſorti par une garderobe, Clarice d'un ſeul coup d'œil reconnut Champagne : c'en fut aſſez pour la troubler, & pour lui faire préſumer que le chevalier étoit dans le château.

ARISTE, *en embraſſant le Marquis.*

Eh bien ! mon neveu, que dites-vous de l'aiſance avec laquelle je m'établis chez vous en votre abſence ?

LE MARQUIS. Je regrette bien de n'être pas arrivé plutôt, & d'avoir perdu un jour....

ARISTE *à* CLARICE. Madame quel haſard heureux nous réunit ici tous les trois ?

CLARICE. C'eſt une complaiſance qui m'a peu coûté..... Mais, dites-moi ?... le chevalier de Villers eſt ici !

LE MARQUIS, *riant.* Ce haſard-là en vaut bien

un autre, n'eſt ce pas?... (*à l'Intendant*) il eſt ſeul ſans doute?....

L'INTENDANT. Oui, Monſieur..... Ah!.... j'oubliois de vous dire qu'un homme eſt venu hier demander quand vous reveniez; il n'a pas voulu dire ſon nom : mais il y a déja pluſieurs jours qu'on le voit roder autour du château.

LE MARQUIS. Eſt-il jeune?

L'INTENDANT. Non, d'un certain âge, & l'air fort triſte & fort malheureux.

LE MARQUIS. Ah! s'il revient, qu'on lui diſe que je ſuis arrivé & qu'il pourra me voir....

L'INTENDANT. Il eſt ſûrement dans la misère; & connoiſſant la bienfaiſance de M. le Marquis....

LE MARQUIS. Il ſuffit, monſieur Cléante; faites chercher le chevalier, pendant que je vais conduire Madame à ſon appartement.

CLARICE. C'eſt ce que vous ne ferez point : reſtez-là, je l'exige..... Je vais me repoſer & m'habiller, & dans une heure je reviendrai vous rejoindre. Allons, Victoire.... (*à part.*) Le chevalier ici.... Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Le marquis de Sainville & ſon oncle reſtèrent ſeuls : l'un & l'autre avoient deſiré ce moment; mais tous les deux ſentoient alors ce trouble involontaire que doivent éprouver deux hommes ſenſibles, lorſque l'un veut pénétrer un myſtère

dont l'éclairciſſement peut l'accabler de douleur, & que l'autre eſt prêt à faire l'aveu d'une foibleſſe qu'il ne peut ni ne veut bannir de ſon ame.

Ariſte ſe trouvoit alors dans ce même château de ſon frère, où Sainville avoit été remis dans ſes bras, & où ſes ſoins les plus tendres avoient élevé l'enfance de Sainville. » Ici, lui dit-il, tout » retrace à ma mémoire ce temps heureux où » j'étois le ſeul objet dont votre cœur fut occupé. » Vous m'aimiez alors!.... Ah! pourquoi donc » ai-je été douze ans ſans revoir ce ſéjour où tout » doit vous rappeller ma tendreſſe pour vous?.... » Quelle cauſe ſecrette & fatale vous a donc » éloigné de moi?.... qui m'a ravi votre con- » fiance, votre amitié? Qui m'a fait perdre enfin » mon fils, le ſoutien & l'unique eſpoir de ma » veilleſſe? — Ah! mon oncle, répondit Sain- » ville les larmes aux yeux, plaignez un malheu- » reux, ſurpris, confondu lui-même de l'excès » de ſon égarement.... Mais n'accuſez point un » cœur qui n'a jamais ceſſé de vous reſpecter & de » vous chérir. Ah! quelle étonnante hiſtoire faudra- » t-il?.... — Je ne vous en ai jamais parlé, dit » Ariſte en l'interrompant; je crois que déja j'en » ſais une partie : j'ai été long-temps, comme le » public, la dupe de votre prétendu dégoût pour » le monde ; mais vous rempliſſiez du moins alors

» une partie des devoirs de votre état & de la
» ſociété. Il n'y a guère que cinq ans que le pro-
» grès de votre penchant pour la ſolitude a com-
» mencé à m'étonner; depuis deux ans ſur-tout
» vos longues & fréquentes abſences m'ont fait
» naître des ſoupçons qui me rapprochoient aſſez
» de la vérité; enfin, malgré toutes vos précau-
» tions, on a découvert.... Ariſte s'interrompit,
voyant l'embarras de ſon neveu; car l'homme
de bien qui veut ſecourir le foible, craint le mo-
ment de le confondre & de l'accabler. » Vous êtes,
» continua-t-il, mon cher neveu, vertueux, eſti-
» mable; je le ſais, je vous aime & je vous plains.
» Si vous penſiez différemment, vous ne me ver-
» riez point ici.... — Vous me plaignez!....
» dit Sainville : ah! ſans doute, je le mérite....
» Je me ſuis égaré;.... je ſuis foible & malheu-
» reux; j'ai beſoin de vos conſeils.... hélas! &
» ſur-tout de votre indulgence. — Vous m'ef-
» frayez, Sainville, dit vivement ſon oncle; par-
» lez moi ſans détour.... Quel eſt cet enfant ſouf-
» traite à tous les yeux, que vous élevez avec
» tant de myſtère?.... A qui doit-elle le jour?
» ſa mère vit-elle encore?.... Malheureux, vous
» vous taiſez?.... Ah! ſi vous aviez, ſans mon
» aveu, diſpoſé de votre main, ſans doute un
» choix déshonorant.... Non, mon oncle, raſ-
» ſurez-vous, dit Sainville, je ſuis libre encore....

» Cette orpheline infortunée ne m'eſt rien.... La » pitié, l'amitié me la firent adopter.... Depuis » près de treize ans je poſsède ce dépôt précieux... » Aurez-vous abuſé des droits qu'on vous céda? » dit Ariſte avec un air ſévère. Grace au ciel, » s'écria Sainville, mon cœur eſt pur : je ne ſuis » qu'un inſenſé, je n'ai abuſé que moi-même. » Vous le voulez; écoutez donc le triſte récit » de ma foibleſſe & de mes égaremens. Ce n'eſt » point un ſecret que vous m'arrachez; depuis » plus de ſix mois je ſuis décidé; mon projet » étoit de vous parler, de vous amener ici.... » Mais je ne voulois me déclarer que la veille » de mon départ. Le vôtre a été ſi imprévu, ſi » précipité, que je n'ai pu exécuter ce deſſein. » J'avois choiſi dans ma famille, vous & Clarice, » pour cette étrange confidence.... Hélas! que » vais-je vous apprendre?.... Parlez, parlez, dit » vivement Ariſte, tirez-moi d'une incertitude » qui me fait mourir ».

Sainville raſſemblant ſes eſprits, & tenant la main de ſon oncle, commença par lui rappeller ſes anciennes liaiſons avec Dorival. Mais, dit Ariſte, on aſſure qu'il n'exiſte plus; & qu'expatrié depuis ſon combat contre Valcourt, il s'eſt allé faire tuer dans l'Inde. Tout le monde le croit comme vous, lui dit Sainville. Alors, reprenant l'hiſtoire de ſa jeuneſſe & celle de Do-

rival, il attendrit Ariſte par le récit des malheurs de ſon ami, par la mort touchante de ſa femme, & par le moment où ce père infortuné s'étoit vu forcé de remettre ſa fille dans ſes bras: » C'eſt cette même enfant, c'eſt cette même Zélie, » s'écria-t-il en répandant des larmes dans le » ſein de ſon oncle, c'eſt cet être intéreſſant, » objet de tant de ſoins & de tant d'opinions » diverſes. » Mais qui put, interrompit Ariſte, vous engager à choiſir un genre d'éducation.... Je ne formai pas d'abord le deſſein bizarre que » j'ai ſuivi depuis, dit Sainville; mais une converſation que j'avois eue avec Dorival, m'en fit naître l'idée dans la ſuite. D'ailleurs, l'apparence de la mort de mon ami me perſuadant que cette enfant que j'avois adoptée n'avoit plus d'autre père que moi, ce dépôt précieux m'en devint plus cher; je ne pus me réſoudre à la faire élever dans un couvent; l'eſprit qu'on y peut prendre du monde, pouvoit être dangereux pour elle. Je crus devoir me charger moi-même de ſon éducation, aidé par une ſeule gouvernante. Il m'eût été bien impoſſible d'exécuter mon projet dans Paris: » C'eût été m'expoſer à la curioſité, » aux vaines conjectures du public, à mille queſ- » tions auxquelles je n'aurois pas voulu ré- » pondre; il falloit donc la ſouſtraire à tous les » yeux.... Mais, quels auroient été ſes maîtres?

» quelles inſtructions auroit-elle reçu ? L'in-
» térêt ſurnaturel qu'elle m'inſpiroit, ou plutôt
» ma deſtinée, ſut vaincre tous les obſtacles. Je
» me chargeai moi-même entièrement de ſon
» éducation ; &, du moins à cet égard, j'ai ſuivi
» tous les devoirs que je m'étois impoſés. Mais,
» dit Ariſte, quels projets formiez-vous alors
» pour la ſuite de ſa deſtinée ? Celui de cultiver
» ſon cœur & ſon eſprit, lui répondit Sainville,
» de l'aimer comme une fille que j'avois adop-
» tée, de lui aſſurer un ſort heureux & indé-
» pendant, lorſqu'elle auroit atteint l'âge de la
» raiſon. Tels étoient les deſſeins que m'inſpi-
» roient alors l'amitié, l'honneur, la vertu....
» Hélas ! un penchant irréſiſtible, une paſſion
» fatale a depuis bouleverſé toutes mes idées,
» anéanti mes réſolutions ; & j'ai vu avec effroi,
» mais trop tard, que né pour la protéger, pour
» lui ſervir de père, des motifs ſi purs, des titres
» ſi reſpectables n'étoient plus faits pour moi.
» Trop foible pour me vaincre, aſſez ver-
» tueux encore pour me condamner, je ne
» me ſuis point déguiſé l'excès de ma folie. La
» différence de nos âges, de nos fortunes, de
» nos états, vos deſſeins ſur moi, tout éle-
» voit entre nous d'éternelles barrières. En
» cédant à ma paſſion, je m'attirois l'indignation
» de ma famille ; je perdois ſans retour votre

» tendreſſe, & je n'étois aux yeux du monde qu'un » vil ſéducteur. »

On ne dit jamais que la dernière, la vraie raiſon qui nous maîtriſe: » Vous l'avouerai-je, continua-» t il, tout me portoit à cacher à mes amis, à vous-» même ma malheureuſe paſſion. Je ne peux » me flatter d'être aimé, ou du moins je n'en » ſuis pas ſûr: accoutumée à ne voir que moi, » Zélie me prodigue tous les témoignages inno-» cens du ſentiment le plus tendre; mais la re-» connoiſſance & l'amitié pourroient-ils ſuffire » à mon cœur?.... Prêt à lui tout ſacrifier, je » lui voudrois, pour ſon bonheur & pour le » mien, une paſſion qui répondît à la mienne... » Eh! comment l'eſpérer, comment m'en aſſurer, » tant que je ſerai le ſeul objet qu'elle connoiſſe, » & qui puiſſe lui paroître aimable & ſenſible? ».

A ces mots, Sainville lui fit connoître les raiſons qu'il avoit eues de venir paſſer trois mois dans ſon château. Dès ce même jour, ajouta-t-il, je vais lui rendre une pleine liberté: elle paſſera ces trois mois avec Clarice, comme ma propre fille; nous la mènerons après à Paris. Un couvent lui ſervira d'azile; c'eſt-là que, la laiſſant maîtreſſe abſolue d'elle-même, Zélie pourra décider de ſon ſort; & je ſuis sûr que vous ne déſapprouverez pas qu'en la laiſſant libre, je lui aſſure

une fortune honnête & convenable à ſa naiſſance.

L'étonnement d'Ariſte, en écoutant Sainville, l'avoit empêché de l'interrompre. L'excellence de ſon cœur ne lui permettoit que l'attendriſſement d'un ami; mais, croyant cependant que l'oncle devoit parler dans ce moment, il lui fit les plus fortes repréſentations ſur ſa poſition préſente, & ſur-tout ſur la néceſſité, qu'il regardoit comme abſolue, que Sainville renonçât à ſon amour, & fît une alliance propre à porter ſa maiſon au plus haut degré d'élévation & de gloire. Ah! mon oncle, lui dit Sainville en ſoupirant: » Maître de mes actions & de ma conduite, » je ne peux l'être de mon cœur. Zélie ſeule peut » décider de ma deſtinée!.... Mais, de grace, » mon cher oncle, ſuivez-moi, venez la voir, » ſa vue peut-être me juſtifiera; venez. »

Ariſte, qui brûloit de voir & de connoître Zélie, ſuivit Sainville qui le conduiſit dans ſon appartement intérieur, où tout ce qui frappa ſes regards annonçoit l'inſtruction la plus variée & la plus ſuivie. Quoique le cœur du ſage Ariſte fût fermé depuis long-temps à la plus douce des paſſions, il ne put voir la charmante Zélie ſortir d'un cabinet à la voix de Sainville, ſans en être ému. Un ſimple habit de taffetas blanc paroiſſoit

avoir

avoir été placé par les Graces ſur une taille égale à la leur ; un ruban couleur de roſe qui l'attachoit, un pareil ruban entrelacé dans ſes beaux cheveux, des yeux céleſtes, une bouche de roſe, l'air & le teint d'Hébé, tout concourut à faire juger à l'oncle combien la bleſſure de ſon neveu devoit être profonde. Ma chère Zélie, lui dit Sainville, voilà cet oncle qui m'eſt ſi cher, à qui je dois tout, dont je vous parle ſi ſouvent. Ah! monſieur, monſieur, c'eſt donc vous, dit-elle en accourant, ſe précipitant ſur ſes mains, & s'efforçant de les lui baiſer ; quoi ! vous êtes cet oncle adoré dont la tendreſſe éleva Sainville, mon père, mon ami? c'eſt donc vous qui l'avez rendu ſi charmant, ſi parfait? Ah ! monſieur, que ne vous dois-je pas moi-même, puiſque vous avez fait mon bonheur! A ces mots, elle voulut une ſeconde fois baiſer ſes mains : Ariſte, en les retirant, ne put s'empêcher de la ſerrer un moment entre ſes bras ; il jouiſſoit alors, & peut-être encore malgré lui, du ſentiment délicieux que ſent un tendre père en embraſſant ſa fille..... Réſiſtant, autant qu'il le pouvoit, au charme de cette première impreſſion, que l'œil avide de Sainville avoit bien obſervée, il dit des choſes honnêtes à Zélie ſur tous les talens qu'elle avoit acquis dans ſa ſolitude : ils vont bientôt paroître dans un plus grand jour, ma

chère Zélie ; il eſt temps que je laiſſe voir ma fille & mon élève aux parens & amis que j'ai prié de venir m'aider à célébrer le jour qu'elle entre dans le monde. Sainville n'eut point l'air de s'appercevoir de l'air de ſurpriſe & de la pâleur qui parurent alors ſur le beau viſage de Zélie. Il appella madame Berrard : Son nouvel appartement eſt-il prêt, madame ? pourrai-je bientôt l'y conduire ? Dans un moment monſieur, dit madame Berrard, qui ſortit à l'inſtant.

A iſte, embarraſſé d'un premier mouvement d'admiration & de tendreſſe dont il n'avoit pas été le maître, craignit peut-être d'en éprouver un ſecond dont ſon neveu tireroit trop d'avantage ; il feignit d'avoir quelques ordres à donner, & laiſſa Sainville ſeul avec Zélie.

Quelle main profane oſeroit porter un pinceau téméraire ſur les ouvrages immortels du Corrège & du Titien ? Je me garderai donc bien de changer un ſeul mot à la ſcène ſuivante de Zélie. *Je dois lui conſerver ſa grace & ſa préciſion ; c'eſt à la faveur des ſcènes que je me plais à rapporter en entier, qu'on me pardonnera peut-être ce qui les précède, & le foible récit qui les amène & qui les lie.*

LE MARQUIS DE SAINVILLE ET ZÉLIE.

Il la tient par la main.

LE MARQUIS. Raſſurez-vous, ma chère

Zélie. Je veux vous parler ſans témoin pour la dernière fois.... Eh quoi! vous pleurez!...

ZÉLIE. Pourquoi m'arracher de ma retraite? Je devois, diſiez-vous, y demeurer tant qu'elle me ſeroit chère, tant que je vous aimerois.... Ah! je croyois y demeurer toujours.

LE MARQUIS. Ceſſez de vous affliger, je vous en conjure! Ecoutez-moi. Je vous ai ſouſtraite au monde pendant un temps, pour l'employer loin du tumulte & de la diſſipation à former votre cœur & votre eſprit, à vous donner des talens agréables & des connoiſſances ſolides. Vous avez ſurpaſſé mon attente; je veux jouir de mon ouvrage; je veux qu'on vous connoiſſe. Nous ſommes faits pour la ſociété, & vous ſerez l'ornement de celle que vous choiſirez.

ZÉLIE. Je ne ſais pas ſi j'y plairai; mais je ſuis bien sûre de m'y déplaire....

LE MARQUIS. Eh! par quelle raiſon....

ZÉLIE. Je ne vous y verrai plus comme autrefois.... Entourée de viſages nouveaux, de gens inconnus, il faudra m'occuper d'autres choſes que de vous; & c'eſt une étude pénible, à laquelle je ne m'accoutumerai jamais.

LE MARQUIS. Mille liaiſons agréables s'offriront à vous. On cherchera tous les moyens de

vous plaire : on vous amuſera d'abord ; on finira par vous intéreſſer.

ZÉLIE. Ce n'eſt pas là le langage que vous me teniez autrefois.... Ah ! que je ſuis mécontente de tout, de vous-même !

LE MARQUIS. Quels ſont mes torts ?...

ZÉLIE. Vous avez l'air embarraſſé, contraint... vos diſcours, vos regards ont changé ; votre maintien m'attriſte, m'en impoſe ; & j'éprouve, en vous écoutant, je ne ſais quelle amertume que je n'ai jamais reſſentie.

LE MARQUIS. Non, je ne ſuis point changé.... Ah ! Zélie.... je ſerai toujours votre ami, votre père.

ZELIE. Et vous êtes le ſeul objet que j'aime, le ſeul que je puiſſe aimer....

LE MARQUIS. Ne le promettez pas... peut-être un autre plus aimable....

ZÉLIE. N'achevez pas. Je ne puis ſoutenir de vous voir une idée ſi cruelle.... Vous alliez dans le monde.... & je me croyois aimée par vous de préférence à l'univers entier.... Quand j'y ſerai pourquoi donc n'auriez-vous pas la même certitude ?... Ah ! je ſuis plus juſte, & peut-être plus ſenſible que vous.

LE MARQUIS. Je ne douterai jamais de votre ſincérité ; mais vous n'avez nulle expérience, vous n'avez jamais rien vu ni connu que moi.

ZÉLIE. Ah! mon ami!... pourquoi donc me ſortir de l'heureuſe obſcurité qui m'étoit ſi douce & ſi chère? Je ne voulois vivre que pour vous.... Mais n'en parlons plus. Vous l'exigez, je dois vous obéir; je m'y ſoumets.... Dites-moi ſeulement quelle ſera ma conduite dans ce monde inconnu où vous m'ordonnez de paroître? Vous m'avez ſouvent parlé de ſes écueils, de ſes dangers: du moins vous y ſerez mon guide, mon protecteur, mon père; mon ami ne m'abandonnera jamais.

LE MARQUIS. Ah! Zélie, vous ignorez à quel point je vous aime....

ZELIE. Qui, moi!... quand je tiens tout de vous, quand vous avez tout fait pour moi.... Hélas! je vous dois tout, juſqu'au bonheur d'être ſenſible. Je penſe, j'aime, je ſuis heureuſe; & c'eſt votre ouvrage. Ah! de tous vos bienfaits le plus cher à mon cœur, c'eſt ce ſentiment impoſſible à peindre que vous inſpirez.... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de ſa vivacité; vous ne m'avez point appris de nom, d'expreſſion qui puiſſe rendre ce que j'éprouve.

LE MARQUIS, (*à part.*) Quel langage ſéducteur!... Eh! comment ne pas ſe livrer?... Mais, hélas! ce n'eſt ſans doute que celui de la reconoiſſance....

ZELIE. Vous paroiſſez agitée?.... Que dites-vous?

LE MARQUIS. Vous me demandez des conſeils, ma chère Zélie? il en eſt d'importans à vous donner, mais qui vous paroîtront frivoles. Cependant, je me flatte que vous daignerez me croire & les ſuivre. Vous allez fixer tous les yeux. La politeſſe & la bienſéance exigent que vous paroiſſiez occupée des différens objets qui vont vous entourer. Sans ceſſer d'être vraie, il faut renfermer vos ſentimens au fond de votre cœur, & ne point parler de cette amitié ſi tendre & ſi pure, qui ne peut intéreſſer que nous deux. Par exemple, il faut changer devant le monde le nom ſi doux que vous me donnez.

ZELIE. Comment, je vous appellerai comme un étranger? Mais, *mon ami*, c'eſt votre nom pour moi, & l'on me feroit un crime....

LE MARQUIS. Tel eſt l'uſage : s'y ſouſtraire feroit un ridicule; & c'eſt ce que le monde pardonne le moins.

ZELIE. Que vous me le faites haïr!... Et qu'importe le ridicule? Je ne crains que le blâme fait pour le vice, &....

LE MARQUIS. Vous m'avez promis de me croire....

ZELIE. Je m'étois.... mais je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS. Je vous recommande ſur-tout, ma chère Zélie, de mettre tous vos ſoins à gagner l'amitié de mon oncle.... Je le regarde comme un père.

ZÉLIE. Il deviendra le mien.... Hélas! vous m'avez tant de fois parlé de l'objet malheureux à qui je dois la vie.... Vous avez ſi bien gravé dans mon ame tous les devoirs qu'un titre ſi cher impoſe.... Ah! croyez que je conçois facilement le reſpect, la tendreſſe qu'on éprouve pour un père....

LE MARQUIS. Je vous ai parlé de Clarice; je deſire vivement qu'elle puiſſe vous plaire, & qu'elle devienne votre amie.

ZELIE. Mon amie!... Je ne puis vous le promettre; un ami ſuffit à mon cœur; &, vous le ſavez, ſon choix eſt fait.

LE MARQUIS. Vous verrez encore ici un jeune homme qu'on appelle le chevalier de Villers. Je ne vous preſcris rien pour lui; je le connois ſuperficiellement, & d'ailleurs....

ZELIE. A propos de jeune homme, j'avois oublié de vous dire....

LE MARQUIS. Quoi donc?...

ZELIE. Occupée du bonheur de vous revoir, juſqu'ici je n'ai penſé qu'à vous;.... mais vous venez de me rappeller....

LE MARQUIS. (*plus vivement encore.*) Eh bien ?...

ZELIE. Une aventure ſingulière.... d'un jeune homme.

LE MARQUIS. Comment ? que dites-vous ?

ZELIE. Oui, un jeune homme m'a vue, m'a écrit, &....

LE MARQUIS (*très-vivement.*) De grace expliquez-vous ?...

ZELIE. C'étoit hier.

LE MARQUIS. J'ai reçu en chemin une lettre de vous, & vous ne m'en diſiez rien.

ZÉLIE. Je n'ai pas jugé ce détail aſſez intéreſſant pour vous en entretenir; il ne pouvoit l'être que par ſa ſingularité; & j'avois tant d'autres choſes à vous dire, que j'ai craint de vous fatiguer par une trop longue lettre.

LE MARQUIS. Il eſt vrai..... mais enfin pourſuivez.

ZÉLIE. Eh bien! hier au ſoir je me promenois ſeule dans le petit bois, je côtoyois le mur; tout-à-coup j'ai entendu une voix inconnue qui prononçoit mon nom : elle ſembloit venir du haut des airs; j'ai levé la tête, & j'ai vu, mais avec une ſurpriſe extrême, un homme ſur le mur. L'étonnement & la frayeur m'ont rendue immobile..... Il m'a crié de me raſſurer. J'ai bien pu, m'a-t-il dit, parvenir ici à l'aide des machines que j'ai fait préparer de l'autre côté

du mur : mais vous voyez bien, a-t-il ajouté, que n'ayant de celui-ci nul ſecours, il eſt impoſſible que je puiſſe franchir la diſtance qui nous ſépare. Un peu remiſe de mon trouble, je lui ai demandé quel étoit ſon deſſein ? Il m'a répondu qu'il ne vouloit que me voir. Je n'ai rien compris à cela ; & il y avoit dans ſa manière de s'exprimer & dans ſa phyſionomie un air d'égarement & de folie qui m'a rendu ma première frayeur. J'ai voulu m'éloigner : dans ce moment il m'a jeté un papier, en me conjurant de le ramaſſer. Pour le ſatisfaire je l'ai mis dans ma poche, & j'ai promptement regagné ma chambre.

LE MARQUIS. Et le billet ?

ZÉLIE. Je l'ai lu, je n'y comprends rien ; Tenez, jugez-en vous-même ; le voici.... (*Elle tire le papier de ſa poche, & le lui donne.*)

LE MARQUIS, *liſant à demi-voix*

Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher à tous les yeux l'objet le plus charmant, le plus digne d'être adoré ? .... Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'eſt point de retraite où l'amour ne puiſſe pénétrer..... L'eſpérance de vous voir m'a fait tout oſer, tout entreprendre : daignez autoriſer une paſſion auſſi pure qu'elle eſt extrême, & croyez qu'elle ſaura m'inſpirer les moyens de vous tirer de l'indigne eſclavage

où l'on vous retient. Cachez cette lettre & ce billet au tyran jaloux qui vous obsède ; & pensez que l'amour le plus tendre & le plus passionné va travailler avec ardeur à votre délivrance.

(*Lui rendant la lettre*)

Que pensez-vous de cette lettre ?

ZÉLIE. Qu'elle est d'un fou..... mais d'une folie bien singulière : n'est-ce pas ?

LE MARQUIS, (*à part.*) Qui pourroit ?.... Il me vient un soupçon.....

ZÉLIE (*tenant la lettre & lisant.*)

Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'amour ne puisse pénétrer.

Que peut signifier là *l'amour ?* On dit bien l'amour de la vertu, l'amour de ses devoirs ; mais l'amour tout seul.... cela n'a point de sens. Et puis *le tyran jaloux qui vous obséde*, de qui veut-il parler ?

LE MARQUIS. C'est de moi.

ZÉLIE, (*en riant.*) De vous ? Ah ! je ne l'aurois pas deviné. Mais vous savez peut-être aussi ce que c'est qu'un *amant.* Il dit l'amant le plus passionné. Tenez, lisez ? Je ne connois pas ce mot là..... Vous riez ?.... Ah ! vous êtes en défaut, convenez que vous n'en savez rien ?

LE MARQUIS. En vérité, je ne puis me charger d'être son interprète ; mais, dites-moi, si

vous revoyiez ce jeune homme, ſi le haſard vous le faiſoit rencontrer, le reconnoîtriez-vous?

ZÉLIE. Oui, je le crois.....

LE MARQUIS. Sa figure vous à donc frappée?... Sans doute elle eſt agréable?.....

ZÉLIE. Oui, elle m'a paru fort agréable, quoiqu'il ait dans les traits quelque choſe d'égaré, comme je vous l'ai déja dit.

LE MARQUIS. Je vois ce qui vous prévient le plus contre lui; c'eſt cette folie que vous lui ſuppoſez: & s'il parvenoit à vous ôter cette idée je crois entrevoir qu'il ne vous déplairoit pas.

ZÉLIE. A quoi bon toutes ces queſtions?

LE MARQUIS. A rien.... en effet....

ZÉLIE. Vous paroiſſez rêveur?.....

LE MARQUIS. Moi? point du tout.... Mais, ma chère Zélie, l'heure s'avance; voici bientôt celle où tout le monde va ſe raſſembler ici; il faut ſonger à vous aller habiller.

ZÉLIE. Quoi! ne le ſuis-je pas?

LE MARQUIS. Cet habit ſimple & commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, ſeroit ridicule dans le monde.

ZÉLIE. Il faut auſſi le changer?... Le monde eſt donc bien minutieux! Dans quels petits détails

ne faut-il pas entrer pour éviter ce que vous appelez un ridicule ?

LE MARQUIS. Quelqu'un vient.....

ZÉLIE. Ah ! c'eſt ma bonne.

LE MARQUIS. Eh bien, madame Berrard, avez-vous fait préparer le nouvel appartement de votre maîtreſſe ?

Me. BERRARD. Oui, monſieur, j'ai ſuivi vos ordres.

ZÉLIE. Ah! ma bonne, ne regrettez-vous pas celui que nous quittons ?.... (*au marquis.*) Du moins, accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois. Mon cœur ſe ſerre en penſant que je ne verrai plus un lieu ſi cher, où j'ai paſſé.... ſans doute.... les plus doux momens de ma vie. Ah! mon ami..., je ne ſais ce qui ſe paſſe au fond de mon ame; mais elle eſt bien triſte..... (*Elle met la main devant ſes yeux pour cacher ſes larmes.*)

LE MARQUIS. Zélie ! ma chère enfant !... que cette ſenſibilité ſi touchante a de charmes pour moi! Ah! croyez que votre bonheur m'eſt plus cher que ma vie!

ZÉLIE. Dites-moi donc que vous m'aimez, répétez-le moi ſouvent.... auſſi ſouvent qu'autrefois.....

LE MARQUIS. Ah! Zélie! n'en doutez-pas. Vous êtes tout pour moi : un ſentiment ſi doux,

nourri depuis ſi long-temps, abſorbe en moi tous les autres, & ne pourra jamais s'affoiblir un moment : objet de tous mes ſoins, de tous mes projets, de toutes mes penſées, rien ne peut me diſtraire de vous; tout ce qui n'eſt pas vous m'eſt inſipide, importun; & je préfère à tous les biens du monde, le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre, & d'être aimé de vous.

ZÉLIE, (*avec tranſport.*) Je vous retrouve enfin. Oui, c'eſt vous qui venez de me parler; c'eſt mon ami, c'eſt..... ah! c'eſt tout ce que j'aime. Ma triſteſſe eſt diſſipée, mes noires idées ſont évanouies; un diſcours ſi tendre, des paroles ſi chères, m'ont rendu mon bonheur. Diſpoſez de moi, de ma deſtinée; je me ſoumets à vous avec joie; je ne regrette plus ni ma retraite, ni mon obſcurité. Vous m'aimez de même, il ſuffit. Que me faut-il de plus, & qu'importe le reſte?

LE MARQUIS. (*à part.*) Quels charmes! quels tranſports j'éprouve en l'écoutant!.... (*haut.*) Allez, ma chère Zélie, dans un moment j'irai vous retrouver. Allez..... (*à part.*) Que mon trouble eſt extrême!.... Il eſt égal à ma foibleſſe.

ZÉLIE. Je vous quitte pour un inſtant.... mais, qu'un inſtant eſt long ſans vous! Je l'emploierai

du moins à me rappeler les conſeils que vous venez de me donner, & croyez que je les ſuivrai tous : il m'eſt ſi doux de vous obéir !...

LE MARQUIS. Ah ! Zélie !

ZELIE. Eh bien ?.... parlez ! vous paroiſſez avoir quelque choſe à me dire encore.....

LE MARQUIS. Ah !.... ſi j'en croyois mon cœur..... N'entends-je pas du bruit ? On vient ; éloignez-vous, ma chère Zélie.... allez, je vous en conjure.

ZELIE. Je n'entends rien ; mais vous le voulez, je vous laiſſe. Allons, ma bonne. Que j'ai de peine à m'arracher d'ici !

Le marquis de Sainville n'avoit feint d'entendre du bruit que pour éloigner Zélie, & cacher le trouble qu'il éprouvoit ; &, tout délicieux que fût ce trouble, il l'avoit fait frémir. Non, ſe diſoit-il, » je ne pouvois plus me con-
» tenir.... Emu, troublé juſqu'au fond de l'ame,
» j'allois tomber à ſes pieds, lui dévoiler, lui
» dire dans un langage qu'elle ignore, le ſecret
» fatal de ma vie. Eh quoi ! j'ai eu la force de
» cacher, de renfermer cette paſſion depuis plus
» de trois ans, & un inſtant m'alloit ravir peut-
» être & mon courage & ma vertu ! Quatre
» mois d'abſence n'ont fait qu'irriter ce ſenti-
» ment qui me domine..... Ah ! c'en eſt fait ;
» je ne ſuis plus digne de garder un dépôt ſi

» précieux. Malheureux! eh! quel eſt mon eſ-
» poir?.... Celui d'être aimé?.... Non, je ne
» l'ai même pas. En vain elle me prodigue toutes
» les preuves de la tendreſſe la plus touchante.
» Quand je l'entends, quand je la vois, ſéduit,
» égaré, tout concourt à m'abuſer; mais abſent
» d'elle, bientôt de cruelles réflexions viennent
» détruire une illuſion ſi dangereuſe..... Ce
» jeune homme dont elle m'a parlé.... quel
» eſt il?.... Je trouve ici le chevalier de
» Villers.... ſi c'étoit lui?... Mais il aime
» Clarice; ils doivent s'unir.... Ce jour va
» détruire ou confirmer mes ſoupçons.... Oh
» ciel! il me manquoit le tourment de la ja-
» louſie»..... On vient; cachons, s'il eſt poſ-
ſible, le trouble affreux qui me ſurmonte.

Clarice arrivoit en effet en ce moment: le plaiſir, l'empreſſement éclatoient dans ſes yeux. Je l'ai vue, je l'ai vue s'écria-t-elle en abordant Sainville; ah! qu'elle eſt charmante? Sainville, uſant des dernières reſſources d'un homme qui veut cacher ſon embarras, eut l'air d'ignorer ce qu'elle vouloit dire: mais Clarice, dans les premiers momens de ſon admiration pour Zélie, en fit un portrait que Sainville laiſſa facilement achever. Il eſt ſi doux d'entendre louer ce qu'on aime! Clarice lui fit des reproches de ſa négligence à lui faire connoître l'art de ſe parer,

& lui dit tout le plaiſir qu'elle avoit eu à ſe charger de ce ſoin. Non, lui dit-elle, il n'eſt pas poſſible que vous n'adoriez pas cette charmante enfant. Grand dieux! que dites-vous? répondit Sainville; ce ſentiment me rendroit trop coupable, trop inſenſé même; ne ſavez-vous pas que j'ai trente-huit ans, & qu'elle n'en à pas encore dix-ſept? » Qu'importe, dit » Clarice? vous avez l'air beaucoup plus jeune » & ſans flatterie, on peut vous donner l'eſpoir » de plaire & d'être aimé. » Le chevalier de Villers vint les interrompre en ce moment. Sainville en fut d'abord fort aiſe; & même il dit en ſouriant à Clarice, qu'il ſavoit ſe retirer à propos, croyant lui plaire en la laiſſant ſeule avec le chevalier. Il le fut beaucoup moins lorſque ſa couſine lui dit d'un air froid, & même de dépit, ſi vous voulez être témoin d'une querelle, vous pouvez reſter. Quoi! lui dit-il d'un air très-ſérieux, en ſeriez-vous donc mécontente?.... Paix; le voici, lui dit-elle. A ce mot, Sainville ſortit triſte & rêveur.

Le chevalier, affectant l'aſſurance la plus fauſſe, & croyant qu'il pouvoit tout haſarder avec une femme dont il étoit ſûr d'avoir le cœur, eut la mauvaiſe foi de lui dire qu'il n'étoit venu chez Sainville que pour la chercher; il oſa même lui laiſſer entrevoir qu'un peu de jalouſie avoit déterminé

terminé ſon voyage. Clarice, indignée de ſa fauſſeté, ſe ſervit de la ſupériorité de ſon eſprit, & de celle que la candeur donne ſur la fauſſe fineſſe, pour le perſiffler & le confondre. Vous êtes parti pour la Gaſcogne depuis trois ſemaines, lui dit-elle, & je vous trouve en Normandie; il faut que vous vous ſoyiez furieuſement égaré. Le chevalier confondu, mais aſſez faux & avantageux pour croire qu'il pouvoit conſerver le même ton, lui fit des menſonges qu'elle démaſqua, qu'elle lui fit multiplier par ſes queſtions, & dont elle lui démontra l'abſurdité. Le chevalier crut alors devoir prendre un ton plus tendre: la foible Clarice, qui ne ſuivoit que celui de ſon cœur, lui laiſſa voir toute ſa foibleſſe. Le chevalier pouvoit-il alors y répondre? Il n'étoit occupé que de Zélie, & brûloit d'impatience de chercher l'occaſion de la voir. Clarice s'en appercevant, la ſcène devint un peu vive entre eux; mais l'art cruel du chevalier réuſſit à la calmer: il lui baiſa la main; & Clarice, livrée aux ſoupçons que la rencontre de Villers chez Sainville lui fit naître, le pria de bonne foi de ſe retirer; ce que le chevalier accepta, (diſoit-il) avec peine, mais avec la plus grande ſatisfaction de s'être dégagé d'une converſation ſi longue & ſi propre à l'embarraſſer.

Clarice ſe livrant alors toute entière à ſes

réflexions, & raſſemblant toutes les circonſtances & les motifs qui pouvoient avoir attiré le chevalier de Villers dans le château du marquis, n'imagina que trop bien que Zélie étoit la cauſe de ce voyage; la raiſon lui faiſoit dire en elle-même: Eh! que m'importe d'être trompée, ſi je ne ſuis plus aimée? Mais le véritable amour ne ſe rend pas aux plus fortes apparences; il lui faut les coups les plus mortels pour le détruire, & ſouvent même eſt il encore aſſez malheureux pour y ſurvivre. Celui de Clarice ne put donc lui laiſſer former d'autre deſſein que de faire tout au monde pour éclaircir ce myſtère.

Sainville ne pouvoit douter, que la jeune Zélie n'eût fait une impreſſion bien agréable ſur ſon oncle, mais ce n'étoit pas aſſez pour le ſatisfaire; il deſiroit revoir Ariſte, & connoître quels ſeroient ſes ſentimens quand les premiers mouvemens d'une admiration qu'il avoit bien obſervée ſeroient paſſés. Il lui fut facile de trouver ſon oncle ſeul, & plus facile encore de faire tomber la converſation ſur celle qu'il avoit toujours préſente dans ſon cœur.

» Mon cher neveu, lui dit Ariſte, ſi jamais » un égarement fut excuſable, c'eſt ſans doute » le vôtre. Oui, je conviens que Zélie eſt » charmante: mais enfin, ce n'eſt qu'une enfant; » & ſans parler de ce manque de convenance

» entre vous, ſi la raiſon ne triomphe pas du
» penchant qui vous entraîne vers elle, dans
» quels malheurs..... Ah ! mon oncle, inter-
» rompit Sainville, croyez que je me ſuis dit à
» moi-même tout ce qui peut détruire une paſ-
» ſion ſi funeſte..... Je la combats depuis plus
» d'un jour.... Mais je ne crains pas de vous
» l'avouer & de vous le répéter, ſi je pouvois
» me croire aimé, il n'y a point de ſacrifice
» que je ne fuſſe prêt à lui faire, & le plus grand
» ſans doute ſeroit de m'expoſer à perdre vos
» bontés. Telle eſt ma foibleſſe, & je ne puis
» vous tromper là-deſſus : mais, loin d'en avoir
» l'eſpoir, il me faudroit les preuves les plus
» fortes, les plus convaincantes de ſa tendreſſe
» pour me le perſuader. Il eſt vrai que Zélie,
» naturellement ſenſible, me montre une recon-
» noiſſance ſi vive, que tout autre que moi
» pourroit peut-être s'y méprendre; mais auſſi
» vous conviendrez que ſi Zélie pouvoit penſer
» à préſent qu'il lui ſeroit poſſible d'aimer un
» autre objet plus qu'elle ne m'aime, il faudroit
» qu'elle fût la plus ingrate de toutes les créa-
» tures, & ſon ame eſt honnête, autant qu'elle
» eſt paſſionnée : elle ne connoît encore que
» l'amitié, & elle l'éprouve avec toute la viva-
» cité d'un cœur innocent & pur. Voilà les
» réflexions qui viennent ſans ceſſe s'offrir à

» mon eſprit; elles me préſerveront du malheur
» que vous craignez..... Quoi! dit Ariſte, ſi
» Zélie cédoit à l'impreſſion d'un nouveau ſen-
» timent, vous auriez la généroſité de ne point
» apporter d'obſtacle à ſes deſirs? Qui! moi,
» (dit vivement Sainville) moi, m'oppoſer à
» ſon bonheur? Ah!.... je fus ſon père avant
» d'être ſon amant..... Quelle faſſe un choix
» digne d'elle, & j'aurai le courage d'étouffer
» à jamais une paſſion malheureuſe. Je connois
» l'étendue de mes devoirs envers elle, je les
» remplirai tous, en duſſai-je mourir. — Ah!
» mon cher neveu, lui dit ſon oncle, quel
» mélange étonnant de vertus & de foibleſſes?
» Sans cette paſſion fatale, que ne feriez-vous
» pas? mais elle a détruit votre activité & votre
» ardeur pour la gloire. La force de votre ame
» s'épuiſe & ſe conſume dans les vains combats
» d'un amour inſenſé. Avec une ame ſi peu
» commune, avec tant de qualités ſi ſupérieures,
» ne gémiſſez-vous pas en ſecret du rôle que
» vous avez pris, quand vous ſongez à tous les
» avantages qu'il vous fait perdre? Mais Zélie
» s'avance; je vous laiſſe avec elle : adieu,
» ſouvenez-vous du moins de vos réſolutions...
» Ariſte ſortit, mais en ſongeant à trouver les
» moyens de lui ravir toute eſpérance. »

Clarice n'avoit pas perdu le ſouvenir des pa-

rures qu'à l'âge de Zélie elle avoit aimées; & lorſqu'elle en avoit le moins de beſoin, Victoire, à ſon premier ordre, avoit raſſemblé de bien bon cœur tous ces jolis ajuſtemens qu'elle ſavoit placer avec adreſſe, & dont elle regrettoit que ſa maîtreſſe ne ſe ſervît plus. L'une & l'autre avoient aſſiſté, malgré Zélie, à ſa toilette; & jamais femme, le jour de ſa préſentation à Verſailles, ne s'eſt vue ſurchargée d'autant de diamans & de pompons que Zélie en avoit, lorſqu'elle parut aux yeux de Sainville. Cependant Zélie s'étant défendue de quelques coups de pinceau qu'on vouloit lui donner de plus, ſon rouge de la bonne faiſeuſe, légérement appliqué, n'altéroit point la douceur de ſa phyſionomie: ſes yeux ſeulement paroiſſoient avoir plus de vivacité; mais leurs regards furent toujours les mêmes, & ſon ame y peignit également & ſes ſentimens & ſa candeur. En approchant de Sainville: » Ah! lui dit-elle, je » viens d'éprouver une frayeur extrême! Cet » extravagant, ce jeune homme dont je vous » ai parlé.... il eſt ici, ou je ſuis bien trom- » pée: en traverſant la cour, j'ai cru l'apper- » cevoir; il s'avançoit vers moi; mais en voyant » ma bonne qui me ſuivoit, il a pris la fuite: » il m'a fait bien peur, & j'en conſerve encore » un battement d'une force étrange. En effet, dit

» Sainville, vous avez l'air bien émue.... Ah!
» ſe dit-il tout bas, ce n'eſt pas là de la frayeur;..
» c'eſt plutôt un trouble dont elle ignore & le
» nom & la cauſe. = Il m'a paru fort bien
» mis, dit auſſitôt Zélie; ſa phyſionomie eſt
» douce & intéreſſante; mais je trouve bien
» étonnant qu'avec un tel dérangement dans
» l'eſprit, on le laiſſe ainſi livré à lui-même,
» &.... Il n'en faut plus douter, ſe dit Sain-
» ville: Zélie, pouriez-vous me dire de quelle
» couleur étoit ſon habit? Gris & argent, dit-
» elle. C'eſt lui-même..... ſe dit encore Sain-
» ville. Ecoutez-moi, ma chère Zélie: vous
» verrez aujourd'hui ce même jeune homme;
» il eſt ici. Je vous ai parlé du chevalier de
» Villers; eh bien! c'eſt votre inconnu. Ma
» ſurpriſe eſt extrême.... lui répondit Zélie!
» comment peut-on recevoir dans la ſociété..
» Si vous vous trouvez ſeule avec lui, dit
» froidement Sainville, vous pourrez lui dire
» ce que vous penſez, & les ſentimens, tels
» qu'ils ſoient, que ſa conduite & ſes diſcours
» vous inſpireront: je ne vous preſcris rien là-
» deſſus; ſeulement je vous préviens parce que
» je le dois,... que ſa tête eſt légère, qu'il eſt
» étourdi, inconſéquent & vain, & que ſes
» principes ne ſont pas auſſi purs que les
» vôtres.

» Cette connoiſſance m'eſt inutile, dit Zélie: » je le fuirai, parce que je le crains. Vous le » craignez..... dit-il vivement, eſt-ce qu'il » vous déplaît? Non, dit-elle d'un air ingénu, » ſon extérieur prévient & n'offre rien que » d'agréable, mais ſa folie m'effraie. Ah! je ne » vois que trop, dit Sainville en lui-même, » qu'elle en eſt déja charmée!» Pendant quelques momens encore, tous les deux répondant chacun à ſon idée, ils continuèrent à ne ſe plus entendre, quoique tout dût annoncer dans les yeux de Zélie le ſeul ſentiment qui rempliſſoit ſon cœur. Sainville eut l'injuſtice de croire qu'elle aimoit déja le chevalier, & fut charmé que Clarice vînt interrompre un entretien qui le déſeſpéroit: il ſortit également rêveur & agité.

» Eh quoi! dit Clarice en entrant, je fais » fuir le marquis.... Mais que vois-je? qu'a- » vez-vous, ma chère Zélie? Parlez-moi avec » confiance, je vous en conjure. Non, je ne le » puis, dit Zélie, alarmée des derniers regards » & du bruſque départ de Sainville; non, ma- » dame, je dois renfermer au fond de mon » cœur les peines qui m'affligent: hélas, mada- » me, je ſuis bien malheureuſe! Vous? eſt-il » poſſible? dit Clarice bien ſurpriſe! eh com- » ment? Mon ſort eſt changé, madame, dit

» Zélie en ſoupirant, & je ne pouvois qu'y
» perdre. Quoi ! dit Clarice, on vous a rendu
» la liberté, le plus précieux de tous les biens ;
» qu'avez-vous à regretter ? La liberté.... dit
» douloureuſement Zélie..... je ſais qu'on la
» chérit, qu'on la vante ; mais je n'en connois
» pas le prix, & je regrette le bonheur inex-
» primable de voir, à toute heure & ſans con-
» trainte, le ſeul objet que j'aimois : oui, ma-
» dame, j'ai perdu cette félicité ſi douce, &
» rien ne peut m'en dédommager. Vous m'é-
» tonnez, belle Zélie, lui dit Clarice ! comment
» pouviez-vous donc, avec un pareil ſenti-
» ment, ſupporter l'abſence du marquis ? Seule,
» ſans diſtractions, la douleur & l'ennui devoient
» vous conſumer ? Ah ! madame, dit Zélie,
» toute diſtraction m'eût été odieuſe ; je ché-
» riſſois la ſolitude avec lui ; &, ſans lui, elle
» ſeule me convenoit. Son ſouvenir, ſes lettres
» me préſervoient ; & les talens qu'il m'a don-
» nés, en occupant mes loiſirs, en me rappelant
» ſes ſoins & ſes bienfaits, m'arrachoient à l'en-
» nui. Mais, interrompit Clarice, dans votre
» ſolitude vous êtiez ignorée ; ſi belle & ſi jeune, ſe
» peut-il que le deſir de paroître avec éclat
» dans le monde ne ſe ſoit jamais offert à vo-
» tre eſprit ? Hélas, répondit-elle en ſoupirant,
» qu'avois-je à ſouhaiter, & comment une cu-

» rioſité ſi vaine auroit-elle pu..... Vous ne
» concevez donc pas, belle Zélie, dit Clarice,
» le plaiſir d'être louée, admirée? Ah! mada-
» me, dit Zélie..... eh! n'ai-je pas joui de ce
» bonheur ſi doux de plaire à ce qu'on aime?
» Tout autre éloge, repartit Clarice, vous ſe-
» roit donc indifférent? Je vous avoue, mada-
» me, répondit Zélie, que cette queſtion m'é-
» tonne. Exiſteroit-il donc une perſonne aſſez
» bizarre pour rechercher ce qui ne la touche
» point? Vouloir plaire, n'eſt-ce pas aimer?
» Et ſans un cœur ſenſible, à quoi pourroit
» ſervir ce frivole avantage? »

Clarice rougit un peu: la vérité, l'ingénuité de cette réponſe de Zélie, portoit un trait de lumière ſur les légers travers des premières années de ſon mariage. « Quelle ame ſenſible &
» pure, dit-elle en elle-même! & l'ingrat ne
» la connoît pas..... Ah! ma chère enfant,
» que vous m'intéreſſez! Mais, puiſque vous
» êtes aimée, comment n'êtes-vous pas heu-
» reuſe? Hélas! répondit Zélie, il n'eſt plus le
» même pour moi: triſte, rêveur, diſtrait, ſes
» diſcours, ſes regards, en lui tout eſt changé;
» il a l'air inquiet, & je ne ſuis plus l'objet
» qui l'occupe entièrement. Quoi! dit Clarice,
» connoîtriez-vous déja les tourmens de la ja-
» louſie? De la jalouſie! dit Zélie étonnée: je

» ne ſais ce que c'eſt. Comment, dit Clarice,
» plus étonnée encore, ce mot vous ſeroit in-
» connu ? Pardonnez-moi, répondit Zélie d'un
» air ſimple; ſouvent, dans nos lectures, j'ai
» vu des rivaux de gloire & d'ambition, ani-
» més par la jalouſie; mais je ne lui connois
» pas d'autre ſignification. Cette ignorance me
» ſurprend, dit Clarice : vous avez beaucoup
» lu, comment ſe peut-il.... J'ai très-peu lu
» de livres, répondit Zélie du même ton : pour
» m'épargner du travail & de l'ennui, il s'impo-
» ſoit la peine de me faire des extraits ſur l'hiſ-
» toire & la morale, & preſque toute ma biblio-
» thèque eſt écrite de ſa main..... Quelle pré-
» caution ! ſe dit tout bas Clarice. Croyez-vous
» donc, ma chère Zélie, qu'il y ait beaucoup
» d'exemples de l'éducation que vous avez reçue ?
» Ah ! madame, répondit Zélie, je ſens que ma
» reconnoiſſance doit être ſans bornes; il ne
» m'étoit rien, il a fait pour moi ce que le père
» le plus tendre..... Quoi ! vous imaginez-vous,
» lui dit Clarice, qu'un père vous auroit dû les
» ſoins qu'il a pris de vous ? Il me l'a dit lui-
» même, reprit Zélie, en reprenant ſon air in-
» génu; mais un père eût rempli ſes devoirs, &
» lui.... Eh bien, Zélie, dit Clarice, ſi Sainville
» vous a dit qu'un père s'en occupe uniquement,
» c'eſt la ſeule choſe ſur laquelle il vous ait

» trompée. Le père le plus tendre confie preſque » toujours à des étrangers l'éducation de ſes » enfans, & ce ſont des gens indifférens & payés » qui leur donnent ces talens que vous devez » à la tendreſſe de votre généreux ami. Ah! » madame, s'écria Zélie avec tranſport, il a » donc fait plus pour moi, que ſi j'étois ſa fille?.. » O Dieu! quel ſentiment pourra donc m'ac- » quitter? Ah! madame.....

» Jugez de ſa tendreſſe, dit Clarice, & voyez » s'il vous eſt permis de vous plaindre.... O mon » cher protecteur, s'écria Zélie pénétrée d'un » ſentiment nouveau, plus vif encore que ceux » qu'elle avoit ſentis juſqu'alors; pourquoi m'a- » vez-vous caché ce nouveau ſujet de reconnoiſ- » ſance? Il ſurpaſſe encore, s'il eſt poſſible, tous » les autres. Ah! que n'êtes-vous-là.... que ne » puis-je à vos pieds vous dire.... — On vient, » interrompit Clarice; modérez des tranſports » ſi naturels & ſi touchans : vous êtes aimée, » ma chère Zélie, vous êtes aimée.... à l'excès. » Ah! du moins connoiſſez toute l'étendue de » votre bonheur! Madame, dit Zélie, laiſſez- » moi l'aller chercher. Non, reſtez avec moi, » répondit Clarice; ſans doute il va revenir : » mais j'apperçois le chevalier. O ciel! dit Zélie » avec dépit, que je crains ſa préſence! »

Si le chevalier de Villers fut enchanté de voir

Zélie, il ne fut pas moins embarraſſé de trouver Clarice avec elle : il s'acquitta promptement de la commiſſion que Sainville venoit de lui donner, de prier Clarice de venir lui parler un moment dans ſon appartement ; & Clarice, en bonne & tendre amie, étant trop empreſſée d'aller apprendre à Sainville à quel point il étoit heureux, elle ne fut arrêtée ni par la préſence du chevalier, ni par les prières de Zélie qui, perſuadée que le chevalier étoit fou, craignoit de ſe trouver ſeule avec lui. Clarice lui promit ſeulement de lui envoyer ſur le champ madame Berrard, & ſortit malgré les efforts qu'elle faiſoit pour la retenir. Le chevalier, ſe voyant ſeul avec elle, débuta par la déclaration la plus tendre, & chercha vainement à la raſſurer : Zélie n'étoit occupée que de l'impatience de voir arriver ſa bonne. Cependant, le chevalier lui proteſtant d'un air ſoumis, que s'il lui déplaiſoit, il étoit prêt à s'éloigner : il eſt aſſez doux dans ſa folie, ſe dit-elle. Que me voulez-vous, lui dit-elle enfin ? Vous voir, être ſouffert par vous, lui répondit-il, » Vous aimer uniquement. -- Zélie » ne put s'empêcher de ſourire, en lui diſant, » vous m'aimez uniquement ? Vous riez, dit le » chevalier aſſez étonné. Mais, reprit Zélie, » en effet..... l'aſſurance eſt aſſez comique. » Cruelle ! vous en doutez, dit le chevalier d'un

» air tranſporté. Ah ! mon Dieu, ne vous fâchez
» pas, dit la timide Zélie, dont la peur recom-
» mençoit à s'emparer. Et cette flamme ſi pure,
» s'écria le chevalier d'un ton des héros du
» Lignon, ne vous touchera-t-elle jamais ? Zélie,
» ſans répondre, ſe diſoit en elle-même : une
» flamme ſi pure, voilà du nouveau. Mais, où
» prend-il tout cela ?.... Le chevalier, après
» quelques momens, lui dit d'un ton emphati-
» que & preſque emporté : Vous gardez le ſilence,
» ingrate Zélie ! Cruelle ! voulez-vous me déſeſ-
» pérer ? Ingrate ! cruelle ! ſe dit Zélie, en mou-
» rant de peur ; il me dit des injures à préſent ;
» il va devenir furieux.... ſi je pouvois m'é-
» chapper. Vous vous troublez.... lui dit-il : ah !
» quelle ſeroit ma félicité, ſi j'oſois interpréter
» cette émotion en ma faveur ? Interprêtez là
» comme il vous plaira, je ne demande pas mieux,
» dit Zélie, croyant voir ſon accès de folie re-
» doubler, mourant de peur, & cherchant à s'en-
» fuir. Le chevalier ne lui en laiſſa pas le temps,
» & crut avoir trouvé celui de ſe jeter à ſes
» genoux. Ah ciel ! ſe dit Zélie, le voilà dans le
» plus fort de ſon accès. Calmez-vous, je vous
» en prie, lui dit-elle d'un ton le plus doux que
» la frayeur lui permit de prendre. » Le cheva-
lier continua de lui tenir toutes ces eſpèces de
propos qu'il ſavoit prodiguer ; & Zélie, pour

l'adoucir, continuoit auſſi le même ton obligeant qu'elle venoit de prendre. Le chevalier s'y trompa ſi bien, qu'il s'écria, & peut-être de bonne foi: Ah! Zélie.... vous me raviſſez. Je ſuis charmée que vous ſoyiez content, lui répondit Zélie enchantée de voir que ſon accès ſe calmoit. » Vous » me rendez heureux au-delà de toute expreſſion; » lui dit-il; mais cachons à tous les yeux cette » heureuſe intelligence. Ah! vous pouvez comp» ter ſur le ſecret, lui répondit-elle. Le pauvre » homme, ſe dit elle tout bas, il faut qu'il ſente » ſa folie : cela fait pitié. » Madame Berrard entra dans ce moment; Zélie courut ſe jetter entre ſes bras, & la ſuivit chez Sainville, de la part duquel elle venoit la chercher.

Le chevalier reſté ſeul ſe livra tout entier à la certitude d'avoir fait la conquête de Zélie, & ſe glorifioit même du peu qu'elle lui avoit coûté. Toujours perſuadé que Zélie étoit fille de Sainville, il ne craignoit pas, à la tendreſſe ſinguliére qu'il montroit pour elle, qu'il s'oppoſât à ſon bonheur dès qu'elle auroit fait connoître ſes ſentimens. Je prévois que j'éprouverai bien des reproches, bien du tourment de la part de Clarice; mais j'aurai Zélie avec une fortune immenſe, & j'aurai à-la-fois tout ce qui peut ſatisfaire mes deſirs, mon goût & mon ambition.

Le chevalier de Villers quitta Zélie dans cette

idée; ſa ſeule inquiétude étoit de préparer Clarice à la rupture ouverte qu'il méditoit, & de trouver l'occaſion de dire à Zélie, que, prêt & libre d'épouſer Clarice, il en faiſoit le ſacrifice à ſes charmes. Pendant l'étrange ſcène qui venoit de ſe paſſer entre Zélie & le chevalier, Clarice, enfermée dans le cabinet de Sainville, n'avoit pu réuſſir à lui perſuader ce que la plupart des amans croient ſi facilement. Toujours occupé de la dernière converſation qu'il avoit eue, Zélie lui paroiſſoit avoir été frappée à la vue du chevalier, & avoir reçu dans ſon cœur les premières étincelles de cet amour qu'il avoit pris tant de ſoins à lui cacher : » Quoi! malgré » tout ce que je vous ai dit, (répétoit Clarice » avec impatience) votre injuſte prévention dure » encore, & vous doutez d'un cœur qui vous » aime avec une paſſion peut-être plus vive que » la vôtre? Ah! madame, repartit Sainville, vos » dangereux diſcours n'avoient que trop égaré » ma raiſon : mais j'ai vu Zélie, & ce dernier » entretien m'a rendu ces idées funeſtes, que » rien ne peut à préſent détruire. O ciel! que me » dites-vous, s'écria Clarice, & comment puis- » je le croire? De grace, ne me preſſez pas de » m'expliquer, lui répondit-il, en la regardant » d'un air conſterné. Clarice n'en devint que plus » preſſante. Partez, madame, partez; c'eſt tout

» ce que je peux vous dire, répliqua Sainville;
» partez, quittez au plutôt ce funeſte château. Eh
» quoi! dit Clarice ſurpriſe, ma préſence vous
» y devient-elle odieuſe? Ah! dieux, s'écria-t-
» il, vous ne m'entendez pas?... Mais, dit-elle,
» le déſordre de votre ame ſe peint dans vos
» diſcours; tant d'égarement, de trouble & de
» myſtère excite ma pitié, & l'intérêt le plus
» vif & le plus tendre. Cédez-y.... je vous en
» conjure par tous les droits que l'amitié peut
» donner.... parlez, ou vous rompez pour jamais
» ces liens ſi chers qui m'attachent à vous! Sain-
» ville, plus agité que jamais, lui dit : Non, je
» ne le puis.... Qu'exigez-vous, grand Dieu!
» craignez plutôt de me voir rompre un ſilence
» que l'amitié m'impoſe. Qu'entends-je, dit Cla-
» rice, auſſi troublée que Sainville; & quel trait
» de lumière.... Mais c'eſt une folle idée.... Ah!
» parlez, diſſipez de grace le ſoupçon extra-
» vagant que vous venez de me donner. J'ap-
» perçois mon oncle, dit Sainville; il m'a fait
» demander à m'entretenir ſans témoins.... Il
» faut.....

» Avant de m'éloigner, repartit Clarice d'un
» ton fier & preſſant, dites-moi ſeulement un
» mot... Le chevalier de Villers.... Ah! ma-
» dame, répondit Sainville les yeux baiſſés,
» qu'allez-vous me demander?... Il ſuffit (dit
» Clarice

» Clarice avec courage); tout s'éclaircit pour » moi; je vous entends!.... Je vais m'enfermer » dans ma chambre. » Quand vous ſerez libre, venez m'y rejoindre, vous ſavez ſi j'ai beſoin de vous parler. Elle ſortit à ces mots, & le laiſſa ſeul avec Ariſte, qui paroiſſoit avoir l'air très-ſérieux & très-occupé.

Lorſque l'oncle & le neveu furent ſeuls. J'ai des choſes importantes à vous dire, & j'héſite à vous les apprendre, dit Ariſte en regardant fixement Sainville: « mais, hélas! je crains vo- » tre foibleſſe. Il eſt donc queſtion de Zélie, dit » Sainville avec un air abbatu? Il eſt vrai, dit » aſſez durement Ariſte; ſavez-vous la paſſion » du chevalier de Villers? Oui, répondit Sain- » ville, j'en ſuis inſtruit par Zélie même, & » j'ai de fortes raiſons pour croire qu'elle n'y » eſt pas indifférente. Et moi j'en ſuis certain, » dit Ariſte, fort aiſe que ſon neveu rompît la » glace de lui-même. Vous n'ignorez pas, dit » Ariſte, le premier entretien de Zélie avec le » chevalier; Non... Mais il l'a donc vue de- puis? Oui, tout-à-l'heure, dit vivement Ariſte; & tandis que ſon malheureux neveu, pétrifié par la douleur, l'écoutoit ſans avoir la force de l'interrompre, il lui raconta que s'étant trouvé dans la poſition de voir Zélie & le chevalier ſe rencontrer enſemble dans un boſquet, celui-ci

s'étant jeté à ſes genoux, avoit tiré ſon épée, & l'avoit menacée de ſe donner la mort à ſes yeux; & que Zélie ne pouvant reſiſter à ce ſigne d'un amour déſeſpéré, s'étoit jetée ſur lui pour lui arracher ſon épée, & étoit demeurée évanouie entre ſes bras. Je ſuis accouru, nous l'avons ſecourue; & tandis qu'elle reprenoit ſes ſens, le chevalier m'a dit en deux mots qu'il adoroit Zélie, qu'elle lui avoit donné beaucoup d'eſpérance; mais que, lui refuſant l'aveu de ſes ſentimens, le déſeſpoir l'avoit emporté.

Eh! qu'a dit Zélie, dit Sainville à ſon oncle, prêt à s'évanouir lui-même en lui faiſant une queſtion dont il frémiſſoit d'écouter la réponſe?

Le cruel Ariſte, ou trompé lui-même, ou voulant porter les derniers coups à l'amour qu'il condamnoit dans ſon neveu, lui répondit : » Elle le » regardoit tendrement, elle ſoupiroit, ſes yeux » étoient baignés de pleurs.... Enfin le chevalier » s'eſt tourné vers elle. Si vous ne m'aimez point, » a-t-il dit, la vie m'eſt odieuſe; je n'ai plus qu'à » mourir, prononcez?.... Alors Zélie s'eſt écriée » avec un tranſport que je ne puis peindre.... » Ah! vivez, vivez! Le chevalier a cru ne de- » voir pas en demander davantage..., & au » comble de ſes vœux..... C'eſt aſſez, s'écria » triſtement Sainville, épargnez-moi le reſte, » elle l'aime..... Hélas!.... elle le connoît de-

» puis deux jours, & l'ingrate le préfère à l'u-
» nivers entier, à moi.... à moi....

Sainville ne craignit point de ſe répandre, en préſence de ſon oncle, dans les plaintes les plus amères; & pénétrant avec un dépit mortel la joie cruelle que ſon état préſent cauſoit à ſon oncle: » Non, ne vous flattez pas, lui dit-il,
» que je donne à l'ambition un cœur que Zélie
» livre au plus mortel deſeſpoir. Ma carrière
» eſt remplie, mon ſort eſt décidé! j'attendrai
» loin du monde, de la cour, de ma famille,
» de vous enfin, le terme d'une vie odieuſe &
» déplorable. Je vais me fixer ici, dans ces lieux
» autrefois ſi chers. Tout m'y retracera le ſou-
» venir de mes beaux jours paſſés, & je pour-
» rai m'y livrer ſans contrainte à ma douleur
» & à des regrets éternels. Plaignez-vous, gé-
» miſſez, dit Ariſte, attendri malgré lui, mais
» laiſſez-moi tout attendre du temps & de la
» raiſon. Non, n'eſpérez rien, dit Sainville avec
» impétuoſité: la raiſon.... ah! je l'ai perdue
» pour toujours, cette triſte raiſon qui ne peut
» ſoumettre jamais que l'homme indifférent. Une
» ame commune triomphe de ſa foibleſſe par ſa
» foibleſſe même: elle peut tout quitter, tout
» oublier ſans peine & ſans combat; mais une
» ame forte & paſſionnée conſerve ſa chaîne
» juſqu'au tombeau. Je ne veux point, lui dit

» Ariſte, combattre avec vous, dans ce moment,
» un ſyſtême que votre raiſon, en tout autre,
» pourroit détruire d'elle-même; mais pour ter-
» miner un entretien qui nous afflige tous les
» deux, dites-moi quelles ſont vos dernières
» réſolutions pour Zélie; elle m'intereſſe, &...
» Ah! banniſſez cette crainte injurieuſe, s'écria
» vivement Sainville.... On peut s'en rapporter
» à moi du ſoin de ſon bonheur; je dois diſpo-
» ſer d'elle: c'eſt un droit que perſonne ne peut
» me ravir. Je lui parlerai.... ſi elle perſiſte, je
» la rends ſa maîtreſſe, & ne ceſſant point de
» l'adopter & de la regarder comme ma fille, je
» veux lui aſſurer toute la fortune dont je puis
» diſpoſer: voilà, mon oncle, ma dernière &
» irrévocable réſolution. Quoi! dit Ariſte ſurpris,
» quoi, pour une étrangère! pour une perſonne
» qui fait le malheur de votre vie, vous voulez
» vous dépouiller! &.... Je vous le répète, dit
» Sainville avec la plus grande fermeté, je re-
» nonce à toute fortune, à tout établiſſement.
» Le chevalier de Villers n'a rien;.... s'il épouſe
» Zélie, je lui donne la moitié de mon bien, »
& le reſte après ma mort: telle eſt ma volonté...
Ariſte crut pouvoir adoucir le coup qu'il avoit
porté, par l'offre qu'il fit de contribuer lui-mê-
me à doter Zélie. Non, mon oncle, lui répondit
fièrement Sainville, je ne vous demande rien, &

je veux ſeul aſſurer ſon ſort. Voyez à préſent « » quel malheur eſt pour moi celui de n'être » point aimé ? Je ſens que je vous arrache toutes » vos eſpérances par le ſacrifice que je fais : il » m'en coûte pour vous affliger, mais du moins » je ne vous verrai pas vous applaudir en ſecret » du tourment de ma vie. Adieu, il faut que je » vous quitte ; plaignez-moi à préſent, vous le » pouvez, vous le devez peut-être..... »

Ariſte ſeul demeura conſterné ; mais bientôt eſpérant que les réſolutions de Sainville n'étoient l'effet que d'un premier mouvement, eſpérant même que Zélie & le chevalier de Villers, bien occupés l'un de l'autre en ſa préſence, le guériroient de ſa paſſion, il eut la curioſité de parler en particulier à Zélie, & de pénétrer quels étoient ſes vrais ſentimens, dont il n'étoit pas encore lui-même auſſi certain qu'il venoit de le paroître. Je lirai facilement dans cet ame ingénue ; & Zélie entrant dans ce moment, il lui dit :

Scène quatrième du quatrième Acte.

ZÉLIE, ARISTE.

ARISTE. Approchez, mademoiſelle : j'alloîs vous chercher, &....

ZÉLIE. On m'a dit que monſieur de Sainville étoit ici.

ARISTE. Il eſt, je crois, chez Clarice.

ZÉLIE. Je vais l'y trouver.

ARISTE. Non, vous le gêneriez; vous ſavez qu'ils aiment à être ſeuls enſemble.

ZÉLIE. Je ne craindrai jamais de lui être importune.

ARISTE. Reſtez. Il faut que je vous parle d'un objet plus important pour vous.... & c'eſt....

ZÉLIE. En eſt-il?....

ARISTE. Ouvrez-moi votre cœur; dites-moi avec franchiſe, que penſez-vous du chevalier de Villers?

ZÉLIE. Hélas! monſieur, vous devez bien l'imaginer; & je ne ſuis pas encore remiſe du trouble affreux qu'il m'a cauſé. En vérité, je le plains de toute mon ame; il eſt bien triſte à ſon âge d'être atteint d'un mal ſi violent & ſi ſingulier; & je ne puis comprendre qu'on n'en avertiſſe pas ſa famille.....

ARISTE. De quel mal parlez-vous, & que voulez-vous dire?

ZÉLIE. Pouvez-vous me le demander, après la ſcène horrible dont vous avez été le témoin?

ARISTE. Quoi! c'eſt cela qui vous étonne! Mais, Zélie, ignorez-vous le pouvoir de l'amour?

ZÉLIE. Oui, l'amour, voilà ce qu'il répète dans ſes accès.... & c'eſt le nom de ſa folie.

ARISTE. Comment! lui-même ne vous l'a pas expliqué?

ZÉLIE. Oh ! je n'ai garde de lui faire des queſtions ; je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE (*à part.*) En voici bien d'une autre.... En vérité, je crois rêver.

ZÉLIE. Vous paroiſſez ſurpris ?

ARISTE. Je dois l'être en effet ; mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZÉLIE. Comment ?....

ARISTE. En vous apprenant que ce que vous appelez folie dans le chevalier de Villers, n'en eſt point une.

ZÉLIE. Cela n'eſt pas poſſible.

ARISTE. Rien n'eſt plus vrai. Il exiſte un ſentiment plus fort que l'amitié, plus vif, plus tendre que la reconnoiſſance ; & ce ſentiment s'appelle de l'amour. Il domine ſur tous les autres ; il occupe, il remplit le cœur uniquement ; il exige une préférence excluſive ; il veut un retour égal, accompagné de peines & de charmes ; il maîtriſe impérieuſement celui qui s'y livre, & lui fait éprouver tour-à-tour les douceurs de l'eſpèrance, & les inquiétudes de la jalouſie. Enfin, quelquefois bizarre dans ſon choix, il naît & ſe déclare ſouvent à la première vue ;... la ſympathie ſeule le décide ; & cette paſſion violente & dangereuſe ne fut jamais l'ouvrage de l'eſtime & de la raiſon.

ZÉLIE. Ma ſurpriſe eſt extrême.... J'avois cru

d'abord vous comprendre; mais aux derniers traits dont vous peignez l'amour, je vois qu'il m'étoit inconnu.

ARISTE. Je vous l'ai peint tel qu'il exiſte communément; mais ſi la raiſon ne le fait pas naître, elle a pu quelquefois approuver & rendre plus durable l'union de deux cœurs ſenſibles & vertueux.

ZÉLIE. Oui, je comprends un ſentiment plus vif & plus tendre que tous les autres, & je conçois qu'on a dû, pour les diſtinguer, imaginer un nom pour lui. Mais, aimer avec cette violence un objet inconnu, vouloir lui tout ſacrifier, juſqu'à ſa vie, voilà ce qu'il m'eſt impoſſible de comprendre, & cet amour-là me paroîtra toujours une folie.

ARISTE. Ainſi donc le chevalier de Villers ne doit pas eſpérer de vous voir partager....

ZÉLIE. Qui! moi! j'aurois pour lui le plus tendre des ſentimens! O ciel! pourriez-vous le croire? Ah! ſi par mon ignorance j'ai pu lui donner lieu de le penſer un moment, que je me le reproche! & que j'ai d'impatience de le déſabuſer! Moi, l'aimer de préférence!.... Il me ſemble que c'eſt m'accuſer d'un crime; je ne puis ſupporter cette idée.... Ah! monſieur, que vous connoiſſez peu mon cœur!

ARISTE. Quel eſt donc l'objet qui l'occupe tout entier?

ZÉLIE. Vous ſavez l'hiſtoire de ma vie, & vous me le demandez? L'amitié, la reconnoiſſance, l'amour enfin.... vous me l'avez appris; tous ces ſentimens réunis m'attachent au plus généreux, au plus aimable de tous les hommes.

ARISTE. Ecoutez-moi, Zélie, pour la dernière fois: la raiſon, la vérité, vont vous parler par ma bouche. Si votre ame eſt ſenſible & vertueuſe, je vais vous toucher, vous convaincre, & j'obtiendrai de vous le ſacrifice d'une paſſion inſenſée.

ZÉLIE. Vous me faites frémir !... Qu'allez-vous m'apprendre ?

ARISTE Le ſentiment que vous éprouvez ne peut devenir légitime, qu'en uniſſant votre deſtinée à celle de Sainville.....

ZÉLIE. Il eſt libre, je le ſuis....

ARISTE. Il eſt ſon maître, j'en conviens; mais moi, qui lui tiens lieu de père, moi, qui le ſuis par la tendreſſe & les bienfaits, dois-je perdre mes droits? & peut-il diſpoſer de ſon ſort ſans mon aveu?

ZÉLIE. Et, s'il m'aime, s'il trouve ſon bonheur à me choiſir, à me préférer, ne devez-vous pas?.....

ARISTE. Non. Ceſſez de vous abuſer: vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre. La fortune, la différence d'âge, tout vous ſépare. Voudriez-

vous, Zélie, être accuſée d'un bas & vil intérêt, en épouſant Sainville? Voilà l'odieuſe opinion que le monde prendra de vous; & peut-être en ſecret Sainville lui-même livrera ſon cœur à ce ſoupçon cruel: en lui cédant, vous perdrez ſon eſtime, vous ternirez ſa gloire & la vôtre. Prenez des ſentimens plus élevés, plus dignes de vous; cachez-lui votre amour; il ſurmontera le ſien, & la vertu ſaura vous récompenſer d'un ſi beau ſacrifice.

ZÉLIE. Qu'entends-je? O ciel! eſt-ce vous qui venez de parler? vous le père de Sainville? vous que je dois chérir & reſpecter?... Ah! ſans des titres ſi ſacrés, je l'avoue, j'aurois peine à contenir l'excès de ma ſupriſe & de mon indignation: eh! qu'importe la fortune au bonheur?... Quoi! ſi volontairement je m'impoſe le devoir d'aimer à jamais l'objet à qui je me donne, on pourroit croire, & Sainville lui-même!..... Quelle horreur! Eſt-il un cœur aſſez cruel, aſſez bas, pour oſer ſoupçonner ce qu'il aime, du comble de l'infamie? Lui! grand Dieu!... A quel point vous l'outragez!... Ah! monſieur, vous ne le connoiſſez pas; du moins que ma confiance le juſtifie. Oui, je jure, je proteſte de n'être jamais qu'à lui; c'eſt à vous que j'en fais le ſerment. J'accepterai avec tranſport tous les ſacrifices qu'il daignera me faire. Ma gloire eſt

dans le bonheur de ce que j'aime; je n'en connois point d'autre; je conſulte mon cœur ſeul, il ſera mon guide, & doit être écouté.

ARISTE. Je gémis des malheurs que vous vous préparez.... Voilà donc votre dernière réſolution? Apprenez la mienne. Si Sainville vous épouſe, il ceſſe d'être mon fils: il n'eſt plus à mes yeux que le vil eſclave d'une paſſion coupable, & vous, qu'un fatal objet de diſcorde, & la ſeule cauſe du malheur de ma vie. Adieu, penſez-y bien, & choiſiſſez entre ma haine ou mon eſtime.

ZÉLIE, *ſeule.* Quelle ame inſenſible & cruelle!..... mais, chaſſons les funeſtes idées dont on a voulu noircir mon imagination. O Sainville! cher objet de toute la tendreſſe de mon ame, j'ai donc appris le nom du ſentiment ſi vif qui m'entraîne vers vous: qu'il me ſera doux de vous le dire!.... Ah! mon cœur s'en doutoit, & le vôtre a dû le deviner..... Mais pourquoi me laiſſer dans une ignorance qui me raviſſoit la moitié de mon bonheur?.... Je ne le comprends pas..... J'entends du bruit; on vient.... Si c'étoit lui.... Quel étranger s'avance? Un autre inconnu le ſuit. Courons chercher Sainville.

C'eſt dans le moment même où Zélie, éclairée ſur les ſentimens qui rempliſſoient ſon cœur, voloit

vers Sainville pour lui faire le plus tendre aveu ; que la ſcène la plus attendriſſante, mais la plus violente, ſe préparoit pour elle. Nous avons vu que Dorival, & ſur-tout le jeune payſan qui l'accompagnoit, avoient été très-ſurpris de trouver ouverte la petite porte qui communiquoit de la cour du château dans le parc. Le payſan, entraîné par la curioſité, n'avoit pu s'empêcher de faire quelques pas pour parvenir près de la porte d'un ſallon qu'il voyoit pareillement ouvert; & Dorival le ſuivoit, en obſervant tout ce qui pouvoit lui donner quelque lumière ſur celle qu'il ſavoit habiter cette demeure, depuis long-temps inacceſſible. De quel trouble violent ne fut-il pas agité, lorſqu'il apperçut une jeune perſonne dans le printemps de l'âge, & que le deſir d'ouvrir ſon cœur à Sainville embelliſſoit encore plus en ce moment. Son cœur lui dit que c'étoit Zélie, & ne le trompoit pas. Ne pouvant réſiſter à ſon premier mouvement, oubliant même que ſous l'habillement qu'il portoit, ce qu'il alloit faire étoit indiſcret & téméraire, il oſe arrêter cette jeune perſonne, en lui diſant : « De grace, mademoiſelle, daignez » m'écouter, & me dire où je pourrois trouver » Zélie ? » C'eſt moi, lui dit-elle, fort ſurpriſe d'être arrêtée par ce ſoldat, dont tout l'extérieur annonçoit la ſouffrance & la miſère. Ah ! dit-il

en lui-même, je l'avois deviné.... Quels traits! quels ſouvenirs douloureux ils me rappellent! & quel moment pour moi!.... Quoi! mademoiſelle, lui dit-il en ſoupirant, quoi, vous êtes Zélie? Oui, lui dit-elle d'un ton aſſez doux. Dorival courant auſſitôt au payſan, reſtez, lui dit-il, à cette porte; & ſi quelqu'un vient, vous m'avertirez, je ſortirai promptement par l'autre. Qu'avez-vous à me dire, lui dit Zélie d'un air inquiet, & que ſignifient toutes ces précautions?

LE SOLDAT. Ah! laiſſez-moi reſpirer, dit-il, prêt à ſe trouver mal, & s'appuyant ſur le dos d'une chaiſe: ah dieux! ſe dit-il tout bas, que mon trouble eſt extrême!.... mais cachons-le, s'il eſt poſſible.

ZÉLIE. Vous m'effrayez!.... parlez-donc!...

LE SOLDAT. Raſſurez-vous. Ah! ce n'eſt pas de la frayeur que je devrois vous inſpirer..... Hélas! ſe dit-il encore, je ſuis prêt à me trahir.

Zélie, plus raſſurée, le conſidéroit alors plus attentivement, & voyant qu'il avoit les larmes aux yeux, elle en fut attendrie. « Que ſa figure m'intéreſſe, ſe dit-elle en elle-même!.... » Son habit, ſon extérieur, tout annonce la pau» vreté: ah! s'il eſt malheureux, il faut le ſe» courir. »

ZÉLIE. Qui vous fait m'aborder avec tant de myſtère, lui dit-elle? Quel eſt cet homme qui vous ſuivoit & que vous avez écarté?

LE SOLDAT. Je voulois, lui dit-il d'une voix entre-coupée, & ſans oſer lever les yeux ſur elle, je deſirois vous parler en ſecret. Cet homme qui m'a conduit vers vous eſt un honnête fermier, connu dans la maiſon; ſans lui je ne pouvois y pénétrer.... Il a dit que je deſirois obtenir une grace de M. le marquis de Sainville, & qu'il vous cherchoit pour vous engager.....

ZÉLIE. Ah! ſi vous êtes malheureux, dit-elle en l'interrompant, ce titre vous ſuffit auprès de monſieur de Sainville, ſa bienfaiſance & ſa bonté.....

LE SOLDAT *avec chaleur*. Oui, je ſuis malheureux..... pauvre, proſcrit, perſécuté, oublié de l'univers entier..... & des objets les plus chers; ... je ſuis hélas! le plus infortuné de tous les hommes.

ZELIE. Que vous m'attendriſſez!.... Ah! venez, venez; je vais vous conduire.

LE SOLDAT. Non, je ne peux confier mes peines qu'à vous ſeule.

ZELIE. Eh bien, parlez. Que puis-je faire?.... N'oſeroit-il me demander, ſe dit-elle? Ah! je dois le prévenir.... Auſſi-tôt elle tire une bourſe

de ſa poche, & détache ſon collier de diamans: voilà tout ce que je poſsède, lui dit-elle;.... je n'en ſaurois faire un meilleur uſage..... Vous pleurez, s'écria-t-elle, prête à pleurer elle. même?

LE SOLDAT. Laiſſez, laiſſez, couler des larmes ſi douces.... Votre cœur eſt donc ſenſible?.... Ah! mon ſort eſt déja moins à plaindre. Gardez vos dons; je ne vous demande que de la compaſſion, de l'intérêt....

ZELIE. Quoi! vous me refuſez, dit Zélie: ah! de grace...

LE SOLDAT. Non, je ne puis accepter vos bienfaits: quand vous me connoîtrez, vous verrez qu'ils me ſont inutiles.

ZELIE. Mais, qui donc êtes-vous? Quel eſt votre nom, votre état, votre pays?....

LE SOLDAT. Mon nom eſt un ſecret d'où dépend la sûreté de ma vie,.... mon pays eſt le vôtre, mon état a changé. Jadis j'ai ſervi ma patrie, en lui conſacrant mes veilles; depuis, j'ai pour elle verſé mon ſang dans des pays éloignés, &, récompenſé par ma gloire, elle a pu me dédommager quelquefois des injuſtices de la fortune.

ZELIE. Chaque mot qu'il me dit pénétre juſqu'au fond de mon ame.... Eh quoi! ſi vertueux, vous avez pu connoître le malheur? Ah! l'obſcu-

rité, la pauvreté devroient-elles être votre partage? Vous avez ſervi votre patrie vous avez combattu pour elle, & vous languiſſez dans l'oubli.

LE SOLDAT. Souvent la vertu ne fait que des ingrats.

ZELIE. J'aurois cru que le bonheur n'étoit fait que pour elle.... Mais, achevez de m'inſtruire.

LE SOLDAT. Je ne le puis dans cet inſtant, & je ne puis vous révéler mon ſort, que ſous la condition d'un ſecret inviolable; il faut même qu'on ignore tout ce que je viens de vous dire: je vous le demande, je l'exige de vous.... Je reviendrai ce ſoir dans ce lieu même, & je vous apprendrai qui je ſuis, & ce que vous pouvez faire pour moi. Je vous enverrai mon guide dans deux heures, & vous lui fixerez le moment où je pourrai vous voir ſans témoin. Adieu, ſongez qu'un ſecret confié eſt un dépôt reſpectable: en trahiſſant le mien, vous mettriez le comble à mon infortune.

ZELIE. Moi, les agraver! Ah ciel! ne le craignez pas: allez, & ſoyez sûr d'une diſcrétion égale à l'intérêt, au reſpect même.... que vous m'inſpirez.

LE SOLDAT. J'y compte.... Adieu, je vous verrai ce ſoir. En diſant ces mots, il leva les yeux;

yeux; ſes regards & ceux de Zélie ſe rencontrèrent.... Ce ne fut qu'à regret qu'ils ſemblèrent ſe ſéparer, & le ſoldat ſe dit tout bas : qu'elle douce eſpérance je remporte!...

Zélie, touchée juſqu'au fond du cœur, avoit eu peine à ſe perſuader que la phyſionomie de ce vieux Soldat lui fût abſolument inconnue. Son ame éprouvoit ce trouble qu'excite en nous l'effort que fait notre intelligence, pour ſe rappeler une ancienne idée qui nous intéreſſe. » Que je » ſuis attendrie!... ſe diſoit-elle; je n'imaginois » pas que la pitié pût être auſſi tendre;..... » je ne la croyois que douloureuſe, mais elle a » donc auſſi ſes charmes?..... Il a ſuſpendu, » pour un moment, tous les autres ſentimens de » mon cœur?...» Allons promptement trouver Sainville; cependant je dois reſpecter le ſecret de cet inconnu; je dois le garder pour Sainville même.... Ah! Sainville, quelle aventure!.... Quoi!.... j'aurai donc quelque choſe de ſecret pour toi. Mais qu'importe? Que n'ai-je pas à te dire en ce moment? Ah! pourquoi m'as-tu caché ſi long-temps le nom, la force de ce ſentiment que tu dois avoir reconnu mille fois dans mon ame? C'étoit donc ton oncle qui devoit m'enſeigner à lire dans mon cœur, m'apprendre que ce mot amour.... Ah! cette expreſſion ren-

ferme tous ces mouvemens rapides, perpétuels & ſi doux dont l'ame de ton élève eſt ſans ceſſe occupée pour toi.

Que Sainville eût été fortuné, s'il eût pu ſavoir quels étoient les ſentimens qui rempliſſoient alors l'ame de la jeune Zélie! Qu'il étoit éloigné de le croire!..... Le malheureux Sainville, ſéduit, tourmenté par de fauſſes apparences, & par la converſation cruelle qu'il venoit d'avoir avec ſon oncle, ne doutoit plus déja que la foible Zélie n'eût ſenti dès le premier moment pour le chevalier de Villers, ce qu'on nomme un coup de foudre, ce qu'un amant qui veut plaire feint toujours d'avoir éprouvé, & ce qui ſert ſouvent d'excuſe à la fragilité de celles qui veulent ſe faire pardonner une bien courte & bien foible défenſe. Plein d'une idée ſi cruelle, élevant ſon ame au-deſſus de la force à laquelle il ne devoit pas eſpérer d'atteindre, il deſiroit de trouver le moment de parler à Zélie, de lui faire le ſacrifice de ſa paſſion pour elle, & de lui faciliter tous les moyens de ſe livrer ſans crainte à celle qu'il lui croyoit pour le chevalier de Villers. Tels étoient les ſentimens qui preſſoient Sainville & Zélie de ſe chercher; tels étoient ceux dont leur eſprit & leur cœur étoient occupés, lorſqu'enfin ils ſe rencontrèrent & purent ſe parler en liberté.

Cette converſation, dans un moment ſi déciſif, perdroit trop ſous ma plume, pour que j'oſe en rien changer; & ſelon la règle que je me ſuis preſcrite, je dois la rapporter toute entière. Qu'il m'eſt agréable & cher de n'être ſouvent que le copiſte d'un pareil Auteur!.... Sainville, en abordant Zélie, craint peut-être ce qu'elle va lui dire, & prend la parole avec empreſſement.

ZELIE, LE MARQUIS.

Acte cinquième, Scène première.

LE MARQUIS. Avant de vous entendre, ma chère Zélie, je vous demande en grace de m'écouter ſans m'interrompre : c'eſt une complaiſance que j'exige.

ZELIE. Vous m'étonnez..... l'altération de votre voix, la ſévérité de vos regards me troublent & m'effraient. Vous refuſez de m'écouter, & moi, je crains de vous entendre. Je ne ſais pourquoi.... mais je tremble. Hélas! je venois vous ouvrir mon cœur.... &, pour la première fois, mon ami n'eſt pas impatient d'y lire!.... Il n'eſt que trop vrai que je ne vous connois plus. Dieux! ſi ce que je dois vous découvrir alloit vous déplaire.... O ciel! ſe pourroit-il que nos ſentimens ne fuſſent pas ſemblables...

Ce doute affreux déchire mon ame ; il me fait éprouver une peine dont je n'eus jamais d'idée....

LE MARQUIS. Je vous entends... Je sais ce que vous avez à me dire....

ZELIE. Ah! si vous le savez.... Mon arrêt est écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle austérité. Ciel ! devois-je m'attendre ?..... Ah ! Sainville, que vous avez trompé mon cœur!...

LE MARQUIS. Rassurez-vous..... Zélie, cette crainte est un outrage.... Vous allez me connoître....

ZELIE. Hélas! pardonnez-moi, je ne sais que penser;... mais le ton dont vous me parlez, m'interdit & me glace....

LE MARQUIS. Encore une fois, daignez m'entendre sans m'interrompre : ma chère Zélie, puis-je enfin y compter ?....

ZELIE. Quelle dure loi vous m'imposez ; n'importe, je m'y soumets. Parlez, je vous promets de me taire.

Tous les deux s'assirent alors, & Sainville, l'air triste, pensif & baissant les yeux : Souvenez-vous de cette promesse, dit-il à Zélie, & gardez-la, je vous en conjure. » Je vous ai tenu » lieu de père dans l'âge où votre sensibilité ne » pouvoit encore me recompenser de mes soins.

» Vous étiez déja pour moi un objet intéreſſant
» & cher. Depuis, je vous ai conſacré ma vie ;
» vous le ſavez ; & ſi je vous le répète, c'eſt
» moins pour vous rappeler mes droits, que pour
» vous faire comprendre la ſituation où je me
» trouve. Je vous ai donné des talens, j'ai cultivé
» votre eſprit & développé les vertus dont
» vous aviez le germe heureux : mais à beau-
» coup d'égards, je vous ai élevée dans une
» ignorance dont à votre âge vous êtes peut-
» être le ſeul exemple ; mes motifs étoient purs,
» il faut vous en rendre raiſon. Il exiſte des paſ-
» ſions ; il en eſt une ſur-tout dont je vous ai caché
» ſoigneuſement juſqu'au nom. J'ai craint que dans
» une ſolitude auſſi profonde que celle où vous
» avez vécu, la vivacité de votre imagination
» ne pût par la ſuite produire dans votre cœur
» des illuſions dangereuſes. En vous peignant
» l'amour, ſes attraits, ſa violence, j'ai craint
» de vous expoſer à prendre de vous-même l'a-
» mitié douce & tranquille pour cette impreſſion
» ſi profonde & ſi différente.... Vous voyiez
» alors, vous ne connoiſſiez que moi ; dans ce
» cas, je devenois néceſſairement l'objet de votre
» erreur : ainſi, en vous abuſant, en ſuppoſant
» que l'amour eût égaré mon ame, je ne pou-
» vois qu'y gagner ; mais trop délicat, trop
» généreux, trop ſenſible enfin pour vouloir vous

» ſéduire, je me ſuis oublié moi-même.... Les
» temps ſont bien changés, ajouta-t-il en ſoupi-
» rant.... un homme audacieux & léger vous a
» fait connoître & partager ſon amour. Je ſuis
» inſtruit des derniers détails que vous croyez
» peut-être que j'ignore, & dont ſans doute vous
» êtes diſpoſée à me faire part. Je puis donc enfin
» parler, & je le puis ſans bleſſer aucun des
» devoirs que je m'étois impoſés.... Depuis qua-
» tre ans, dit-il d'une voix moins aſſurée, &
» levant enfin ſur elle des yeux obſcurcis par les
» larmes, depuis quatre ans je nourris en ſecret
» pour vous la paſſion la plus tendre & la plus
» violente; vous auriez fait mon bonheur en y
» répondant.... Mais, je ne m'en ſuis jamais
» flatté.... & ſongez que je ne la déclare qu'au
» moment où je la ſacrifie.... Votre cœur s'eſt
» expliqué pour un autre; c'en eſt fait.... je ne
» prétends plus à vous, je vous aurois même
» épargné l'embarras de cet aveu, s'il n'étoit né-
» ceſſaire pour juſtifier ma conduite. Le cheva-
» lier de Villers n'eſt pas digne de vous; vous
» devez m'en croire, & je ne crois pas que vous
» doutiez de ma ſincérité.... Je n'approuve pas
» votre choix; cependant je vous rends votre
» maîtreſſe; diſpoſez vous-même de votre ſort....
» Vous êtes ma fille, ma fortune devient la votre;
» & le ſeul droit que je me réſerve, eſt celui d'en

» diſpoſer pour vous, en vous uniſſant à l'objet
» que vous préférez. Maintenant, après l'aveu
» que je viens de vous faire, vous devez com-
» prendre qu'il me faut encore renoncer au bon-
» heur de vous voir & de vivre avec vous; ce
» ſacrifice eſt affreux!... Je vous l'annonce avec
» peine, je ſens ce qu'il doit vous coûter; mais
» mon repos, votre gloire & la mienne nous en
» font une indiſpenſable loi. A préſent, ma chère
» Zélie, vous pouvez me répondre; je ſuis prêt à
» vous écouter.

ZELIE. Qu'ai-je entendu? ... L'excès de ma ſurpriſe a pu ſeul, en glaçant tous mes ſens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi! ... ce n'eſt donc pas aſſez de m'accuſer de ne connoître ni mes ſentimens, ni mon cœur! Vous m'oſez outrager ..... vous .... Sainville! ... Tout, juſqu'à votre généroſité m'irrite & m'avilit... Les bienfaits dont vous me parlez, je les puis accepter avec tranſport de l'objet que j'aime uniquement; moi vous préférer un étranger, un inconnu! devenir, par un choix indigne, la cauſe du malheur de votre vie, & vous dépouiller! recevoir vos dons en vous perçant le cœur! voilà donc ce que vous attendiez de moi? ... Cruel! ... à quel point vous m'offenſez!... Affectez moins de grandeur & de

modération, & ſoyez moins injuſte & moins ingrat.

LE MARQUIS. Que me dites-vous ? Ah ! Zélie, quel eſpoir vient enivrer mon cœur ! ... Ah ! daignez vous expliquer mieux, daignez....

ZELIE Non, vous m'avez trop outragée.... La colère, le déſeſpoir ont rempli mon ame.... Vous m'avez mépriſée, méconnue ; vous m'avez fait rougir de vos bienfaits, de vos offres injurieuſes.... Me propoſer de vous quitter, de vous abandonner ! ... Me ſuppoſer à-la-fois de la barbarie, de la baſſeſſe, la plus noire ingratitude ! ... Qu'ai-je donc fait pour mériter un traitement ſi cruel ?

LE MARQUIS. Voyez mon repentir.... ſongez à mon amour.... Zélie ! encore un mot, achevez d'éclaircir mon ſort....

ZELIE. Ingrat ! ... quoi ! même en cet inſtant vous ne le ſavez pas ?

Qui pourroit exprimer tout ce que l'heureux Sainville dut ſentir en ce moment ? Ah ! Zélie, s'écria-t-il, adorable Zélie ! comment expier mon fatal aveuglement ? ... Sainville, ſe précipitant à ſes genoux, & les yeux baignés de larmes les plus abondantes & les plus douces, hélas ! lui cria-t-il dans cet heureux moment,

mes regrets, mes remords égalent mon bonheur... achevez d'y mettre le comble. Hélas! dites-moi que vous me pardonnez? La charmante & ingénue Zélie auroit-elle pu cacher un ſeul moment tous les tranſports qu'elle ſentit en voyant la première fois Sainville à ſes pieds? ... Ah! lui cria-t-elle en le relevant, & fixant ſur ſes yeux ſes regards enchanteurs, l'excès de ma félicité me fait oublier & vos injuſtices & mes peines.

LE MARQUIS. Quoi! Zélie, vous m'aimez..... vous partagez mon amour? Que j'entende donc pour la première fois ce mot ſortir de votre bouche! ... hélas! ... il fut ſi long-temps renfermé dans mon ame.

ZELIE. Oui, je vous aime; oui, mon amour eſt égal au vôtre. Depuis que je me connois, vous rempliſſez, vous occupez mon cœur uniquement; ce ſentiment fait le bonheur, le charme de ma vie; je m'y livrois ſans le connoître: lui ſeul me faiſoit chérir ma ſolitude & mon ſort. Si quelque revers imprévu m'arrachoit d'auprès de vous, je ne pourrois ſurvivre à ce malheur affreux... heureuſement impoſſible: rien ne pourra jamais nous ſéparer, j'en ſuis bien ſûre à préſent. Je vous ſuivrai par-tout. Mais répétez-le moi ſans ceſſe, je ne puis me laſſer de vous l'entendre dire.

LE MARQUIS. Oui, Zélie.... ma chère Zélie ; un lien indiſſoluble & ſacré va nous unir pour jamais. Quoi ! je ſuis aimé de Zélie ! ... je ſuis à ſes pieds. Il s'y jetoit encore. J'oſe lui peindre l'excès de ma paſſion ! elle m'entend, elle connoît mon amour & le partage ! ... Zélie eſt à moi ! Oui, ma Zélie eſt à moi. O Dorival, ami trop malheureux ! ami ! que mon cœur vous regrette dans ce jour de félicité ! votre joie eût égalé le nôtre, &, s'il eſt poſſible, en eût encore redoublé les tranſports.

ZELIE. Ah ! que je partage un ſentiment ſi tendre ! il vous rend encore plus cher à mes yeux....

LE MARQUIS. Ma chère Zélie, il faut que je vous quitte ; je vais trouver Clarice, & l'inſtruire d'un événement plus intéreſſant pour elle que vous ne pouvez le penſer. Adieu : dans l'ivreſſe, dans le trouble où je ſuis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je reſſens, à peine puis-je le comprendre moi même.

La jeune & ſenſible Zélie ſuivit des yeux Sainville, qu'elle voyoit à regret s'éloigner d'elle. Quel ſentiment délicieux n'éprouvoit-elle pas alors ? Je ſuis aimée, je ſuis aimée, ſe répétoit-elle ſans ceſſe ; » je ſuis au comble du

» bonheur ! Ah ! que je l'aime ! que ſon ame eſt » noble & ſenſible ! .... » Quelle ſuite dans ſa tendreſſe pour moi ! Que n'a t il pas fait pour mon père autrefois ? Combien de fois ne m'en a-t-il pas rappellé le ſouvenir ? Quels regrets ne l'ai-je pas entendu donner à ſa perte ? Hélas ! ce père infortuné dont Sainville m'a rendu la mémoire ſi chère, que ne vit-il ! que ne puis je goûter le bonheur d'être dans ſes bras, & de me voir donner de ſa main à ſon ami ! Je ne ſais pourquoi ce malheureux inconnu qui m'a parlé, m'en rappelle encore plus fortement le ſouvenir. Hélas il eſt, dit-il, proſcrit, perſécuté.... comme le fut mon pere : cela ſuffit pour m'intéreſſer vivement à ſon ſort. Mais je l'attends : il m'a dit qu'il reviendroit ſur le ſoir. On vient... c'eſt lui peut-être.... Ah ! courons au devant de lui. Que les bienfaits, que les ſervices de Sainville ſoient prodigués pour lui. Dans ces premiers momens de notre félicité parfaite, la ſituation d'un homme malheureux n'en doit être que plus attendriſſante pour nous. Mais je crois voir ſon guide. Oui... ce l'eſt en effet. Mon ami, dit-elle au payſan, courez le chercher ; & pendant l'entretien que je vais avoir avec lui, reſtez & veillez toujours à cette porte. Mais, dit alors Zélie en elle-même, d'où peut venir le trouble involontaire que j'éprouve ?

La pitié que m'inſpire cet inconnu, ſes malheurs, le myſtère de cet aventure, tout répand dans mon cœur je ne ſais quelle crainte, quelle terreur même que je ne puis comprendre. Je deſire de revoir cet étranger.... & je tremble; ... chaque moment accroît mon émotion.... J'entends du bruit... je le vois; ah, qu'il a l'air triſte & ſombre!

Seroit-il donc vrai qu'il ſoit impoſſible de corriger en nous les défauts que nous avons contractés dans notre premier âge? Comment le ſoupçon, la défiance pouvoient-ils avoir encore leur ancien empire ſur le cœur de Dorival, au moment où libre dans ſa patrie, comblé de richeſſes, il étoit prêt à tenir ſa fille dans ſes bras, à ſe voir dans ceux de ſon meilleur ami? Mais tel eſt l'effet d'une longue infortune; l'eſprit s'aigrit par la perſécution & les malheurs; il s'eſt accoutumé trop long-temps à craindre! ... Dorival croyoit avoir été oublié par Sainville. Il n'a peut-être jamais rappellé, ſe diſoit-il, le père le plus malheureux à Zélie: il n'eſt pas poſſible qu'il ne l'aime; & s'il en eſt aimé, tout autre ſentiment doit être éteint dans un jeune cœur qui ne connoît que lui. Quelle épreuve vais-je faire? ...Je ſens combien elle eſt téméraire.... mais cette épreuve peut ſeule me décider à me faire connoître; ou ma fille va

combler mon bonheur, en ſe ſoumettant au pouvoir paternel; ou je fuirai ſans dire qui je ſuis, loin d'une fille dénaturée, & de celui qui m'a banni de ſon cœur.

Telle eſt la ferme réſolution que Dorival avoit priſe, lorſqu'il vint retrouver Zélie, qui ne croyoit parler qu'à ce ſoldat dont les malheurs l'avoient touchée.

LE SOLDAT. Cet entretien, lui dit-il, va donc décider de mon ſort.... je vais le remettre entre vos mains, je vous en rends l'arbitre.... vous allez me connoître.... hélas!....

ZELIE. Vous paroiſſez tremblant, agité; eh quoi! craignez-vous de m'ouvrir votre cœur?...

LE SOLDAT. Je vais vous rappeller un ſouvenir douloureux....

ZELIE. A moi?

LE SOLDAT. Avez-vous conſervé quelque idée de l'objet malheureux qui vous donna la vie!...

ZELIE. Mon père, ô ciel! l'auriez-vous connu?...

LE SOLDAT. On vous a donc parlé de lui?...

ZELIE. Ah! ſa mémoire m'eſt à jamais précieuſe & chère..... J'ai mille fois arroſé ſon portrait de mes pleurs, c'eſt le ſeul bien qu'il m'ait pu laiſſer.... Mais, répondez.... auriez-vous été témoin de ſa fin déplorable? Hélas! je ſavois

ſa mort, j'en ignorois les détails : ne craignez pas de m'en inſtruire, vous m'en avez trop dit pour ne pas achever de....

LE SOLDAT. Et s'il vivoit ? ... A ces mots, Dorival fixa ſes yeux ſur ceux de Zélie.

ZELIE. S'il vivoit ! ... Dieu ! ... vous pâliſſez, vos yeux ſe rempliſſent de larmes ! ... aurois-je pu méconnoître un inſtant....

En diſant ces mots d'une voix entrecoupée & tremblante ; Zélie, les yeux pleins de feu, la bouche entr'ouverte, ſe penche en avant, ſans oſer faire un pas ; ſes deux bras agités ſemblent s'élever malgré elle. Dorival, emporté par l'amour, ne réſiſte plus, tend les ſiens, & Zélie s'y précipite en s'écriant : Ah ! j'en crois mon cœur, il ne peut me tromper.

LE SOLDAT. O ma fille !...

ZELIE. Je ſuccombe à ma joie ; mon père ! quoi, vous êtes mon père !... (*A ce cri de la nature, Zélie ſe laiſſe tomber aux genoux de ſon père.*) Cher auteur de mes jours, lui dit-elle, par quel prodige, par quel miracle m'êtes-vous rendu ? ... Quel bonheur auſſi pour Sainville ? Ah ! courons le chercher.

DORIVAL. Zélie.... unique & triſte objet de toute ma tendreſſe .... dans quel état, hélas ! vous retrouvez votre malheureux père, ſans

Je succombe si mes yeux, mon Père,
pleurent, quand c'est mon Père !...

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

L. J. Marillier del. De Ghendt sc.

fortune, ſans ſoutien, ſans appui!.....

ZELIE. Vous m'en êtes plus cher.... Votre ſort va changer.... Sainville, l'heureux Sainville... pourra... Mais venez dans ſes bras, qu'il apprenne lui-même....

DORIVAL. Ah! ma fille! .... moi-même que vais-je vous dire? ... je pénètre facilement vos ſentimens ſecrets... Je ſais, que Sainville vous adore, je vois que vous l'aimez.

ZELIE. Ce jour même, un lien ſacré doit nous unir pour toujours.... Mon père... vous ſeul manquiez à ma félicité; ... à préſent mon cœur n'y peut ſuffire.... & Sainville l'ignore!... ah! venez, daignez me ſuivre; pourquoi retarder ſon bonheur? ... Mais... hélas! que ſignifie ce morne & profond ſilence?

DORIVAL. Ecoutez-moi, Zélie.... je vais déchirer votre ame.... je vais l'accabler du coup le plus mortel.

ZELIE. Que dites-vous donc? ... Je vous retrouve, & j'aurois à gémir encore!

DORIVAL. Mais, ma fille, ignorez-vous toute l'horreur de ma deſtinée? ignorez-vous l'arrêt injuſte qui proſcrit mes jours? ... Sainville ayant dû croire mon ſort terminé, abandonna le ſoin inutile d'aſſoupir cette malheureuſe affaire. Cependant, mes ennemis ſont devenus plus puiſſans que jamais.... leur crédit à la Cour,

leur rage cruelle que le temps n'a pu détruire ; leur haine même pour Sainville, tout ici menace ma vie ; & prononcer mon nom, ſeroit m'envoyer à la mort.

ZELIE. O ciel ! vous me faites frémir.... Mais les conſeils, les ſoins de Sainville, n'en doutez pas....

DORIVAL. Non, ma fille, ceſſez de vous abuſer : je dois à jamais renoncer à ma patrie ; pourquoi reverrois-je Sainville ? J'affligerois ſon cœur, j'y rouvrirois des bleſſures que le temps ſeul a pu fermer. Ah ! s'il a pleuré ma mort, quelles larmes verſeroit-il ſur ma vie déplorable ? ... Il ne peut rien pour moi ; ... je veux m'épargner la peine affreuſe de lui dire un ſecond adieu, plus cruel encore que le premier ;... & vous, ma fille, vous ne me verriez point ici, ſi j'avois pu connoître, avant d'y revenir, les ſecrets ſentimens de votre ame....

ZELIE. Eh quoi ! mon père, doutez-vous de ma tendreſſe ?...

DORIVAL. Connoiſſez, ma fille, toute l'étendue de mon malheur. J'ai traverſé les mers ; j'ai bravé tous les périls, tous les dangers que je dois craindre en des lieux où je ſuis proſcrit ; j'ai quitté un ſéjour ſûr & paiſible, pour venir peut-être me livrer à la rage de mes ennemis : je ne m'en repens pas, c'étoit pour vous, ...

mais

mais j'arrivois avec l'eſpérance de retrouver ma fille, & de ne plus la perdre. Plaignez mon erreur, ô Zélie! je me ſuis flatté qu'un père malheureux vous tiendroit lieu de l'univers entier; & qu'en le ſuivant, en partageant ſon ſort....

ZELIE. Arrêtez! ... ô mon père! que me faites-vous entrevoir? ... De quels traits mortels venez-vous de frapper mon cœur?...

DORIVAL. Raſſurez vous, ma fille, raſſurez-vous; je ne vous preſcris, non, je n'exige rien.... En me ſuivant, ah!... vous euſſiez fait mon bonheur: ſans fortune, ſans appui, ſans amis, vous m'euſſiez dédommagé de mes longues infortunes; mais, grand Dieu! ai-je pu me flatter un moment d'une félicité ſi douce?...

ZELIE. Je donnerois ma vie pour vous; oui, mon père, chaque mot que vous prononcez ſe grave au fond de mon ame, & la remplit de déſeſpoir.... A quoi me réduiſez-vous?... Il faut donc le fuir.... ou vous abandonner....

DORIVAL. Vous laiſſeriez Sainville au milieu de ſes amis, de ſa famille, tranquille enfin dans ſa patrie, & tôt ou tard conſolé par la fortune & l'ambition.

ZELIE. Ah! ne le croyez pas, s'il me perdoit.... interrompit *Zélie* avec la plus grande véhémence.

DORIVAL. Encore une fois, ma fille, raſſurez vous.... Je vois quel eſt mon ſort; je m'y ſoumets.... Vivez contente, ſoyez heureuſe: oubliez-moi, s'il eſt poſſible, & recevez mes éternels adieux....

Quel coup affreux pour la ſenſible Zélie! Eperdue, déſeſpérée, & ſuccombant à ſa douleur, ces derniers mots la firent tomber dans les bras de ſon père, en s'écriant, je me meurs.... prenez pitié de l'état où je ſuis.... O mon père! vous me donnez la mort.... Elle balance, elle eſt à moi... ſe dit tout bas Dorival; mais ſon cœur encore alarmé ne pouvoit ſe contenter de l'apparence d'un ſacrifice. Ma fille... ma chère fille, lui dit-il, en la ſerrant tendrement entre ſes bras, hélas!.... il faut nous ſéparer....

ZELIE. Ma vie n'eſt rien, lui répondit Zélie, avec une ſorte de fermeté, ma vie n'eſt rien.... Je la ſacrifierai ſans regret.... Mais, ajouta-t-elle du ton le plus douloureux, abandonner Sainville après des ſoins ſi tendres! .... Quand vous lui devez tout.... car enfin, ſi je vis, ſi j'exiſte, ſi je penſe, ſi je vous revois, mon père.... c'eſt ſon ouvrage, & par ſes bienfaits. Le quitter pour toujours.... pour toujours.... ah! mon premier devoir eſt la reconnoiſſance....

DORIVAL. Mais, ma fille, quelle eſt votre

injuſtice ? Hélas ! je ſuis bien loin d'exiger un ſacrifice ſi cruel.... ſans murmurer & ſans me plaindre, je retourne dans mon déſert. Je vous ai vue, je vous ai trouvée ſenſible, ma fille a pleuré dans mes bras.... ce ſouvenir répandra quelques charmes ſur le peu de jours qui me reſtent....

ZELIE. Non.... je n'aurai point la barbarie de vous abandonner.... Non, mon père.... & fondant en larmes, elle ſe précipite à ſes pieds. Ah ! je vous reſte ſeule dans la nature.... Je dois vous immoler mon bonheur & ma vie ; c'eſt à vos pieds que j'en fais le ſerment..... Votre malheureuſe fille, mourante, déſeſpérée, vous ſuivra au bout de l'univers.... Que dis-je ! je vivrai pour adoucir vos peines.... oui, je vous le promets....

DORIVAL. Qu'entends-je ? ... Ah ! ma fille, craignez de me donner une fauſſe eſpérance... craignez....

ZELIE. Non, c'en eſt fait, reprit Zélie avec fermeté... c'en eſt fait... je vous ſuivrai.... Mais... comment annoncer cette nouvelle à Sainville ?

DORIVAL. Je pars ce ſoir même.... Une indiſcrétion, le plus léger éclat peut empêcher ma fuite & me perdre à jamais. Sainville inſtruit par vous, au déſeſpoir, hors de lui-même.... ſeroit-il maître de cacher ſes tranſports ? ... Et d'ail-

leurs, ne devez-vous pas plutôt vous-même éviter un ſpectacle ſi douloureux? ...

ZELIE. Ah! je verrois couler ſes larmes, j'y mêlerois les miennes... Ce dernier inſtant de bonheur, du moins me reſteroit encore....

DORIVAL. Je vous ai rendue maîtreſſe du ſecret de ma vie: vous pouvez en diſpoſer, dit froidement Dorival; je m'en repoſe ſur vous.

ZELIE. Il ſuffit.... Mon arrêt eſt donc prononcé.... & tout ſe réunit pour me le rendre plus accablant.... Je pars.... ce ſoir même j'abandonne Sainville... mon bienfaiteur, mon protecteur, mon amant!... Je m'éloigne de lui pour ne le jamais revoir... & ſans l'inſtruire, ſans le conſoler, hélas! ... ſans pleurer avec lui!... Mais... ſi je lui parlois, ſi lui-même vouloit partager notre deſtinée... nous ſuivre... Ah! ſans doute il le voudra: mon père, je le connois, croyez....

DORIVAL. Hélas! quelle vaine idée vient vous ſéduire! Obſcurs l'un & l'autre dans notre aſile, nous y vivrons en paix; mais le rang, la naiſſance, les parens de Sainville répandroient bientôt ſur notre ſort une lumiere fatale. Croyez-vous que ſa famille puiſſe ignorer long-temps le lieu de ſa retraite? que leurs ſoins, leur vigilance....

ZELIE. Tout eſpoir m'eſt donc ravi! ... Allons, il faut ſubir ſon ſort... Non, je ne le verrai point,

dit-elle à ſon père en ſanglotant; non, non.... Eh! qu'importe, après tout (quand on ſacrifie ſa vie) la vaine conſolation d'un moment?

DORIVAL. Si vous vous repentez ma fille, vous n'avez rien promis; je vous rends vos ſermens, vous êtes libre encore.

ZELIE. Ah! s'écria douloureuſement Zélie, ah mon père, ſouffrez du moins des regrets ſi juſtes... ſouffrez des larmes que rien ne tarira jamais.... Que je puiſſe ſans contrainte les répandre dans vos bras... ne me raviſſez pas le ſeul bien qui me reſte.

DORIVAL. O ma fille! tu déchires mon cœur... Hélas! n'achève pas un ſi grand ſacrifice: s'il doit faire à jamais ton malheur, pourrois-je eſpérer d'en recueillir le fruit? ...

ZELIE. En vous abandonnant, je ſerois plus coupable & plus infortunée....

DORIVAL. Le temps s'avance, les momens nous ſont chers.... O ma chere Zélie! ranime ton courage, conſulte ton cœur, & pour la dernière fois... parle, & prononce l'arrêt de notre deſtinée.

ZELIE. Mon père... j'ai parlé... j'ai promis.... en duſſai-je mourir, oui! je tiendrai mes ſermens.

Dorival au comble de ſon eſpérance, l'ame

pénétrée, tranſportée par le ſentiment le plus délicieux, ne put s'empêcher de ſerrer fortement Zélie ſur ſon cœur.

DORIVAL. Ah! c'eſt donc à moi, s'écria-t-il, à tomber à tes pieds.... Alors éperdu, cédant au trouble qui l'agitoit, il alloit peut-être ſe déclarer en ajoutant, je retrouve donc ma fille!... Ah! le temps... & mon bonheur conſoleront ton ame: je.... Mais dans l'inſtant même on entendit du bruit; & Zélie s'échappant de ſes bras, lui dit: ah! mon pere, ô ciel! modérez-vous, on vient.... Dorival, plein du projet dont il voyoit l'heureuſe ſuite aſſurée, dit à Zélie, adieu.... dans une heure je ſerai à la petite porte du parc; j'en ai deux clefs.... Voilà celle que je vous deſtinois. A ces mots, il remit cette clef dans ſes mains; & voyant ſon guide s'avancer, il le ſuivit, en ſe diſant tout bas: Ah! fut-il jamais un père plus heureux?...

Dorival ne perdit pas un inſtant, traverſa promptement le parc, ſe rendit chez le fermier; & donnant à ſon fils un petit paquet, il le fit monter à cheval & l'envoya chercher ſes deux Indiens auxquels il donnoit ordre de le venir joindre ſur le champ avec le ſimple coffre qu'ils euſſent apporté. La petite ville où ces Indiens étoient demeurés cachés, n'étoit diſtante que

d'un quart de lieue du hameau ; une heure à peine s'étoit écoulée, qu'ils arrivèrent à la ferme.

Le vieux fermier fut très-étonné de voir entrer chez lui deux hommes bienfaits, bien vêtus, mais d'un teint fort brun, dont le premier mouvement, en revoyant Dorival, fut de poſer leur front à terre à ſes pieds. Il le fut encore plus lorſque Dorival ayant ouvert le coffre qu'ils avoient apporté, celui qu'ils avoient pris juſqu'alors pour un vieux ſoldat bien pauvre, tira du coffre un long habit d'étoffe d'or, un baudrier, un ſabre enrichi de diamans, & une eſpèce de bonnet élevé, ſurmonté d'une aigrette dont l'œil avoit peine à ſoutenir l'éclat. Mes amis, leur dit-il, en leur donnant un gros ſac plein de pagodes d'or, partagez ma joie & ma fortune : je ne vous demande qu'une heure de ſilence de plus ; & bientôt vous allez voir ce maître qui vous eſt ſi cher, & votre hôte, au comble de la félicité. Que perſonne ne ſorte de cette maiſon ; attendez-moi, ſoyez tranquille. Je vais ſortir ſeul, & mon abſence ne peut être longue. A ces mots, voyant que le jour commençoit à tomber, il partit ſous ſon habit de ſoldat, & vola vers cette porte où Zélie avoit promis de le joindre.

Pendant le peu de temps que Dorival venoit

d'employer aux préparatifs qu'il avoit imaginé de faire, la malheureuſe Zélie, plus morte que vive, étoit prête à ſuccomber à ſon déſeſpoir. « Dans une heure.... ſe diſoit-elle, dans une » heure.... je frémis.... qu'ai-je fait ? qu'ai-je » promis, grand Dieu !.... je ſuccombe à tant » de peines, un froid mortel glace mon cœur... » ma force m'abandonne... Hélas ! que ne puis-je » mourir ! »

Zélie en effet ſeroit tombée de ſaiſiſſement, ſi elle ne s'étoit appuyée ſur une table, & ſi Clarice ne fût accourue les bras ouverts en lui criant : « Zélie, ma chère Zélie, je vous cher- » chois.... le marquis vient de m'inſtruire.... O » ciel ! que vois-je, dit-elle en s'interrompant ? » Quelle pâleur effrayante couvre votre viſage ?... » Mais vous avez éprouvé des ſecouſſes ſi violen- » tes aujourd'hui, que je ne ſuis pas ſurpriſe.... » Ce n'eſt rien, madame, dit Zélie.... Ah ! ſans » doute... j'en éprouve de bien terribles ; mais, » madame, que fait Sainville ?.... En doutez- » vous, ma chère Zélie, lui dit Clarice ?.... » Sainville, au comble de ſes vœux, s'occupe » des préparatifs de ſon bonheur ; enivré, tranſ- » porté, il ne voit, n'entend rien, & ne penſe » qu'à vous.... Déja le notaire eſt mandé ; déja » l'égliſe eſt préparée pour vous recevoir & vous » unir l'un & l'autre pour jamais..... Tout le

» château retentit de cette heureuſe nouvelle...
» les portes ſont ouvertes, on entre en tumulte;
» on répète, on célèbre le nom de Zélie; on
» crie, on s'embraſſe, & la joie de Sainville paſſe
» dans tous les cœurs. Ah! malheureuſe, dit tout
» bas Zélie en ſoupirant.... Le ſeul Ariſte, con-
» tinua Clarice, toujours farouche & ſombre,
» s'eſt renfermé dans ſon appartement; mais je
» viens de laiſſer Sainville à ſes pieds, & ſans
» doute il le fléchira..... Ah! madame, s'écria
» Zélie..... mon cœur ne peut ſuffire aux mou-
» vemens qu'il éprouve..... ils ſont trop vio-
» lens.... ſouffrez que je vous quitte.... per-
» mettez-moi.... Allez, ma chère enfant, lui dit
» tendrement Clarice, allez vous livrer ſans con-
» trainte à des tranſports ſi doux.... mais avant
» de me quitter, embraſſez-moi..... Adieu, ma-
» dame, adieu, dit Zélie d'une voix étouffée &
» les yeux preſque égarés; quand vous le verrez,
» dites-lui.... peignez-lui.... adieu.... dit-elle
» en voulant s'éloigner. Mais ô ciel! dit Clarice
» effrayée de l'état de Zélie, auquel juſqu'alors
» elle n'avoit pas fait attention, qu'avez-vous,
» mon enfant?.... Vous vous trouvez mal....
» vous chancelez!.... aſſéyez-vous.... Ce n'eſt
» rien, madame, dit Zélie en tâchant de ſe re-
» mettre, c'eſt un étourdiſſement;.... mais il eſt
» déja paſſé,.... En ce moment, elle apperçut

» Ariſte qui s'avançoit près d'elle. Ah! fuyons ;
» dit-elle en faiſant un effort pour ſe lever ; mais
» Ariſte la faiſant aſſeoir, & lui prenant la main
» de l'air le plus tendre : Arrêtez, ma chère Zélie,
» arrêtez! lui dit-il, ne voyez plus en moi votre
» perſécuteur ; venez embraſſer le père de Sain-
» ville & le vôtre..... Quoi! vous pleurez en-
» core?... Ah! monſieur, dit Zélie, les yeux
» pleins de larmes & ſerrant ſa main, ah! mon-
» ſieur, ſi vous pouviez lire dans mon ame!...
= Les prières, les pleurs, la tendreſſe de Sain-
» ville ont vaincu ma réſiſtance, lui dit Ariſte :
» quel autre en ma place auroit pu ne pas cé-
» der?.... Ah! Zélie, ſachez du moins à quel
» excès vous êtes aimée, & ne l'oubliez jamais.
» Oui, me diſoit-il en verſant un torrent de lar-
» mes, elle eſt à moi.... rien ne peut nous dé-
» ſunir, mais que je la tienne de vous! Soyez
» ſon père comme vous fûtes le mien. Hélas, elle
» n'en a plus, daignez lui en ſervir; que conduite
» à l'autel par vous, une main ſi chère nous
» uniſſe l'un à l'autre..... Tels étoient ſes diſ-
» cours....» Zélie, plus déſeſpérée que jamais,
ſentoit déchirer ſon cœur à chaque mot que di-
ſoit Ariſte. Ce mot de père.... Mais déja le temps
commençoit à s'écouler : elle y réfléchiſſoit en
frémiſſant. Sainville, dit-elle douloureuſement,
où eſt Sainville?.... Il eſt avec le notaire, lui

répondit Ariſte; il va bientôt nous rejoindre....
Cédant enfin à tous ſes tranſports, au déſeſpoir qui la déchiroit, mais entraînée par le devoir dont la puiſſance détermine toujours une belle ame, Zélie ſe leva bruſquement. O mon père!... ſe dit-elle tout bas.... « Arrachons nous d'ici.... » Je vais, dit-elle à Ariſte..... Souffrez, mon- » ſieur, j'ai beſoin d'être ſeule un moment.... » Pardonnez à l'état où je ſuis.... pénétrée de » vos bontés, hélas! ſi je n'y puis répondre.... » n'accuſez point un cœur....qui.... qui n'eſt plus à » lui-même..... » Elle ſortit à ces mots, ſans que ceux qui l'écoutoient avec ſurpriſe, penſaſſent à l'arrêter. O ciel! dit-elle en s'en allant, ce mo- ment me paroît être le dernier de ma vie.

Ariſte & Clarice cependant ne pouvoient encore attribuer la vive émotion de Zélie, qu'au paſſage ſubit de la douleur & de la crainte qu'elle avoit eſſuyées, aux tranſports de joie que ſon ame devoit éprouver dans ce moment. « Que » Zélie eſt heureuſe, diſoit Clarice! quelle diffé- » rence, ô ciel! de ſon ſort & du mien!.... » Trahie, abandonnée, mépriſée, hélas! en ſuis- » je moins ſenſible?... Quelle indigne foibleſſe! » quel abaiſſement honteux! Mais il ne l'a jamais » aimée.... Non, je ne puis le croire; ou, pour » mieux dire, je cherche à m'abuſer... On vient, » c'eſt le chevalier même..... Ecoutons-le du

» moins.... voyons ce qu'il oſera me dire.....»

Le chevalier de Villers, plein d'audace & d'adreſſe, n'avoit été qu'aſſez médiocrement ému d'avoir vu tous ſes projets renverſés; &, comprenant bien qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource que de profiter du foible qu'il ſavoit que Clarice avoit pour lui, il eut la confiance de croire qu'il réuſſiroit à s'excuſer, & même à réunir les ſentimens qu'il l'attachoient à lui. Clarice s'en apperçut, & lui fit ſentir par la plus amère ironie. Villers en fut humilié; réfléchiſſant même alors ſur ſa conduite paſſée, il convint en lui-même de tous ſes torts, & de tout ce qu'il perdoit au moment où Clarice rompoit avec lui. L'air de dépit & de mépris qu'il liſoit dans les yeux de cette charmante veuve, tout l'atterra, lui fit changer de langage, & lui donna pour la première fois de véritables remords. Il commençoit même à ne plus implorer auprès d'elle qu'un généreux pardon, à lui montrer un repentir ſincère, lorſque des cris multipliés ſe firent entendre, & qu'ils virent entrer bruſquement Sainville en déſordre, les yeux pleins de fureur, & qu'Ariſte retenoit par le bras. Sa colère parut redoubler en voyant le chevalier de Villers & Clarice. Zélie, Zélie eſt enlevée, cria-t-il en entrant. Ah! madame, dit il à Clarice, Zélie a diſparu. Toute recherche eſt vaine... Mais, dit-il avec plus de fureur encore,

en regardant le chevalier, je ſais qui j'en dois accuſer, & la plus prompte vengeance.... A ces mots, il mit l'épée à la main pour courir ſur lui malgré ſon oncle, dont les nouveaux efforts parvinrent à le retenir. Laiſſez-moi, laiſſez-moi, lui crioit Sainville en ſe débattant. Non, dit Ariſte, en ſaiſiſſant le bras dont il tenoit ſon épée, non, vous ne m'échapperez pas. Il eſt vrai, madame, pourſuivit Ariſte, en s'adreſſant à Clarice: « Hélas! il n'eſt que trop vrai, Zélie a pris la » fuite; mais on ne l'a point enlevée.... Avant » de partir, elle a eu le ſoin d'éloigner ſa gou- » vernante; elle a laiſſé ſes diamans, ſon argent. » Enfin, on a trouvé une clef en dedans de la » petite porte du parc, par où ſans doute elle » s'eſt ſauvée; ainſi tout prouve que c'eſt ſans » violence que.... Eh! qu'importe? je l'ai per- » due, s'écria Sainville dans une eſpèce de rage. » Qu'importe qu'elle me ſoit ravie par la force » ou par la ſéduction? Je veux mourir ou me » venger. » Ah! perfide, ſe pourroit-il, s'écria Clarice en regardant Villers avec indignation? Juſqu'alors, celui-ci s'étoit contenu; mais le ſoupçon de rapt, le terme de ſéduction, l'air de Clarice excitèrent ſa colère: « Quand on m'ac- » cuſe, quand on m'outrage, dit-il fièrement, » je ne ſais qu'un moyen pour me juſtifier. A ces » mots, il mit la main ſur la garde de ſon épée;

» & Sainville, en s'arrachant des bras d'Ariſte, » & criant ; je l'accepte, défendez-vous».... Ils alloient s'égorger, ſi Clarice & ſon oncle ne ſe fuſſent jettés entre eux deux. Ils auroient eu peine à les ſéparer, ſi dans le moment même de nouveaux cris n'avoient pas fait entendre ces ſeuls mots : Zélie, Zélie eſt revenue !... A l'inſtant même, Champagne, valet du chevalier, accourt. Le vieux Cléante & madame Berrard eſſoufflés, pleurant, mais avec les plus vifs tranſports de joie, accourent, en criant, Zélie eſt revenue !... Grand Dieu ! s'écria Sainville..... en laiſſant tomber ſon épée, & s'élançant vers la porte. Dieux ! quel ſpectacle frappe ſes yeux ! la grande porte du ſallon s'ouvre, Zélie paroît couverte de diamans. Une joie brillante & modeſte embellit ſes yeux : un homme d'une belle figure, vêtu comme l'étoit Aurengzeb un jour de triomphe, lui donnoit la main : « C'eſt moi qui ſuis le » raviſſeur..... dit cet inconnu. Allez, Zélie, » allez, je vous rends, & vous donne pour ja- » mais à votre amant. Zélie à ces mots s'avance » vers Sainville, & lui tend les bras. Sainville » éperdu, frappé par ces mots, s'écrie : ah ! » Zélie.... où ſuis-je.... quel ſon de voix !... » Ah ! s'écria Zélie à ſon tour, pourriez-vous la » méconnoître ?.... A ces mots, quittant Sain- » ville, elle retourne ſe précipiter aux genoux

» de l'Indien, & les embraſſe. En croirai-je mes
» yeux?..... dit Sainville hors de lui-même ;
» c'eſt lui.... c'eſt lui.... c'eſt Dorival.... O
» mon ami! Ce tendre ami lui tend les bras.
» Sainville s'y jette avec Zélie qui ſe relève, &
» tous les trois ſe tenant embraſſés, ſont un long
» temps avant que de pouvoir exprimer leurs
» tranſports. Eſt-il poſſible, ô ciel! dit à la fin
» Sainville?.... Quoi! c'eſt de la main de Do-
» rival que je reçois Zélie!.... Je retrouve à la
» fois tout ce que j'aime.... Vous vivez, ô mon
» cher Dorival!... je vous revois!... vous me
» rendez.... vous me donnez Zélie. Ah! n'eſt-ce
» point un ſonge?... Je fais votre bonheur, dit
» Dorival, & de cet inſtant ſeul je reviens à la
» vie. Mais, mon ami, lui dit Sainville, ce
» bonheur eſt-il pur & ſans mélange?..... &
» puis-je ſans effroi vous revoir dans ces lieux?
» Oui, mon cher Sainville, dit-il, mes malheurs
» ſont finis..... L'arrêt, l'injuſte arrêt eſt révo-
» qué; ma patrie m'eſt rendue; je rentre dans
» tous mes droits; & c'eſt avec des richeſſes
» immenſes que je ſuis de retour en France. Ah! je
» ſuis le père & l'ami le plus fortuné. Je vais donc
» en jouir de cette fortune qui m'a tant coûté!
» O ma fille, elle eſt à toi toute entière. O Zélie,
» tendre, fidelle & courageuſe enfant, pourrai-
» je jamais m'acquitter envers toi, après le ſa-

» crifice auquel ton cœur a pu ſe réſoudre ? Et
» vous, Sainville, ami généreux & fidèle, vous
» qui m'avez conſervé ce tréſor ſi précieux, le
» bien, le ſeul bien qui m'attache à la vie, vous
» enfin qui me rendez le plus fortuné des pères,
» quelles preuves de ma reconnoiſſance peuvent
» jamais égaler un tel bienfait ? Pardonnez moi
» l'un & l'autre, dit-il, en ſerrant Sainville &
» Zélie entre ſes bras, pardonnez-moi les peines
» que je vous ai cauſées dans ce jour. Je vous
» l'avoue, je voulois éprouver ma fille. Elle a
» cru d'abord ne trouver dans ſon père qu'un
» malheureux fugitif, qu'un proſcrit, qui n'of-
» froit à ſa jeuneſſe qu'un éternel exil. La pitié,
» l'humanité, la tendreſſe du ſang l'ont emporté
» dans ſon cœur, ſur le bonheur de ſa vie, ſur
» l'amour même..... Enfin mourante, déſeſpé-
» rée, elle me ſuivoit.... O moment délicieux
» où je l'ai vue tremblante, inanimée, ſe jetter
» dans mes bras, & s'arracher en gémiſſant de
» ces lieux ſi chers!... O ma fille !.... Ah! mon
» bonheur, dit Zélie, en baiſant les mains de
» Dorival ſans quitter celle de Sainville qu'elle
» tenoit ſerrée, mon bonheur ſurpaſſe, s'il eſt
» poſſible, l'excès des maux que j'ai ſoufferts.
» Ah! mon oncle, s'écria Sainville, & vous,
» madame, concevez-vous l'excès de ma féli-
» cité ? Croyez que nous la partageons, lui ré-
pondirent-ils

» pondirent-ils tout d'une voix..... Ma chère » Zélie, dit Clarice en l'embraſſant, qu'il m'eſt » doux de vous voir un ſort digne de vous! » Mais, monſieur, dit Sainville au chevalier, » comment pourrai-je réparer mon injuſte em- » portement? Parlez, monſieur; daignerez-vous » oublier?....» Oui, monſieur, dit Villers en lui tendant les bras, pourvu que vous m'accor- diez toujours vos conſeils, & cette même amitié que vous me jurâtes autrefois au bois de Boulo- gne. Ah! bon & généreux ami, dit Sainville, ce ſouvenir ne s'eſt jamais effacé de mon cœur. Puiſſe ce jour de joie en être un de grace! Et en même- temps, charmante Clarice, dit-il d'un air ſou- mis & riant, il ne tiendroit qu'à vous que nous fuſſions tous heureux. Arrêtez, Sainville, lui dit Clarice avec un peu d'émotion, laiſſez-moi jouir ſans trouble du plaiſir de voir votre bon- heur. Dorival, qui n'apprit que dans ce moment quel étoit le rang de Clarice, & qui ſavoit devoir à ſon père & la grace & la lettre honorable qu'il avoit reçue de la cour, s'approcha d'elle pour lui marquer ſa vive reconnoiſſance. Enfin, mon- ſieur, dit-elle, je peux donc révéler à Sainville le ſeul ſecret que j'ai pu lui cacher. Je jouis depuis plus de trois ans du plaiſir de ſavoir que vous avez obtenu votre grace, & vous la devez aux ſoins empreſſés de votre ami, comme aux actions

brillantes que vous avez faites dans l'Inde ; mais, dans la crainte que quelque événement malheureux n'en empêchât l'effet, mon père, qui connoît la ſenſibilité de Sainville, me fit promettre de le lui cacher juſqu'à votre retour, & même de ne pas lui laiſſer ſoupçonner qu'il eût reçu des nouvelles de l'Inde auſſi glorieuſes & auſſi déciſives pour vous. Sainville, Dorival & Zélie coururent prendre les mains de Clarice pour les lui baiſer ; & le chevalier, profitant du moment favorable où Clarice ſerroit Zélie dans ſes bras, ſe jetta tout en larmes à ſes genoux. Elles partoient véritablement du cœur, & celles-là réuſſiſſent preſque toujours à toucher. Oui, je ſuis un monſtre, un forcené qui ne mérite pas votre pardon. Mais, ô divine Clarice ! ô la plus reſpectée, & maintenant la plus adorée de toutes les femmes ! votre cœur ſera-t-il inacceſſible à la pitié ? parlez, & ſi ce cœur ne vous permet de prononcer qu'un arrêt fatal contre moi, dès ce moment je pars, & je vais chercher la mort dans les mêmes climats où Dorival vient de ſe couvrir de gloire. Ah ! pourriez-vous croire que tout ce qui vient de ſe paſſer ſous mes yeux, ne porte pas une nouvelle lumière en mon ame ? Grands dieux ! ne frémirai-je donc pas toute ma vie, quand je me rappellerai que ma légéreté coupable a mis les armes à la main contre moi ?

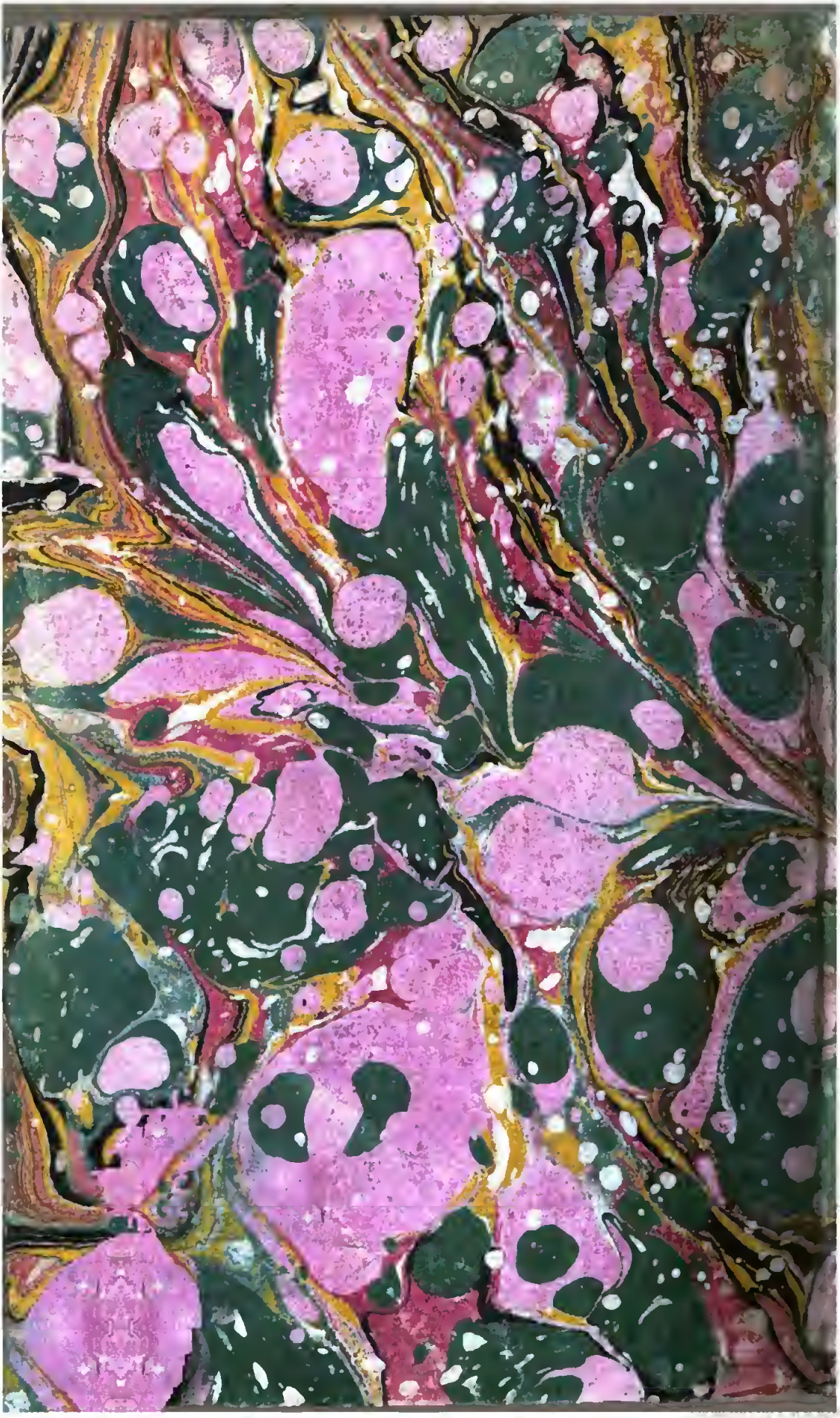
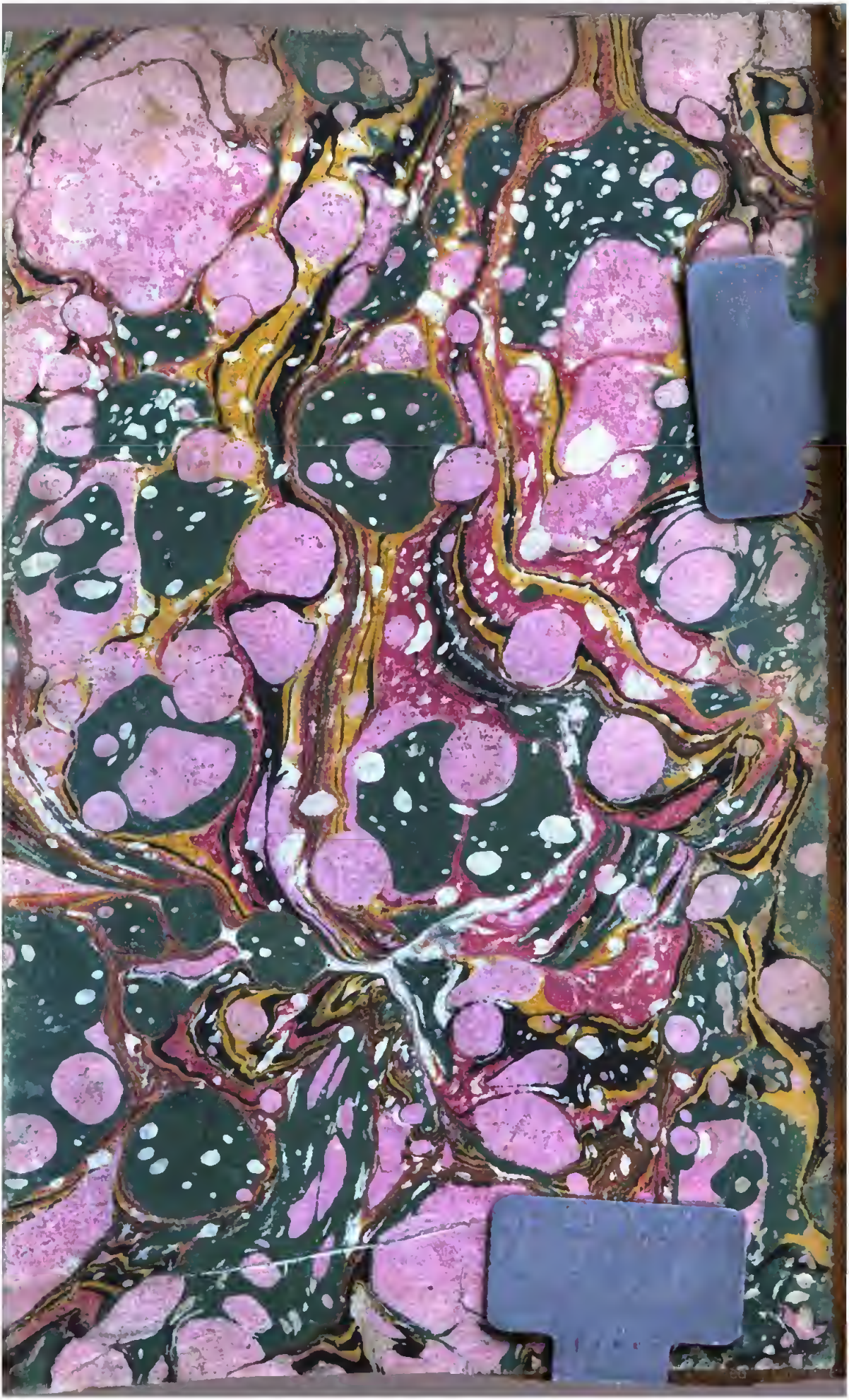
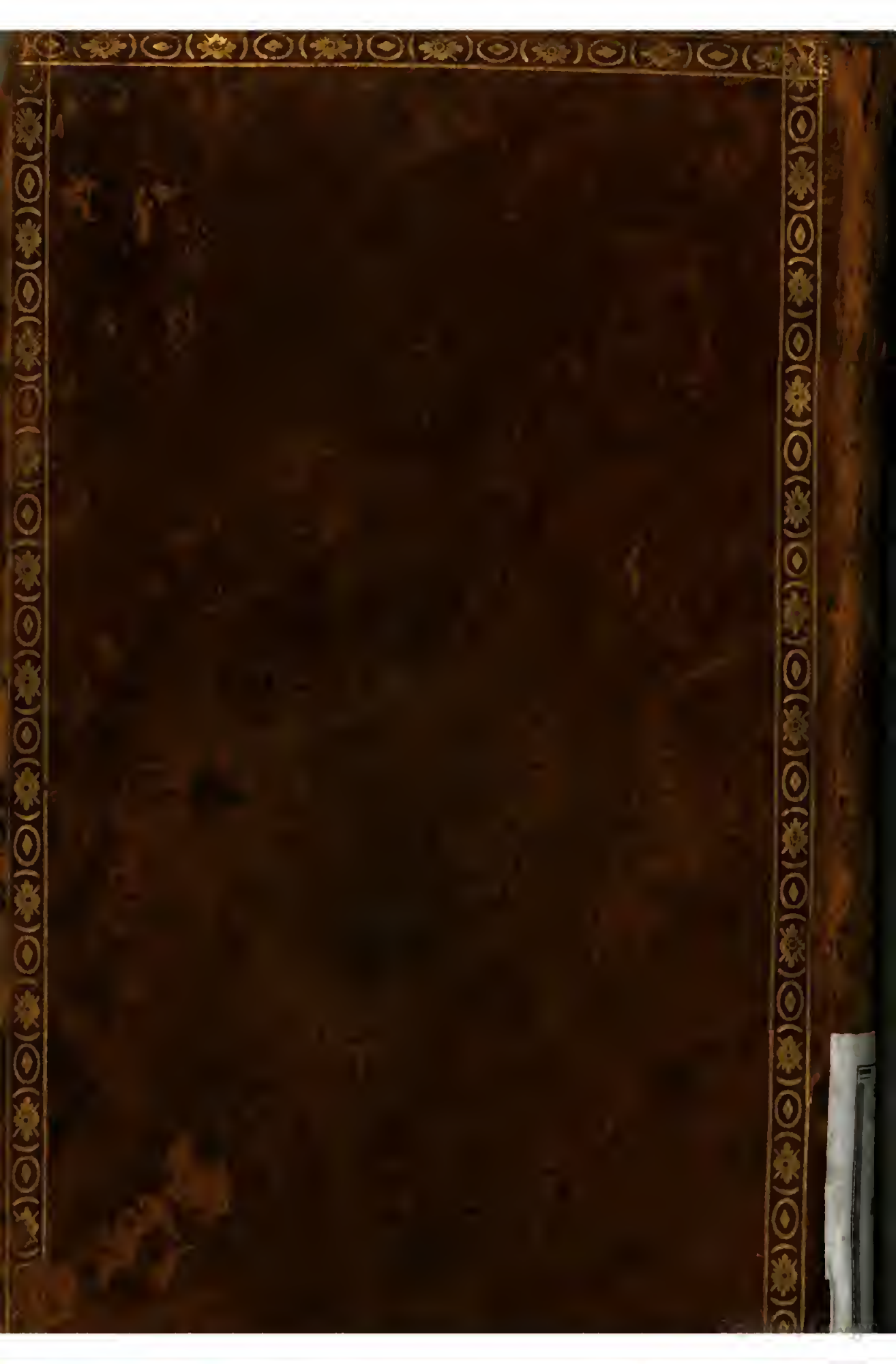
fu plus eſtimable de tous les hommes, à mon meilleur ami?.... Hélas! faut-il auſſi qu'elle ait détruit pour moi juſqu'au plus léger rayon d'eſpérance? Ah! Clarice, Clarice!.... La bouche de Villers ne put rien prononcer de plus: elle étoit collée ſur les pieds de la charmante veuve. Relevez-vous, chevalier, lui dit-elle en ſoupirant: je ne vous cache point que mon ame eſt attendrie; mais vous l'avez cruellement bleſſée, cette ame ſi ſenſible, & qui ne le fut jamais que pour vous...Non, je ne vous laiſſe point partir; mais en voyant former le lien de Sainville & de Zélie, « apprenez qu'il n'en eſt d'heureux que ceux qui » ſont formés par l'amour & par la raiſon, & » qu'un tel aſſemblage peut ſeul procurer une fé- » licité pure & durable. » A ces mots, elle lui tendit une main que Villers baigna de ſes larmes; mais la retirant auſſi-tôt, ſi cette main, lui dit-elle, continue à vous être chère, c'eſt en préſence de mon père & du marquis de Villers que je pourrai peut-être vous la préſenter une ſeconde fois. Villers, au comble de ſes vœux, fit le ſerment le plus ſacré, qu'il ſe rendroit digne d'un pareil bonheur.

Les noces de Sainville & de Zélie furent célébrées dès le même jour. Dorival n'ayant plus de raiſon pour ſe cacher, ne reſta dans le château que le temps néceſſaire pour faire préparer un

hôtel ſuperbe à Paris, où ſa fille & ſon gendre vinrent s'établir avec lui.

Dès le lendemain de ſon arrivée, Sainville conduiſit Dorival chez le marquis de Villers, & tous les trois partirent enſemble pour Verſailles, où le miniſtre (en ſecret prévenu par Clarice) les attendoit. A peine voulut-il leur laiſſer le temps de le remercier. Recevez, monſieur, dit-il à Sainville, les patentes du gouvernement, où vos pères ont long temps commandé. Vous, monſieur, dit-il à Dorival, en lui remettant la croix de Saint-Louis, & un brevet d'inſpecteur des colonies, recevez la récompenſe des ſervices que vous avez rendus dans l'Inde. Suivez-moi l'un & l'autre, je veux vous préſenter moi-même au roi. Mais vous, monſieur le marquis de Villers, dit-il en ſouriant à celui-ci, n'auriez-vous donc pas auſſi quelque choſe à me demander? Ah! monſieur, dit le marquis de Villers, ce n'eſt qu'au fond de mon cœur que j'oſe former des vœux que je regarde moi-même comme trop téméraires. Clarice, monſieur..... Clarice elle-même l'interrompit en ſortant d'un cabinet où juſqu'à ce moment elle s'étoit tenue renfermée. Monſieur, lui dit-elle avec les graces qui lui étoient ſi naturelles, mon père m'autoriſe à vous demander votre tendreſſe & vos bontés. Le marquis de Villers voulut ſe baiſſer pour lui baiſer la main,

mais Clarice, l'embraſſant tendrement, frappa des mains ; une porte s'ouvrit. A ce ſignal, Ariſte & Zélie, tenant le chevalier de Villers par une main, le conduiſirent aux genoux de Clarice & du miniſtre. Il y reçut le pardon de ſes erreurs paſſées, & Clarice avoit bien tout ce qui devoit les lui faire déteſter. Il vécut heureux & conſtant avec elle ; Sainville & Zélie méritèrent leur bonheur. Ariſte reſta toujours le plus humain de tous les philoſophes ; & puiſqu'il eſt ſi doux de conſerver les mêmes mœurs & les mêmes goûts, lorſque l'eſprit & la ſageſſe les éclairent, j'eſpere que l'aimable & ſublime Auteur de Zélie continuera ſans ceſſe de nous inſtruire autant qu'il eſt sûr de nous plaire. Il me ſera bien agréable & bien cher de ſuivre ſes pas, & de ramaſſer les fleurs qui tomberont des guirlandes dont les graces & le génie la pareront toujours.

FIN.

650626